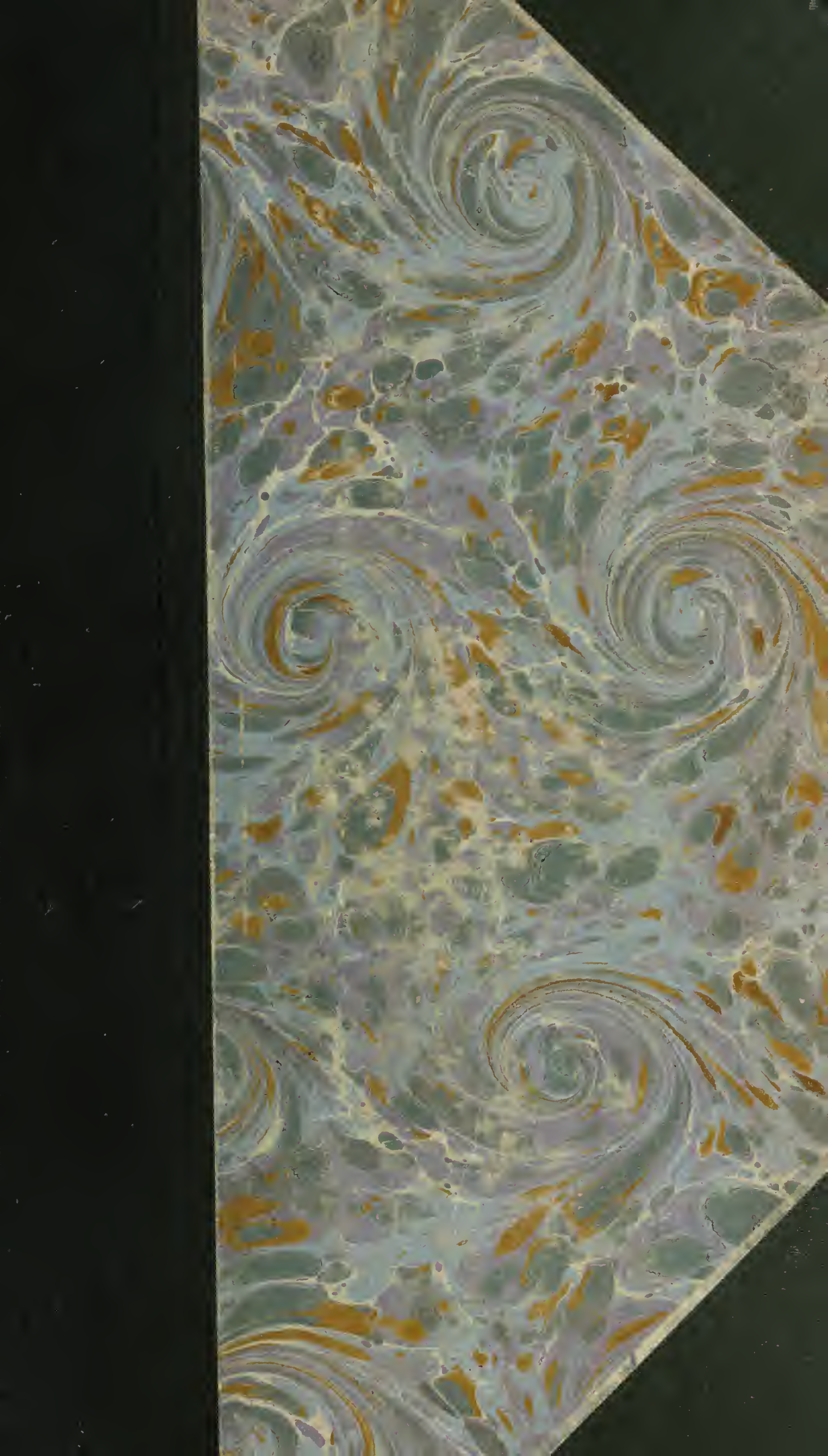
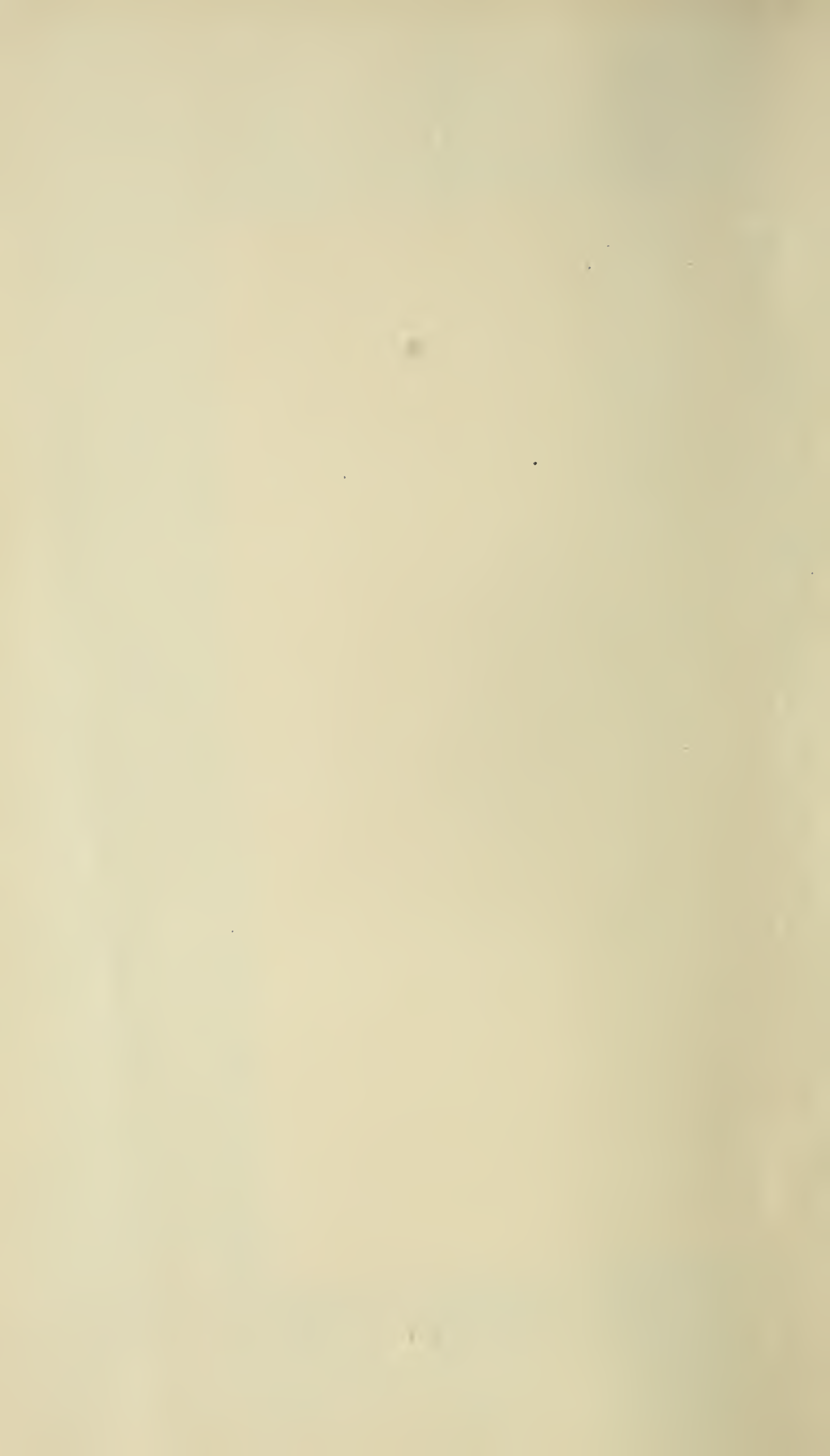
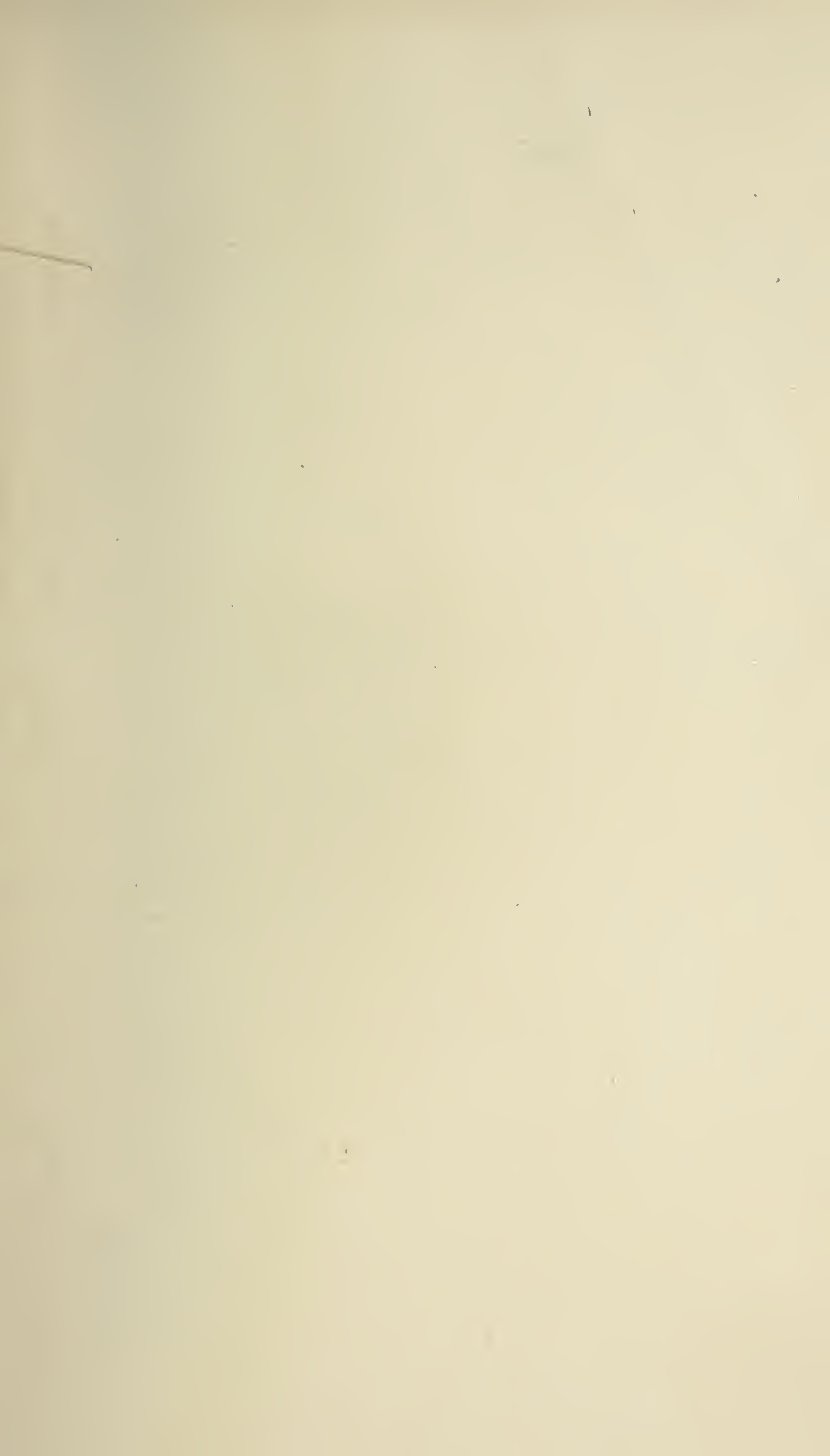










Année 1892. Tome VI.

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

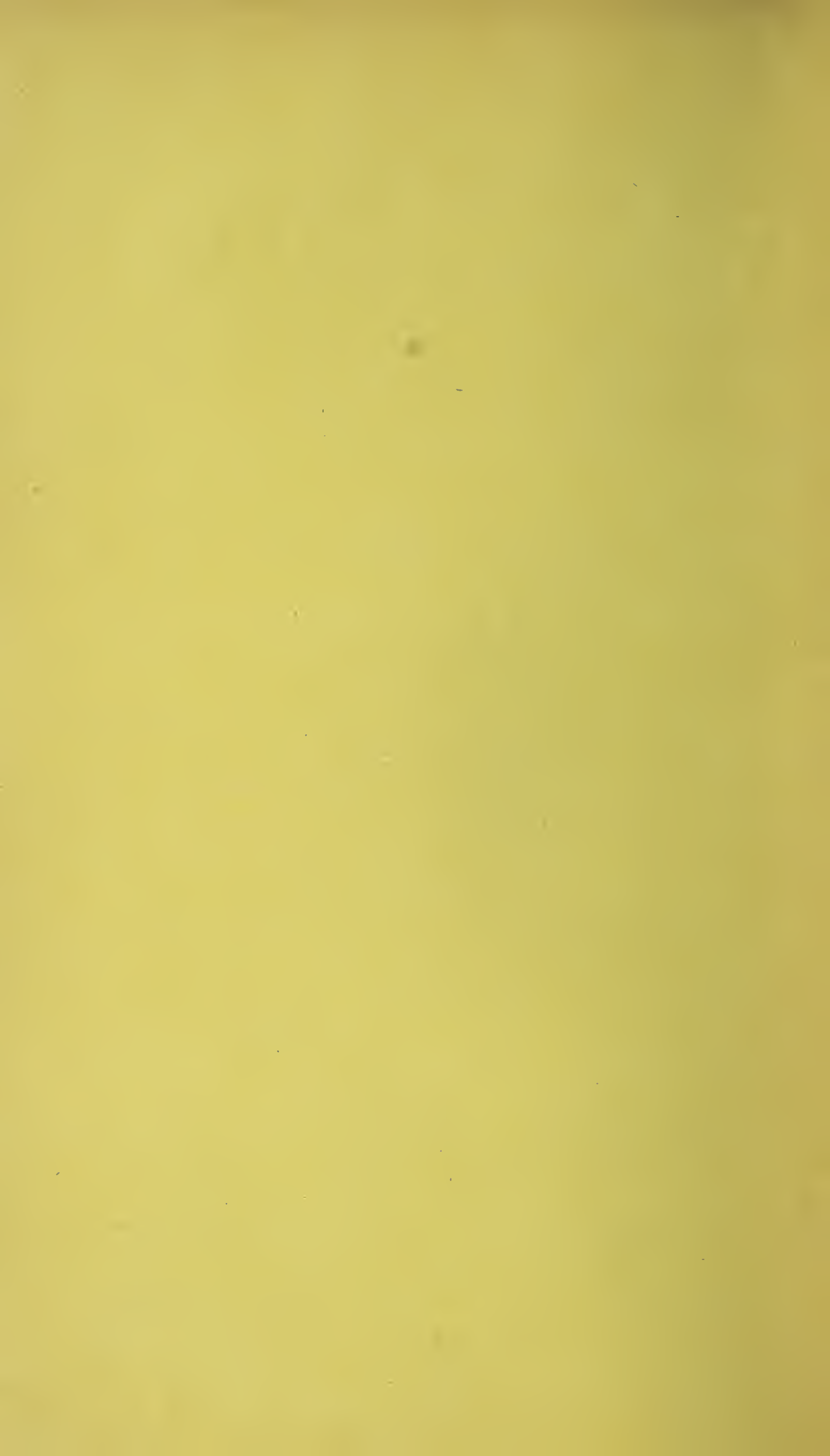
(*Série Moderne*)



Ont collaboré à ce tome :
G.-Albert Aurier, Léon Bloy, François Coulon, Jean Court, Gaston Danville. Louis Denise, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Henry de Groux, Ernest Hello, A.-Ferdinand Herold, Charles-Henry Hirsch, Enrik Ibsen (Ernest Tissot *trad.*), L'Imagier, Dom Junipérien, Tristan Klingsor, Jean Lorrain (*d'après* Tennyson), C. Maryx, Camille Mauclair, Henri Mazel, Charles Merki, Stuart Merrill, Raoul Minhar, Quasi, Pierre Quillard, Rachilde, Gabriel Randon, Ernest Raynaud, La Rédaction, Jules Renard, William Ritter, P.-N. Roinard, Albert Samain, Marcel Schwob, Laurent Tailhade, Alfred Vallette.
*Deux Portraits d'*Albert Aurier *en simili-gravure.*

15, Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS



MERCVRE DE FRANCE

TOME SIXIÈME



Année 1892. Tome VI.

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

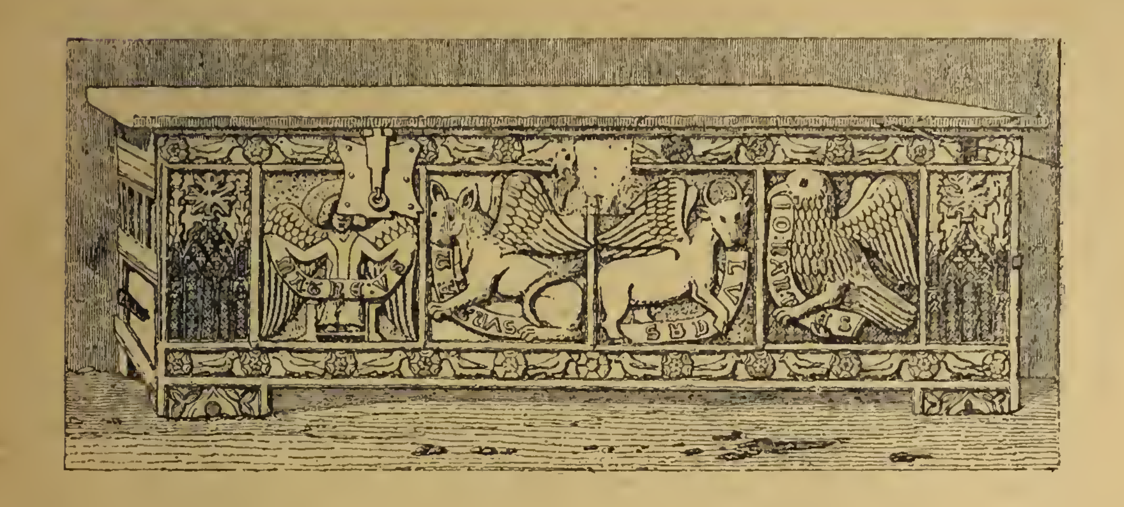
(*Série Moderne*)



Ont collaboré à ce tome :
G.-Albert Aurier, Léon Bloy, François Coulon, Jean Court, Gaston Danville, Louis Denise, Louis Dumur, Remy de Gourmont, Henry de Groux, Ernest Hello, A.-Ferdinand Herold, Charles-Henry Hirsch, Enrik Ibsen (Ernest Tissot *trad.*), L'Imagier, Dom Junipérien, Tristan Klingsor, Jean Lorrain (*d'après* Tennyson), C. Mᴀryx, Camille Mauclair, Henri Mazel, Charles Merki, Stuart Merrill, Raoul Minhar, Quasi, Pierre Quillard, Rachilde, Gabriel Randon, Ernest Raynaud, La Rédaction, Jules Renard, William Ritter, P.-N. Roinard, Albert Samain, Marcel Schwob, Laurent Tailhade, Alfred Vallette.
*Deux Portraits d'*Albert Aurier *en simili-gravure.*

15, Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, 15

PARIS



LETTRES DE MON ERMITAGE (1)

A MONSIEUR MAURICE TALMEYR

Salies-de-Béarn, le 27 juillet 1892.

L'on parlait hier, Monsieur, de votre récent ouvrage : *Les Possédés de la Morphine,* dans une compagnie mondaine où l'épuisement de mon « Frère Ane » m'oblige à fréquenter. Pour une tumeur qui m'est venue au scrotum et dont le Sabahoth me gerdonna selon Son Eternelle Miséricorde, force m'est d'abluer, par les salines du Béarn, ma substance étendue, et d'ouïr les propos, au moins frivoles, d'une table de voyageurs. L'endroit manque un peu de ce que vous autres, gens du siècle, vocitez de l'agrément. C'est un village tout plat, d'une chaleur de fournaise, encombré d'hôtelleries saumâtres et d'une manière de parc où Phébus évapore de multiples cacas. L'église polychromée, à l'instar des plus horrifiques badigeonnages sulpiciens, domine un rocher fort hostile aux oignons des cucupiètres. On y contemple saint Martin occupé à déchiqueter son balandras de telle façon que le caïman et lui soient également privés de courtine, symbole, peut-on croire, du socialisme chrétien. Une bâtisse thermale, dans ce goût hispano-mauresque

(1) V. *Mercure de France* nos 8 et 22.

cher aux naturels de Fontenay-sous-Bois, offre aux œgrotants des baignoires crasseuses avec l'aiguade salée dont le prix est d'un écu. Mais l'horreur du lieu n'est que Saint-Jean au regard des personnes qui l'habitent. Nous sommes, à proprement parler, dans la Cité dolente des matrices. Le sexe auquel nous devons Jules Viaud s'affirme par une exhibition cocasse de pseudoplasmes dégoûtants et de fibromes suppurés. O les fâcheux utérus en proie au maulubec! Une odeur légère d'iodoforme égaie la salle à manger. Ce sont les tampons que fichent, à travers leurs pudendes, maintes vieilles personnes en liquéfaction. On dirait d'un comice agricole où naveaux, cougourdes et giraumonts seraient doublés par toutes sortes d'excroissances ombilicales. Au surplus, les tenancières de ces madrépores, loin de manifester aucune gêne, trimballent avec cynisme leurs infirmités : je ne voudrais pas jurer même qu'elles n'en tirent quelque vaine gloire, « idole de caverne », comme aurait dit Bacon. Ici, Rondibilis eût gardé, pour tout potage, le manuel : *De Ventre inspiciendo*. Les médicastres, ses hoirs, l'assaisonnent parfois d'un peu de chirurgie, sitôt qu'il plait aux dames opulentes de s'aérer l'intestin. Un aspect assez joyeux est encore celui des bonnes sœurs à qui leurs dernières couches ont mal réussi, et qui préfèrent aux fontaines de Lourdes les eaux glauques de Salies. Ajoutez force mères bordelaises curieuses d'avouer aux gens comme quoi leurs « demoiselles » fondent en ulcères, plus un gros de touristes imbéciles autant qu'il sied. Ainsi vous aurez présente la configuration de l'assemblée qui vous discutait, un soir de juillet, en l'*Hôtel de la Poule au Pot*, tandis que fumaient les lampes du parloir et que les crapauds, ces rossignols de la boue, sanglotaient, à l'ombre des parterres, leur frêle note d'or.

– Il est vraisemblable, Monsieur, que vous n'auriez pas été médiocrement flatté d'ouïr les propos

tenus. Votre livre touchant la « *dark idol* » eut une emprise entière sur ces intellects caparaçonnés de bêtise. En évitant soigneusement d'entrer au vif de la question, en substituant à la psychologie de l'amère Consolatrice les anecdotes lamentables que vous excellez à narrer, en vous gardant surtout de la précision et du style exécrés chez les bourgeois, vous avez conquis la bénivolence du lecteur et, pour les habitués des cabinets de lecture, évoqué, sans autre magie, « le frisson nouveau ».

Si, comme vous l'affirmez, le peuple français est à la veille de s'endormir dans la plus alliciante folie que l'industrie humaine ait jamais empruntée aux herbes vénéneuses, et d'offrir littéralement au Démon du Rêve une couronne de pavots,

« *Pallentes violas ac summa papavera carpens* »,

il y avait, ce semble, plus à dire et mieux que vous n'avez fait. Cette victoire de la Mort sur une race dont l'expression ethnique ne peut être synthétisée que par le commis voyageur, patriote et courtisan des Belles, ne vous paraît-elle un avertissement formidable, le signe d'un *Gotterdammerung* qui, si j'ose employer les mots de Joseph Prudhomme, nous emportera ? Mais ces sortes de cogitations ne paraissent point, Monsieur, troubler votre sommeil. Ecrivant sur une débauche moderne, vous avez recueilli le plus de faits possible et redigé soudain, en reporter modèle, sans plus vous soucier de la mentalité que Paul Alexis lui-même, quand il enseigne Méténier. Vos prédécesseurs, au demeurant, n'avaient guère fait voir de compétence en la matière. Depuis Quincey, nul n'a touché le fond, comme si, après la « Confession » du vieil humouriste, magnifier le « juste, subtil et puissant » venin fût devenu interdit.

Dans trois cents mortelles pages écrites — c'est le cas de placer un mot fameux — avec de l'opium

sur des lames de plomb, monsieur Bonnetain s'évertue de raconter comment, à la force du poignet, il repoussait, en Indo-Chine, les avances des *boys,* fidélité louable pour son ami Charlot.

Un autre gorille, Dubut de Laforest, n'a pas manqué la découverte. Naturaliste considérable autant peut-être que le jeune Oscar, il stigmatisa, chez Dentu, les officiers de cavalerie adonnés au *népenthès.* Vous connaissez l'écriture du galant, et quel tour il peut donner à ses élucubrations. Pour moi, je confesse que, depuis l'histoire d'un sénateur charbonnant des lunes sur le fessier conjugal, il ne m'est guère advenu de consulter ce gendelettre que la modestie de mon état m'oblige à qualifier de « très cochon ».

Après ces initiateurs, vous apparûtes, Monsieur, et nous montrâtes une épouvantable lanterne magique. Il y a, parmi votre Enfer, quelques « bolges » d'une lugubre épouvante, où les damnés ricanent d'horreur et de folie avec des tordions suffisamment hideux. Je retiendrai la mort de cette *verseuse* crevant de poison, dans l'entresol d'une brasserie à femmes, et sa mise en bière près des latrines où fiente sans répit un stercoraire peint à la détrempe sur le mur ; le gentilhomme acoquiné chez les rôdeurs favorables au pianiste Saut-du-Toit ; les sœurs lesbiennes cherchant le « kief » en un bureau d'hôtel meublé ; cette famille singulière bramant son *état de besoin* à travers les champs de Viroflay ; tout cela forme un excellent cauchemar auquel vous eussiez pu joindre la théorie sinistre des amateurs de cocaïne et des buveurs d'éther, sans craindre de charger le tableau ou d'assommer votre clientèle.

Il me paraît seulement que vous avez oublié d'éclairer le défilé en nous disant *pourquoi* tant de millionnaires, stupeur du jeune Barrès, entrent si volontiers dans l'abrutissement, pourquoi le goût du « *just opium* » sembla jusqu'ici le privilège des oisifs dont ce même Barrès exalte la voiture et fait travailler les dentistes. A votre place,

le « député de Nancy » eût expliqué la chose à Bérénice. Monsieur Bourget, recenseur des leuchorrées fashionnables, n'eût pas manqué, sur une telle matière, à vagir de subtils bafouillements.

Quant à moi, religieux indigne, je reçus la confidence de maintes pécheresses dont les nerfs détraqués n'acceptent plus les consolations robustes que la Grâce nous permet de leur offrir. Celles-là,

« Chercheuses d'infini, dévotes ou satyres »,

sont les clientes prédestinées de la morphine. Le besoin *d'alibi* intellectuel que leur pauvre cerveau de femelles ne peut créer par l'art ou par la science leur fait endurer volontiers les supplices que vous avez décrits. Il n'y a rien là que de fort naturel. Ces lamentables victimes du snobisme qui, pendant un nombre effroyable d'années, évoluent dans le manège des plaisirs à la mode et des adultères vomitifs, sentent parfois leur néant, et l'appétit leur vient de l'approfondir encore. Ce qui, pour le malade, pour le songeur exaspéré, pour le vaincu de l'action ou du rêve, est vraiment le *bon népenthès* et le baume d'oubli, devient pour ces poupées, imbéciles au-delà du dernier Tasmanien, une manière d'absinthe élégante où se noie leur vague intellectualité. Sera-ce, Monsieur, grand dommage qu'elles en crèvent, et faut-il prendre le deuil pour si peu ?

Et leurs mâles, juste Dieu ! Avez-vous réfléchi à ce que peut contenir de macérations l'existence d'un clubman : le turf, le baccara, les drôlesses, le monde, les courses de Trouville, le cirque Mollier et les jours d'Opéra où l'on n'entend mie la partition ! J'en sais un qui écrivait de Bayreuth : « Pendant trois heures d'horloge, Tristan dit : « *Oh !* » à sa maîtresse ; Isolde répond : « *Ah !* » et c'est tout. » Quelle ciguë, quelle jusquiame eût effrayé le pauvre sire contraint de chopiner ce Graal ? J'estime qu'il n'eût point reculé devant les pieds du Sâr. Au moins la Bonne Calomniée permet-

elle d'endurer les joies de la vie mondaine avec un tantinet d'inconscience et l'éloignement béatifique du prochain. Cette marchande de sourires qui se morphinait pour ne pas « sentir » son vieil entreteneur et copuler avec des songes eût été, elle aussi, mal fondée à se plaindre des lendemains. N'avait-elle point, grâce aux magies de l'opium, secoué la réalité immonde, oublié son esclavage et reconquis l'orgueil ?

Vous le savez, Monsieur, la liste est sans fin des teriakis occidentaux. En Angleterre, où, d'après le docteur Regnard, on trouve sur les champs de courses autant de flacons d'éther que de bouteilles de Champagne, l'ivrognerie saxonne indique depuis longs jours aux buveurs mécontents cette voie nouvelle où nous entrons le plus galamment du monde. « Le Nirvânâ pour un penny ! » Qui ne voudrait goûter cette marchandise ! Quand le monde, amplement ravacholisé, aura purgé le Mufle omnipotent, quand il ne restera plus rien de l'état social envers qui monsieur Renan exerça tant d'optimisme, la seringue homicide perdra sans doute la plupart de ses fidèles et reprendra son rang parmi les accessoires chirurgicaux. Mais il serait présomptueux d'espérer ces temps de douceur et de paix, car, ainsi que prophétise le saint homme Ezéchiel, « Nous mourrons sur la terre étrangère de la mort des incirconcis ».

Veuillez trouver ici, Monsieur, l'hommage de mon apostolique dilection.

DOM JUNIPÉRIEN.

P.S. — Nous apprenons avec douleur la mort d'Adrien Decourcelle, décédé à Etretat, le 6 août dernier, en la 70me année de son âge. L'auteur des *Formules du Docteur Grégoire* alimenta d'esprit maintes gazettes, nommément *Le Figaro* depuis les premiers jours de sa fortune.

Quel causeur prestigieux fut cet excellent homme, ceux-là peuvent le dire qu'il honora de son amitié. Mais ses bons mots hantent les mémoires et sont trop

connus pour les rappeler ici. Elles méritent d'ailleurs une louange égale, toutes ces *formules* de gouaillerie athénienne et de robuste sincérité.

En ce temps d'emphase et de galimatias, leur sobre élégance pourra fournir quelque salutaire guérison et ramener vers le « goût » les jeunes indécis.

Le maître qui les dictait a fini de sourire. Les roses de sa verte vieillesse se sont brusquement effeuillées. Mais il nous lègue sa vivante gaîté, son œuvre légère et forte improvisée aux hasards du journalisme et de la vie mondaine, son œuvre qui perpétue la tradition haute et charmante des causeurs d'autrefois, son œuvre que n'eussent point désavouée les grands ancêtres, Chamfort et Rivarol.

D. J.



LA RÉDEMPTRICE

Pauvre Ame sanglotante et que l'effroi tourmente,
Pauvre qui pleures sur tes rêves abolis,
Fuyons ensemble loin de la nuit inclémente
Et funèbre où les astres sont ensevelis.

Quitte ce carrefour puant où la misère
Se dissimule sous la pourpre des haillons,
Où la joie aussi bien que les pleurs est amère ;
Et ne crains pas les poings tendus des histrions.

Assez longtemps tu fus leur ironique cible !
Assez longtemps tu te vautras sur leurs tréteaux !
Assez longtemps tu blasphémas, jouet flexible,
Sous le fouet et le rire des soudards brutaux !

Viens, un vent d'épouvante a venté sur les torches
Et la nuit interlope exsude des poisons !
Viens, c'est l'heure de fuir ! Je t'ouvrirai les porches
Et tes yeux reverront les calmes horizons.

Viens avec moi sans peur : je suis la douce brise
Qui ranime les Ames mornes à mourir ;
Sur les fronts prosternés dans la poussière grise
C'est moi qui verse l'eau lustrale du Désir.

Viens, et je secouerai la fange de ta robe
Et tu pourras marcher dans les soirs triomphaux !
Je suis celle à qui nul triste ne se dérobe
Et je fais refleurir les rêves virginaux.

Je pardonne à l'Orgueil et j'absous l'Imposture ;
Je guéris toute lèpre avec mes baisers. Vois :
Les grands lis rédempteurs fleurissent ma ceinture,
La palme d'olivier verdoie entre mes doigts.

Viens et ne pleure plus, car voici la Vigile...
Pour te défendre contre le Mal souverain
Les plis de mon manteau te seront un asile
Plus sûr que les bastions de granit et d'airain.

Viens, je te bercerai comme la vague berce
La mouette languide sur son flanc cabré :
Tu nargueras la mort et la fortune adverse
Et tu sauras la joie après avoir pleuré.

Viens et chante à jamais, car grâce à mes mains frêles
Qui te guideront vers l'unique Vérité,
Tu n'iras pas cueillir les blêmes asphodèles
Aux Prés maudits d'une illusoire éternité.

JEAN COURT.



ULTIMA DIES

Au loin des détonations espacées, monstrueuses, une tempête de clameurs, de cliquetis, de buccins. Plus près des chants liturgiques et le roulement des machines de guerre qu'on traîne aux remparts. Au ciel le reflet livide des incendies. Dans l'église des Saints-Apôtres, sous la coupole, l'higoumène Théodore siégeant, calme, au milieu de ses disciples tous vêtus de l'habit des anges le long des mosaïques murales.

« En vérité, Jean, c'est toi qui te trompes et l'hérésie de Nestorius est au fond de tes paroles. Prétendre que la nature divine ne s'est unie à Jésus dans le Christ qu'à la Nativité et non dès la Conception et qu'elle l'a abandonné au jardin des Olives, c'est équilibrer l'erreur d'Eutychès par une erreur adverse, c'est nier l'hypostase. Or les saints conciles ont jeté l'anathème sur le monophysisme. »

Tout pâles les plus jeunes moines se soulèvent à demi, si effroyables redoublent les détonations. Mais les vieux restent impassibles comme des icônes, leurs regards caves toujours dardés sur l'higoumène qui poursuit d'une voix sereine et sans que frissonne un poil noir de sa barbe étalée en roue :

« Mais si le Fils est homme, il n'en est pas moins Dieu. Le Paraclet aussi. C'est donc que leur source divine est identique. Cette source ne peut être qu'unique puisque Dieu est un. Donc le Paraclet procède du Père seul, et non du Père et du Fils,

car comment un homme pourrait-il procéder à la fois de son père et de son grand-père ? »

Soudain des pas ont retenti et des bruits d'armures, et paraissent dans l'église quelques phalangites sanglants et poudreux entourant un grand soldat d'aspect auguste. Les Moines tombent à genoux : « Gloire au Sébaste ! Gloire au..... » Mais d'un geste brusque, l'homme casse les litanies augustales.

« La Ville halète, la Cité agonise, le temps est bien choisi, prêtres, pour vos disputes ! Tais-toi, Théodore, le son de tes paroles me lèverait le cœur. Cinquante-quatre monastères à quatre cents moines, tous adultes, tant de combattants ! Tais-toi, te dis-je ! Soldat je suis et je reste ! Il me faut retourner sur la brèche....

» J'ai soif. Eutychès, Nestorius, fous, dans une heure, l'infidèle aura tranché ces questions et d'autres encore ! Etes-vous aveugles que vous ne voyiez les morts ou sourds que vous n'entendiez la canonnade ? Ah misérables, misérables, c'est par vous que la chose publique sombre. Qu'as-tu à répondre, Théodore ? je meurs de soif : à boire !

» Et rien à faire ! Si je voulais enrôler de force ces tondus, la plèbe me déchirerait dans le cirque ! Tant de combattants ! Ah les Latins ont motif à rire ! Allons, mes hétaires, laissons-là cette moinaille. Aux remparts ! je ne veux pas mourir sans tuer quelques circoncis encore. »

Le cliquetis des armes s'est éteint dans l'éloignement, et l'higoumène Théodore reste perdu dans ses réflexions comme s'il n'avait pas vu le Sébaste. De vieux moines enhardis mâchonnent des injures : « Œil de basilic, ordure de Rome, barbare plus stupide qu'un de ses Varangiens ! » Mais l'higoumène se redresse :

« Silence, mes frères, le Sébaste a raison d'endosser la cuirasse et d'arpenter les remparts. Mais je suis aussi dans mon rôle en méditant l'énigme du divin. Même quand la ville chancelle, concilier les natures et la personne du Logos est non moins utile que repousser l'assaillant.

« Car cette ville n'est qu'un point de l'espace, et sa chute même ne prouverait rien contre moi. Ce ne sont pas les armées qui sont fortes, mais les idées ; et la subtilité est la raison d'être de notre génie. Si notre religion avait été simple, elle ne nous aurait inspiré qu'une brutalité barbare, comme celle de qui vous entendez les hurlements. »

Un moment il s'arrête, si terribles ces hurlements grandissent ; mais, soudain, un silence de mort, à peine au loin une galopade effarée, et il reprend : « Le Basileus me blâmait donc à tort. C'est par la subtilité continue des moines que s'est maintenue la ville, et leur déguisement en légionnaires ne la pourrait point sauver.

» Si la cité succombe, ce n'est donc pas qu'elle aura trop approfondi l'hypostase, mais que sa solution était fausse et la métaphysique latine juste. » Au fond du narthex, dans la baie du portail, ont surgi en tumulte des faces camardes et basanées sous le turban, un rire féroce leur découvrant des dents saillantes comme de loups. Sur les dalles, les frocs blancs se prosternent lentement devant l'Iconostase.

Henri Mazel.



LE BOURREAU
DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

LÉON BLOY

C'est Léon Bloy qui appelait le michelangesque poème passionnel de Barbey d'Aurevilly : *Ce qui ne meurt pas*, le dixième cercle de l'enfer ! Eh bien, pour moi, le dixième cercle de l'enfer serait de mener la vie et d'avoir écrit les livres flamboyants de Léon Bloy. Or, je parle de la vie de Bloy sans la connaître autrement que par ses œuvres et la notice d'Alcide Guérin, mais ces œuvres laissent supposer une existence de damné. La grande Mort libératrice pourra la résumer par le mot populaire : avoir fait son purgatoire ici-bas... Un des livres de Bloy groupe sous le titre *Un Brelan d'excommuniés* : Verlaine, Barbey d'Aurevilly et Ernest Hello. Mais il est, lui, Bloy, le premier excommunié, excommunié de la vie et de la société moderne, et volontairement excommunié. Il semble assumer sur sa tête toutes les haines littéraires du temps ; il est très fier d'avoir déchaîné cet ouragan ; l'orgueil de son attitude de bouc émissaire de la décadence latine est la seule vraie joie dont il se glorifie. Ce catholique de l'Eglise militante a, mais à rebours, c'est-à-dire dans une gloire céleste, la solitude superbe de Satan dans sa damnation par orgueil. Léon Bloy est la volontaire victime expiatoire de tous les péchés intellectuels de la France littéraire d'aujourd'hui. Et il l'a voulu, et il ne discontinue pas de le vouloir, et cependant chacun de ses livres, sans cesser de provoquer outrageusement la haine, hurle d'une si effroyable douleur, que ceux mêmes qu'il massacre devraient avoir pitié du massacreur.

C'est une personnalité si dantesque qu'on tremble de l'approcher. Il vaut mieux ne l'envisager que très extérieurement, dire ses hauts mérites littéraires et passer, sinon à l'approfondir on risquerait la folie. Ce châtieur surnaturel m'épouvante comme ce prophétique vieillard de Jérusalem qui courut égaré sur les remparts, clamant malheur à la ville, et tout à

coup tombant tête broyée par la pierre d'une fronde, avec un dernier cri : « Malheur sur moi ! » Il est de la dévoratrice portée des Jérémie et des Cassandre. C'est un visionnaire comme en produisaient les siècles de formidable branle-bas religieux, où l'on convainquait par la flamme et le fer. Il est échappé aux Croisades contre les Hussites et les Albigeois, aux fureurs de la Guerre de Trente ans. Il tient en outre du Lamennais halluciné des dernières œuvres. Les partis catholiques n'osent même point le regarder vaticiner, avec cet idiot amour-propre de la galerie sulpicienne applaudissant aux joûtes du fort de la halle Louis Veuillot et criant : « Bien tapé ! c'est un des nôtres, le rosseur ! » Rien au reste de l'athlète forain chez Bloy, malgré les très regrettables grossièretés et les encore plus regrettables scatologies dont il entrelarde matériellement son surnaturel verbe de prophète. Il me révolte la moitié du temps ; mais je l'admire comme une catapulte d'un autre siècle qui se démènerait superbement, mais en vain, au milieu des fusils de précision de toute l'artillerie moderne. L'intensité de ses rages, leur inutilité absolue et leur unique résultat, qui consiste à lui rendre la vie intolérable, en font le plus pitoyable et le plus sublime fils de Laocoon. Mais il est étouffé et dévoré par les serpents qu'il a couvés dans son propre cœur, à lui !

Eh bien, je voudrais tourner autour de l'effroyable statue et la décrire par l'extérieur ; je suis allé la contempler comme j'aurais été visiter un fou sublime pour lequel, hélas ! on ne peut rien, sauf offrir la sympathie de beaucoup d'admiration et de beaucoup de compassion. Léon Bloy et moi, nous sommes catholiques tous deux, mais d'un catholicisme qui n'a plus d'autre point de contact que les dogmes ; sur tout, à peu près, de la vie et de l'art, nous divergeons d'idées. Je voudrais donc entr'ouvrir ici ses livres, respectueusement, en toute admiration, et probablement aussi en totale incompréhension.

Voici les *Propos d'un Entrepreneur de Démolitions* (1). — C'est le premier volume de Léon Bloy qui ait été lu du gros public, mais ce n'est pas l'œuvre d'un débutant. On dirait plutôt le testament d'un désespéré... Au bout d'un pareil livre, il y aurait, pour l'auteur,

(1) Tresse et Stock, éditeurs.

s'il n'était pas catholique, le suicide. L'entrepreneur de ces démolitions rentre presque dans la tératologie littéraire : ces éreintements sont toujours superbes, mais entrepris en quel nom ? Ici est à mon sens la monstruosité... L'erreur à combattre donne-t-elle le droit d'injurier ceux qui ont le malheur de la commettre, quand cette erreur n'est pas un *volontaire mensonge* ? — Bref, un livre que nous admirons dans une certaine mesure, mais que nous n'approuverons jamais. S'est-on assez moqué du patois de Chanaan, du style de sacristie, et d'un certain journalisme légitimiste qui mêlait la poudre de riz à l'encens ? Il y a pire ici ; l'Apocalypse et le Chat Noir, la Bible et la brasserie mixtionnés en une alchimie presque sacrilège qui rappelle les plus âpres pamphlets des guerres de religion. Cela les rappelle surtout par les vomissures d'injures indigestes s'attaquant bien plus qu'aux œuvres à la personnalité morale des hommes, et autant à leur personne physique qu'à leur personnalité morale ! L'auteur est-il bien sûr que ses formidables médisances ne sont point des calomnies ? Et, encore une fois, qui lui en donne le droit ?... Est-il meilleur que beaucoup d'autres ? C'est possible, c'est même probable... Mais alors, combien vaste son orgueil !... Ou bien est-ce son catholicisme qui lui permet ces exécutions ? Je sais des catholiques coutumiers du fait, mais je croyais que le catholicisme les en blâmait. Bloy a beaucoup souffert, affreusement souffert ; mais n'est-il pas un peu l'auteur de son propre malheur? Voilà pourquoi j'ai parlé de tératologie. Cet exécuteur des hautes œuvres n'a aucune mission divine, il n'est pas *l'homme nécessaire.* il décapite pour son propre plaisir, et ces effarantes boucheries n'ont aucune utilité, même quand elles paraissent méritées. Elles scandalisent encore plus que les œuvres immolées. Alors ?...

Reste l'intérêt littéraire. Il est énorme. C'est une Jacquerie en prose, l'art pour l'art dans le massacre. Rien en ce siècle, qui compte cependant Veuillot, d'Aurevilly, Cassagnac et Rochefort, n'approche de cela... En revanche, toutes les polémiques allemandes et latines du XVIe siècle nous offrent des échantillons de cette originalité là. Il y a en M. Léon Bloy l'étoffe d'un inquisiteur. Eh bien, j'estime que c'est faire trop d'honneur à certaines gens que de les tortionner en véritables hérétiques ! Jamais je n'ai pris au sérieux Ri-

chepin, Mendès, Cladel, et même Zola, *comme moralistes prêcheurs de n'importe quoi,vice ou vertu.* Ils ne dominent pas leur époque, ils en sont les représentants; ils n'ont donné aucune impulsion, il l'ont subie. Je n'ai jamais découvert en eux que des artistes de plus ou moins restreinte envergure, des *livres* plus ou moins intéressants... Je regrette que M. Léon Bloy, au lieu de faire de la littérature, se mette en guerre contre des livres sans portée civilisatrice ni corruptrice. Car s'il suffisait de la corruption prêtée aux Mendès et aux Zola pour corrompre une époque, c'est que leur époque serait encore plus corrompue qu'eux... Auquel cas, cercle vicieux, c'est elle encore qui pourrait les corrompre et non eux, elle !

Le livre de Léon Bloy n'est pas fait pour purifier le siècle... Héliodore ne chassait pas les vendeurs du temple à coups de balais, c'est par le feu que sa fulgurante épée purifiait. On n'a jamais rien lavé avec des crachats .Et Dieu sait s'il y en a dans ce livre, c'en est un fleuve, une Loire où s'exécutent d'autres noyades que celles de Nantes... Il est vrai que certains de ces crachats sont foudroyants et resplendissent comme des escarboucles.

Christophe Colomb devant les taureaux amène une nouvelle série d'exécutions. Tous les ennemis de la *cause* de Christophe Colomb et de son *postulateur* à la sainteté y défilent sous les verges ! Et d'autres verges que celles académiques de la bataille du Léman, de Gleyre ! — A extraire de cette flagellation hispano-américaine quelques chapitres mystiques d'une transcendante beauté. Mais avant de les méditer il faut lire le *Révélateur du Globe*, qui fut le début de Bloy, suite et rappel du grand ouvrage définitif sur Christophe Colomb, l'histoire du comte Roselly de Lorgues. Ce livre n'est plus à louer, il a obtenu une préface de Barbey d'Aurevilly, c'est tout dire. Mais ce que moi je ne saurais assez répéter, c'est combien je regrette d'y constater cette thèse que mon catholicisme à moi réprouve absolument,cette thèse qu'avant l'arrivée de Colomb l'Amérique inconnue était le domaine de Satan ! Ainsi toutes les pauvres âmes mortes avant l'avenue du Révélateur du Globe, damnées ! Mais l'Église n'a jamais enseigné cela ! Hélas ! je crois que si l'Amérique a jamais été le domaine de Satan, elle l'est bien plutôt maintenant, et pour le bonheur de ses indigènes il eût mieux valu qu'elle

restât à jamais indécouverte. Et je ne parle pas au point de vue du bonheur purement matériel, oh ! certes non ! — Vaille que vaille, par cette thèse même, Léon Bloy apparait une première fois ce fervent fanatique, cet halluciné des temps mérovingiens, ce millénaire médiéval qui roule dans notre siècle désemparé, seul de son espèce, vivante épave de la Ligue ou des Croisades. Il y mourra comme ces quelques rares ornithorynx de la Nouvelle-Zélande, qui, débris derniers des races antédiluviennes anéanties, disparaissent de nos jours pour jamais avec l'indicible mélancolie d'une irréparable injustice. Ne pouvant donc une fois de plus partager la *totale* croyance de Bloy, il faut envisager de nouveau ce livre par l'extérieur artiste. Or, je l'ai dit, le *Révélateur du Globe* a une préface de d'Aurevilly, et après cela il ne faut rien ajouter.

La troisième partie, œuvre de polémique, écrasante comme toujours, annonce en quelque sorte *Christophe Colomb devant les taureaux*. Là, je comprends mieux le zèle de bourreau qui dévore Léon Bloy. Il combat pour une cause tangible, nette, bien définie... C'est de la loyale guerre et ce n'est plus Bloy qui l'a déclarée... Tandis que, s'il vous plaît, dans l'entreprise de démolitions, de quel poids sont à la balance des idées d'un siècle, alors que ce siècle dépose son bilan, une malheureuse fumisterie, par extraordinaire sans esprit, de Willette l'ultra-moderniste travestisseur de Pierrot, ou une ordure de roman belge anticlérical, ou le *Colonel Ramollot?*... Quant au livre du Père Didon sur les Allemands, dussé je être vilipendé par Léon Bloy, je prétends que c'est un livre utile et nécessaire, et j'ai assez voyagé pour reconnaître que chaque peuple peut donner à ses voisins des leçons ou en recevoir.

De plus en plus fort : feuilletez les quatre numéros du *Pal*... Ici, je me révolte plus que jamais, et je me demande encore : pourquoi ? mais, au nom de Dieu, pourquoi ? Bloy avait entrepris un pamphlet périodique du format du *Triboulet* et où, à date fixe, il prenait pour tête de Turc les célébrités de la semaine... Or, à relire ces éreintements, on éprouve une navrante impression de *forces dépensées en pure perte*. Tantôt le critique féroce s'attaque à des œuvres qui ne valaient pas le plus petit effort, à de ces œuvres qu'on ne foule pas aux pieds par ce sentiment de propreté personnelle qui évite de marcher dans un coprolithe frais ! (C'est au temps de le dissoudre, et il n'est pas

long à cette besogne, le temps ; il ne s'y acharne pourtant pas, il l'accomplit sans même y prendre garde). Tantôt les articles du *Pal* sont injustes, tantôt dépourvus de toute espèce de charité. N'importe, les quatre numéros de ce petit guillotinage éphémère, devenus une rareté bibliographique, sont d'un haut ragoût... Mais j'en appelle à tous leurs lecteurs, le plaisir qu'on éprouve à les lire ne réveille-t-il pas en nous l'un des sentiments les plus abjects de notre plus arrière bas-fonds moral ; n'excite-t-il pas en nous une latente et bestiale cruauté, la vague concupiscence qui fait s'esclaffer d'aise les foules à ces courses de taureaux tant abominées par Bloy ?

Restent heureusement les deux plus beaux livres de cet entasseur d'outrages. J'arrête au vol d'abord *Le Désespéré*, parce que j'aurai de nouveau des réserves (mais les mêmes, toujours les mêmes, hélas !) à formuler. *La Chevalière de la Mort*, au contraire, passera indemne.

Il s'en est fallu de bien peu que *Le Désespéré* ne fût un chef-d'œuvre. Les éreintements y sont plus beaux littérairement que jamais ; ils sont, il est vrai, moins odieux, non pour être masqués par des pseudonymes, bien au contraire, mais parce qu'ils ont une sorte de raison d'être dans l'ordonnance générale du livre ; ils font mieux ressortir la grandeur morale du désespéré au milieu des êtres odieux qu'il coudoie pour son malheur.

Oublions les vrais visages que cachent ces masques, tragiques hideusement, et lisons ce livre comme un tableau des mœurs littéraires, moins tout-puissant que l'épopée de Lucien de Rubempré dans Balzac, moins fouillé et pittoresque que le *Charles Demailly* des Goncourt, mais qui enrichit et complète l'une et l'autre études de touches spécialement modernes d'une effrayante brutalité, mais combien justes, combien cruelles. La galerie des portraits littéraires de l'époque constituerait une étrange contre-partie au fameux catalogue des ancêtres dans *Hernani*... Ils y passent tous, les grands du jour, et si les portraits sont le moins du monde exacts, c'est un propre monde que le monde littéraire parisien ! Poussés au noir d'une encre empoisonnée qui sèche en tourbe fielleuse, — sous le grattement furieux de plumes qui arrachent le papier à force de le vouloir salir, comme des griffes arracheraient la chair d'une blessure, — ces portraits transfigurent en personnages échappés aux eaux-fortes de

Rops les infortunés, doublement infortunés et de les avoir posés, ces portraits, et d'avoir mérité de les poser! L'absence de toute créature lumineuse au milieu de cette galerie de damnés dit assez que le parti-pris infernal de cette danse macabre est aussi injuste que superbe à force de violence ! C'est beau comme les colères de Dante, qui plonge sans hésitation ses ennemis au plus rouge de son enfer.

Il va sans dire que cette sarabande épouvantable est le vrai sujet du livre. Quant au roman, le voici : il aurait pu éblouir d'une rare splendeur dans le sombre. Caïn Marchenoir, le désespéré converti au plus mystique catholicisme, recueille dans la plus épaisse lie du plus ignoble égout social la plus formidable des prostituées, une sorte de Gorgone du métier, et il la convertit à son tour. Or il brûle d'un inextinguible amour pour cette femme. Ils vivent l'un auprès de l'autre dans le plus lugubre dénûment, sans pain comme sans espoir d'en gagner, face à face avec un crucifix, entre quatre murs à peine blanchis. La miraculée, car sa conversion est plus surnaturelle que celle de Marie-Madeleine, devine l'amour que lui voue son sauveur, et pour éteindre cet amour elle sacrifie sa beauté, vend ses cheveux, vend ses dents comme la Fantine de Victor Hugo. Elle finit, à bout de souffrance, par une folie déchirante ; le désespéré, lui, crève logiquement de faim et de douleur... Eh bien, nous croyons qu'il y avait mieux à faire dans l'épouvante ! Que dirait M. Bloy de cette proposition : Marie-Madeleine, certaine de damner son sauveur, puisqu'aussi bien le sacrifice des dents et des cheveux n'a fait qu'augmenter l'amour du désespéré, Marie-Madeleine préférant sa propre damnation à celle de son sauveur, et retournant, *pour l'amour du désespéré et pour son salut à lui*, au vomissement de jadis, à la fange dont elle a été retirée, parce que c'est le seul moyen de l'éteindre, cet amour inouï que Marchenoir lui porte ! Voilà le livre tel que je le comprenais, tel qu'il s'imposait à mon imagination. Tandis que sous sa forme actuelle il me paraît déséquilibré, disloqué, désarticulé... C'est un quartier de sublime tout brut ; c'est une carrière de génie, dont l'auteur a extrait les matériaux d'un chef-d'œuvre ; mais il n'a plus eu ensuite assez de force pour édifier le chef-d'œuvre ! Oh ! de combien de carats le magnifique diamant noir qu'il y avait à ciseler là ! je vois d'Aurevilly s'en emparer et

le taillader... Il eût fait braisoyer aux arêtes de ses facettes toutes les flammes de l'enfer. Tandis que tel quel *Le Désespéré* est un chef-d'œuvre de pamphlet avorté dans un chef-d'œuvre de roman, avorté, lui aussi, par ce mariage de déraison. Certains chapitres mystiques, notamment ceux qui se passent à la Grande-Chartreuse, éclairent de nouveau d'un peu de lumière céleste ce farouche, cet âpre livre, superbe dans l'horrible, et ils témoignent de quel agiographe sublime la librairie catholique se prive en rejetant sans cesse Bloy à l'enfer de ses fauves violences ! Il œuvrerait la lumière des vertus avec autrement de génie encore que les ténèbres de l'injustice et de l'ignominie contemporaines, dont il a le tort de vouloir être le saint Michel, comme si les archanges se commettaient à des besognes de vidangeurs !

Et voici *La Chevalière de la Mort :* une œuvre de jeunesse pourtant, et qui elle aussi crie bien haut le désir de jutice dont Bloy est victime. Comment le catholique et l'écrivain d'un tel livre peut-il demeurer à croupir dans une si profonde misère entre sa femme et sa fille, sans appui moral extérieur, héros en disponibilité cherchant une cause belle et grande qui veuille de lui, et souffrant une vie plus atroce que mille morts à n'en trouver point !

La chevalière de la mort, c'est Marie-Antoinette. Après les nombreux livres voués au culte de la plus touchante martyre royale, après le minable roman de M. de Chambrier, après le gracieux inventaire des Goncourt, on pouvait écrire cela qui n'est ni de l'histoire, ni du roman, ni du bibelot, mais une oraison funèbre et une apologie antirévolutionnaire mêlées, et qui en font le plus beau et le plus nouveau de forme des panégyriques écrits depuis les grands prédicateurs classiques. A retenir entre autres certaines pages qui sont la plus hautaine flétrissure appliquée au dix-huitième siècle, le seul siècle indigne des fastes de notre planète, ce siècle qu'il faudrait pouvoir supprimer pour le châtier de s'être fait si petit. *La Chevalière de la Mort* est le seul livre de Bloy qui se puisse mettre entre toutes les mains, et qui puisse lui conquérir l'admiration de tout ce qui reste en France de jeunes filles nobles.

J'ai déjà indiqué la conclusion de cette étude. M. Léon Bloy ne peut plus continuer à vilipender son génie à l'éreintement d'œuvres et d'hommes qui ne

méritent pas cet honneur. Il épuise à se créer des haines et à se rendre tout à fait impossible plus de talent qu'il n'en faudrait pour être trois fois célèbre. Il faut qu'aussi dans ses écrits il regarde plus haut, *là où est orientée la vie de son âme*, qu'il nous donne enfin les grandes études bibliques qu'il médite depuis si longtemps, ou qu'à l'exemple de ses maîtres de prédilection dont il a eu ou a l'amitié aussi bien que la louange : Barbey d'Aurevilly et le comte Roselly de Lorgues, il nous livre les romans de premier ordre ou les panégyriques de saints dont *Le Désespéré* et *La Chevalière de la Mort* nous montrent si bien qu'il est en puissance. Les haines, même littéraires, même religieuses, quand bien même elles sont inspirées par la plus excessive et la plus inassouvie des soifs de justice, ne sont point faites pour embellir une vie, non plus que pour la sanctifier.

J'appelle de tous mes vœux le jour où je pourrai admirer Léon Bloy sans aucune réserve et où je n'aurai plus à mixtionner d'un blâme peut-être inintelligent mon affection, et à déclarer superbes et dignes de toute admiration des livres que je n'approuve pas entièrement.

William Ritter.



LE LATIN MYSTIQUE

LES SÉQUENCES DE SAINTE HILDEGARDE

Inaugurée vers le dixième siècle, portée presque du premier coup à sa perfection, la séquence irrégulière est une forme de poésie latine absolument particulière au moyen âge. C'est un psaume de dix à trente versets, le plus souvent, auquel des allitérations, des recherches de mots, des rimes et des assonances finales ou intérieures donnent seules un air de poème. Mode si exceptionnel et simple qu'il n'a pas été compris, art si spontanément nouveau qu'il a été méprisé ; les érudits catholiques qui daignèrent s'y distraire ânonnèrent dans cette étable sacrée tels que des ânes sans provende, sans foin, sans paille, privés, enfin, du bât bien-aimé d'une prosodie connue. Un membre de ce bétail qui a suivi trop à la lettre les conseils que lui donnait, il y a sept siècles, le pape Grégoire et surtout le moine Pierre le Vénérable : « Prends la voie de la pauvreté et non pas tant de la corporelle que de la spirituelle », avoue que les séquences notkeriennes lui ont paru généralement banales, — aveu bien inutile, car tout est banal, hormis le médiocre, on le sait d'avance, pour un esprit médiocre.

Misérables donc pour eux — dont c'est la pénitence de les chanter — et le *Victimae paschali laudes*, et l'*Inviolata*, et l'*Alma redemptoris*, et toutes ces vieilles exorations et encore le *Salve regina*, qui peut être donné comme un type de très pure séquence irrégulière :

Salve, Regina, Mater misericordiae ,
Vita, dulcedo et spes nostra, salve :
Ad te clamamus exules filii Evae,

Ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle.

Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte,

Et Jesum benedictum fructum ventris tuis nobis post hoc exilium ostende,

O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria.

Ce petit poème est attribué à Hermanus Contractus; avant lui Notker, Godeschalk, après lui sainte Hildegarde, voilà les plus notables séquentiaires de la primitive école, selon la méthode formulée d'abord par les moines de l'abbaye de Saint-Gall (1).

Femme de supérieure essence, prophétesse, illuminée, visionnaire, poète, gyrovague, conseillère du peuple, des margraves et des empereurs, Hildegarde est un des esprits représentatifs du XII[e] siècle allemand ; — et comme elle reste bien de son sexe, franchement, comme son latin est bien féminin, comme, à travers les symboles, elle crie du fond de son cœur et de tous ses organes, la vierge contemplatrice : « *O quam magnum est in viribus suis latus viri!* » Elle fut abbesse du monastère de Rupertsberg et mourut en 1179.

De Sancta Maria.

O virga ac diadema purpurae regis, quae es in clausura tua sicut lorica,

Tu frondens floruisti in alta vicissitudine quam Adam omne genus humanum produceret.

Ave, ave, de tuo ventre alia vita processit, qua Adam filios suos denudaverat.

O flos, tu non germinasti de rore, nec de guttis pluviae, nec aer desuper te volavit, sed divina claritas in nobilissima virga te produxit.

O Virga, floriditatem tuam Deus in prima die creaturae praeviderat et de verbo suo auream materiam, o laudabilis virgo, fecit.

O quam magnum est in viribus suis latus viri, de quo Deus formam mulieris produxit, quam fecit

(1) Ce qui précède est un résumé de deux chapitres; ce qui suit est, jusqu'à la fin, textuellement extrait du *Latin mystique.*

speculum omnis ornamenti sui et amplexionem omnis creaturae suae.

Unde, o Salvatrix, quae novum lumen humano generi protulisti, collige membra filii tui ad coelestem harmoniam.

(O tige, diadème du roi de pourpre, ton jardin est pareil à une forteresse ;

Tes frondaisons ont fleuri en une haute prévoyance, alors qu'Adam devait produire tout le genre humain.

Salut, salut, de ton ventre une autre vie est issue, autre que celle dont Adam avait dépouillé ses fils.

O fleur, tu n'as pas germé de la rosée, ni des gouttes de la pluie, et l'air n'a pas plané autour de toi, tu es née sur une très noble tige par l'œuvre de la divine Clarté.

O tige, ta floraison, Dieu l'avait prévue dès le premier jour de sa création et son verbe te fit surgir toute en or, ô très louable vierge.

Oh ! qu'il est grand dans ses forces le flanc de l'homme, d'où Dieu tira la forme femme, miroir de ses divines parures, résumé de toute sa création...

Donc, ô Salvatrice, qui as porté la nouvelle lumière du genre humain, rassemble les membres de ton fils dans la céleste harmonie.)

« Dieu mit au centre du monde une âme qu'il propagea en toutes ses parties », avait écrit Platon dans le *Timée*. Un philosophe scolastique du XIIe siècle (celui qui divisait physiquement le cerveau en trois lobes communiquant ensemble par un caroncule semblable au bout de sein d'une femme, *uberis capiti*), Guillaume de Conches, reprend et christianise l'idée platonicienne par ce mot très simple et très beau : « Le Saint-Esprit est l'âme du monde. » Opinion dont l'origine n'aurait pas été condamnée par tel père de l'Eglise, saint Ambroise, qui insinuait : « Les païens ont parlé du Saint-Esprit en de certains termes voilés, *per umbram quamdam* ». C'est, semble-t-il, le même Ambroise

par qui fut le plus clairement proférée l'irrévocable malédiction contre ceux qui blasphèment l'Esprit, — car la négation de l'Esprit comporte la plénitude du sacrilège : *« Blasphemia in Illum nunquam remittetur... Non postest ibi exoratio esse veniae ubi spiritum sanctum negando sacrilegii plenitudo est »*. Il y eut, durant tout le moyen âge, un profond culte de l'Esprit (que la religion moderne n'est pas loin de considérer comme un inexplicable gêneur), fréquemment invoqué en ses sept dons, le septiforme Esprit, disent les séquences, et en le premier de tous, l'Intelligence. « O Esprit, tu es mon Dieu ! » disait Grégoire le théologien. Hildegarde a dédié au Paraclet un admirable chapelet de mystiques adorations.

De Sancto Spiritu.

O Ignis Spiritus paraclite, vita, vitae omnis creaturae, sanctus es vivificando formas.

Sanctus es unguendo periculose fractos, sanctus es tergendo foetida vulnera.

O spiraculum sanctitatis !...

O lorica vitae et spes compaginis membrorum omnium et o angulum honestatis, salve beatos !

Custodi eos qui carcerati sunt ab inimico et solve ligatos quos divina Vis salvare vult !...

De te nubes fluunt, aether volat, lapides humorem habent, aquae rivulos educunt et terra viriditatem sudat !

Tu etiam semper educis doctos, per inspirationem sapientiae laetificatos.

Unde laus tibi, qui es sonus laudis et gaudium vitae, spes et honor fortissimus, dans praemia lucis.

(O Feu de l'Esprit consolateur, vie de la vie de toute créature, tu es saint parce que tu vivifies les formes, — tu es saint parce que tu daignes oindre les membres périlleusement brisés, tu es saint parce que tu panses les plus fétides plaies, — ô soupirail de sainteté !... — ô forteresse de vie, ô espoir de la solidarité humaine, ô refuge de la beauté, sauve les bénis ! — Garde ceux qui sont prisonniers de l'ennemi, déchaîne ceux qui sont enchaînés, sauve ceux que veut

sauver la Force divine !... — Par toi les nuages vont, l'éther plane, les pierres transpirent, les eaux se font ruisseaux, la terre exhale de verdoyantes suers. — Et c'est toi aussi qui guides les doctes létifiés par l'inspiration de ta Sagesse. — Donc, louange à toi, toi le vocable de louanges, toi, la joie de la vie, l'espérance, la force et l'honneur, toi le dispensateur de la lumière !)

Paroles qui suggèrent le souvenir de la séquence de Robert de France :

> Sancti Spiritus adsit nobis gratia :
> Quae corda nostra sibi faciat habitacula,
> Expulsis inde cunctis vitiis spiritalibus.
> Spiritus alme, illustrator omnium,
> Horridas nostrae mentis purga tenebras.
> Amator sancte sensatorum semper cogitatum,
> Infunde unctionem tuam clemens nostris sensibus,
> Tu purificator omnium flagitiorum, Spiritus,
> Purifica nostri oculum interioris hominis...

(Nous assiste la grâce du Saint-Esprit : qu'elle fasse nos cœurs son habitacle, après en avoir expulsé tous les vices intellectuels. Très haut Esprit, lumière universelle, purge les horribles ténèbres de notre âme, et toi qui aimes éternellement les pensées significatives, infuse, ô clément Esprit, ton onction dans nos intelligences. Toi le purificateur de toutes les souillures, Esprit, purifie l'œil intérieur de l'homme...)

L'Esprit a pour symbole premier la Lumière ; il est l'immatérielle clarté de l'Intelligence, qui se meut vers les hommes et par l'illumination les sauve :

> Salvabiliter, suâ potestate iens,
> Lux per se splendida et datrix luminis..

« Salvatrice Lumière, de soi-même émanée, Lumière en soi splendide et donatrice de lumière », dit une traduction ancienne de l'hymne grecque de saint Jean Damascène sur la Pentecôte.

La bienheureuse prophétesse, peu adonnée au rythme, n'a laissé que peu de séquences ; une

autre est adressée à un saint, Disibode, évêque, en ces termes d'un très haut et très herméneutique mysticisme :

O Mons clausae mentis, tu assidue pulcram faciem aperuisti in speculo columbae.
Tu in absconso latuisti inebriatus odore florum, per cancellos sanctorum emicans Deo.
O culmen in clavibus coeli...
Tu magna turris ante altare summi Dei et hujus turris culmen obumbrasti per fumum aromatum...

(O Montagne d'esprit intérieur, assidûment tu as reflété la beauté de ta face dans le miroir de la colombe.
Tu t'es caché dans l'ombre, enivré de l'odeur des fleurs, resplendissant pour Dieu seul dans les cellules des saints.
O cime entre les clefs du ciel...
O tour dont l'altitude se dresse devant l'autel du suprême Dieu, et la cime de cette tour, tu l'as obombrée de la fumée des aromates...)

De cette admirable sainte, on ne peut oublier le *Liber vitae meritorum*, où la description des peines de l'enfer n'est pas comme dans l'Alighieri un prétexte à de personnelles satires. Ame trop détachée de la vie pour admettre la haine, sinon généralisée vers l'abstraction du péché, elle a conçu un enfer d'une grande magnificence de supplices, magnifié encore, en son horreur, par l'étendue de sonorité d'une langue au voisinage de laquelle l'italien n'est que le grincement d'une viole en colère :

« *Et magnum ignem vidi, igneo et fervente plumbeo, sulphure quoque intermixto totum inundantem, ac omne genus vermium igneorum in se habentem...* » Les luxurieux sont punis par la respiration de l'immonde venin qu'ils ont accumulé en eux : « *Et propter delectationem immunditiae, veneno hoc infectae sunt...* » C'est par la fétidité encore que sont éternellement lésés les vaniteux, — comme par la fumée sordide exhalée de leurs âmes marécageuses : « *Et ecce paludem longam*,

multum sordem ac pessimum foetorem de se emittentem : qui ad inanem gloriam annelaverant foetore laedebantur... » Et sans cesse aux prêtres infâmes d'atroces voix hurlent :

Quare votum quod novistis
Turpiter derelequistis ?

Prototype, sans doute, des cris que se jettent, en se heurtant comme des béliers affolés, les avares et les prodigues, au VIIe chant de l'*Enfer* de Dante :

Percotevansi incontro, e poscia pur li
Si rivolgea ciascun voltando a retro,
Gridando : Perchè tieni, e : Perchè burli ?

REMY DE GOURMONT.



PAGES D'ART (1)

I

PEER GYNT (2)

Une forêt dévastée par l'incendie, la nuit. Des troncs calcinés se dressent lugubrement dans la fumée blanche éparse sur le sol.

PEER GYNT (*courant comme un fou, les cheveux hérissés, les yeux hagards*). — Des cendres, de la fumée, de la poussière, partout !.... Tant détruire pour reconstruire, plus tard ! — Et ce vent pestilentiel sentant la pourriture comme un tombeau mal recrépi..... Mais je ne me repens pas, j'ai peur ; je ne m'humilie pas, je fuis. Car j'entends les appels des trompettes du Jugement dernier. Et pourtant là-bas, bien loin, sur la montagne, le bouclier d'or brille toujours, devant moi. Ces mots y sont écrits : *Petrus Gyntus Caesar fecit!..* (*Il se remet à courir.*) Quelle damnation ! quel bruit d'horreur : ces voix d'enfants, ces pleurs, ces ululements !... Et ces mousses que les vents chassent et qui me viennent dans les pieds. (*Les repoussant, furieux.*) Allons, allons, vous me barrez le chemin.

LES MOUSSES MURMURANTES. — Nous sommes les pensées que tu aurais dû penser. Pourquoi nous repousser de tes pauvres jambes chancelantes ?

PEER GYNT (*tournant sur lui même*). — J'abandonne ma vie à CELUI... qui, jadis, trébuchait ici sur ses jambes tordues (3).

LES MOUSSES. — Nous cherchons les chœurs des

---

(1) Reproduction interdite. — Ces pages sont tirées d'un volume que M. Ernest Tissot fera paraître à l'automne sous ce titre : *Le Drame Norvégien.*

(2) Extrait de *Peer Gynt* (Acte V, scène VI), poème philosophique publié en 1867.

(3) Allusion au personnage *Le Grand Bossu,* qui — dans la pensée d'Ibsen et d'après les explications des commentateurs — symboliserait l'éternelle bêtise dirigeant, en somme, depuis bien des siècles, notre vieille humanité. *Peer Gynt* a commencé par lui résister énergiquement.

voix fortes, des voix mugissantes, et c'est ici que nous devons rouler. Qui veut nous écouter ?

Peer Gynt (*marchant comme un homme ivre*). — Cessez vos tourbillons, pauvres âmes innocentes. Fuyez bien loin, où je vous écraserai sous mes talons. (*Il se remet à courir.*)

Des feuilles séchées *le suivent, poussées par le vent.* — Nous sommes la parole, tu aurais dû l'annoncer sans trêve, sans repos. Mais nous devons pourrir. Et nous n'aurons été sur aucune couronne ! Dans les printemps en fleurs, nous n'aurons pas même protégé des fruits. Les vers vont nous manger !...

Peer Gynt. — Mais, plus tard, vous rajeunirez aussi. Contentez-vous, pour l'heure, de servir d'engrais.

Des voix dans la tempête. — Nous sommes les chansons que tu aurais dû chanter. Tu nous refoulas — et pourtant nous devions être chantées. Dans les mystères de ton cœur, silencieuses nous attendions. Mais ce te fut indifférent de nous voir dormir et honteusement dégénérer.

Peer Gynt. — L'air est empoisonné : par mes parrains, je vous demande si j'ai eu le loisir de roucouler des vers. (*Il court plus vite.*)

Des gouttes de rosée *tombant comme des larmes des rameaux dénudés.* — Nous sommes les larmes que tu devais pleurer. Haïr ou bénir, nous ne savons faire que cela. Maintenant le péché te brûle comme un collier de feu. Mais tu ne reviendras plus blanc d'innocence, toi qui manquas de patience.

Peer Gynt. — Et en quoi aideraient la patience la persévérance , quand on a toujours quelque chose sur le dos ?

Les herbes foulées sous ses pieds. — Nous sommes les œuvres que tu devais accomplir. Nous sommes les forces que tu ne voulus pas aimer, et, au dernier jour, avec des plaintes elles reviennent ces forces qui n'ont pas été employées. Alors c'est le temps des larmes.

Peer Gynt. — Ah ! on peut bien les éviter ! A

quoi bon le signe de la croix? (*Il court plus vite, plus loin, encore.*)

LA VOIX DE SA MÈRE, *dans l'éloignement.* — Misère, postillon maladroit. Tu m'as fait verser, ô enfant dégénéré, moi qui étais si vieille. Quelle âme stupide! Tu m'as conduite en me trompant. Où donc est le château, Peer? Ah, bientôt tu seras l'esclave du Diable, — un bâton te rouant le dos.

PEER GYNT. — A un malheureux qui s'efforce de fuir, va-t-on encore mettre sur la conscience les péchés du Diable? Il ne se laisse pas tromper, lui! Et mes propres fautes sont pourtant déjà assez lourdes!

II

LE TROISIÈME ÉTAT (1)

Les ruines du temple d'Apollon près d'Antioche, la nuit, sous la lumière blanche d'un clair de lune d'Asie. L'empereur Julien et Maximus le mage, vêtus de longues robes traînantes, s'approchent précipitamment parmi les tronçons de colonnes épars sur le sol.

MAXIMUS. — Que cherches-tu, mon frère?

JULIEN. — La solitude.

MAXIMUS. — Quoi, ici? dans l'horreur de ces ruines? parmi tant de décombres?

JULIEN. — Est-ce que toute la terre n'est pas qu'un amas de décombres?

MAXIMUS. — Tu as montré pourtant que ce qui était tombé pouvait être reconstruit.

JULIEN. — Moqueur! A Athènes, j'ai vu un cordonnier qui avait établi son échoppe dans le temple de Thésée. A Rome, j'ai entendu dire qu'une partie de la basilique Julia servait d'étable pour les buffles. Cela s'appelle-t-il aussi reconstruire?

MAXIMUS. — Pourquoi pas? Est-ce que tout ne se fait pas peu à peu? Et qu'est-ce qu'un entier sinon la somme de toutes les parties?

---

(1) Extrait d'*Empereur et Galiléen* (2e partie, acte III, tableau 4e), poème philosophique publié en 1878.

JULIEN.— Folle sagesse! (*montrant du doigt une statue d'Apollon renversée.*) Regarde cette tête sans nez, ce colosse brisé, ces cuisses en poussière. Est-ce que la somme de tous ces débris informes pourrait reconstituer jamais l'absolue, la divine beauté de jadis ?

MAXIMUS. — Et d'où sais-tu que cette beauté de jadis était vraiment belle — en essence et en principe — hors de l'idée que s'en faisaient les adorateurs ?

JULIEN. — Ah ! Maximus, la question de tout est là. Qu'est-ce qui existe vraiment en soi et pour soi? Hors de cette journée je ne saurais rien nommer. (*Repoussant du pied la tête de la statue.*) Dis-moi, t'es-tu jamais senti devenir plus fort? C'est rare, n'est-ce pas, qu'une erreur puisse vous donner du courage. Et pourtant, Maximus, regarde les Galiléens — et moi-même, autrefois, lorsque je croyais encore possible de rapprendre au Monde la beauté qu'il a oubliée!....

MAXIMUS.—Ah frère, si l'erreur t'est nécessaire, retourne parmi les Galiléens. Ils te recevront à bras ouverts.

JULIEN.— Tu sais bien que c'est impossible. Empereur et Galiléen! — Comment unir ce qui est opposé? — Car ce Jésus-Christ est le plus grand révolté qui ait jamais vécu. Comparés à lui, qu'était Brutus et qu'était Cassius? Tous deux n'assassinèrent qu'un Jules César. Mais lui, il assassina tous les César et tous les Auguste qui pourront jamais naître. D'ailleurs, pourquoi comparer l'Empereur et le Galiléen? Y a-t-il place pour les deux sur cette terre? Or, Maximus, je te le dis, quoique les Juifs et quoique les Romains prétendent l'avoir tué, le Galiléen vit encore parmi nous. Il vit dans le cœur des hommes, il vit dans leurs obstinations, il vit dans leurs railleries contre les grands de ce monde. *Donnez à l'empereur ce qui appartient à l'empereur et à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Jamais bouche d'homme n'a prononcé plus astucieuse parole. Et au fond, que signifie-t-elle?

Qu'est ce qui revient à l'Empereur? Cette parole est une massue de guerre qui jette bas la couronne d'or de la tète de l'Empereur.

MAXIMUS. — Pourtant le grand Constantin sut rester en bonne harmonie avec le Galiléen, et ton prédécesseur aussi.

JULIEN. — Oui; seulement, qui pourrait être aussi modéré qu'eux? Et puis, appelles-tu cela gouverner l'empire du monde? Sans doute, Constantin étendit les frontières de son territoire, mais ne resserra-t-il pas étroitement les frontières de son esprit et de sa volonté? Vous placez l'homme trop haut lorsque vous l'appelez grand. Quant à mon prédécesseur, je n'en veux point parler; il était plus esclave qu'empereur et ce ne sera point son nom qui me persuadera. Non, non, il ne faut point songer à des comparaisons. Et pourtant, aller encore de l'avant? O Maximus, après cette défaite, puis je rester empereur? et d'autre part, pour si peu, puis-je vraiment abdiquer? Ah Maximus, il t'est donné d'interpréter les signes les plus énigmatiques dont le sens reste mystère pour tous, il t'est donné de lire dans le grand livre des étoiles éternelles. Peux-tu me dire l'issue de cette lutte?

MAXIMUS. — Oui, mon frère, je le peux.

JULIEN. — Tu le peux? Alors dis-moi lequel des deux vaincra? — l'Empereur ou le Galiléen?

MAXIMUS. — L'Empereur et le Galiléen disparaîtront.

JULIEN. — Tous les deux disparaîtront?

MAXIMUS. — Tous les deux disparaîtront. Mais si ce sera dans ces temps ou dans des siècles, cela je ne puis le savoir. Pourtant, ce sera lorsque le le Juste, le Pur sera venu.

JULIEN. — Et qui est le Juste, le Pur?

MAXIMUS. — Celui qui remplacera l'Empereur et le Galiléen.

JULIEN. — Tu résous l'énigme par une énigme plus obscure encore.

MAXIMUS. — Mon frère, toi qui aimes la vérité,

écoute-moi : en vérité, je te le dis, l'un et l'autre doivent disparaître, mais ils ne doivent pas être vaincus. L'enfant ne disparaît-il pas dans le jeune homme, et le jeune homme ne disparaît-il pas dans l'homme sans que ni l'enfant, ni le jeune homme soient pourtant vaincus? Toi qui fus mon élève bien-aimé, aurais-tu oublié notre conversation,un soir, à Ephèse, au sujet des trois royaumes ?

Julien. — Ah parle, Maximus. Il y a tant d'années de cela !. .

Maximus. — Tu sais que je n'ai jamais approuvé les actes d'empereur que tu as accompli. Tu as voulu métamorphoser le jeune homme en enfant. Or le royaume de l'esprit a définitivement vaincu le royaume de la chair. Mais le royaume de l'esprit n'est pas le terme, pas davantage que le jeune homme n'est le terme de la croissance de la nature humaine. Tu as donc voulu empêcher le developpement du jeune homme, l'empêcher de devenir un homme. Insensé qui a tiré l'épée contre l'avenir, contre le Troisième Royaume où règnera celui qui a deux faces.

Julien. — Et il...

Maximus. — Les Juifs ont un nom pour le désigner. Ils l'appellent le Messie et ils l'attendent !...

Julien (*lentement et pensif*). — Le Messie ? — ni empereur, ni rédempteur ?

Maximus. — Les deux dans un seul — ou un seul dans les deux.

Julien. — Empereur-dieu ou Dieu-empereur ! Empereur dans le royaume de l'esprit ! Dieu dans le royaume de la chair !

Maximus. — Cela est le Troisième Royaume, Julien ?

Julien. — Oui, Maximus, cela est le Troisième Royaume.

Maximus. — Or, dans ce royaume, le mot de révolte, du provisoire est devenu vérité.

Julien. — *Donnez à l'Empereur ce qui appartient à l'Empereur et donnez à Dieu ce qui appartient*

à Dieu. Oui, cela c'est l'Empereur en Dieu et Dieu en l'Empereur. Ah rêves, rêves, qui donc brisera la force du Galiléen?

MAXIMUS. — Mais en quoi consiste la force du Galiléen ?

JULIEN. — C'est en vain que je me suis efforcé de l'approfondir.

MAXIMUS. — Il est écrit quelque part : *Tu ne dois pas servir des Dieux étrangers*.

JULIEN. — Oui, oui...

MAXIMUS. — Le voyant de Nazareth n'annonçait pas ce Dieu-ci ou ce Dieu-là. Il est venu disant : Dieu, c'est moi ! — Je suis Dieu !

JULIEN. — Oui, celui-ci d'ailleurs !... Ah, c'est à cause de lui que l'Empereur est sans force. Le Troisième État ! Le Messie ! Non le Messie du peuple juif, mais le Messie du royaume de l'esprit, le Messie de l'Empire du monde !

MAXIMUS. — Le Dieu-empereur.

JULIEN. — L'Empereur-dieu !

MAXIMUS. — Logos dans Pan ! Pan dans Logos !

JULIEN. — Maximus, dis-moi, comment naîtra-t-il ?

MAXIMUS. — Il naîtra par l'effort conscient de la volonté réfléchie.

JULIEN. — Je te quitte, mon maître bien-aimé, je le dois.

MAXIMUS. — Où vas-tu ?

JULIEN. — A la ville. Le roi des Perses m'a fait des ouvertures de paix, je les ai précipitamment acceptées. Mes messagers sont en route. Mais il faut les rejoindre, il faut les rappeler.

MAXIMUS. — Tu voudrais recommencer la guerre contre le roi Sapores ?

JULIEN. — Je veux ce que Cyrus rêvait, ce qu'Alexandre tenta.

MAXIMUS. — Julien !...

JULIEN. — Je veux être le maître du monde ! (*Il salue avec la main et s'en va tragiquement, à grands pas saccadés.*)

(Maxime le suit des yeux, pensif, l'air sombre.)

Des voix de femmes. *des voix désolées et pleurantes s'élèvent dans le lointain, parmi la douceur de cette nuit d'étoiles.* — Dieux des hommes, idoles resplendissantes d'or, vous tomberez en poussière et le vent vous dispersera.

III

LA PITIÉ SUPRÊME (1)

Dans un salon d'hiver dont les larges portes-fenêtres donnent sur une vérandah ouverte sur un jardin en fleurs, Mademoiselle Marthe Bernick et Mademoiselle Lona Hessel sont seules en de simples toilettes d'intérieur. Mélancoliquement appuyées aux portes-fenêtres, se retenant, désemparées, aux tentures de soie, elles regardent s'en aller lentement, par le jardin plein de roses dans l'or du soleil couchant, Dina et Jean aux bras l'un de l'autre — comme extasiés, car elle est jeune, jolie, toute blonde en sa claire toilette d'été, et lui robuste, énergique, avec le teint hâlé de ceux qui s'en reviennent des colonies....

Lona. — Maintenant nous sommes seules... Tu l'as perdue, Marthe — et moi aussi, je l'ai perdu !

Marthe. — Toi ?... Tu l'as perdu ?

Lona. -- Oh, là-bas, je l'avais déjà à demi-perdu. Il avait envie de sa liberté... alors, il s'imagina que j'avais la nostalgie du pays !...

Marthe. -- Vraiment. Alors je comprends, maintenant, pourquoi tu es revenue. Mais tu verras, plus tard, il te réclamera.

Lona. — Une demi-sœur !... à quoi lui serais-je utile?... Les hommes brisent beaucoup d'affections pour avoir le bonheur.

Marthe. — Oui, c'est vrai...

Lona. — Mais nous resterons ensemble, n'est-ce pas, Marthe ?.

Marthe. — Est-ce que je compte pour toi ?

Lona.— Oh, qui pourrait m'être plus chère que toi. N'avons-nous pas été leurs mères spirituelles

---

(1) Extrait des *Soutiens de la Société* (acte IV), comédie écrite en 1877.

à tous les deux, et maintenant n'avons-nous pas perdu nos enfants ? Ne sommes-nous pas seules ?

MARTHE. — Bien seules !.... Enfin, puisque tu souffres aussi, je peux, je dois te le dire... je l'ai tant aimé !

LONA. — Marthe ! (*lui saisissant le bras*) est-ce vrai ?

MARTHE. — Toute ma vie est dans ces mots : JE L'AI AIMÉ !... et je l'ai si longtemps attendu !... Eté après été, j'espérais son retour. Mais lorsqu'il revint...il... ne me remarqua plus !...

LONA. — Tu l'as aimé, et pourtant tu fus celle qui lui mit le bonheur dans les mains.

MARTHE. — Mais puisque je l'aimais, ne devais-je pas lui mettre le bonheur dans les mains?... Ah c'est que je l'ai fidèlement aimé. Depuis son départ, ma vie lui appartenait... Quelles raisons avais-je d'espérer, n'est-ce pas ? — Et pourtant je crois que j'avais quelques raisons. Mais lorsqu'il me revit, ce fut comme si tout était effacé de sa mémoire. Il ne me reconnut pas !...

LONA. — Dina te mettait dans l'ombre, pauvre Marthe.

MARTHE. — Et il en devait être ainsi. Lorsqu'il s'en alla, nous étions du même âge ; mais à l'heure douloureuse où je le revis, alors, je compris bien que j'avais vraiment dix ans de plus que lui. Là-bas, dans les pays du dehors, au grand soleil, il avait voyagé, il avait rajeuni, il s'était fortifié au bon air — et moi j'étais restée ici, assise, solitaire, filant...

LONA. — Les fils de son bonheur, Marthe ?

MARTHE. — Oui, je filai des fils d'or. Et je n'ai aucune, aucune jalousie. Ah Lona, n'avons-nous pas été de bonnes sœurs ?

LONA (*lui jetant les bras autour du cou*). — Pauvre chère Marthe !

ENRIK IBSEN.

(*Traduction inédite de* M. ERNEST TISSOT.)

BALLADE

POUR ASSAINIR LA CHOSE LITTÉRAIRE.

« Le sang, la bile, toutes les humeurs
« qui s'écoulent des reins et de la peau,
« sont constamment empoisonnés ; la
« santé, la vie même sans cesse menacée
« par la production ininterrompue de ces
« *venins humains*, tout aussi redoutables
« que ceux des reptiles les plus dange-
« reux. »

(*Almanach du Rural pour l'an 1890.*)

Odeur de pieds, senteur de bouches,
Et ridicule énormément,
C'est Péladan-Tueur-de-Mouches.
Pour l'escadre et le régiment,
Pierre Loti, ce diamant,
Quitte Nana, voire Isabelle.
Ces pasquins manquent d'agrément:
Nous les mettrons dans la poubelle.

Pas de phrases, ni de retouches !
Valabrègue prêta serment
D'égayer les femmes en couches.
Pompon gai comme un lavement,
Dubrujeaud couillon alarmant,
Et Poitrasson que ne rebelle
Oncques nazarde au fondement :
Nous les mettrons dans la poubelle.

Oh ! les chasser, telles des mouches
A viande ! Sus, bon Nécromant !
Icelui transforme en babouches,
L'un en porc et l'autre en caimand !
Ils sont le plus bel ornement
Du *Gil Blas* ! mais, sous cette ombelle,
Cueille-les rigoureusement :
Nous les mettrons dans la poubelle.

ENVOI

Prince, un dieu les garde. Comment
Les trucider par ribambelle ?
N'ayant plus l'essorillement,
Nous les mettrons dans la poubelle.

BALLADE

TOUCHANT LA VANITÉ DES JUGEMENTS HUMAINS

Pour Alcide Guérin.

« 17. — Cor fatui quasi vas
« contractum et omnem sapien-
« tiam non tenebit. »

(*Ecclesiasticus*, cap. XXI.)

Quand Péladan, coiffé de vermicelle,
Hâble, chacun soudain le reconnaît
Au bouc puant qu'il garde sous l'aisselle.
Homme-sandwich, prophète, cochonnet,
Le pou teigneux occupe son bonnet.
Mais lui, le Sâr, le devin, l'androgyne,
Se voit égal aux bas-reliefs d'Egine.
Pour sa tignasse il bave de fureur.
C'est dans Ashur qu'il prend son origine :
Le pauvre monde est sujet à l'erreur.

[................] qui de caca ruisselle
Dans le train belliqueux du Vésinet,
[............] croit que se tenir en selle,
C'est, chaque soir, aller au cabinet.
O quel parfum de crotte l'embrenait,
Cet [............] ventru comme aubergine
Lorsqu'à grands coups de botte dans l'échine
Mon Prospéro lui servait d'éclaireur !
Paul Bonnetain réinvente la Chine :
Le pauvre monde est sujet à l'erreur.

A Besançon, à Limoge, à Bruxelle,
Chaque printemps, un musagète naît.
Garnir voulant sa bourgeoise vaisselle,
Jean Rameau, plus cher au Mufle qu'Ohnet,
Porte en ville ode, acrostiche ou sonnet.
[........................] d'une éternelle angine
Syphilitique adorne sa machine.
Vicaire, dont le groin fait horreur,
A Charenton ses brocards imagine.
Le pauvre monde est sujet à l'erreur.

ENVOI

Princesse aux yeux illécébrants, Argine,
Défunt Baju se cuidait un Eschine,
Et Barrès dit : « Quand serai-je empereur ? »
Jean Moréas ne veut pas qu'on le chine :
Le pauvre monde est sujet à l'erreur.

BALLADE

POUR EXALTER LES DOYENNES DU PERSIL

A Paul Roquère.

« Viennent les marguiliers pervers,
« Les bedeaux porteurs de cautères,
« Les gros messieurs comblés d'hivers !
« Je couronnerai d'œnothères,
« De lilas et de myrtes verts,
« Toute la Chambre des notaires. »

DOM JUNIPÉRIEN.

Leurs mamelles où nos bisaïeux se sont plus
Ballottent, à présent, de manière fantasque.
Le henné rouge sur leurs crânes vermoulus,
Leurs crânes pareils à des ris de veau boullus,
Imprime tels magmas qu'on ne rincera plus.
Leurs museaux d'ichneumon, de pieuvre, de tarasque,
Bâillent : ainsi les trous punais de l'Achéron.

Voici les dents d'émail sur le chicot marron !
Et les robes couleur d'enfants, rose ou citron.
Car ces dames, ayant braguettes soulagées,
De fastueux chichis pavoisent leur giron :
Los aux vieilles putains d'ans et d'honneur chargées !

En faveur des meschins pauvres et résolus,
Leur générosité vénérienne casque,
Eprise de vos politesses, ô phallus !
Ignorant, comme il sied, Malte-Brun et Reclus,
Poètes, calicots, affrontent ces palus
Nauséabonds, malgré les huiles bergamasques.
(Est-il bardeau, mulet, viédaze, aliboron,
Pour oser en tel lieu risquer un paturon ?)
Elles défaillent, avec les cris de Baron,
Au seul aspect des génitoires insurgées,
Et monsieur Deschanel à les servir est pron (1) :
Los aux vieilles putains d'ans et d'honneur chargées !

Clamons : « Io Pæan ! » — En des bouquins peu lus,
[..................], la [...........] qui semble un masque
Japonais, et la mère [........] aux bras velus,
Des petits jeunes gens quémandent les saluts,
— O, sous vos cheveux bruns, Lafayette et Caylus ! —
Sans parvenir jamais à la dernière frasque.
Cœur de babouin, nez de chouant, œil de vairon,
Quels appétits encor hantent leur vieux chaudron,
Cependant qu'Ajalbert, impétueux luron,
Opine sur l'amour en passant les dragées
Et que Loti préside à ce décaméron ?
Los aux vieilles putains d'ans et d'honneur chargées !

ENVOI

L'arbre caduc, jetez les rameaux et le tronc !
Prince, beau tourmenteur, Ezzelin ou Néron,
Coiffe ton casque d'or, atteste le héron
Et que, grands-mères par tes ordres fustigées,
Elles paient l'obole exécrable à Charon :
Los aux vieilles putains d'ans et d'honneur chargées !

LAURENT TAILHADE.

(1) *Pronus*, bien entendu. — L. T.

NOTES SUR L'IDÉE PURE

> A quoi bon la merveille de transposer un fait de nature en sa presque disparition vibratoire selon le jeu de la parole, cependant, si ce n'est pour qu'en émane, sans la gêne d'un proche ou concret rappel, la notion pure ?
>
> STÉPHANE MALLARMÉ.

Tout objet se résorbe en son idée pure. La réalité d'un objet, c'est-à-dire sa relativité sensorielle aux centres nerveux de l'être conscient, n'est qu'un mode d'aperception et de révélation de son idée, ou logiquement son symbole. L'objet concilie donc en lui : premièrement, un agrégat de possibilités phénoménales et d'irradiations sensitives, qui l'érige en fixation perceptible d'une idée inattaquable aux contingences : secondement, en puissance, cette idée elle-même qui s'incarne en son nom et est l'unique cause de son existence, puisque nous concevons idéalement.

Une fleur : sa notion permane depuis les lys qui n'ont pas filé jusqu'aux lotus de l'Orient. Et cette rose à mes doigts (1) manifeste cette notion en diverses modalités ou agrégats substantiels révélés à mes sens sous l'espèce de parfums, nuances, lignes, etc. Mais ceci ne sert évidemment qu'à me faire souvenir, par une passagère interposition qu'une minute peut effeuiller ou brûler, de l'idée immanente en l'objet.

L'idéaliste conçoit donc en le médiateur plastique ou symbole constitué par l'objet. Ce point de vue est conforme au mode de manifestation des fluides. Un accumulateur d'électricité n'existe que pour cette fin de condensation : le symbole, pour l'idéaliste, n'est que le moyen de l'idée. Cette visée concorde également à l'intime axiome de la peinture : le motif n'important qu'en raison de sa révélation de la lumière.

Il s'ensuit que le symbole, suprême élément de la réalisation artistique, puisqu'il est le seul médiateur possible, se banalise et s'annihile si l'on se borne à l'étudier pour lui-même. Le naturalisme, par exemple, ne pouvait, ne peut être que la vaine étude des symboles : et, ainsi que l'attentif examen d'une pile n'en révèle nullement l'influence fluidique, ou l'examen d'un cadavre la vie, mais seulement les moyens de percevoir

(1) Cf. de Stéphane Mallarmé : *Divagation*. — PAGES, 1891.

le fluide ou la vie, ainsi l'étude unique de l'objet s'empreint d'une vanité inévitable, puisqu'elle se confie et aboutit à des contingences.

Il y a toujours quelque chose derrière quelque chose.

L'idéaliste donc, ne concevant que par la médiation des sensitivités, c'est-à-dire cherchant la fixation momentanée de l'abstrait, donne à l'objet une utilité révélatrice ou symbolique.

L'ensemble des agrégats de qualités sensorielles constitue le monde extérieur.

Il résulte que le méditatif, prenant conscience des idées incarnées, tend à s'élever à la compréhension des lois générales de leurs associations, et ne peut conséquemment négliger la métaphysique.

Il résulte enfin — et surtout, puisqu'il sera ici question d'art — que loin de rejeter la vie, c'est en son paroxysme seul que l'artiste se recrée, prend conscience, peut. En son paroxysme — étude plus encore âpre et serrée que la notation des quantités moyennes d'évolution colligées par les naturalistes — car l'objet, vérité puérile, accroît sa puissance symbolique avec sa puissance d'expressivité. Plus il se manifeste, plus il révèle : l'idéaliste chérit la révélation. Il ne veut donc nullement — certains l'insinuèrent — rejeter la Vie, médiation plastique, non plus se consacrer uniquement à sa jalouse analyse. Il use de sa plénitude potentielle pour dévoiler sa signification. Ceci se peut formuler que les objets sont les caractères hiéroglyphiques où s'inscrit complexement l'idée pure, et qu'en cet assemblage de formes, comme en toute géométrie, la connaissance profonde et le soigneux formulaire de l'écriture ou des figures aident à la compréhension et dédient à la lecture plus de clarté.

L'esprit tend à la connaissance complète de cette écriture (1). C'est ce qu'on dénomme : prendre conscience du monde extérieur, d'où souci métaphysique.

(1) La raison intime du naturalisme fut peut-être — ceci d'après tels rares indices — une intention de dénombrement utile, de classification des phénomènes contribuant à constituer cette écriture : et aussi tels essais de fusion de couleurs, sons, linéalités. L'erreur provint fatalement de ce fait que : l'œuvre ne s'accomplissant qu'en une conscience à la fois, n'admet la validité de ces notions qu'après qu'elles furent recréées par l'individu pour lui-même, d'où recommencement et différenciation des idées.

Cette lecture donne un sens, qui est la notion des idées pures, ou révélation de l'inaltérable dans le modifié, du type dans la descendance, du primordial dans l'évolution. Cette révélation, toute l'âme de l'idéaliste, abjure les puissances de l'ombre pour y atteindre.

Révéler, ou manifester la connaissance que l'on sut prendre du monde extérieur, ou, par suite logique, se manifester soi-même : voici le lien entre l'art et la morale, et la lumière sourd identique de ces deux irradiations de l'esprit.

L'artiste est le symbole de son œuvre. Il est enclin à en être la représentation plastique, incarnation irréalisable qui lui crée une irritation constante contre tout amoindrissement et toute déformation de l'harmonie, partant contre toute entrave au développement des facultés de l'être : d'où, anarchie.

L'harmonie est le désir fondamental de l'être. Un livre est l'évocation d'une cause en le rite multiple des objets. L'harmonie, condition première devant l'idée pure, est une vertu intellectuelle, et la désirer est une beauté. D'où, recherche de la cause métaphysique.

L'être enfin qui s'élève de la connaissance réelle à la connaissance idéale est un synthétiste d'art, un recréateur reflétant sa conscience en ses actes — l'œuvre est l'acte d'art — et reflétant aussi ses actes dans sa conscience, comme Narcisse. Ce parallélisme constitue le rythme ou personnalité de l'esthéticien (1). D'où, état moral indivisible de l'état artiste.

Ces trois états d'anarchie, de métaphysique et d'art proviennent de l'unique désir de se manifester en une conception du monde extérieur et d'en suggérer la connaissance. On ne suggère pas des contingences, mais des notions. Cette triple tendance, dont l'inquiétude moderne s'aggrave, en désirs indécis gaspillée et aveulie, l'idéalisme seul la concentre donc et la résout. Peut-être est-ce par la secrète intuition qu'en lui ces antinomies se peuvent fondre, que l'élite spirituelle de l'heure présente va concilier en lui ses trois incertitudes et affirmer ses trois désirs.

L'idéalisme, indéniable préoccupation des intellectuels nouveaux !

---

(1) De ce rythme fondamental naissent les diverses harmoniques de l'individu. Ceci confirmant l'énonciation aimée des écrivains actuels, que chaque poète crée son rythme et que « nul Parnasse ne se régente ».

Les livres en gardent la trace profonde, l'inquiétude des aurores futures s'y consacre. Jalousement certains s'étonnèrent d'une différenciation dans les termes, et l'éclosion d'un nouveau vocable : *idéoréalisme*, leur parut altérer la tendance. Expression seulement plus précise de l'idéalisme dans l'art, et appellation meilleure pour nous. Idéoréalisme s'occupant de la réalisation des idées en un médiateur plastique (Gœthe, Poe, Mallarmé), Idéalisme considérant les Idées en soi (Platon, Hegel), l'un complète, explique, justifie l'autre. L'idéoréalisme est l'art réalisé de l'idéalisme : tout idéaliste créant un poème devient idéoréaliste, et autre interprétation serait futile querelle de mots.

L'Idéoréalisme n'est que la formule esthétique de l'Idéalisme qui ne saurait créer un art, mais un mode de la conscience et un ascétisme individuel. Car une confusion doit être évitée, par une admonition prudente, à ceux qui ont vu là une nouvelle doctrine à suivre et quelque chose à exploiter. La tristesse d'une consécration à l'abstrait ennoblit de solitude l'idéalisme. Il est la floraison d'une fin d'époque révoltée, reniant l'orgie des formes qui la précéda : et le triomphe du Conscient sur l'Inconscient s'accomplit en lui, silencieusement.

L'Idée pure est la reine indéniable des âmes hautes. Et sa méditation a une portée morale, nécessairement. Le poète qui se manifeste à la foule ne fait que lui manifester un type d'homme supérieur. S'il ne se nomme point par convention, et s'il costume d'illusion Hamlet ou Axël, c'est lui qui revêt réellement ce costume. Aux âmes conviées par lui à la célébration du spectacle, à ces âmes amoindries par les soucis sociaux, il dévoile une âme d'homme libre en qui toutes contemplent ce qu'elles pourraient être et prennent conscience d'elles-mêmes. Confession triomphante et hautaine d'une foule devant celui qui résuma le rêve de beauté et de noblesse qu'elle sut enclore en elle, en puissance ! Etre sincère avec soi-même et s'estimer est peut-être le moyen de se développer harmonieusement, et c'est la morale, hygiène salutaire et non inattingible concept dont l'inaccessibilité même rejette en un pessimisme de captif. En le poème du Héros, — ici Carlyle conseilla, — la foule contemplative s'estime. Le génie est la compréhension la plus vaste du monde extérieur : réaliser en une œuvre cette conception est initier les esprits, dans la mesure de leur exaltation

potentielle, au génie. Le vieux thème de l'art élévateur d'âmes se retrouve ici, mais purifié de ce perfide vouloir de vérité fardée et amoindrie : l'éclat même de la vérité est la morale.

Tout poète vérifie en lui cette notion que le génie est *d'être soi*, en harmonie le plus possible. Toute émotion dramatique d'une foule devant le Héros est un acte formel *d'anarchie*. Et la sympathie récente des poètes pour cette visée est un signe. Le premier devoir du poète est de dépouiller le prestige d'une puissance inanalysable conférée par une force inconnue: mais il doit se dire un homme : un homme que telles circonstances firent plus libre que d'autres et qui conçoit plus largement, mais un égal à ces autres. L'émotion ressentie devant la vie n'a de raison d'être qu'en cela. L'autre ancienne formule : le poète vibrant, se rénove bellement en l'idéalisme. Triomphe de l'art humain, vie paroxysmée vers l'Idée pure.

A cette heure où le drame agonise et où des consciences rêvent, sur la scène, le retour éclatant du Héros au geste libre, à cette heure où, par-delà cette triste constatation des jachères, l'éclosion de Lys Magnifiques est rêvée, à cette heure où la certitude promise à l'âme est la fière visée de beaucoup, en l'indécis des recherches et la fièvre sourde des colères, l'Idéalisme exalte sa clarté. Ces notes rapides évoquent sommairement les conciliations qu'il augure et les vérités prometteuses qu'il légitime. Il n'y saurait être question de sentimentalisme, de fédération ou de bonheur chimérique, selon la feinte croyance de certains. Doctrine triste, appel de la Conscience devant l'Inconscient, le pur cristal de l'Idée visible est impollu. C'est, peut-être, à proclamer venue l'heure de l'art libre, créant sans demander une approbation et sans relever un mépris. C'est peut-être aussi une foi restituée, le sophisme des patries et des vérités de nations à jamais déjoué, la légende des antiques hermétismes fleurie et honorée, la chaîne symbolique pardessus les écroulements et les temps refondue et renouée. Peut-être tout cela, et plus peut être. Et c'est aussi, en une justice, la pieuse procession d'un cortège d'âmes flamboyantes de mystes et d'esthéticiens aux gestes fraternels, vers l'autel relevé de la Métaphysique, cette grande Insultée.

CAMILLE MAUCLAIR.

ENTRETIEN SUR LA VIE ET LA MORT DE RAVACHOL

Je ne vois que la condamnation à mort qui distingue un homme, pensa Mathilde : c'est la seule chose qui ne s'achète pas.
(de Stendhal — *Le Rouge et le Noir.*)

Ces voix furent entendues près de la mer, par un pacifique soir d'été : demi nus, sur les grèves blondes, des hommes étaient allongés nonchalamment auprès de belles jeunes femmes, et, bien qu'ils fussent d'aujourd'hui, les mourantes lueurs du soleil, la caresse douce des vagues, l'harmonie du crépuscule donnaient à leurs paroles et à leurs gestes le charme qu'il nous plaît d'attribuer, par fantaisie peut-être, aux sages et aux courtisanes d'autrefois, assis sous les portiques de marbre où flottait, avec l'odeur virile des embruns, l'ombre noble des lauriers roses. Comme ils ne savaient point que leurs discours seraient surpris, ils ne s'étudiaient sans doute pas à mentir, tant qu'ils paraissent avoir dit en toute sincérité ce que pense quiconque consent à réfléchir et ne triche pas avec soi-même ; et quand je me remémore maintenant cet inoubliable entretien, je me demande si ce n'est point, au contraire, le charme de telles syllabes qui conférait au paysage la splendeur des époques disparues.

LE POÈTE

Ainsi nous ne mourrons point sans avoir connu autrement que par la légende et l'épopée l'homme supérieur à l'idée même que nous nous faisons des dieux, le héros : celui-là, dénué de la toute-puissance que nous accordons avec trop de bonne grâce aux fantômes surnaturels, en demeurant un homme comme nous, capable de faillir et d'être, hélas ! vaincu, a sanctifié des actes en

apparence vulgaires et détestables, et il méritera que dans les âges futurs les poètes le célèbrent ainsi qu'ils chantèrent autrefois les tueurs de monstres et les fatidiques justiciers.

LE PHILOSOPHE

Certes, Ravachol fut un héros. Quand il eut un jour ressenti l'iniquité de souffrir pour des causes qui n'étaient point en lui et que le reste du troupeau respectait niaisement, il accepta la lutte contre la Bête triomphante, et chaque fois qu'il le fallut, au risque de sa vie vouée sans réticence à l'infaillible supplice, il accomplit le meurtre nécessaire.

UNE JEUNE FEMME

Le meurtre nécessaire, dites-vous. Qui vous a révélé que cet homme ne fut point une brute sanglante et rapace, un assassin quelconque, qui n'entendait rien à la grandeur de la révolte et tuait uniquement pour voler ?

LE PHILOSOPHE

Je ne le crois pas : il a compris qu'il faut tuer et qu'il faut voler, et qu'il serait méprisable et avilissant de tendre la main. On lui avait prêché la résignation traditionnelle : il a refusé audacieusement de se résigner et donné l'exemple des colères libératrices. Deux portraits de lui montrent assez bien comment un doute pareil au vôtre s'est imposé d'abord à quelques personnes raisonnables : l'un fut pris aussitôt après son arrestation, l'autre quand sa physionomie normale eut reparu. La première image est celle d'un fauve abattu : l'expression de la figure meurtrie de coups est terrible ; la seconde est d'une infinie douceur, l'œil caressant et magnifique de tendresse et d'amour. Aucune parole n'en rendrait mieux la beauté particulière qu'une phrase de policier psychologue qu'on m'a rapportée : « Il n'y a pas sourire de femme qui vaille le sien. » Le vrai Ravachol est bien celui-là. Songez qu'il se départit un instant de sa hautaine sérénité et qu'il pleura en voyant venir à la barre des enfants qu'il avait

fait jouer autrefois ; rappelez-vous avec quelle magnanime commisération il accueillit le misérable qui l'avait trahi, et surtout l'adieu passionné que lui adressa en face des juges la femme qu'il aimait, prisonnière elle aussi, et sûre cependant que les paroles prononcées lui coûteraient des rigueurs nouvelles. Son attitude pendant le double procès a été admirable de simplicité et de noblesse, et ceux qui le condamnèrent furent obligés malgré eux de lui reconnaître une âme généreuse.

UN JURISTE

Il se peut ; et néanmoins ils durent le condamner parce qu'il avait enfreint la loi.

LE POÈTE

Le mot seul de loi me fait frissonner d'horreur et de dégoût. Qu'un homme s'arroge d'en juger un autre me paraît déjà l'une des plus répugnantes folies qui puissent hanter une cervelle obtuse et bestiale. Mais que par avance on ait déterminé que ceci ou cela serait, en vertu d'une formule imbécile, tenu pour criminel ou licite, voilà qui outrepasse toute imagination de férocité et d'ineptie. Il ne peut point y avoir de commune mesure, parce que jamais sous le soleil deux actes identiques n'ont été accomplis, et personne ne saurait prévoir l'innombrable multiplicité des caractères et des circonstances.

UN POSITIVISTE

J'accorderais volontiers que la notion du bien et du mal est conventionnelle. Mais il ne semble pas que cette convention soit arbitraire : elle exprime des rapports nécessaires et transpose dans le langage humain des fatalités sociales que la science confirme en toute certitude.

LE PHILOSOPHE

Voilà une parole bien aventureuse. Seules les démonstrations mathématiques apportent la certitude, parce qu elles dérivent de l'esprit qui ne peut se contredire. On conçoit mal, une fois admise l'idée du nombre, que 2 et 2 ne fassent pas 4. Mais c'est gratuitement que vous appelez

science un système de la nature : votre science est une conception momentanée de la vie, quelque chose comme une mnémotechnie à peu près rationnelle pour quelque temps et aussi ridicule, après de nouvelles découvertes, que les plus puériles des erreurs. Quant à la prétendue science sociale, elle est encore plus vaine que les sciences physiques et naturelles, perpétuellement changeantes et caduques, et sans qui cependant, de votre aveu même, elle ne saurait exister : ces phénomènes sont trop complexes pour qu'on les puisse observer, et à tout moment les volontés individuelles contrarieront l'expérience et contrediront les lois chimériques.

UN POSITIVISTE

Mais encore faut-il que ces volontés se manifestent clairement. J'ai lu les dernières déclarations de Ravachol, et je ne comprends guère quel rêve il s'était formé du monde nouveau.

LE PHILOSOPHE

Pour savoir très exactement ce que l'on veut, il ne faut vouloir que des choses médiocres et se représenter le monde comme un catalogue banal de magasin de nouveautés. Un désir précis se trouve restreint par cela même, tandis qu'une conception un peu confuse laisse s'épanouir en leur farouche et sauvage liberté les roses miraculeuses de l'inconscience.

L'INSTINCTIF

Je m'étonne à vous écouter discourant ainsi tranquillement de ce que les autres hommes réprouvent, vous dont la vie même est une perpétuelle négation de la violence. Vous êtes là, poètes, philosophes, près de la mer resplendissante ; les bouches des jeunes femmes ne se refusent pas à vos lèvres ; jamais vous n'avez connu la faim, jamais sur les routes d'hiver vous n'avez claqué des dents : vous ne tuerez pas, vous ne volerez pas, et vous allez proclamant à travers le monde l'évangile de la révolte et de la destruction. Mais vous avez des mains trop timides, je le crains

pour allumer les bombes de dynamite ou tenir solidement le manche des couteaux. D'autres s'enivrent avec la haine que vous versez, et ceux-là, dans les prisons, dans les bagnes et sur les échafauds, pâtissent lamentablement de vous avoir entendus. N'agirez-vous pas à votre tour ?

LE POÈTE.

Eh ! nous agissons selon notre nature : vous venez, sans y penser, de faire notre apologie. Oui, les hommes se laisseraient aller peut-être à subir éternellement le joug ; à peine s'apercevraient-ils qu'ils souffrent et que des tyrannies monstrueuses les écrasent. Nous venons les secouer de leur sommeil et de leur lâcheté ; par nous s'écroulent les séculaires idoles, et rien n'en demeurera que nous ne jetions à l'abîme, et avec allégresse. Nous n'avons pas eu faim, nous n'avons pas grelotté sur les routes d'hiver, mais quand nous baisons la bouche des jeunes femmes l'angoisse de l'universelle douleur empoisonne notre volupté, et nous souffrons en tous ceux que nous savons crucifiés autour de nous. Nous ne nous tairons plus désormais et notre clameur ira grandissant de la terre jusqu'aux étoiles : puis les heures venues, nous disparaîtrons, le cœur joyeux, frappés peut-être par nos frères que nous aurons affranchis.

LE PHILOSOPHE

Nous serons frappés par nos frères et nous disparaîtrons, le cœur joyeux, si notre mort, de nous qu'on appelle les sages, est aussi glorieuse que celle de cet illettré sublime, et si nous chantons pendant les suprêmes minutes l'effondrement de toute hiérarchie et de toute autorité.

UNE JEUNE FEMME

Je pense que du moins vous élirez des poèmes moins cyniques et d'une harmonie plus savante.

LE PHILOSOPHE

Qu'importe, pourvu que nous disions bien ce que nous voudrons dire. Il marchait superbement à la guillotine, et plus les mots étaient grossiers et

vomis des égouts, mieux ils atteignaient le stupide vieillard à barbe blanche, le garde-chiourme de l'éternité, l'odieux « rémunérateur-vengeur » qui pèse sur les hommes depuis des siècles et émerveilla par son ignominie complaisante Moïse, Monsieur de Voltaire et le moraliste Jules Simon.

Ainsi, sur les grêves blondes, les voix alternaient, âpres et insidieuses tour à tour, et la fleur rouge du soleil s'effeuillait dans le crépuscule vers la nuit et vers la mer.

PIERRE QUILLARD.



POIL DE CAROTTE

MATHILDE

—« Tu sais, maman, dit sœur Ernestine essoufflée à Madame Lepic, Poil de Carotte joue encore au mari et à la femme avec la petite Mathilde, dans le pré. Grand Frère Félix les habille. C'est pourtant défendu, si je ne me trompe. »

En effet, dans le pré, la petite Mathilde se tient immobile et raide sous sa toilette de clématite sauvage à fleurs blanches. Toute parée, elle semble vraiment une fiancée garnie d'oranger. Et elle en a, de quoi calmer toutes les coliques de la vie. La clématite, d'abord nattée en couronne sur la tête, descend par flots sous le menton, derrière le dos, le long des bras, volubile enguirlande la taille et forme à terre une queue rampante que Grand Frère Félix ne se lasse pas d'allonger.

Il se recule et dit :

—« Ne bouge plus ! A ton tour, Poil de Carotte. »

A son tour, Poil de Carotte est habillé en jeune marié, également couvert de clématites où, çà et là, éclatent des pavots, des cenelles, un pissenlit jaune, afin qu'on puisse le distinguer de Mathilde. Il n'a pas envie de rire, et tous trois gardent leur sérieux. Ils savent quel ton convient à chaque cérémonie. On doit rester triste aux enterrements, du commencement à la fin, et grave aux mariages, jusqu'après la messe. Sinon, ce n'est plus amusant de jouer.

—« Prenez vous la main, dit Grand Frère Félix. En avant, doucement. »

Ils s'avancent au pas, écartés. Quand Mathilde s'empêtre, elle retrousse sa traîne et la tient entre ses doigts.

Poil de Carotte galamment l'attend, une jambe levée. Grand Frère Félix les conduit par le pré. Il

marche à reculons, et les bras en balancier leur indique la cadence. Il se croit Monsieur le Maire et les salue, plein d'autorité, puis Monsieur le curé et les bénit, puis les amis qui félicitent et il les complimente, les trouve gentils, puis le violoniste et il râcle avec un bâton un autre bâton.

Il les promène de long en large.

— « Halte! dit-il, ça se dérange. »

Mait le temps d'aplatir d'une claque la couronne de Mathilde, il remet le cortège en branle.

— « Aïe ! » fait Mathilde qui grimace.

Une vrille de clématite lui tire des cheveux. Grand Frère Félix arrache le tout. On continue.

— « Ça y est, dit-il, maintenant vous êtes mariés, bichez-vous. »

Comme ils hésitent :

— « Eh bien ! quoi ! bichez-vous. Quand on est marié on se biche. Faites-vous la cour, une déclaration. Vous avez l'air plombés. »

Supérieur, il se moque de leur inhabileté, lui qui, peut-être, a déjà prononcé des paroles d'amour. Il donne l'exemple et biche Mathilde le premier, « pour sa peine ».

Poil de Carotte s'enhardit, cherche à travers la plante grimpante le visage de Mathilde et la baise sur la joue.

— « Ce n'est pas de la blague, dit-il, je me marierais bien avec toi, moi. »

Mathilde, comme elle l'a reçu, lui rend son baiser. Aussitôt, gauches, gênés, il rougissent tous deux. Grand Frère Félix leur montre les cornes.

— « Soleil ! soleil ! »

Il se frotte deux doigts l'un contre l'autre et trépigne, des bousilles aux lèvres.

— « Sont-ils buses ! ils croient que c'est arrivé ! »

— « D'abord, dit Poil de Carotte, je ne pique pas de soleil, et puis ricane, ricane, ce n'est pas toi qui m'empêcheras de me marier avec Mathilde, si maman veut. »

Mais voici que maman vient répondre elle-même qu'elle ne veut pas. Elle pousse la barrière du pré.

Elle entre suivie d'Ernestine la rapporteuse. En passant près de la haie, elle casse une rouette dont elle ôte les feuilles et garde les épines.

Elle arrive droit, inévitable comme l'orage.

— « Gare les calottes, » dit Grand Frère Félix.

Il s'enfuit au bout du pré. Il est à l'abri et peut voir.

Poil de Carotte ne se sauve jamais. D'ordinaire, quoique lâche, il préfère en finir vite, et aujourd'hui il se sent brave.

Mathilde, tremblante, pleure comme une veuve, avec des hoquets.

— « Ne crains rien, lui dit-il. Je connais maman; elle n'en a que pour moi. J'attraperai tout. »

— « Oui, dit Mathilde, mais ta maman va le dire à ma maman, et ma maman va me battre. »

— « Corriger, fit Poil de Carotte; on dit corriger, comme pour les devoirs de vacances. Est-ce qu'elle te corrige, ta maman ? »

— « Des fois ; ça dépend, » dit Mathilde.

— « Pour moi, c'est toujours sûr, » dit Poil de Carotte.

— « Mais je n'ai rien fait, » dit Mathilde.

— « Ça ne fait rien, dit Poil de Carotte. Attention ! »

Madame Lepic approche. Elle les tient. Elle a le temps. Elle ralentit son allure. Elle est si près que sœur Ernestine, par peur des chocs en retour, s'arrête au bord du cercle où l'action se concentrera. Poil de Carotte se campe devant «sa femme», qui sanglote plus fort. Les clématites sauvages mêlent leurs fleurs blanches. La rouette de Madame Lepic se lève, prête à cingler. Poil de Carotte, pâle, exalté, croise ses bras, et la nuque raccourcie, les reins chauds déjà, les mollets lui cuisant d'avance, il a l'orgueil de s'écrier :

— « Qu'est-ce que ça fout, pourvu qu'on rigole ! »

Jules Renard.

SIMPLES NOTES

I

M. VERPILLON

C'est le dégel. — Rue du Quatre-Septembre, devant la porte de son magasin, M. Verpillon (de la maison Verpillon-Smith-Plantin fils et Cie) surveille le nettoyage du trottoir, gourmande les deux hommes entortillés de guenilles crasseuses, armés de balais et de pelles, qui grattent l'asphalte, poussent au ruisseau la glace en liquéfaction et la boue écrasée depuis le matin sous les pieds des passants. — Je reconnais mon homme de loin à sa haute stature, à ses jambes démesurées, ouvertes en compas, à son buste court et large, planté sur ces béquilles, à ses épaules carrées, semblant lui remonter vers les oreilles par l'habitude de tenir ses mains dans les poches horizontales de sa culotte ; — mais le défilé des voitures m'empêche de traverser ; M. Verpillon étend le bras et me cueille ; il sait qu'on n'ose trop résister à un personnage de sa taille, et en abuse.

— Eh bien ! crie-t-il, me tenant par la manche, que pensez-vous de ce temps-là ?

— Ce temps-là !.. Je n'en pense rien...

— Vous n'en pensez rien ?

— Il fait malpropre !... On est crotté comme un pot de chambre de vieille femme !...

— Ouais !... Et c'est ça qui fait marcher les affaires !...

Les affaires !

Je le regarde, sous le nez naturellement. — Il ne plaisante pas ; il plaisante rarement, du reste ; ses cinq employés et le garçon-livreur trottent à la baguette, accoutumés à ses façons énergiques ; pareillement, quiconque pénètre chez lui pour acheter se met sous sa coupe ; le client doit prendre ce qu'on lui apporte, c'est l'usage ; ce

terrible grenadier considère le public comme son bien, et le traite avec une insolence très parisienne de boutiquier cossu. — Mais aujourd'hui sa petite face ronde, de framboise mûre, a une véritable crispation de mauvaise humeur; M. Verpillon se passe réitérément une main sur les cheveux, des cheveux gris coupés en brosse, et je crois roulés dans la poussière et le sucre (il va nu-tête du 1er janvier au 31 décembre); sort sa tabatière de métal, prend une prise, la tient à hauteur des narines, — et d'un ton sentencieux, de supériorité méprisante :

— Alors... Ça vous étonne que je me plaigne?.. On voit que vous n'êtes pas dans le commerce... Quand il fait sale comme maintenant, on ne s'arrête pas à l'étalage... Il fait humide, il fait froid, on ne s'arrête pas... Nous autres, qu'est-ce qui fait aller la vente?... C'est la chaussure de luxe!.. Les jours de pluie, de boue, on met de vieilles pantoufles... On use la mauvaise chaussure, la chaussure commune... Depuis midi, je n'ai pas vendu cinq paires de bottines, pas cinq... Voyez, vous-même, il n'y a personne!...

Il n'y a personne, c'est vrai. Le splendide magasin des Verpillon-Smith-Plantin fils et Cie, une des gloires de la cordonnerie française (1), est veuf de clients; les chaises de rotin s'y alignent, symétriques, sur le miroitement du parquet, chacune ayant devant elle son petit rond de paille; près de nous, sur le trottoir, les gens filent, se croisent sans accorder seulement un coup d'œil aux bottes à l'écuyère, aux escarpins vernis, aux mules écarlates, si appétissantes; on n'examine point les fioles d'huile fine, les boîtes de cirage (de première marque), la peau tannée, de crocodile, pendue en montre à l'un des lustres de bronze. — Cependant j'avais pu croire — naïf — que la

(1) Fabrique à Beaugency; médaille de vermeil à l'exposition de 1867, médaille et diplôme d'honneur à l'exposition de 1878, médaille d'or à l'exposition de 1889.

chaussure se trouvait de vente en toute saison; qu'on en usait davantage même durant l'hiver; que les cordonniers, par une manœuvre déloyale, poussaient la voirie à jeter du sel sur la neige et faisaient détruire plus rapidement, de la sorte, les semelles du pauvre monde. — Il n'en est rien, décidément; M. Verpillon voudrait du beau temps toute l'année.

— Ah! Monsieur... Si nous avions un gouvernement convenable... Une municipalité soucieuse de nos intérêts... Voilà, nous avons un gouvernement qui ne fait rien pour le commerce... Dans une ville comme Paris, où les étrangers se donnent rendez-vous de tous les points du monde... Hein! de tous les points du monde !... on devrait couvrir les rues, l'hiver... couvrir les rues... Je le disais ce matin encore chez Mativois, à l'absinthe... On devrait couvrir les rues... Des toitures de verre... Sitôt le soleil, on ouvrirait...

Il m'effare, M. Verpillon-Plantin; pourtant j'objecte :

— Et la neige?

— Quoi, la neige! On la ferait fondre... De l'eau chaude, de la vapeur, par des tuyaux... Avec les progrès de l'industrie, allez... Parlez donc de ça, vous qui êtes dans les journaux...

— Permettez! les rues seraient couvertes... Il ferait froid quand même!...

— On mettrait des calorifères, Monsieur, des calorifères... Bien sûr, il ne faudrait pas demander l'impossible... Les grandes voies, les Boulevards, l'Avenue de l'Opéra, enfin le centre du commerce ... Pour le reste, les petits quartiers... Il faut que le grand commerce vive d'abord...

Et M. Verpillon-Smith-Plantin fils et Cie lève le bras sur la rougeur du ciel occidental; sa prise entre les doigts, il a le geste de donner une tape; comme les balayeurs ont terminé devant sa porte, il retourne vers les bottes à l'écuyère, les escarpins vernis, les mules écarlates, si appétissantes, en ajoutant :

— Ah ! non... Faudra que ça change !... Un gouvernement comme ça, voyez-vous, nous en avons assez !...

II

TOPOGRAPHIE MORALE DU DERNIER AMI

Sa robe est celle d'un chat de gouttière, jaune, rayée de bandes noires ; il porte le jabot blanc d'un officier ministériel ; il a des pattes blanches afin de les montrer méticuleusement propres quand il les trempe dans le café au lait ; il ne lui reste guère qu'une oreille et quart, ayant été à la bataille, et cela lui dessine une coiffure en bamboche que son imperturbable sérieux peut seul faire tolérer ; ses yeux sont cerclés de charbon, à croire qu'il se les maquille d'un bout d'allumette ; il se présente avec l'extrémité du nez moucheté de suie, des moustaches roides, pareilles à deux mains ouvertes, les doigts écartés, tenues de chaque côté de la face ; — je lui trouve ainsi, quand il asseoit son petit derrière sur les paperasses de ma table et suit de ses prunelles mystérieuses le vol capricieux d'une fumée de cigarette, la physionomie d'une bête parfaitement intelligente, d'une bête qui comprend, s'intéresse, compatit au besoin, — d'une bête à qui l'on peut parler, qui répond à sa manière, surtout ne contrefait point la sensiblerie larmoyante, la tapageuse hilarité, l'étonnant crétinisme joyeux de gaudrioles, de ces millions de bélitres — nos frères — en quoi l'humanité se glorifie.

Dans la conversation, je l'appelle simplement « Monsieur », ayant remarqué son antipathie pour les noms de mi-carême dont on affuble presque toujours les êtres de son espèce. S'il lui arrive de faire la grimace en flairant d'antiques bouquins,

je ne lui ris point dans la figure, car il s'en offense, fronce les sourcils, se retire très digne, et pour un quart d'heure me garde rancune. Je ne lui tire point la queue, je ne lui mets ni collerette ni chapeau de papier, désirant lui éviter tout ridicule. — En reconnaissance de ces attentions, il se lève quand j'arrive pour marquer du respect, me tend la patte affectueusement, reconduit jusqu'à la porte les visiteurs qui lui plaisent, frappe d'une façon discrète quand il désire entrer, s'essuie au paillasson, écoute de très longs discours sans interrompre par des réflexions désobligeantes, n'affecte aucune répugnance pour l'odeur du tabac, ne crie qu'à l'heure des repas et de crainte qu'on l'oublie, borne ses promenades à descendre ou monter un étage, — ce qui m'épargne bien des contestations, — ne découche jamais.

Je ne veux point cependant le recommander comme un modèle de toutes les perfections, de toutes les vertus. — Il a fait ses folies de jeunesse, mon Dieu ! un peu vadrouillé sur les toits, confectionné sept enfants avec sa mère (la morale des bêtes ne les gêne point ainsi que la nôtre). — Il est grave maintenant, sans doute pour avoir beaucoup réfléchi, mais jadis il a joué aux billes comme tout le monde, déchiré des tapons de papier, couru après les ficelles, fait sauter la queue de lapin, houspillé les savates, cassé quelque vaisselle. — Son plaisir longtemps fut de réduire en charpie des collections de journaux, de tirer le linge des armoires, d'exercer ses ongles en arrachant les rideaux. — Peut-être même, pour de plus considérables méfaits, mérita-t-il d'être battu : — il se mit à chiper du lard, un moment, chez les voisines, et à déposer dans les assiettes une marchandise certainement moins comestible ; — on le surprit chapardant des pièces de vingt sous, les cachant sous un coin de tapis, se faisant « une bourse », sans qu'il ait jamais voulu dire quelle en était la destination ; — de mauvais plaisants lui apprirent certains gros mots (quand

on s'inquiète d'une langue, on commence ordinairement par là), l'induisirent à mal répondre et lui attirèrent la menace d'une correction sévère.

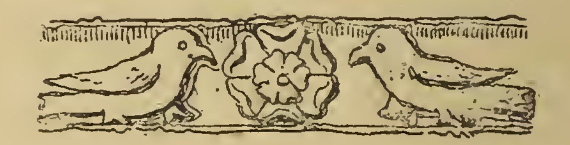
L'âge lui est venu depuis, et un peu de la sagesse. Il vit en vieux rentier, tranquille, silencieux, mélancolique le plus souvent ; l'été, il considère durant des heures la folle giration des mouches ; il écoute les bruits de la rue par la fenêtre bâillante, prend le frais, rêvasse à l'ombre des persiennes, surprend les nouvelles du dehors dans le babil des oiseaux, les pétards des fêtes publiques, les doléances des mendigots et des marchands de légumes ; près du foyer, l'hiver, sous la lampe, étendu de son long dans les paperasses, il ronronne, assoupi, les yeux mi-clos, faisant aller son ventre comme un petit soufflet.— Curieux encore, et plus qu'une portière (puisque c'est là notre dernier prétexte d'existence), il s'intéresse aux paquets qu'on apporte, aux allées et venues de la maison, fait son enquête quand il y a de nouveaux locataires, surtout étudie le phénomène de l'*ombre*, cette chose subtile et mobile, qu'il voit, qu'il peut poursuivre après le bout d'une canne,—voire après ma plume, sur le papier,—et qu'il n'arrive point à saisir, qui lui fait user inutilement les boules charnues de ses pattes. — Mais sensuel avec cela, paresseux, égoïste, casanier, maniaque, indulgent au prochain, n'en ayant cure, il est le bon philosophe d'un monde idéal, revenu de toute illusion en somme, résigné au train-train des choses, aux jours qui coulent pareils, attentif seulement à se garer des importuns et des brouillons : le charbonnier, le frotteur, tous ceux qui font plus de tapage que de besogne, dérangent sa chère quiétude, symbolisent la brutalité indifférente de la plèbe, la goujaterie du Mal. — Il devient même bougon, dans la haine de tout ce qui trouble ses habitudes ; il grogne quand je rentre trop tard, passé minuit, s'il n'est point prévenu ; le matin, pour me réveiller, las d'attendre mon bon vouloir et sa pitance, il m'in-

troduit les doigts dans la bouche, me chatouille de ses moustaches, me danse sur l'estomac.

En vieillissant, voyez-vous, on s'attache futilement aux matérialités d'un relatif bien-être. Il ne songe plus que par hasard aux ripailles promises de foie, de ris de veau, de sardines, et conclut par un gros soupir ; il en fait son deuil ; il connait trop la vie pour espérer des temps meilleurs. — Et pour cela, souvent, quand nous nous regardons, nous nous attendrissons l'un et l'autre ; voici bientôt dix ans que nous sommes ensemble, que nous supportons les mêmes privations, les mêmes ennuis, que nous mangeons le même pain, que nous partageons les mêmes tartines de beurre, et qu'il débarbouille les plats ; il a été joyeux de ma joie, triste de ma tristesse ; il m'a consolé dans les mauvais jours ; il est venu me dorer sur les joues la petite truffe de son nez, toujours humide d'un rhume de cerveau, m'a réconforté de sa présence fidèle. — Pourtant, il ne sera pas toujours là, ce pauvre vieux compagnon de misère ; la mort saura trop vite roidir ses petites pattes, le coucher la gueule entr'ouverte, les yeux ternes, dans un coin de la chambre.

— Ah ! lui dis-je, petite pourriture de mon âme, vous laisserez certainement le souvenir d'un honnête chat.. Je me rappellerai vos grandes prunelles mystérieuses... Votre manière de vous débarbouiller assis sur mes œuvres complètes est d'un tel enseignement !.. Je réaliserai quelques économies, allez, et, je vous jure, je vous ferai empailler !...

Charles Merki.



CONTES D'AU-DELÀ

VAINEMENT

Ce fut vers le soir que je fis cette rencontre, maintenant inoubliable, et que conserve précise, à l'égal presque d'une obsession, la vue quotidienne du paysage témoin, de l'endroit où se passa ce que je tiendrais à l'heure présente pour rêve, ou plutôt pour cauchemar, si cette vision journalière des lieux qui demeurent exactement semblables, eux, et vers lesquels une force stupide me pousse à revenir chaque jour, ne me rappelait que ce fut réel.

Le pays est très inconnu et fruste; peut-être est-ce à cause de cela que je l'aime, mais aussi la mer exerce sur moi des séductions d'amante. Loin d'elle j'éprouve une pénible sensation de vide; il me manque son bruit, ample et attirant, majestueux et tendre, cette berceuse que les flots redisent aux plages sableuses, au détour desquelles se dresse le profil bistre des falaises. Car ce n'est pas l'onde calme et sans flux que je désire, le lac bleu qui baigne les côtes des pays de soleil et les archipels d'or; je veux l'immensité mouvante, s'avançant avec des menaces glauques, des ondulations perfides, enlaçant les écueils de ses puissantes étreintes pour fuir ensuite, lentement, abandonnant une dentelle d'écume, un tapis d'algues brunes, se retirant au large, non sans brusques retours et longs baisers.

Que d'heures furent ainsi passées en rêveries horizontales sur le dos rugueux des roches, caressées de la brise tout imprégnée d'une poussière humide, qui sur les lèvres laisse sa trace saline, amère et pourtant douce! L'ambiance s'embaumait du parfum des genêts, des bruyères, et nul importun ne venait troubler ma solitude heureuse. Mieux que les cigales, mieux que les oiseaux des plaines, la chanson des coquillages oubliés et bruissants accompagnait les songes délicieusement vagues, éclos au souffle des hasards; tandis que se jouaient les lames onduleuses semées de lueurs vermeilles.

Ce jour-là — grande marée d'équinoxe — l'océan

avait découvert un espace inaccoutumé, et j'errais à travers les mousses vert pâle et roses, guipures prodigieusement fines, lambrissant les silex. Sous leur mince filigrane transparaissaient de fulgurantes colorations, qui oscillaient entre les laques sombres, les carmins bordés de braise neigeuse, les rouges envermillonnés, éclatants, et les incandescents violets, les doux lilas, rehaussés d'ourlets corail, semés çà et là de taches écarlates. Lianes marines, les goëmons entrelaçaient leurs réseaux serpentins, composant un tapis plus sombre, de velours havane, où se coulaient de multiples reflets d'ambre, d'ocre fauve, claire, contrastant avec le bitume des ombres nettement tranchées. Parfois, au bord d'un hiatus, sur une arête, un crabe dressait son arachnéenne structure, s'arrêtant de courir obliquement pour s'ériger, immobile, inquiet, en posture, curieusement fouillée, de bronze japonais. Au travers de l'eau des petites flaques limpides, étincelantes à la façon de miroirs en métal poli, des crevettes, diaphanes, transparentes, nageaient gracieuse ment avec de brusques voltes et de jolis mouvements courbes de leurs antennes ; les actinies vibraient de tous leurs grêles et nombreux filaments de bêtes-fleurs et rapides, des traits noirs, menus poissons, filaient, ridant la surface plane des mares.

L'on eût dit d'un surnaturel décor de féerie idéale, vous transportant de par son esthétique suprême, irréelle, sa beauté, loin de la banalité hideuse, étroite et terne des mesquines conceptions humaines qu'elle écrasait de toute sa grandeur auguste, magnifique, de sa chaotique et primitive splendeur, de sa force placide, énorme, inconsciente. Comme de monstrueux animaux à l'échine de pierre, aux membres de granit, les rochers s'évoquaient, retentissants de l'éternelle lutte livrée aux flots, ébranlés par les coups sourds du formidable bélier, les sapant sans trêve, et les échos multipliaient, centuplaient le fracas des galets s'écroulant, des cailloux entraînés, qui ruisselaient en cascade.

Cependant, je perçus, malgré la rumeur des flots, une voix humaine qui, plaintive, parvenait jusqu'à moi, et, par une brèche séparant les stratifications qui s'étageaient jusqu'à masquer le ciel, j'aperçus celui qui se désolait ainsi.

Quelques pas me permirent d'approcher et de voir et d'entendre.

— « Tout à l'heure, murmura-t-il, j'ai rencontré sur la plage un petit enfant qui pleurait bien fort. Pourquoi? Je ne sais... les petits enfants pleurent ainsi pour des motifs futiles. J'ai envié, certes, follement, le sort de ce garçonnet aux cheveux bouclés et ses larmes, car il peut verser des larmes, lui, autant qu'il lui plaît; moi, je voudrais tant pleurer, et je ne puis plus, et cependant il faudrait que je pleure, car il me vient à présent de là pitié, à en étouffer : mon cœur est gros, si gros d'attendrissement douloureux, qu'il envahit presque toute ma poitrine, et que l'oppression me serre à la gorge. Il me semble que cette angoisse disparaîtrait si je pouvais pleurer. Ha, ha, est-ce singulier, je deviens compatissant et me lamente, moi! moi!.. moi ! »

C'est avec un ton d'effroi que l'homme avait articulé ce dernier monosyllabe. Il était assis sur une roche, son front étreint par ses deux mains qui cachaient aussi les yeux, et la gloire du couchant l'environnait d'une atmosphère d'airain, flamboyant sous un dôme violet, sabré de plaies saignantes et vives, ouvertes au flanc des cieux, sans qu'il parût s'apercevoir de cette splendeur. La mer éclatait en couleurs de triomphe, éblouissante, vêtue comme d'une parure lumineuse de tout l'or rouge qu'y versait le crépuscule lointain, ses flots descendaient lentement, découvrant la masse des amoncellements granitiques, qui, s'allongeant d'un côté sur le sable, baignée de l'autre par la houle, figurait quelque bête énorme, lézardée de nombreuses coupures, tailladée de brèches, de balafres, mais victorieuse quand même, contraignant les vagues hautaines, resplendissantes et qui grondaient, à reculer en lui léchant les pieds.

Soudain, les reflets occidentaux diminuèrent d'intensité; ce fut le règne des teintes douces, nuancées en des tons de rêve, des chatoiements de nacre, des nuées irisées. Il parut, au large, des brumes, qui glissaient mollement sur l'eau frissonnante, nacrée, et l'ombre descendit du firmament, tigré de nuées frêles, en façon d'écharpes de mousseline grise qui estompaient les contours rudes, les fissures des rocs. Non loin de nous, une mouette cria : à ce bruit, les mains de l'Homme décrouvrirent sa face; ses prunelles jaunes eurent un long regard pour l'à-côté. Or, j'étais là et il ne me vit pas.

Il ne me vit pas : certainement il ne m'avait pas vu quand ses yeux semblèrent ainsi regarder autour de

lui, et cependant à me souvenir de l'impression d'alors, à me souvenir du son de sa voix, au moment où il recommença de parler, j'ai peur encore, car ce que cet homme proférait engendrait l'épouvante. Le Verbe sortait de ses lèvres, et je connaissais que je ne devais pas écouter ainsi, et un désir fou d'apprendre tout l'horrible passé de cet inconnu montait en moi, et une terreur paralysante, absurde, m'empêchait d'accomplir aucun mouvement, de m'éloigner; — or je savais commettre une mauvaise action.

Aussi bien, tout ce qu'il disait était terrifiant, et le cadre sauvage où nous nous trouvions ajoutait encore à mon frisson d'horreur.

Il reprit :

— « Eh bien oui, moi ! moi, le vieillard intègre, et respecté, et vénérable; et pourquoi s'étonner que ce vieux homme faible se plaigne et désire pleurer ? Ce n'est certes pas la même personne que l'être vigoureux, jeune, robuste qui... — Je ne sais pourquoi j'hésite : je suis cependant seul ici; qui d'ailleurs s'occuperait des divagations d'un fou à barbe blanche ? — Non, je ne suis plus celui qui... a tué !

» Oh ! cette vision funèbre qui se déploie, ainsi qu'une tenture, dont les personnages brodés de soies antiques, passées, s'effaceraient à demi sur la trame élimée, ne conservant que le geste inachevé, l'attitude pâle, propres aux fantômes décolorés ! Et quels reproches, quels farouches reproches dans cette évocation muette de morts lointaines, presque oubliées : combien éloquemment parlent les bouches bées, les membres convulsés, les yeux se tordant dans les orbites !.. Et je me suis autrefois délecté dans la contemplation de ces poitrines ouvertes : je ne laissais les cadavres profanés qu'avec le regret de ne plus en tirer d'autres joies...

» Aujourd'hui, je voudrais pleurer, peut-être pas sur les morts irréparables, mais sur la brute que je fus !

» Comment cela s'est-il passé ? Un jour, il s'est produit au fond de moi-même un changement absolu, à la manière de ces transformations de scène qui s'opèrent au théâtre, derrière le rideau baissé. La toile s'est levée en moi; et je ne me rends pas compte de ce qui exista; et je ne comprends pas ce qui est. Par quelle magie s'est donc substitué à l'autre ce nouvel être que je sens vivre à la place de l'ancien et qui le blâme ? Tout est tumultueux, contradictoire, obscur,

en mon âme, et un vent de tempête y a soulevé la boue des très anciens souvenirs, qui reposait sous la trompeuse, la fictive eau-morte de l'oubli. Ne pas pouvoir arracher de sa mémoire, l'impartiale spectatrice, ces vestiges d'un autre soi-même ! Et avec quelle netteté je me revois !

»... Longtemps j'avais subi la tentation homicide, je m'étais débattu contre l'invincible attirance du meurtre, lorsqu'un matin se leva où il me devint impossible de lutter. Je souffrais trop, et l'acte s'imposait comme une délivrance. Dès lors, je cherchai des victimes pour les sacrifier à cette passion, qui se parait de tant d'attraits. Tuer ! ce me paraissait si doux... ; et en réalité je connus là — l'aveu aujourd'hui me brûle les lèvres — oui, je connus là toutes les ivresses, tous les enchantements, toutes les voluptés.

» Le premier, c'était un petit garçon, très blond, avec ces yeux noirs, jolis et gais.

» Misère !

» Je lui promis quelques billes et réussis ainsi à l'entraîner loin de la ville. Nous marchions dans des sentiers écartés — du reste, je ne rencontrai personne — et il babillait tout le long du chemin, m'apportant des fleurs qu'il cueillait. Sa joie me faisait rire, car sitôt que nous arrivâmes au bois, comme nous étions seuls, je le pris à la gorge — oh cette peau si douce et si tiède, qui palpitait sous l'étreinte ! Il était fatigué déjà, et ne se défendit guère. Or, je me rappelle bien, je serrai lentement, ému jusqu'aux moelles, regardant la mignonne figure, convulsée d'effroi, exprimer les affres suprêmes... Quand je le lâchai, il ne bougeait plus. Cela ne suffisait encore pas. Je voulais voir du sang, voir le flot visqueux écumer hors des artères, et je mutilai ce pauvre corps inerte, avec une joie telle que, rentré chez moi, je ne pus m'arrêter d'écrire aussitôt cette pensée qui me hantait : *tuer un enfant, c'est bon et chaud !*

» Damnation ! songer que jamais plus cela ne saurait s'effacer, disparaître... Jamais plus, et quand même les autres ignoreraient toujours, moï, je saurais. Est-il possible que ce moi-là soit celui d'alors ? Non, pas un atome matériel n'en subsiste, et je peux lever la tête : l'autre est mort et je n'ai rien gardé de lui, puisqu'il me fait pitié, puisqu'à me rappeler que celui-là fut moi, une commisération immense m'envahit jusqu'à l'angoisse... »

Et je pensai : insensé, qui désire pleurer sur lui-même et qui proclame n'avoir accepté aucun legs de ses primitives personnalités, alors que tous ses pensers retournent vers le passé, et qu'il ne peut pas oublier. En vérité, il voudrait anéantir ce souvenir en lui-même, et ce souvenir c'est sa vie, ce fut son bonheur ! Ce fut son bonheur : alors il était heureux, atrocement heureux ; voilà qu'il ne l'est plus.

Serait-ce le remords ?

Non, le remords ne saurait exister qu'à titre de fiction : on ne regrette pas l'ivresse joyeuse, on regrette seulement de ne la plus goûter, ou, lorsqu'il s'agit de celle que procure le crime, de l'avoir goûtée, et le sentiment qui le torture c'est la conscience du changement, celle de n'être pas resté identique à lui-même.

A y réfléchir, sa douleur s'appliquerait avec autant de raison à son moi présent qu'à celui d'hier, puisque, l'un une fois séparé de l'autre, il serait calme, non tourmenté, et précisément cette coexistence de deux individualités ennemies le harcèle de tourments auxquels il préférerait sans doute les plus cruelles douleurs physiques.

L'Homme gémissait, il gémissait avec le plaintif accent d'une femme désolée.

Dans un bruit comparable au galop de cent chevaux furieux, emportés en une course folle, et dont les sabots broieraient les pavés sonores, le flot revenait ; bientôt les rejaillissements des embruns commencèrent à m'atteindre, contraignant également l'inconnu à rétrograder. Sur les horizons laiteux où se confondaient, dans un seul brouillard blême, l'océan et le ciel, l'Homme profila l'arc de sa haute sihouette voûtée. Il marchait, nimbé d'argent par les rayons de lune, qui se jouaient au travers des boucles de sa chevelure ; serein, grand, digne, il marchait, tel un patriarche aux temps anciens d'innocence, et, derrière ses pas, les remous tigrés d'écume fusaient de toutes parts, s'élançaient en bouillonnant sur ses traces, comme si sa présence avait jusque-là retardé cet envahissement ; cependant que lui, sous le velum de satin bleu tendre, rehaussé de la riche passementerie de constellations qui entouraient l'astre blond, gravissait les larges et rudes assises des fantastiques architectures de ténèbres, précédant la falaise.

Et, prenant l'apparence d'une surnaturelle accu-

sation, se dégageant des objets eux-mêmes, la voix retentit à nouveau en conformité avec la scène lugubre où jouait le sinistre acteur.

— « A quoi sert de s'irriter ou de gémir? Quoi que je fasse, et si pures, et si remplies de bonnes œuvres que soient mes dernières années, il me sera toujours impossible de détruire cette page du livre de ma vie. Et c'est un illusoire travail que j'entreprends à vouloir l'effacer.

» Aucun mobile bas, intéressé, cupide, n'a d'ailleurs jamais guidé mes actes, et c'est à un instant de folie que je dois d'avoir tué. Les autres, s'ils savaient comment mes crimes ont été commis, m'absoudraient : moi, je me torture inutilement à essayer comme eux de séparer le fou criminel de l'être juste, honnête et sensé que je n'ai cessé d'être en dehors de ces hideux accès. Il me paraît, au contraire, que ce fou et que ce sage ne sont qu'un individu ; que cet individu c'est moi, et tous mes efforts pour juger autrement sont annihilés par le souvenir, demeurent vains.

» Certes, je sais que tout est vain, que toute l'activité répandue sur la terre est un masque trompeur et ironique, qui cache mal le néant; je sais que sont stériles les travaux des hommes, comme ceux des éléments comme la stupide course de ces rafales, comme ce mouvement incessant et sans but de la mer; je sais que tout est vain, que cette parole, pour dater de près de trois mille ans, n'a rien perdu de son sens, et par là je sais que mon supplice ne finira pas, car je devrais renoncer à toute tentative d'oubli, mais je me heurte là à une préoccupation constante qui, sans cesse, me ramène aux douloureux retours sur moi-même, et je n'arrive pas à obtenir cette scission entre le passé abominable et le présent.

» Oh, le petit enfant qui pleurait ce matin, sur la plage!

» Je voudrais tant pleurer ! »

Une mauvaise brise de noroët siffla dans la lande ainsi qu'un rire extra-humain ; sous le souffle puissant, un fourré d'ajoncs épineux s'inclina, presque gouailleur. Puis tout redevint calme, et l'inconnu disparut dans le tiède poème de paix que chantait la nuit.

GASTON DANVILLE.

PETITS APHORISMES

SUR L'OPINION

1

Nous méprisons parfois l'opinion sans cesser d'y être sensibles.

2

L'opinion est comme la société : les hommes la font et en sont esclaves.

3

On s'aperçoit de l'inertie des choses jusque dans le monde des idées, où, s'il est difficile d'imprimer un mouvement, il est encore plus difficile de l'enrayer.

4

Dans la marche en avant de la civilisation, les idées morales forment l'arrière-garde.

5

En un siècle où la chimie s'est renouvelée tant de fois, la morale en est encore à se demander si elle a bougé depuis Solon.

6

Il est prudent d'avoir des opinions ; il est sage de n'en pas avoir.

7

L'opinion publique a trop de poids pour qu'on la néglige et trop d'inconstance pour qu'on en tienne compte.

8

Nos opinions traînent partout ; nous les ramassons dans le ruisseau plus souvent que dans notre esprit.

9

Il est si rare d'oser braver l'opinion, qu'on peut pardonner à ceux qui la bravent à tort.

SUR L'ESPRIT

1

Avoir de l'esprit n'est pas suffisant : il faut en avoir avec esprit.

2

Ceux qui n'ont pas d'esprit s'en félicitent presque, se jugeant d'autant plus profonds.

3

La profondeur n'exclut pas l'esprit : elle le rend profond.

4

L'étendue de l'esprit ne préjuge en rien sa profondeur.

5

L'esprit de la femme voltige ; celui de l'homme cabriole.

6

Se venger d'un sot par un mot d'esprit, c'est décocher une flèche à un rhinocéros.

7

Il n'y a pas de pire sot que l'homme d'esprit qui veut en mettre partout.

8

La moquerie découvre le ridicule des individus et ne voit pas le ridicule de l'espèce. Elle est le fait d'esprits superficiels, égoïstes et vaniteux.

9

Notre esprit, comme notre appartement, devrait être chaque jour débarrassé de ses ordures ménagères.

10

L'enthousiasme est plus facile que l'admiration, car dans l'enthousiasme on met son cœur et dans l'admiration son esprit. Le premier est plus accessible.

11

L'étroitesse d'esprit est un étau qui comprime aussi le cœur.

12

L'homme d'esprit l'emporte neuf fois sur dix

sur l'homme de cœur : mais, la dixième, l'homme de cœur l'emporte définitivement.

13

Il y a de l'esprit de mauvais aloi : c'est celui qui ne se fonde ni sur le cœur, ni sur la raison.

14

Les gens qui ne sont que spirituels sont comme les hannetons : ils s'abattent au beau milieu de n'importe quoi, et souvent les pattes en l'air.

15

On préfère être intelligent et paresseux plutôt que borné et travailleur. Pourquoi ? Le travail est une intelligence capable de plus que l'intelligence.

16

Les femmes croient que l'on pardonne tout à leur beauté et les hommes à leur esprit.

17

Tolérer les idées d'autrui est la marque d'un esprit faible ; ne pas les tolérer est celle d'un esprit étroit. Ce qu'il faut, c'est être enclin, par nature, à ne pas tolérer les idées d'autrui, et se forcer à les tolérer, par philosophie.

18

L'intolérance fut la force et la barbarie des siècles passés.

19

Avec la tolérance, on gagne en sagesse ce que l'on perd en énergie.

20

Les nations en décadence ont toujours été tolérantes ; et pourtant la tolérance est une manifestation du progrès.

SUR LE CARACTÈRE

I

La franchise du caractère en met encore plus en relief les défauts que les qualités.

2

Nous ne saurions trop estimer la franchise chez les autres. Elle nous épargne les longs tâtonnements pour savoir à qui nous avons affaire. Nous pouvons éconduire du premier coup les sots, les vaniteux et les parasites.

3

Ce qui nous surprend le plus chez un homme, c'est de le découvrir bienveillant.

4

Il n'y a ni bonheur, ni malheur : il y a des caractères heureux et des caractères malheureux.

5

Les biens et les maux ne sont que les coefficients du caractère.

6

Y a-t-il des caractères assez neutres pour que les biens et les maux décident de leur bonheur ou de leur malheur ?

7

Il faut avoir beaucoup de caractère pour entreprendre de le réformer.

8

Un caractère violent est un caractère faible.

9

Les esprits légers supportent tout aisément ; c'est un privilège en même temps qu'une infériorité.

10

La méchanceté vient souvent d'un énervement continu de la vie.

11

La bonté n'est parfois que de la faiblesse. Méchants au fond, nous ne paraissons bons que parce que nous manquons de force pour soutenir notre méchanceté.

12

Nous ne souffrons guère de nos défauts que par les désagréments qu'ils nous attirent.

13

Il faut savoir se décider, fût-ce pour le mal.

14

Nous souffrons de l'indécision comme d'une gangrène morale, alors qu'elle provient souvent de trop d'honnêteté.

15

L'indécision rend le hasard décisif.

16

La fortune aide les audacieux, mais elle ne trahit qu'eux.

17

Faire le mal, comme faire le bien, exige du tempérament : la plupart des hommes ne font que le médiocre.

18

La honte est la lâcheté du mal.

19

Élever un enfant consiste généralement à abaisser son caractère.

20

L'esprit de l'enfant est une pâte plus ou moins fine, que l'éducation manipule plus ou moins habilement, et que la vie cuit avec plus ou moins de succès, quand elle ne la fait pas sauter.

21

Le caractère se trempe là où le cœur se fond.

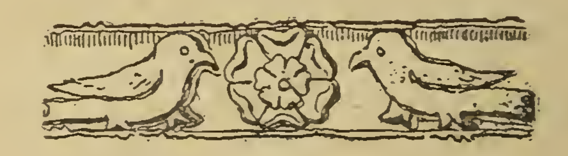
22

Le caractère fait valoir la vie, comme le sel les aliments. Le tout est de saler à point.

23

La vie émousse les caractères, lorsqu'ils se présentent à elle par le tranchant.

LOUIS DUMUR.



« *LES GRANDS ENTERREMENTS* »

Sans lui donner plus d'importance qu'il ne faut, et à le considérer au seul point de vue du genre qu'on lui assigna, voici un livre certainement remarquable par diverses qualités de son esprit, par la précision et la belle tenue de sa langue fort simple, par la drôlerie de la plupart des dessins qui l'illustrent : aussi la presse, notre bonne presse française qui n'a de voix que pour flagorner la sottise puissante, s'est-elle avec soin gardée de faire aux *Grands Enterrements* de Bazouge la notoriété qu'ils méritent, et même, je crois, de les signaler à ceux de ses lecteurs assez dépourvus de sens comique pour ne point estimer que l'esprit de nos vaudevillistes est la dernière expression de l'atticisme. Et pourtant, ô Presse-Rengaine, Presse-Cliché, Presse-de-Panurge, Presse-Vieille-Gaîté-Française, pourtant c'est là un livre gai ! Mais pas gai de la gaîté que tu prêches, il paraît, et à la veille des temps où la Chronique, le plus beau rayon de ta gloire, va — enfin ! — crever de chlorose et de vachespagnolisme, sans doute imagines-tu, en personne à son extrême déclin et superstitieuse, que rire à ces *Grands Enterrements* serait un défi au destinn ? Née feuille d'annonces, tu rentres en effet peu à peu dans ton premier rôle d'affiche à domicile; l'heure est proche où tu ne seras plus qu'une annexe des Postes et Télégraphes, que la Presse-Fil-Spécial, et, en regard de la conception qu'eut notre siècle du Journal, ce dernier avatar équivaut bien à la mort. Mais, vraiment, tu ne sais pas mourir avec grâce.

Je n'ai de ma vie rencontré M. Francis Chevassu (Bazouge), je ne le connais même littérairement que depuis son récent article du *Figaro* sur M. Quesnay de Beaurepaire : je n'en suis que plus à l'aise pour dire combien j'aime son talent d'ironiste de race. Et ils sont si rares, dans notre démocratie pataude, les vrais satiriques, ceux qui ont ainsi le don de manier l'ironie, si rares qu'il faut que « le peuple le plus spirituel de la terre » soit bien déchu ou subisse une terrible dépression pour ne point fêter les deux ou trois — sûrement pas cinq — qu'il possède. Car, en-

fin, qui donc nous vengerait de l'imbécillité éternelle et éternellement triomphante ! L'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam et le *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, à ne parler que d'eux, ne sont-ils point pour nous une jouissance aiguë ? Si, au lieu de discuter avec grand sérieux et par des arguments, on opposait l'ironie à la sottise, elle vaincrait neuf fois sur dix alors qu'ils échouent quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. La formidablement prudhomesque Ligue des Quarante-Sous, par exemple, fût à coup sûr tombée sous le ridicule, et, outre que cette bouffonnerie d'opérette nous eût été épargnée, M. Jules Simon, à l'avenir, y eût peut-être regardé à deux fois avant de nous servir quelque nouveau plat de sa morale.

On entend bien que l'ironie de Bazouge n'est point cette chose épaisse que les naturalistes, en retapant du reste la vieille antithèse romantique, obtiennent de l'opposition des faits, des actes, des situations, cette ironie de la poutre et de la paille que perçoivent les yeux les moins clairvoyants ; nous sommes avec lui dans le champ de l'intelligence : son ironie est subtile, légère, parfois d'une extrême fluidité ; correcte, au surplus, de manières irréprochables, et, souriante, elle dit tout — l'inexprimé étant suggéré de façon précise et infaillible — non sans humour, hypocrite merveilleusement et comme naïve alors qu'elle est le plus cruelle. Citerai-je quelques phrases ? Elles perdront becoup à être détachées de l'ensemble.

Le croquemort Bazouge relate les discours qu'il entendit aux obsèques de F. Sarcey, Georges Ohnet, Renan, Toutée, Lebargy, Mme Leprince. Avant de publier son travail, il le soumet à son chef hiérarchique, Anatole Giboyer, « Ordonnateur honoraire des Pompes funèbres, Publiciste, Membre de plusieurs sociétés littéraires », qui en écrit la préface. En voici un passage :

On nous excusera si, dans cette rapide étude, nous sommes contraints de parler avec une extrême réserve du toujours regretté Bossuet. C'est pourtant à l'influence de ce maître, rajeunie par celle de Monsieur Edouard Montagne, que Bazouge doit de rencontrer la forme académique dont la saveur nous flatte en ces pages. — Ce serait une erreur de croire que le style académique soit incompatible avec l'esprit de notre profession... On retrouverait sous le demi-deuil d'un discours d'Institut la dignité attristée, le discret lyrisme, la large cadence qui agréent dans l'allure de nos maîtres des cérémonies. Il existe évidemment, entre ces deux solennités

décoratives, des affinités secrètes, des liens mystérieux de sympathie...

C'est M. Sarcey qu'on enterre le premier, et les discours commencent :

M. Jules Lemaitre : ..... Cette communion parfaite d'idées et de sentiments qui unissait les deux camarades (About et Sarcey) fut plus qu'une intimité morale, ce fut presque une association d'esprit. M. Francisque Sarcey fit son talent avec les parties de son esprit dont About ne se servait pas ; quand celui-ci avait levé cette rare farine dont il composait le *Roi des Montagnes* et *Madelon*, son respectueux ami recueillait la pâte qui restait pour en pétrir ses substantiels feuilletons... Ce n'était peut-être pas de la même qualité, mais c'était de la même maison.

M. Jules Claretie : ... La première fois que je vis Sarcey, il y a vingt ans — déjà ! — c'était à Viroflay. Il me fut amené un jour par notre ami commun Emile Bergerat... Après le déjeuner, nous fîmes une promenade sur la route de Meudon... Bergerat faisait des moulinets avec sa canne, en lançant des mots d'esprit. Sarcey marchait de ce pas lourd et assuré qui était déjà une promesse — si bien tenue depuis. Son précoce bon sens lui avait acquis une situation dans la critique. Bergerat, poète chevelu, nous parlait d'un jeune comédien qui venait de débuter à l'Odéon et présageait l'avenir aux jeunes : il se nommait Porel. Moi, je rêvais de devenir journaliste, de donner ma part de travail et de peine à l'œuvre sublime d'abnégation, qui est la Presse, cette gloire du dix-neuvième siècle.

M. Henri Becque : ... Appelé par la Société des Auteurs dramatiques à apporter les regrets de nos confrères sur la tombe de M. Francisque Sarcey, je serai bref : Sarcey n'entendit jamais rien au théâtre, mais ce fut un excellent homme... Il fut, en effet, le dernier Français qui ait cru au calembour, au quiproquo de concierge et à M. Alexandre Bisson.

Après avoir rapporté les discours, Bazouge ajoute :

La plupart des comédiens et des comédiennes de Paris pleuraient en silence, avec cette aisance d'émotion particulière aux artistes dramatiques. Bref, ce fut une scène touchante et communicative, respectueuse des règles essentielles, telles que le Maître les avait recommandés en trente ans de feuilleton : pathétique et simple, avec quelques gros effets — et un peu de convention.

C'est M. Renan qui ouvre la série aux obsèques de Georges Ohnet :

M. Renan : Une indisposition de mon distingué confrère M. Emile Richebourg me vaut de représenter la Société des

Gens de Lettres à l'enterrement de M. George Ohnet, ce jeune homme enlevé si prématurément à la littérature, à sa famille, à sa patrie...

... C'était (George Sand) une bien excellente dame. Elle ne concevait pas, comme moi, le dogme de l'Incarnation. Cette petite querelle théologique fit qu'elle me bouda quelque temps. Mais M. Beulé nous ayant réconciliés, aucune difficulté ne vint plus troubler la sécurité de nos rapports et de mon admiration pour son âme distinguée...

... Le souci du style signale toujours une âme égoïste ; elle indique une préoccupation de coquetterie, dont le principe, admirable certes chez les femmes, semble être une diminution des énergies viriles. Il n'est pas une de ces futilités qui vaille le royaume des cieux...

M. Naquet, qui prend la parole en l'absence de M. Millevoye, « retenu auprès du Czar par de graves intérêts », avoue :

... J'admire beaucoup le roman, tout en comprenant peu ce genre. Je n'ai essayé qu'une fois d'organiser ma vie selon les procédés du romancier ; je n'y réussis guère...

Le dernier mot des obsèques Georges Ohnet appartient à M. Charles Chincholle, qui s'écrie :

Il me semble que c'est quelque chose de moi qu'on enterre aujourd'hui !

Je pourrais longtemps continuer mes citations : le livre tout entier est composé de ces phrases amusantes. Car, pour n'être point gai d'une gaîté de café-concert, dernier cri de la « vieille gaîté française », ou « gauloise », *àd libitum*, on voit que le bon croquemort Bazouge n'en a pas moins écrit des pages gaies. Et jamais il n'appuie ; il relate, dirait-on, en toute candeur, à tel point qu'on croirait à une négligence d'écriture ou à une coquille lorsqu'il fait dire à M. Jean Coquelin : « J'ai connu Lebargy étudiant, Le Bargy sociétaire, Le Bar Gy professeur au Conservatoire. »

Parmi les dessins, presque tous drôles, de Forain, A. Guillaume, Heidbrinck, L. Legrand, Steinlen et Willette, je citerai les divers Renan de Willette, dont l'un, en baudruche, qui monte au ciel, une cordelette attachée au coccyx, — et de Steinlen l'interminable défilé, en corps ou par catégories, des gens conviés aux grands enterrements.

Alfred Vallette.



LES LIVRES (1)

Les Grands Enterrements, par Bazouge, dessins de Forain, A. Guillaume, Heidbrinck, L. Legrand, Steinlen, Willette (H. Simonis Empis). -V. présente livraison, page 75.

Cycle patibulaire, par Georges Eekhoud (Bruxelles, Kistemaeckers). — Recueil de nouvelles toutes fort curieuses, toutes représentatives d'un aspect spécial de la Belgique flamande et surtout de la Campine, toutes écrites selon le rude style si personnel qui fait de M. Eekhoud un écrivain très à part dans la pléiade belge. Il n'est pas, comme d'autres, un bon artisan, bien consciencieux, opérant avec soin et avec dextérité, ne laissant sortir de ses mains que des pièces parfaites ou parfaitement finies, mais préservées, par ce mode même de patiente fabrication, de la marque : originalité ; s'il y a, dans sa manière, beaucoup de voulu, beaucoup d'acquis, il y a aussi beaucoup de spontanéité et beaucoup de tempérament. C'est un réaliste qui dépasse le réalisme, arrive à la création de l'individu, et de là, parfois, jusqu'à la réalisation symbolique, — comme dans le *Moulin-Horloge*. Les neuf nouvelles n'ont pas toutes la même valeur, et si *Hiep-Hioup* encore et *Gentillie* donnent bien la sensation du nouveau, le *Jardin*, quoique d'assez curieuse psycho-physiologie, intéresse moins : il y a un peu de déjà vu dans cette printanière floraison de chair docile — et candidement oublieuse. Enfin, livre qui, de fragments, a l'unité que donne, même à des fragments, le talent.

R. G.

Paraiso perdido, par Antonio de Oliveira-Soares (M. Gomes, 70, Rua Garrett, Lisboa). — Que vont penser la Romanité et le Félibrige ? Un poète d'outre-Pyrénées, fort au courant de notre littérature, M. Antonio de Oliveira-Soares, oublie qu'il est compatriote de Camoens et sacrifie aux dieux barbares. L'an dernier, à propos d'un autre livre de vers, *Exame de consciencia*, on remarquait ici même combien, selon des rhythmes traditionnels parmi nous, il se montrait un catholique purement latin, c'est-à-dire une sorte de païen, s'intéressant surtout au culte extérieur, à l'encens, aux orfèvreries, aux somptueuses étoffes liturgiques. Il n'a point renié

---

(1) Aux prochaines livraisons : *Claires Matinées* (Léon Hély) ; *Pochékhonié d'autrefois* (Chtchédrine) ; *Corallé* (M[me] Guzman) ; *Peau de satin* (Paul Ponsolle) ; *L'Apostolat positiviste au Brésil* (Miguel Lemos) ; *Le Voyage des Félibres et des Cigaliers sur le Rhône et le Littoral* (un groupe d'écrivains) ; *Un Amant* (Emily Brontë) ; *L'Envol des Rêves* (Arthur Dupont) ; *James Ensor* (Eugène Demolder) ; *Sur la Mandoline* (Marcel Sérizolles) ; *Bois ton sang* (Pierre Dévoluy) ; *Sur le Retour* (Paul Margueritte) ; et les livres annoncés déjà.

certes — et ce serait fâcheux qu'il y eût consenti — toutes les images éclatantes du catholicisme hispano-portugais : mais il aime maintenant les plus germaniques parmi les poètes de langue française, MM. Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, et son art, à leur école, est devenu d'émotion plus intime, de mysticisme plus pâle. Dirai-je qu'en cette évolution il me charme plus encore que jadis, par son caractère ambigu et équivoque et pour apprendre aux vagues lumineuses de Cascaes et de Belem les chansons lointaines qui plaisent aux Nixes du Nord ?

P. Q.

Baisers d'Ennemis, par HUGUES REBELL (Sauvaitre). — Vous êtes un froissé, Maxime, mais vous recherchez avec ingéniosité ce qui vous choque. Riche, vous prenez d'abord comme maitresse une grue. Elle est bête, méchante. Elle ne vous aime pas. Espériez-vous donc qu'une grue ne serait plus une grue, ou l'avez-vous choisie pour souffrir ? Un bon mouvement : au lieu de lui réciter du Léon Dierx, mettez Félicienne à la porte et n'en parlez plus. — Félicienne « ne veut pas » quand elle est en toilette neuve. Elle a raison. C'est dans la salle à manger qu'on mange et dans la chambre à coucher qu'on se couche. J'ai entendu une femme s'écrier : « Non, non, pas dans le salon : ça fait des miettes ». — Que de fois, Maxime, vous déposez négligemment sur la cheminée des bank-notes, des billets de banque, sans doute. Mais combien ? Et de combien ? Je voudrais savoir, moi. — Ne trouvez-vous pas que les mots *tendre*, *caressant*, *exquis*, *mélancolique*, *fin*, *suave* et *rare*, reviennent souvent sous la plume de l'auteur ? Ces sept mots, je les lui joue à l'écarté ; s'il perd, il n'aura plus le droit de s'en servir. Nous verrons sa mine. — Vous voilà marié. Vous avez de l'expérience et vous recommencez encore. Maxime, mon cher Maxime, je vous en supplie, déshabituez-vous de dire, aux meilleurs moments de l'amour, des vers qui ne sont pas même de vous. Maintenant, c'est du Théophile de Vian que vous murmurez à l'oreille de Nell, votre femme légitime. Quelle rage ! Si ce qui doit vous arriver vous arrive, vous l'aurez mérité ! — Elle est adorable, Nell. D'autres que vous s'en contenteraient et ne lui demanderaient que « le bonheur de dîner à deux, de se livrer aux mille fantaisies d'amoureux exultant de boire au même verre, d'échanger, en un croisement de langues, leur nourriture ». Très bien ! très bien ! — Ouiche ! Vous essayez de lui faire comprendre Rubens. Vous menez Nell au Louvre, côté des tableaux, quand elle voudrait aller en face, aux grands magasins du même nom. Mon pauvre ami, vous êtes fou. Vous savez à fond l'art de se rendre malheureux. Vous vous « remémorez », vous « évoquez » ; sans cesse, des nuages « se lèvent dans votre mémoire ». Vous perdez le temps présent à dire « zut » au passé ! — Et puis, une fois pour toutes, laissez-donc les orgues de barbarie et les pianos tranquilles. Un beau piano à queue, ce n'est pas plus sale qu'autre chose. — Le livre est terminé. L'auteur le relit, et se

juge librement, donne un exemple d'impartialité au critique, et l'attendrit : « Je revois, dit-il dans ses *babillages de la sortie,* la vie monotone de Maxime, et je me reproche d'avoir un peu trop pris au sérieux un si piètre héros. Je hais tellement les grossiers satisfaits, ces rieurs qui remplissent le monde de leurs éclats et de leur lourde gaieté, que je suis tombé dans l'excès contraire, — les larmes et les lamentations inutiles. Sans doute que Maxime ne fut point heureux, mais son malheur, qui est aussi, je crois, celui de beaucoup, n'a cependant pas assez d'importance pour remplir tout un volume ; et en voulant le dépeindre le plus fidèlement possible, je me suis probablement abusé..... Je m'accuse, comme d'un outrage à la beauté, quand je notais tant de détails mesquins, d'avoir un peu négligé la grâce des amies qui se penchèrent sur Maxime pour le consoler, grâces fuyantes, et, si l'on veut, toutes subjectives, mais (qu'importe ?) aussi réelles. »

— Tous, nous devrions imiter cette franchise et cette modestie. Aussi je rends volontiers à l'auteur deux des mots gagnés à l'écarté, et je les applique à son talent, qui est « exquis et rare ».

J. R.

Triptyque des Châtelaines, par Tristan Klingsor (Hors commerce). — Trois courts poèmes qui ne sont pas sans faire penser à MM. Henri de Régnier et Stuart Merrill : mais ce ne sont là que de très nobles affinités, et avoir élu pour frères de pensée de tels poètes n'indique point un goût sans fierté ni délicatesse ; le jour où, sans cesser d'être un loyal et consciencieux artiste, Tristan Klingsor sera pleinement et uniquement *lui-même*, sera jour de liesse pour les rares personnes qui s'intéressent à la poésie.

P. Q.

Contes Chrétiens. *Le Baptême de Jésus, ou les quatre degrés du sceptimisme*, par T. de Wyzewa (Perrin). — Notre-Seigneur Jésus-Christ est à la mode ; il figure dans les revues de fin d'années, on rédigea même de spéciales tragi-comédies pour mettre en valeur sa figure aimable et sa douce éloquence ; son portrait est en bonne place rue de Rivoli et dans les passages : bref, c'est un de nos contemporains les plus estimés. L'opuscule que voici n'ajoutera rien à sa gloire, mais du moins, comme il y garde le silence, ne lui portera, croyons-nous, aucun préjudice.

R. G.

Deux Gloires, par F. de Julliot (Kolb). — Trois nouvelles : *Deux Gloires*, *Un cas d'hypnotisme* et *Changement d'école*, traitées d'une manière fine, en un style savant, spirituel, juste à point nouveau. L'ironie domine, mais une ironie qui a sa pudeur et qui ne se livre que par de décents abandons. L'esprit est du ton le plus discret ; il y a des malices de jeune homme de bonne santé, et cependant des coquetteries de femme délicate un peu blasée sur le toujours même mot qu'on écrit

avec un grand A. Rien de joli comme le flirt de ces deux personnages du *Cas d'hypnotisme;* ils se dupent l'un l'autre et pourtant se demandent s'ils ne sont réellement pas les victimes l'un et l'autre d'une *puissance supérieure* (et comme en ce dernier cas... ils ont raison !...) Beaucoup de trouvailles de mots jaillies sans effort. A citer celui-ci, dans le *Changement d'école*, tombant de la bouche d'une femme pauvre mais très heureuse : « *Je suis installée... comme une fleur !* » Dans les *Deux Gloires*, quelques bons coups de patte à la critique littéraire, et puis un adorable type de Juif qui suffirait à faire aimer les autres... En somme, livre agréable à lire, souvent fort bon à méditer.

***

Les Dons funestes, *drame féerique en 4 tableaux*, par Charles Saunier (Savine). — Il me semblerait cruel d'insister sur ces petits dialogues si de maladroits partisans ne nous en avaient corné l'apologie. — L'imitation des poèmes de Maeterlinck y est évidente ; au moins, M. Saunier les a subis ; il en répète les trucs, il use des moyens quasi matériels de produire la sensation de l'étrange, l'inexprimable frisson de l'inconnu, de « la fatalité dormant au fond des choses », qui hantent à la lecture de l'*Intruse*, de la *Princesse Maleine*. — Le frisson, d'ailleurs, ici, ne se rencontre point ; il ne reste que le procédé : le jeu des personnages simples (le prince, la princesse, la tante), les silences, les pressentiments, les phrases affectant la profondeur, les réflexions mélancoliques des vieilles gens, etc. — L'idée point neuve des *Dons funestes* (illusion, la joie ; réalité, le malheur ; le bonheur porte le malheur en germe) n'est rachetée ni par l'ampleur de l'affabulation, ni par la beauté du décor ou du geste. — Si M. Saunier, néanmoins, se piquait de ma franchise, je lui représenterais qu'il écrit dans une langue fort acceptable, et que très sérieusement, je le pense, il peut nous servir autre chose.

C. Mki.

Rimes de Mai, par Henri Corbel, préface de Gabriel Vicaire, Couverture illustrée de Choubrac (G. Parrot et Cie). — Ce titre : *Rime de Mai*, dit à la fois que l'auteur a simplement voulu réunir ses poésies de jeunesse sous une couverture et que ces poésies n'ont pas entre elles l'enchaînement qu'on demande aujourd'hui à toutes les pièces d'un livre, qui deviennent comme les chapitres d'un seul poème. M. Corbel n'a pas non plus les préoccupations esthétiques des poètes de cette heure, et, comme l'écrit M. Gabriel Vicaire dans la préface, il « ne vise à rien réformer ». — Il cherche la simplicité, en quoi il n'aurait pas absolument tort ; mais encore faudrait-il, cette forme simple, ne point l'employer seulement à la notation directe des choses, ce qui ne fut d'ailleurs jamais de la poésie, et, quand aux êtres, à ne fixer que des sensations. A quoi bon mesurer en lignes rimées ce qu'une libre prose rendrait si bien — et mieux ? On trouve ici, par exemple, et assez intense, ce qu'on appelait jadis le « sentiment de la nature ». Or, ce sentiment-là gagne infiniment peu à être détaillé en

alexandrins. — En somme, le livre de M. Corbel retarde, et jusque dans les mots : car il n'est pas rare qu'un beau vers s'y accouple avec un autre d'expression tout à fait surannée. L'auteur est heureusement très jeune, et, à en juger par deux ou trois de ses dernières poésies, il évolue rapidement, déjà loin de ses *Rimes de Mai*.

A. V.

Coups de plume, La Jeunesse de demain, par Firmin Vanden Bosch (Gand, A. Siffer). — Deux brochures assez insignifiantes, l'une pour constater le déplorable enseignement des « humanités » en Belgique, se plaindre de Fénelon (le Cygne de Cambrai !), de La Harpe et autres raseurs, crier contre la routine pédagogique, glorifier La Fontaine et la jeune fille des temps promis, laquelle ne lira plus Georges Sand, Feuillet et Georges Ohnet ; l'autre pour prêcher aux jeunes gens catholiques qu'ils doivent s'exercer à la discussion, fournir des journalistes et des orateurs à la Bonne Cause, fonder des patronages, s'opposer au socialisme. — « Conquérir la démocratie aux idées d'ordre et de pacification. » — « Le peuple sait distinguer merveilleusement ceux qui viennent à lui pour faire leurs affaires, et ceux qui viennent à lui pour faire la sienne », etc.

Je ne veux point m'attirer des sottises, et conséquemment je crois inutile de contredire M. Vanden Bosch.

C. Mki.

Empedocle ed altri Versi, par Mario Rapisardi (Catane, Niccolo Giannotta). — Le temps est loin où ce poète, avec son *Giobbe*, éveillait la curiosité et la contradiction. Il a publié, depuis, bien des vers, sans atteindre à la célébrité de son rival Carducci, qui avait au moins trouvé un peu de neuf. M. Rapisardi est décidément trop impersonnel pour séduire, et la hardiesse, assez modérée, de sa pensée n'est pas soutenue par le verbe. Poète sincère, courageux, orgueilleux, mais incomplet.

R. G.

La Paix pour la Vie, par E. Saint-Lanne et Henri Ner (J. Blanc et Cie). — Les si doucement plates 350 premières pages de ce livre de 500 fourmillent de considérations et de pensées d'un ordre quelque peu moins élevé que ceci : « Quelle que fût d'ailleurs la cause occasionnelle de la guerre de Troie, au fond elle est le premier acte de la lutte entre la Grèce et l'Asie, — qui est, elle-même, la première forme de la question d'Orient ». Seule la dernière partie vaut une lecture attentive. L'écriture en est d'une élégante sobriété, forte précise, et souple suffisamment. Les cités : J.-J. Rousseau, Spencer, Darwin, Milne-Edwards, A. Comte, Amiel, Littré, Toussennel, d'autres, — le sont très à propos. Quant à la signification totale du livre, nous n'avons guère qualité pour en discuter avec l'auteur, nos convictions étant autres que les siennes d'abord, et surtout notre obscurité ne nous permettant point encore des affirmations qui pourraient sembler puériles. L'auteur de *La Paix pour la Vie*, estime

possible une perfection sociale, avec la Paix pour résultat et moyen à la fois, alors que « la lutte » nous semble être l'éternelle loi qui pousse les générations vers le but que nous ne savons pas. Ce n'en est pas moins une croyance des plus respectables que celle de l'auteur de *La Paix pour la Vie*, et telles solides pages touchant la « socialisation du pain » nous ont plus fait songer, bien que nous ne soyons pas atteints de cette dysenterie du cœur dénommée altruisme, que les déclamations orchestrées de mandarinats de lettres et les boniments des pîtres littéraires grimaçant sur les tréteaux de ravacholisme.

Si deux ou trois fois nous avons dit « l'auteur » alors que le livre a deux signataires, c'est que pour nous celui qui gâcha les trois premiers quarts de ce livre n'existe pas.

T. C.

L'Adolescent confidentiel, par Michel Féline (Librairie de l'Art indépendant). — Les jolis vers ne sont point rares dans cette œuvrette, mais l'âme de l'adolescent qui écrivit ces pseudo-confidences est sans doute un peu artificieuse et dénuée de toute sincérité. Les préférences de M. Michel Féline vont à Jules Laforgue, à qui le recueil est dédié. L'influence du poète de l'*Imitation de N.-D. la Lune* est flagrante. Elle se traduit par quelques pastiches maladroits et surtout par une recherche d'originalité qu'on peut trouver excessive. Mais peut-on formuler sérieusement un tel reproche à l'heure où tant de pleutres chantent la même ritournelle et s'exténuent à violer la même Muse-Maritorne? A coup sûr, M. Michel Féline cherche sa voie. Le *décousu* de la plaquette qu'il nous donne aujourd'hui l'indique suffisamment. Il se possédera mieux dans son prochain livre, je pense, et il convient d'attendre jusque-là pour le juger. Cependant, qu'il prenne garde aux trop brusques écarts d'imagination. Il faut avoir acquis une certaine maîtrise pour jouer avec les images disparates sans tomber dans le grotesque. Les vers suivants, cueillis dans l'*Adolescent confidentiel*, mais dont le déliquescent Adoré Floupette pourrait presque revendiquer la paternité, me semblent un exemple probant de ce que j'avance :

Rivage heureux où des sourires sont mes pleurs,
Où les pucelles font pipi sur les fleurs.

. . . .

Qu'une chienne ivre de toi
Te ronge les testicules,
Écoute les Renoncules
Sangloter au jardin froid.

J. C.

Raggi e Ombre, *Versi*, par Alfio Bellusio (Catane, Niccolo Giannotta). — Ce sont des vers faciles décrivant des paysages siciliens avec un vif sentiment de la nature ensoleillée, de ce pays que Verga nous a fait connaître. Les expressions *vespro dorato*, *via luminosa, divino baccio del sole*, etc., disent le ton de cette poésie où, malgré le titre, il y a peu d'ombres.

R. G.

De Jérusalem à Constantinople, par LUCIEN TROTIGNON (Savine). — Les notes d'un récent voyage en Palestine et en Syrie, des choses sur Stamboul, les ruines du Levant. — M. Trotignon écrit simplement, pour dire juste ; ses descriptions parfois amusent et nous montrent un Orient de vaudeville, — que nous soupçonnions bien un peu d'ailleurs, tant nous savons envahissante la maladie « modernisme ». Mais, quand même, la certitude est cruelle ; on a beau nous chanter le Progrès, il est décevant et comique d'apprendre qu'on construit un chemin de fer de Joppé à Jérusalem ; qu'en arrivant dans la Sainte Sion on peut déjeuner au *Restaurant de la Mer Morte* et prendre sa demi-tasse au *Café du Jourdain* ; que les émirs du Liban se promènent en complet « Belle-Jardinière », reçoivent dans un salon au mobilier d'acajou et montrent le portrait-chromo du général Boulanger. — Et que dire de cette malheureuse Byzance où l'on rencontre des romans d'Ohnet aux vitrines, des chapeaux de soie et des redingotes dans les rues, des tramways, la gare d'un funiculaire ? Voilà qui donne une fière idée de la civilisation contemporaine. Malgré ces constatations ironiques, M. Trotignon a placé dans son récit quelques jolies pages de décor. Il est regrettable que des livres comme le sien soient si rares chez M. Savine.

C. MKI.

Les Aubes mortes, par JHO PALE (Nevers, Mazeron frères). — Des vers flasques et incolores, pour lesquels on se plaît à rêver des accompagnements d'orgue de barbarie ou d'accordéon :

Va, rose, à celle que j'adore,
Va demander dans un baiser
Un peu de ses cheveux qu'encore
Je voudrais pouvoir embrasser.

M. Jho Pâle est un intrépide pasticheur que rien ne saurait rebuter. Après avoir chanté « les alcyons, les nacelles, les filles d'amour et les étoiles d'or », suivant Musset et Lamartine, après avoir chanté les bois et les pioupious selon M. François Coppée, il se permet des facéties macabres à la façon de Rollinat et apostrophe familièrement le choléra-morbus :

Et ses bras décharnés se tendent vers le Gange.
Il y dormait si bien accroupi dans la fange,
Pauvre vieux choléra-morbus !

Plus loin, il risque des confidences qui, je l'en avertis charitablement, ne sont pas sans quelque péril par ces temps de ligue Julesimonienne :

Ce rustre, ce butor, deux, trois fois la semaine
Fait sa petite affaire ainsi qu'un animal,
Puis ronfle comme un sourd pendant que sa bedaine
A des gargouillements...

Enfin M. Jho Pâle, qui fréquente de temps à autre chez

Bruant, en rapporte des vers de haut goût dans le genre des suivants :

Fi des troquets pisseux et des vins en fucshine !
A bas les zincs luisants où lichent les salauds !

Un tel recueil ne serait pas complet sans le refrain patriotique d'usage ; l'auteur n'a eu garde de l'oublier, et M. Déroulède pourra dormir content :

Ils vont, et le drapeau déroulant au soleil
Ses trois belles couleurs, emblême de la France,
Semble dire : Demain ce sera le réveil :
Vous verrez de mes plis s'envoler la Vengeance !

Après ces quelques citations, disputer de la technique des vers qui composent les *Aubes mortes* serait oiseux ; néanmoins, il convient d'engager M. Jho Pâle à compter sur ses doigts lorsqu'il écrit, car dans la seule pièce intitulée *Bon petit cœur* on relève cinq ou six fautes de métrique. Le reste est à l'avenant.

Dans un sonnet-préface, M. Camille Soubise nous confie que l'auteur, « très fin de siècle », donnerait volontiers sa philosophie et ses vers pour une pomme. J'estime qu'en ce faisant M. Jho Pâle se montrerait fort avisé, car il ne perdrait pas au troc.

J. C.

L'Amoureuse Chanson, par Jean de Brion (Léon Vanier). — M. Jean de Brion a écrit, outre quelques autres vers exquis:

Cette fontaine, avec son eau claire qui dort,
Semble une âme d'enfant sur qui plane la mort.

A cause de cette seule image, beaucoup de crimes lui seront pardonnés, y compris « *les effluves parfumées* » qui semblent d'un français suspect, et nombre de « *vibrations, lèvres brûlantes, fouillis chauds de dentelles, folles chansons, suaves musiques* », et autres confiseries.

P. Q.

L'Invisible, par J. de Tallenay (Bruxelles, Lacomblez). — Un bien beau titre et une extraordinaire image de Georges Morren, gâchés par un récit absolument dépourvu d'intérêt au point de vue des sensations de *l'au-delà*. L'auteur n'a découvert, dans le royaume de l'ombre, que l'âme bourgeoise d'un vieux rentier, et il ne l'a fait revenir sur terre que pour assister aux fort peu intéressantes manœuvres de son ancien valet de chambre. Vol de testament, jeune fille de chambre persécutée mais vertueuse, neveux noceurs et neveux sages, tout le bric-à-brac d'un romantisme de bas étage s'entasse dans ce gros livre inutile. Au courant de l'histoire, l'eau s'appelle l'*élément liquide*, et les filles de service y sont toujours *vives et alertes*. Du reste, œuvre d'une moralité irréprochable.

***

Tiradentes, *esquisse biographique*, par MONTENEGRO CORDEIRO (chez l'auteur, 1, place de l'Estrapade). — « Le 15 mars 1892, quelques étudiants brésiliens se sont réunis dans le but de prendre l'initiative de la célébration, à Paris, du centenaire de la mort de Tiradentes, le précurseur de l'indépendance politique du Brésil. » La fête eut lieu aussi à Berlin, et c'est en souvenir de l'hommage rendu à Tiradentes par ses compatriotes actuellement en France et en Allemagne que M. Montenegro Cordeiro a écrit sa brochure, — non pas, d'ailleurs, comme le dit modestement le sous-titre, une simple *esquisse biographique*, mais bien l'histoire synthétique et très documentée de l'illustre Brésilien.

A. V.

Contes de Fées, par Mme GUZMAN (Savine).— Littérature de grande dame. Des afféteries de bas aloi qui, pourtant, ne font rien oublier des contes de jadis. Pas assez clairs pour des contes destinés aux enfants, pas assez symboliques pour des fantaisies destinées aux grandes personnes. Deux morceaux intéressent à la fin du livre par l'entière candeur de leur allure et leur beaucoup plus profond dessous : *Le Lièvre* et la *Volonté assoupie*.

***

Contrastes et Charbons verts, *La Médecine et la Biologie dans la Grèce ancienne*, *Choix de Poésies inédites*, par DIMOKIDÈS. (Savine). — Polissonnerie, cacographie et maboulisme ; derrière tous ces titres, deux douzaines de méchantes pièces, où l'auteur parle de la sorte :

Sans plus secrets desseins,
Que chacun de nous puisse
Se fleurir à vos seins
Sans oublier la cuisse.

D'un rut de jouissance énervé, soûl, je souffre,
Attestant de ma force un élément trop las,
Pendant qu'elle vomit de son nombril du soufre,
Qui colore son poil et ses cheveux lilas...

C'est son corps qui fait virevolte.
Et s'égard (sic) *un soir triomphant.*

Enfin, il faut être pitoyable aux étrangers ; mais je croirais facilement à une farce !

C. MKI.

Les Sphinx, par JEAN LA FARGUE (Lemerre). — Le titre est le meilleur de ce livre où l'on crie « Rendez l'Alsace », où l'on glorifie Gambetta — encombrant et boursouflé personnage qui parlait bien mal le français (voir les phrases gravées sur le hideux monument qui s'érige place du Carrousel), — et où se lisent maints vers pareils à ceux-ci :

Je n'ai plus aujourd'hui pour lutter d'autres armes
Qu'un lâche désespoir à ses pieds répandu...

Ventre, viscère ignoble armé d'une mâchoire,
Monstre abject qu'on rougit de porter dans son flanc...

Nous savons à présent quelle force indomptable
Font les cœurs en un point tous ensemble tendus...

Xerxès a commandé des chaînes pour la Grèce...

... Viens te retremper dans le labeur viril :
Il est d'autres amours que l'amour de la femme...

A.-F. H.



JOURNAUX ET REVUES

Nous sommes en un temps de quasi anéantissement intellectuel, de torpeur, de morne attente, — et comme les bœufs, l'humanité ne lève la tête que pour regarder passer, sans même le voir, l'éternel train qui emporte vers le gouffre ses confus rêves. Je crois bien qu'en vérité rien n'intéresse plus personne, — et quand une clameur de vigie émeut la pénombre de l'atmosphère, la *Chose* a fui avant que les yeux se soient ouverts.

En somme, ô la médiocre raison, il s'agit, sur la branlante passerelle, d'équilibrer sa démarche, d'assurer la sécurité des pas qui sûrement mènent à ce but : avoir vécu. Désormais, vu l'encombrement et vu le piteux état de la planche volante posée entre les deux éternités, la distraction sera de moins en moins permise, de moins en moins possible. Ah ! il faut être sérieux ! Il n'est que temps, — et combien en perdit-on (de temps), jadis, à la bagatelle, lorsque, préoccupée d'incorporer l'art à ses us quotidiens, l'enfantine humanité jouissait d'être belle !

Enfin, et bien à tout jamais (espérons-le), le Beau et l'Utile, ces vieux jumeaux, ont été séparés, — et on leur délimita leur domaine, chacun le sien : le château de *Çà-ne-sert-à-rien* et la ville de *Time-is-money*. Nous ne sommes plus exposés à manger notre soupe avec une cuiller à manche sculpté. — C'est toujours ça !

Cette dislocation est actuellement sensible en tout, et c'est ce qui rend à quelques-uns la vie si pénible et même si répugnante, — et l'Art, même, est devenu dans la prison, où on peut l'aller voir, tout triste et tout attristant. De ce château les pèlerins reviennent affligés d'une consolation trop brève, car au sortir de l'enclos leurs yeux lavés se resalissent et leurs oreilles mondées redeviennent le réceptacle des ineptes sonorités.

Enfin, cessant de symboliser, n'est-il pas inconcevable quasi qu'il n'y ait nul public à s'intéresser à des tentatives et aussi à des réalisations d'art comme en innovent les Gauguin, Bernard, Bonnard, Denis, Sérusier, Vuillard, Ranson, Filiger, Roussel, Verkade, et d'autres : ceux-là (y ajouter de Groux, très en dehors du groupe impressionniste-symboliste), à l'ombre du chêne Van Gogh et sous la direction d'Emile Ber-

nard, concoururent au n° III du **Livre d'Art,** par une collection de typiques images, — entre lesquelles furent aimées, surtout, les *Jeunes filles* de Filiger, une illustration de Maurice Denis pour *Pélléas et Mélisande*, le *Christ* d'Emile Bernard, la *Vision* de Roussel, la *Bretonne* de Sérusier; mais toutes ont leur intérêt, et n'oublions pas, de Bonnard, son effarant cheval.

Le n° II de la même revue, dirigé par P.-N. Roinard, s'illustrait d'un singulier bois de Bernard, et pour le reste — des proses et des vers choisis avec soin en divers portefeuilles d'où ne sortent que des valeurs sûres et d'improtestables signatures: Charles Morice, Edouard Dubus, A. Aurier, Pierre Quillard, Henri Mazel, etc. La *Fontaine scellée*, de P.-N. Roinard, abrite son secret sous la mystique frondaison d'une futaie de très beaux vers.

R. G.

—

Dans la **République Française** du 8 août, M. Paul Ginisty a fait tout son feuilleton littéraire, soit douze colonnes totalisant environ *cinq cents* lignes, avec le « poète hétéroclite » de Pierre Quillard, *Tristan Lhermitte de Soliers,* inséré dans notre dernière livraison. Mais comme, par une de ces galanteries à quoi nous ont depuis longtemps accoutumés la plupart de nos aînés, M. Paul Ginisty n'a pas voulu dire où il prenait son *Tristan Lhermitte*, des lecteurs de la *République Française* demandent l'ouvrage en librairie. Absolument délicieux! Quant à nous, une telle urbanité ne nous surprend plus; mais peut-être n'est-il pas inutile de signaler ces faits de temps à autre, pour montrer comment en agissent ces messieurs de la presse avec des gens dont le seul tort fut de leur servir gracieusement leur Recueil depuis sa fondation.

A. V.

Le **Parti National** vient de confier à notre ami et collaborateur Charles Morice la critique artistique et littéraire. Félicitons M. Henri Deloncle d'un tel choix. C'est une heureuse chance pour les poètes et les artistes que l'un des meilleurs d'entre eux puisse en toute liberté, dans une feuille en train de prendre une grande importance, étudier les hommes, les doctrines et les œuvres, parler au nom de la beauté. — Les lundis du *Parti National* (c'est le jour de la *Semaine artistique et littéraire*) tenteront des lecteurs que laisse indifférents la prétendue critique des quotidiens ordinaires. Premiers articles parus : *De la Critique contemporaine ; Lettre à M. Emile Zola ; La Statue de Musset ; L'Architecture Moderne ; Le Théâtre de Livre.* — Après avoir indiqué dans une sorte d'article-programme les divers genres de critique pratiqués jusqu'à ce jour : la *littéraire* (de Brunetière à France), la *scientifique* (de Taine à Ch. Henry), la *moraliste* (de Vogüé à Rod), et la critique *de causerie* que représente agréablement M. Lemaître, Charles Morice spécifie son choix : « sur la critique égoïste et eucharistique des poètes ». Il se rappelle

avec joie « qu'à une heure où les professionnels ne leur « marchandaient ni les excommunications, ni les sarcasmes, « c'est un poète, c'est Charles Baudelaire qui rendit à Delacroix et à Wagner le premier éclatant hommage ».

Avec Jean Jullien au *Paris*, Sainte-Croix à la *Marseillaise*, Charles Morice au *Parti National*, il semble que les idées qui nous sont chères commencent à être vraiment représentées dans ce qu'on appelle la Grande Presse.

G.-A. A.

J'avais noté, jadis, pour leur niaiserie, dans un feuilleton de critique littéraire (*République Française*, 21 avril 1892), signé : Albert Delpit, les phrases suivantes :

« Les mots jonglent, les rimes chatoient commes des billes d'or lancées en l'air comme un escamoteur. »

« Sortez donc Musset de ses désespoirs et demandez-lui d'écrire dix pages du *Capitaine Fracasse !* »

« J'ai ouvert [le volume] au hasard et je suis tombé sur quatre pages datées du 9 octobre 1840. »

« La langue est aussi jeune, aussi fraîche, aussi lumineuse que si le grand homme avait écrit hier soir, en sortant de l'Opéra-Comique. »

J'ai eu le plaisir de les relire dans l'**Eclair** du 25 juillet dernier et de constater que l'article quasi tout entier, intitulé : *Injuste*, était un pur auto-plagiat : M. Delpit s'était borné à modifier le début et la fin de sa chronique, — comme ces maquignons de province qui teignent le poil des rosses trop connues qu'ils conduisent au marché pour la dixième fois. Les derniers articles de M. Delpit ont tous cet air *reteint ;* je suis heureux de l'avoir pris — une fois au moins! — sur le fait.

R. G.

M. Brunetière commencerait-il, dans la **Revue des Deux-Mondes**, une série de *Prosateurs hétéroclites ?* Il vient, en effet, de découvrir *Pierre Bayle*, érudit facétieux et « précurseur de Voltaire ». Cette étude est moins amusante que telles pages du *Dictionnaire* de Bayle, mais tout de même elle est à lire : si certaines opinions de M. Brunetière sont contestables, sa méthode est parfaite et ses renseignements très sûrs.

R. G.

On dirait que l'ère de la bonne ironie — est-ce un vain espoir? — Va se rouvrir dans notre pays tant emmuflé. Après le *Quesnay de Beaurepaire* de M. Chevassu, puis le livre de Bazouge : *Les Grands Enterrements*, voici, dans le **Figaro** du 15 août et signée François de Nion, une bien exquise *Rencontre anachronique.*

A. V.

Dans le **Temps** du 26 juillet, deux jours après la mort de Léon Cladel, M. Anatole France, avec la bienveillance perfide qui lui est malheureusement plus qu'une mauvaise habitude et presque une nature, crut élégant de railler les travers

extérieurs de l'âpre et probe écrivain qui s'en allait, de lui reprocher même ses soucis et ses scrupules d'art. Il fallait ou se taire ou parler respectueusement d'un homme qui laisse *La Fête votive*, *N'a qu'un œil* et *Les Va-nu-pieds.*

P. Q.

La sixième livraison de **L'Art et l'Idée** (juin), qui clôt le tome premier de cette belle publication, est consacrée à l'Hôtel des Ventes : *Causerie sur la transformation de l'immeuble des Commissaires-priseurs. — Ce qu'il est — ce qu'il sera — ce qu'il devrait être ;* et à Charles Monselet. M. Octave Uzanne a écrit les deux articles. Illustrations hors texte : *Une vente sous Charles VI; Une vente à l'Hôtel Drouot* en 1892 : deux planches gravées en relief d'après des compositions originales de Pierre Vidal. — *Une vente sous Louis XIV au quai de la Ferraille; Une vente à l'Hôtel Bullion* : deux gravures à l'eau-forte par François Courboin, d'après les dessins de Vidal. Dans le texte : quinze dessins sur l'Hôtel Drouot et six portraits de Monselet à différents âges de sa vie. — Le tome II (7me livraison, juillet) s'ouvre sur un frontispice à l'eau-forte par Félix Valloton, d'après un tableau de Giovani Bellini : *La Cieca Fortuna.* Ce numéro est dévolu à Victor Hugo, dont il reproduit, hors texte et en couleurs, quatre dessins inédits, et dans le texte quinze dessins, plume et crayon, gravés sur bois et en gravure directe. Outre le curieux article de M. Octave Uzanne : *Victor Hugo par la plume et le crayon, ses notes et croquis de voyage*, la livraison contient un fort judicieux « Paradoxe esthétique » de M. de Saint-Heraye : *Des Encouragements à refuser à la Littérature et aux Arts.* — Vignettes et lettrines nouvelles de MM. H. Mas, A. Séon, Moreno, Viletti, Georges Scott, A. Lynch, etc.

A. V.

La **Revue Générale** (Bruxelles, août), rédigée dans un esprit qui n'est pas le nôtre, ne laisse pas que d'être intéressante. Histoire, voyages, économie politique, questions sociales, sont traités dans cette déjà vieille revue belge avec conscience. A citer : des impressions de voyage de M. Albert Bordeaux, attachantes et toutes baignées de soleil vrai; une étude curieuse sur l'infanticide en Chine, par Mgr. de Harlez, une *Lettre de Paris*, de M. Edouard Trogan, etc.

***

Remarqué dans la **Grande Revue** de Paris et de Saint-Pétersbourg (25 juillet) une spirituelle et « immorale » fantaisie de Romain Coolus : *L'Opinion de ces Dames*, — et d'Albert Lacuzon, sous ce titre : *La Littérature évolutive et les Revues nouvelles*, un article un peu court mais intéressant et exact, préface de notes mensuelles sur le mouvement littéraire et principalement les revues « maudites ».

HERM.

CHOSES D'ART

Musée du Louvre. — Acquisitions nouvelles :

Un portrait de Jules II, bas-relief bronze attribué à Francia.

Une statuette bronze représentant un homme nu (école vénitienne. h. 0,40).

Chez Boussod et Valadon, boulevard Montmartre : des Monet, des Raffaelli, un très beau Carrière, un pastel de Chéret et une pièce plus que rare, unique : un portrait de femme de couleur par Gauguin (Vahine no te Tiare — 1891). C'est, de la série des œuvres tahitiennes de ce maître, le *seul* tableau parvenu, jusqu'à ce jour, en Europe.

Chez le Barc de Boutteville, rue Le Peletier, 47 : des Anquetin, Lautrec, Maurice Denis, Jeanne Jacquemin, Bonnard, Bernard, Van Gogh, Vogler, Cross, Petitjean, Angrand, Ibels, Fournon, Vuillard, Sérusier, Gauguin, Lucien Pissarro, Cuvelier, et, sous les espèces d'un éventail et d'un paravent, les rêves sous-marins et ithyphalliques de Mlle H. Enneïrda.

Panoramas. — Avenue Daumesnil va s'ouvrir le panorama des Alpes Bernoises, par les peintres Auguste Baud-Bovy, Furet et Burnand. C'est la première fois que le mot « panorama » mérite d'être associé au mot « art ». La part de M. Baud-Bovy dans cette œuvre considérable est la plus importante et la plus belle. M. Furet a des qualités rares de délicat coloriste. M. Burnand fait oublier son insuffisance de paysagiste par des qualités d'animalier.

G.-A. A.

A voir :

Sur les murs : une fort belle affiche de Forain, du Forain idéalisé, du Forain raphaélesque, — amusant de couleur, dans sa sobriété, et quel merveilleux dessin !

On organisa à Bruxelles, au palais du Cinquantenaire, une exposition de la collection Van Branteghem, coupes, vases grecs, statuettes de Tanagra. Voici ce qu'en dit une revue belge, *Floréal* :

« Splendides par leurs formes mêmes, les coupes que rehaussent des peintures débordantes de beauté et de vie ! Inoubliables, ces lécythes blancs où chantent les plus fuyantes nuances.... Et les Tanagra ! Voyez, par exemple, le groupe intitulé *Silène et nymphe sur une kliné;* où trouver dans l'art contemporain quelque chose d'à la fois plus chaste et plus voluptueux ? Ces *Deux jeunes femmes sur un sarcophage* ne sont-elles tout l'amour et toute la grâce ; la *Jeune mère montrant le sein à son enfant* ne le fait-elle avec un geste unique découvrant tout le suprême et doux bonheur de la maternité ; dans le *Jeu de l'ephredismos* — comme le mouvement est harmonieux et prompt ! et la *Joueuse de lyre couchée sur un rocher* ne surpasse-t-elle les plus belles conceptions de M. Burne Jones ?

Telles de ces statuettes — notamment la *Danseuse voilée*,

la *Jeune fille à la colonne* et surtout une *Psyché aux ailes de papillon*, ont conservé dans leurs plis les miraculeuses couleurs que choyaient les artistes d'alors. Combien peu, vraiment, les reproductions modernes rappellent ces verts lointains et ces roses mourants !... »

R. G.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Le Latin Mystique.

L'ouvrage de M. Remy de Gourmont paraîtra le 20 septembre. La souscription sera close à cette date, à partir de laquelle l'exemplaire ordinaire se vendra 12 francs et les exemplaires de luxe (en très petit nombre d'ailleurs) à divers prix majorés. Le volume comptera 50 pages de plus qu'il n'avait été annoncé, soit environ 370 au lieu de 320. Nous récapitulons ci-dessous les souscriptions qui nous sont parvenues, et, en cas d'erreur ou d'omission, nous prions qu'on veuille bien nous en avertir sans retard.

Exemplaires sur papier au gré du souscripteur (à 40 fr.) : MM. Pierre Quillard, Octave Mirbeau, Mme B. de Courrière.

Exemplaires pourpre-cardinalice (à 35 fr.) : MM. Jules Renard, François Coulon, Marpon et Flammarion (2 ex., dont 1 pour la librairie Marpon et Flammarion, H. Aubertin et Cie, de Marseille), Henry Hornbostel.

Exemplaires violet-évêque (à 30 fr.) : MM. Pigeon (pour M. le Dr Monnereau), Meilheurat des Pruraux, Francis Poictevin, Alfred T. Swann, Jules Méry, Marcel Boulenger, Marpon et Flammarion (pour maison de Marseille).

Exemplaires Hollande (à 20 fr.) : MM. A.-Ferdinand Herold, Gaston Danville, Jean Richepin, Ernest Chausson, Per Lamm, Mme H. de Bonnières.

Exemlaires papier teinté (à 10 fr.) : MM. l'abbé Mugnier (2 ex.), Saint-Pol-Roux, P.-N. Roinard, Georges Landry, Alfred Vallette, Frederick Serrien, Jules Lemaître, de La Rochefoucauld, Maurice Maeterlinck, Defrenne, Courtin, Paul Mariéton, Emile Blémont, Paul Leclercq, G. de la Panouse, Théodore Child, R. Friebels, Alphonse Diepenbrock (2 ex.), Georges Rochegrosse, Georges Bonnamour, Albert Savine, Le Barc de Boutteville, Joseph C. du Parc, Louis de Saint-Jacques, Antonio de Oliveira-Soares, Lamertin, Raoul Minhar, L. Michelot, Antonin Bunand, G. Maurevert, Ary Prins, A Landry, Paul Poujaud, André Fontainas, Firmin Boissin, Vittorio Pica, Edouard Dubus, L. Ponet, Raymond Bonheur, P.-H.-G. Schultze, Hugues Rebell, Olivier de Gourmont, Stuart Merrill, Jonathan Sturges, Jean Lorrain, Gaulon, Albert Samain, Hugh Stewart, Edmond Bigaud-Kaire, A. Demare, Gabriel Vicaire, J.-Camille Chaigneau, Paul Desjardins, Maurice Barrès, Joseph Declareuil, Willem Witsen (2 ex.), Jean Casier, Georges Juéry, R. Génestal, Pierre-M. Olin, Paul Gérardy, Laurent Tailhade, François Alicot,

L.-P. de Brinn'Gaubast, Louis Dumur, Remi Pamart, Gaston Lesaulx, Maurice Le Blond, Auguste Vermeylen, l'abbé Lefoulon, P.-M. Armaing, Eugène Rouart, Henry Gauthier-Villars, Ch. Andry, Jules Destrée, J. Tible Machado, Louis Denise, Ernest Tissot, Edouard Aude, A. Valdivia, Léon Parson, J. Roumanille, Paul Debrou, Maurice Lacroix, Docteur de Vésian, Paul Dupray, Victor Barrucand, Charles Sluyts, M. Ballin et Jan Verkade.

Léon Cladel. — Léon Cladel est mort le 21 juillet dans sa petite maison de Sèvres. Il était né le 22 mars 1834, à Montauban. Il fut un écrivain trop artiste pour pénétrer dans les masses, mais aucun des lecteurs de notre Recueil n'ignore son œuvre, et point n'est besoin de l'énumérer ici. Nous ne saurions mieux rendre hommage au talent de Léon Cladel qu'en reproduisant les lignes suivantes, extraites du discours que M. Emile Zola, au nom de la Société des Gens de Lettres, prononça au Père-Lachaise :

«..... Pendant les trente années de son dur et glorieux labeur, il est resté fidèle à la terre d'où il était sorti, il a aimé les humbles et les souffrants qu'il avait coudoyés dans sa jeunesse. Ses héros préférés, ce sont les va-nu-pieds des champs et des villes, tous ceux que la vie sociale écrase; ce sont aussi les simples, les grands et les tendres, dont chaque heure, dans la bataille de l'existence, est un héroïsme. Il les prenait parmi le peuple. Il leur soufflait l'âme naïve et forte des foules, il les faisait à son image ; car, même sous l'usure de notre terrible Paris, il avait gardé la simplicité et une tranquille grandeur. Il s'était mis véritablement à part dans notre monde littéraire....

. . . .

« ... Cladel n'a voulu être et n'a été qu'un écrivain. Seulement, être un écrivain, pour lui, exigeait une somme d'efforts surhumains, demandait une vie de conscience et de travail acharné, car il s'était fait du style une idée de haute perfection, hérissée de telles difficultés à vaincre qu'il agonisait à la peine. On raconte qu'il a recommencé, qu'il a récrit des manuscrits jusqu'à trois fois. La poursuite du mot juste le jetait dans des angoisses infinies. Tout devenait un sujet de scrupules, la ponctuation, le rythme des phrases et des alinéas. J'ai connu chez Flaubert ce tourment de la belle prose sonore, parfaite et définitive. Il n'en est pas de plus torturant ni de plus délicieux. Et cela devient d'un grand et superbe exemple, en nos temps de prose bâclée, de journalisme hâtif, d'articles fabriqués a la grosse sur des coins de table.

« Le pis est qu'un si noble labeur n'est presque jamais récompensé du vivant de l'écrivain. Ces œuvres si soignées, si voulues, ne se laissent point aisément pénétrer par la foule. Leur beauté a besoin d'une sorte d'initiation, elles demeurent le culte d'une élite. C'est ce qui fait que Cladel n'a point rencontré les succès retentissants, les acclamations de ce Paris si prompt à s'engouer parfois. Je ne crois pas qu'il en ait souffert, car il avait le cœur solide et haut...

. . . .

« ... N'était-ce point un spectacle fait pour étonner, ces œuvres où il ne glorifiait que les petits et les misérables, et qui n'allaient point à la foule, à l'immense peuple illettré? Seuls, les poètes, les artistes, en sentaient le fin et puissant travail, les difficultés vaincues, la hautaine réussite. Il était un maître, il tenait tout un coin de notre littérature, il avait sa griffe de lion qui marquait chacune de ses pages. Dans cette petite maison de Sèvres, si simple, vivait à l'écart du grand public, adoré des seuls fidèles de la parfaite littérature, un des écrivains les plus personnels et les plus probes de la seconde moitié de ce siècle. »

Léon Cladel avait de grandes sympathies et de ferventes admirations parmi la jeunesse lettrée. Mais pourquoi des gens qui n'en avaient point reçu mandat — et des moins autorisés — ont-ils à propos de cette mort parlé ou écrit *au nom* de la jeunesse littéraire? Nous désavouons véhémentement les inepties dont ils composèrent leurs maladroits panégyriques.

---

18 août.

Mon cher Vallette,

Ceux qui ont lu ma bibliographie sur *Comic-Salon* savent avec quelle politesse, et quelle indulgence aussi, j'ai traité la personne de M. Willy. Ces quelques lignes m'ont valu des insultes de la part de ce monsieur. Supposant qu'il avait contre moi quelque haine et qu'en tout cela il ne cherchait qu'une affaire, P.-N. Roinard et Albert Aurier, nos amis communs, allèrent lui demander en mon nom soit une rétractation, soit une réparation. Il me refusa l'une et l'autre, s'expliquant dans une lettre à mes témoins, laquelle est un surcroît d'offense et contient, entre autres passages, celui-ci : « Les mépris de ce jeune homme n'ayant à mes yeux qu'une importance infinitésimale, j'aurais pu les négliger s'il n'avait cru devoir *choisir*, pour y loger sa première mercuriale, une publication *à laquelle je collabore et précisément un fascicule qui contenait quelques pages signées de mon nom.* »

Jugez, mais passons.

Je laisse aux gens de loyauté et de bonne éducation le soin d'apprécier la conduite de M. Henry Gauthier-Villars dans cette affaire, dont le dénouement a eu lieu dans un poste de police, où procès-verbal fut dressé contre moi pour avoir égaré ma canne dans l'œil bleu de mon trop *timide* adversaire.

Je tenais à dire ces choses. Maintenant, je ne parlerai plus de M. Willy.

Mon cher ami, je vous serre la main.

JULIEN LECLERCQ.

Je n'ai pas ici à prendre parti, mais je trouve dans le passage précité de la lettre de M. Gauthier-Villars aux témoins de M. Leclercq une inexactitude que je dois relever. Le principal grief de M. Gauthier-Villars consiste, d'après cette lettre, en ce que M. Leclercq aurait *choisi*, pour y publier la bibliographie de *Comic-Salon*, un fascicule où lui-même signait un

article. Or, personne ici ne choisit le numéro où insérer tel ou tel compte-rendu de livre : c'est à moi seul qu'incombe ce soin. Je regrette d'ailleurs que M. Gauthier-Villars ait attribué une intention maligne à une simple coïncidence.

A. V.

Léon Bloy publie ces jour-ci à la librairie Demay, rue de Châteaudun, 21, *Le Salut par les Juifs.* Cette œuvre, malgré son titre, n'est pas douce aux Juifs, et ne l'est guère aux catholiques. Avec son audace isaïque, Bloy y annonce la venue du Paraclet, c'est-à-dire du salut, lequel doit issir de la race qui donna au monde son premier Sauveur.

M. Charles Chincholle auteur de pantomimes, voilà qui est assez inattendu. Le théâtre de l'Ermitage, à la Fête Franco-Russe, en a pourtant représenté une, *Pierrotin*, de sujet point rebattu, de motifs souvent puérils mais non sans grâce. D'ailleurs, point de Colombine : simplement Pierrot et Pierrotin, son frère, — ou son fils. Car Pierrot ayant trouvé un gros œuf, le couve.... de passes magnétiques, et Pierrotin brise sa coquille et en sort tout vêtu — comme Riquet à la Houppe vint tout barbu au monde. Pierrot lui donne la becquée, lui apprend à marcher, l'initie aux joies de l'existence, et finalement l'enseigne si bien dans l'art de faire la fête que Pierrotin en meurt ; et son âme s'envole au ciel, ou en enfer, symbolysée par un pierrot pour de vrai, en chair et en plumes. Mlle Maguéra et M. Paul Franck ont mimé ce dŭo avec beaucoup de charme, accompagnés au piano, sur une agréable musique écrite par Mlle Maguéra, par l'excellent musicien Hirlemann.

Un monument va être élevé à Charles Baudelaire au cimetière Montparnasse. Il sera exécuté par Auguste Rodin. Un comité, présidé par M. Leconte de Lisle, est constitué à l'effet de recevoir les souscriptions et de diriger la publication d'un volume qui portera ce titre : *Le Tombeau de Charles Baudelaire*, et sera vendu au profit de l'œuvre.

La livraison des *Essais d'Art Libre* à paraitre le 15 septembre se composera de *Lilith*, par Remy de Gourmont ; ce numéro, de 100 pages environ, se vendra 1 fr. Il sera fait de *Lilith* un tirage à petit nombre sur divers papiers de luxe. — Les *Essais d'Art Libre* se proposent de publier successivement, de mois en mois et dans les mêmes conditions : un volume de poésies, par Albert Samain ; *La Légende Rouge* et *Le Cantique des Cantiques* (l'interprétation donnée l'année dernière au Théâtre d'Art), par P.-N. Roinard ; *Les Esclaves*, par Edmond Coutances ; *Vieux Saxe*, par Henri Mazel ; *Pour le Beau*, par Alphonse Germain ; *Irénée*, par G.-Albert Aurier.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — TÉLÉPHONE.



UNE LETTRE

Paris, 4 septembre 1892.

Mon cher Monsieur Vallette !

Vous me fîtes jadis l'honneur de publier dans le *Mercure de France* — où mon nom a encore été cité maintes fois depuis lors — une très noble et très généreuse étude de Monsieur G.-A. Aurier sur les quelques œuvres que j'exposai pour la première fois à Paris.

C'est ce dont je me réclame aujourd'hui pour vous demander exceptionnellement la faveur de répondre par quelques indispensables remarques à un article de Monsieur William Ritter sur mon grand ami Léon Bloy.

Ne croyez nullement que j'aie l'intention de relever les jugements *littéraires* portés sur le génial écrivain dans votre revue. — C'est un rôle que peut seul ambitionner un littérateur et qu'il serait plus que présomptueux de la part d'un pauvre peintre de vouloir assumer.

Monsieur Ritter lui-même ne fait-il pas précéder chacune de ses appréciations d'un préalable et assez inutile aveu de sa « totale incompréhension » ?...

Il devient donc tout à fait puéril de la part de n'importe qui, n'est-ce pas ? d'entreprendre cette tâche ingrate.

Mais il y a ceci.

A l'époque où Monsieur William Ritter reçut

de Léon Bloy l'accueil aimable dont il ne profite que pour divulguer je ne sais quelle « atroce misère »! et quel « croupissement » (!!!) (imaginaire, hélas!), j'étais le familier et le commensal de Léon Bloy depuis plus d'un an.

Je me plais même à vous avouer, puisque la joyeuse occasion s'en présente, que c'est grâce, exclusivement, au séjour charmant et réconfortant que je trouvai auprès de lui et parmi les siens que je dois la santé dont je jouis à l'heure actuelle, au grand étonnement de mes innombrables *amis*, — soit dit sans offenser personne!

Je ne puis donc me défendre d'une indignation profonde et d'un grand étonnement, en constatant que Monsieur Ritter — sous prétexte de critique littéraire! — vient aujourd'hui, au mépris du plus élémentaire respect humain et de toute vérité, accréditer la sotte et fausse légende qu'il nous donne dans le *Mercure*.

Non! Mille fois non! Léon Bloy n'a jamais été, ainsi que Monsieur Ritter a l'impudence de le dire, un « *fou* sublime » (!) autour duquel les touristes de la littérature suisse ou autre peuvent à leur gré venir « tourner » dans sa propre maison, et il n'a que faire de leur « admiration » obtuse et de leur injurieuse « compassion ».

Il n'attend pas « qu'une cause veuille de lui », et, quoi qu'en pense encore Monsieur Ritter, il n'est nullement en « disponibilité », ce « héros »!...

S'il se réfugie volontairement dans la plus farouche solitude, c'est pour en faire l'intimité plus délicieuse et la rendre impénétrable au mufle ambiant ou au cynisme des reporters. Plein du plus absolu mépris pour toute popularité — que la plupart de ses ennemis ne doivent qu'à la prostitution de leur cœur et de leur esprit — il y travaille à de hautes et glorieuses œuvres auxquelles il a depuis longtemps consacré sa vaillante vie. Monsieur Ritter nous apprend que Léon Bloy n'a aucune « mission »! S'il osait dire

cela de Dubrujeaud ou de lui-même, par exemple, je trouverais encore cette arbitraire opinion de la plus effrayante témérité !

Qu'il soit du moins bien certain que les amis de Léon Bloy et lui-même ne méprisent rien plus que les outrecuidants imbéciles qui s'avisent de lui donner des conseils (entre autre celui d'écrire pour *« les jeunes filles »*, fussent-elles « nobles » !), après lui avoir donné le spectacle écœurant de la plus inepte et de la plus révoltante trahison dès qu'ils sont sortis de chez lui !...

Le plus d'écho que vous pourriez donner, mon cher Monsieur Vallette, à cette protestation que je considère comme un devoir personnel, je vous le revaudrais en amitié et en reconnaissance très profonde.

Votre dévoué,

HENRY DE GROUX.
15, avenue Frochot.



LE SALUT PAR LES JUIFS (1)

(Fragments)

Quod scripsi, scripsi.
Pilate.

L'ARGENT

. . . .

IX

Patience ! Écoutez ceci, vous les pauvres gens pour qui Jésus a voulu souffrir.

Si quelque fanatique de ma prose pouvait un jour être suscité, le malheureux dénicherait peut-être, avec le secours du ciel, les lignes suivantes, aussi parfaitement ignorées, j'imagine, que la page citée plus haut :

« On a fort écrit sur l'argent. Les politiques, les économistes, les moralistes, les psychologues et les mystagogues s'y sont épuisés. Mais je ne remarque pas qu'aucun d'eux ait jamais exprimé la sensation de *mystère* que dégage ce mot étonnant.

« L'exégèse biblique a relevé cette particularité notable que, dans les Livres sacrés, le mot Argent est synonyme et figuratif de la vivante Parole de Dieu (2). D'où découle cette conséquence que les Juifs dépositaires anciens de cette Parole, qu'ils ont fini par crucifier quand elle est devenue la Chair de l'Homme, en ont retenu, postérieurement à leur déchéance, le *simulacre*, pour accomplir leur destin et ne pas errer sans vocation sur la terre.

---

(1) Nous offrons à nos lecteurs quelques chapitres de ce nouveau livre de Léon Bloy, dont l'auteur a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles et qui paraît cette semaine à la librairie Adrien Demay, 21, rue de Châteaudun (1 vol. in-8°). Nous ne citons point la conclusion assez inattendue de l'ouvrage, et qu'on lira — avec stupéfaction.
N. D. L. R.

(2) Ps. 11, 7

« C'est donc en vertu d'un décret divin qu'ils posséderaient, n'importe comment, la plus large part des biens de ce monde. Grande joie pour eux ! mais qu'en font-ils ? » (1)

Ce qu'ils font de l'argent, je vais vous le dire, ils le *crucifient*.

Je demande pardon pour cette expression assez généralement inusitée, je crois, mais qui n'est pas plus extravagante, si on y regarde bien, que cette autre : « Manger de l'argent », dont la monstruosité *réelle*, divulguée, ferait expirer d'effroi les innombrables humains qui l'utilisent.

J'ai dit exactement ce que je voulais dire. Ils le crucifient, parce que c'est la manière juive d'exterminer ce qui est divin.

Les symboles et les paraboles du Saint Livre *sont* pour toujours, l'Église, infaillible, n'ayant pas plus raturé les figures qu'elle n'a congédié les prophéties. C'est l'éternité seulement qui a leur mesure, et les Juifs ayant égorgé le Verbe fait chair, après l'avoir très jalousement gardé, aussi longtemps qu'il n'éclatait pas à leurs yeux charnels, épousèrent à leur insu l'effroyable pénitence d'être fixés à jamais dans leur sacrilège et de continuer avec rage sur l'indestructible Symbole ce qu'ils avaient accompli sur la chair passible du vrai Dieu.

Crucifier l'argent ? Mais quoi ! c'est l'exalter sur la potence ainsi qu'un voleur ; c'est le dresser, le mettre en haut, l'*isoler* du Pauvre dont il est précisément la substance !...

Le Verbe, la Chair, l'Argent, le Pauvre... Idées analogues, mots consubstantiels qui désignent en commun Notre Seigneur Jésus-Christ dans le langage que l'Esprit Saint a parlé.

Car, sitôt qu'on touche à l'une ou l'autre de ces effrayantes Images, qui sont si nombreuses, elles accourent toutes à la fois et mugissent de tous

(1) *Christophe Colomb devant les Taureaux*, p. 108.

les côtés comme des torrents qui se hâteraient en bondissant vers un groupe unique et central.

C'est moi ! crie chacune d'elles.

— C'est moi, l'Argent, qui suis le Verbe de Dieu, le Sauveur du monde ! C'est moi qui suis la Voie, la Vérité, la Vie, le Père du siècle futur !...

— C'est moi, le Verbe, qui suis l'Argent, la Résurrection, le Dieu fort, le très bon Vin, le Pain vivant, la Pierre angulaire !...

— C'est moi, la Chair, la chair débile, qui suis pourtant la voie des Anges, la Pureté des Vierges, l'Agneau des agonisants et le bon Pasteur des morts !...

— Et c'est moi toujours, moi le Pauvre, le Père des pauvres, qui suis le Trésor des fidèles, trésor de vermine et d'abjection, en même temps que le Roi des Patriarches et la Force des Martyrs ! C'est bien moi qui suis l'Esclave, le Conspué, l'Humilié, le Lépreux, le Mendiant horrible dont tous les Prophètes ont parlé... et le Créateur des voies lactées et des nébuleuses, par-dessus le marché !

Mais qui donc pourrait avoir des pensées dignes de tels objets ?

. . . .

XX

Les désolations et les terreurs de l'Évangile étaient ambiantes à tel point pour ces bonnes gens d'autrefois, que leur aversion à l'égard des Juifs empruntait à la nature même de leur sensibilité quelque chose de prophétique.

Non seulement les Juifs avaient crucifié Jésus ; que dis-je ? non seulement ils le crucifiaient actuellement devant eux, mais encore ils refusaient de *le faire descendre de sa Croix en croyant en lui*.

Car tous les mots du Texte sont vivants.

Pour ces âmes profondes et amoureuses, il ne pouvait être question de rhétorique ou de vaine

littérature, quand il s'agissait de la Parole de Dieu.

Les faiseurs de livres, qui ont tout dilapidé, dormaient encore dans les limbes des maternités futures, et l'horreur eût été grande, si quelqu'un s'était avisé de supposer que l'Esprit Saint avait pu raconter une anecdote ou relater un incident accessoire, élagable sans inconvénient.

On ne trouvait pas, dans le Livre, une syllabe qui ne se rapportât, en même temps, au passé et à l'avenir, au Créateur et aux créatures, à l'abîme d'en haut et d'en bas, — enveloppant tous les mondes à la fois d'un unique éclair, comme le tournoyant esprit de l'Ecclésiaste qui « passe en considérant les univers *in circuitu*, et qui revient en ses propres cercles ».

Ce fut d'ailleurs, à toute époque, l'infaillible pensée de l'Eglise qui retranche d'elle, ainsi qu'un membre pourri, quiconque touche à cette Arche sainte remplie de tonnerres : la Révélation par les Ecritures, — éternellement *actuelle* au sens historique et *universelle*, absolument, au sens des symboles.

En d'autres termes, la Parole divine est infinie, absolue, irrévocable de toute manière, *itérative* surtout, prodigieusement, *car Dieu ne peut parler que de Lui-même.*

Ces âmes simples étaient donc « raisonnablement » persuadées que la Raillerie juive, consignée par les deux premiers évangélistes, n'est rien moins qu'une échéance prophétique de l'histoire de Dieu racontée par Dieu, et leur instinct les avertissait que le « Règne terrestre » du Crucifié et la fin glorieuse de son permanent Supplice dépendaient, en quelque inexprimable façon, de la bonne volonté de ces infidèles.

XXI

Or, leur volonté, précisément, était infernale. Ces maudits se savaient puissants et leur détestable joie consistait à retarder indéfiniment ce

Règne glorieux attendu par les captifs, en éternisant la Victime.

Le Salut de tous les peuples était, par leur malice, diaboliquement *suspendu*, — au sens figuré comme au sens propre, — et celui des Apôtres qui avait été pharisien et qui comprenait sans doute ces choses mieux que personne, s'était vu forcé d'avouer qu'on n'était sauvé qu'« en espérance », rien qu'en espérance, et qu'il fallait encore attendre la Rédemption, en exhalant, avec le dolent Esprit du Seigneur, des « gémissements inénarrables ». (1)

Le refus de ces canailles immobilisait effroyablement, par minutes et par secondes, les plus rapides épisodes et toutes les péripéties de la Passion.

Le fétide Judas baisait toujours son Maître au Jardin, et le déplorable *fils de la Colombe*, Simon-Pierre, ne s'arrêtait plus de le renier en « se chauffant » au Vestibule.

Crachats, Soufflets, Meurtrissures pleuvaient sans interruption ni merci, en même temps que le vacarme des Injures et le fracas surnaturel des *Cinq mille* Coups de lanières plombées, mentionnés par la tradition, retentissaient plus horriblement que jamais, grossis et multipliés par tous les échos de la Douleur de la terre, comme le carillon des ouragans.

Sous le haut portique d'une colossale demeure d'où semblaient sortir les ténèbres, le morose Pilate se lavait les mains depuis mille ans et songeait sans doute à se les laver mille ans encore, pour savoir s'il n'obtiendrait pas de quelque océan ce qu'il avait inutilement espéré de tous les fleuves.

Et devant ce juge oblique, l'impardonnable Couronne, l'authentique « Buisson de feu » qui coiffait le Fils de la Vierge, enfonçait toujours ses pointes atroces dans le Chef divin du Supplicié

(1) *S. Paul aux Romains*, chap. 8.

que le travail des flagellateurs avait fait brûlant comme un tison.

L'énorme cri des tueurs de Dieu grondait plus fort que le rugissement obstiné d'une cataracte, aggravé par la voie plaintive des agneaux destinés à l'immolation pascale, qu'on entendait à chaque instant du côté de la Piscine probatique...

Et cette Croix de démence, le clouement et le déclouement du Christ, ses langueurs inexprimables et les Sept Paroles qu'il prononça, la Station de la Mère et cette Mort d'entre les morts qui épouvanta le soleil pendant trois heures ; tous les détails enfin de cette ribote scandaleuse de tortures dont le seul pressentiment consume les extatiques, étaient impitoyablement distincts et discernables, fixés à jamais dans le temps et dans l'espace, ankylosés par un infrangible vouloir.

« *Descendat* NUNC *de cruce*... Qu'il descende *maintenant* de sa croix et nous croirons en lui. Destructeur du temple de Dieu, sauve-toi toi-même. » Il n'y avait pas à sortir de cet ultimat. Rien ne finissait parce que rien ne pouvait finir et que les choses finissantes renaissaient aussitôt partout.

On saignait avec Jésus, on était criblé de ses plaies, on agonisait de sa soif, on était souffleté à tour de bras, en même temps que Sa Majesté sacrée, par toute la racaille de Jérusalem, et les enfants même qui n'étaient pas nés tressaillaient d'horreur dans le ventre de leurs mères, quand on entendait le Marteau du Vendredi Saint.

Les laboureurs sanglotants allumaient alors de pauvres flambeaux dans les sillons de la terre, pour que cette nourrice des malheureux ne fût pas infécondée par l'inondation des ténèbres qui s'épandaient du haut du Calvaire, ainsi qu'un interminable panache noir, au moment du Dernier Soupir.

C'était, en ce jour, le grand Interdit de la compassion et du tremblement. Les oiseaux migra-

teurs et les fauves habitants des bois s'étonnaient de voir les hommes si tristes, et les animaux sans colère suaient d'angoisse au fond des étables en entendant pleurer leurs pasteurs.

Les chrétiens à l'image d'un Dieu Très Haut descendu si bas, se reprochaient avec amertume de l'avoir fait à leur ressemblance et craignaient de regarder le plafond des cieux...

Depuis les Matines du Jeudi *absolu* jusqu'à l'immense alléluia de la Résurrection, le monde était livide et silencieux, artères liées, forces percluses, « chef languide et cœur dolent ». Arbitraire absolu de la Pénitence. Une seule porte lugubre environnée de pâles monstres accusateurs était entr'ouverte pour aller à Dieu. Les vitraux éclatants s'éteignaient. Les bonnes cloches ne tintaient plus. C'était à peine si on avait l'audace de naître et on n'osait presque plus mourir.

Vainement on s'efforçait de consoler la Vierge aux Epées dont les yeux brûlés de larmes ressemblaient à deux soleils morts. Cette Face maternelle, qui paraissait exiler tout réconfort, était devenue un volcan d'effroi et jetait par terre les multitudes...

« Qu'il descende ! hurlaient toujours les chacals de la Synagogue. — Pourquoi donc, ô Israël? Est-ce pour le dévorer, ce nouveau Joseph engendré dans ta vieillesse, à qui tu as fait une si belle robe de pourpre (1) et que voici dans les bras en croix de cette Rachel immobile qu'on ne peut pas consoler?

. . . .

XXV

Je n'ai certes pas lieu de supposer que les chrétiens du Moyen Age possédaient, en général, de si transcendantes aperceptions sur Dieu et sur Sa Parole. Mais n'ayant pas vu le dix-septième siècle ni la Compagnie de Jésus, ils étaient simples, et

(1) *Genèse*, chap. 37, v. 3.

lorsqu'ils ne croyaient pas d'une âme amoureuse, ils croyaient tout de même d'un cœur tremblant, comme il est écrit des démons (1), — et c'était assez pour qu'ils devinassent au moins quelque chose, pour que leurs craintes ou leurs espoirs allassent plus loin que les horizons de cheptel entrevus par les somnolents bestiaux de la piété contemporaine.

« Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée », entendit un jour la visionnaire sublime de Foligno. Ce naïf mot raconte l'histoire de plusieurs centaines de millions de cœurs.

La religion n'était pas risible alors et la Vie divine aperçue partout était, pour ces simples gens, la chose du monde la plus sérieuse, la plus péremptoire.

Il est parlé dans l'Évangile d'un certain Simon de Cyrène que les Juifs contraignirent à porter la croix avec Jésus qui succombait sous le fardeau. La tradition nous apprend que c'était un homme pauvre et pitoyable qui voulut, aussitôt après, devenir chrétien pour avoir le droit de pleurer sur lui-même en se souvenant de la Victime dont il avait eu la gloire de partager l'ignominie.

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'un tel adjoint du Rédempteur mortifié est une évidente préfiguration de ce Moyen Age plein de potences et de basiliques (2), plein de ténèbres et d'épées sanglantes, plein de sanglots et de prières, qui, durant l'espace de mille années, mit sur ses épaules tout ce qu'il put de l'immense Croix, — cheminant ainsi dans les vallons noirs et sur les collines douloureuses, élevant ses fils pour la même angoisse, et ne se couchant sous la terre que lorsqu'ils avaient assez grandi pour substituer aisément leur compatissance à la sienne ?

Prodigieuse, inlassable résignation !

---

(1) *St Jacques*, chap. 2, v. 19.
(2) Paul Verlaine.

Point de pain quelquefois, et jamais de repos ;
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
— C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Ah ! La Fontaine s'est trompé. Ce n'était pas un *fagot* que les bûcherons priaient la Mort de les aider à remettre sur leurs épaules.

C'était le Bois du Salut du monde, l'« Espérance unique » du genre humain que les Juifs les forçaient impitoyablement à porter.

Ils ne disaient jamais non, bien qu'ils fussent exterminés de fatigues, enveloppés dans un perpétuel brouillard de misères, et si, parfois, ils se ruaient contre les perfides, c'était, comme je l'ai dit, parce que ceux-ci refusaient de mettre fin aux langueurs du Christ ; — sentiment d'une tendresse ineffable que personne jamais ne comprendra plus !

. . . .

XXVIII

Je sais trop combien doit paraître absurde, monstrueux et blasphématoire de supposer un antagonisme quelconque au sein même de la Trinité ; mais il n'est pas possible de *pressentir* autrement l'inexprimable destinée des Juifs, et quand on parle amoureusement de Dieu, tous les mots humains ressemblent à des lions devenus aveugles et qui chercheraient une source dans le désert.

Il s'agit bien vraiment d'une rivalité pouvant être conçue par des hommes !

Tous les viols imaginables de ce qu'on est convenu d'appeler la Raison peuvent être acceptés d'un *Dieu qui souffre*, et quand on songe à ce qu'il faut croire pour être seulement un misérable chien de chrétien, ce n'est pas un très grand effort de conjecturer par surcroît « une sorte d'impuis-

sance divine *provisoirement* concertée entre la Miséricorde et la Justice en vue de quelque ineffable récupération de Substance dilapidée par l'Amour » (1).

Puisqu'on nous enseigne, dès le commencement de la vie, que nous fûmes créés à la ressemblance de Dieu, est-il donc si difficile de présumer bonnement, comme autrefois, qu'il doit y avoir, dans l'Essence impénétrable, quelque chose de correspondant à nous, *sans péché*, et que le synoptique désolant des troubles humains n'est qu'un reflet ténébreux des inexprimables conflagrations de la Lumière ?

S'il existe au monde un fait notoire vérifié par l'expérience la plus rectiligne, c'est l'impossibilité d'assortir et d'atteler efficacement l'Amour avec la Sagesse. Les deux incompatibles chevaux de ton char funèbre s'entre-dévorent depuis toujours, ô identique Humanité !... Que celui qui peut comprendre, comprenne ; mais, assurément, c'est là que se cache le Secret de Dieu.

Et voici maintenant que, du fond des hypogées de la mémoire, me revient un apologue sublime d'Ernest Hello sur la Gloire et la Justice, — réduplicatives appellations de ces deux antagonistes éternels.

Cette *parabole* étonnante, qui ne fut peut-être jamais écrite et que l'auteur, vraisemblablement, n'eût pas osé publier, je la livre de bon cœur, telle à peu près qu'il me la conta lui-même, quelques années avant de mourir.

Le Juge vient à son heure que nul ne connaît. A son approche, les morts ressuscitent, les montagnes tremblent, les océans se dessèchent, les fleuves s'envolent, les métaux entrent en fusion, les plantes et les animaux disparaissent ; les étoiles accourues du fond des cieux montent les unes sur les autres pour assister à la Séparation des bons

(1) *Le Désespéré*, page 51.

d'avec les méchants. L'épouvante humaine est au-delà de ce qui peut être pensé.

« — J'ai eu faim et vous ne M'avez pas donné à manger; J'ai eu soif et vous ne M'avez pas donné à boire; J'étais étranger et vous ne M'avez pas accueilli; J'étais nu et vous ne M'avez pas vêtu; J'étais malade et captif et vous ne M'avez pas visité... » (1)

C'est tout le Jugement,—effroyablement infaillible, effroyablement sans appel.

Enfin, un homme se présente, un être horrible, noir de blasphème et d'iniquités.

C'est le seul qui n'ait pas eu peur.

C'est celui-là et non pas un autre qui fut maudit des malédictions du ciel, maudit des malédictions de la terre, maudit des malédictions de l'abîme d'en bas. C'est pour lui que la malédiction descendit jusqu'au centre du globe pour y allumer la colère qui devait dormir jusqu'au Jour des grandes Assises.

C'est lui qui fut maudit par les cris du Pauvre, plus terribles que les rugissements des volcans, et les corbeaux des torrents ont affirmé aux cailloux roulés dans le lit des fleuves qu'il était vraiment maudit par tous les souffles qui passaient sur les champs en fleurs.

Il fut maudit par l'écume blanche des vagues exaltées dans la tempête, par la sérénité du ciel bleu, par la Douceur et la Splendeur, et maudit enfin par la fumée qui sort des chaumières à l'heure du repas des très humbles gens.

Et comme tout cela n'était rien encore, il fut maudit dans son infâme cœur, maudit par Celui qui a besoin, *éternellement* besoin, et que jamais il ne secourut.

Il se nomme peut-être Judas, mais les Séraphins qui sont les plus grands des Anges ne pourraient pas prononcer son *nom*.

---

(1) *S.Matthieu*, chap. 25.

Il a l'air de marcher dans une colonne de bronze.

Rien ne le sauverait. Ni les supplications de Marie, ni les bras en croix de tous les Martyrs, ni les ailes éployées des Chérubins ou des Trônes... Il est donc damné, et de quelle damnation !

— *J'en appelle !* dit-il.

Il en appelle!... A ce mot inouï les astres s'éteignent, les monts descendent sous les mers, la Face même du Juge s'obscurcit. Les univers sont éclairés par la seule Croix de Feu.

— A qui donc en appelles-tu de Mon Jugement? demande à ce réprouvé Notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est alors que dans le silence infini de la Création, le Maudit profère cette réponse :

— *J'en appelle* DE TA JUSTICE A TA GLOIRE!

. . . .

LÉON BLOY.



BALLADE PARNASSIENNE

EN FAVEUR DE MONSIEUR JEAN RAMEAU.

« Et, pour comble d'horreur, les animaux parlèrent. »
L'abbé Delille.

Chœurs déchaînés sur l'Oréas neigeuse,
Faune velu, Thyade aux jeunes flancs,
Vous qui menez la cordace orageuse
De l'antre humide aux pics étincelants
Et qui, le soir, par les taillis hurlants,
Crucifiez de vos belles morsures
La chair du faon et des louves; peu sûres
Bacchantes, je chanterai sous l'ormeau
Notre Rameau franc de toutes luxures :
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

Rameau n'a point la mine avantageuse
Qu'aux seuls gandins prêtent les bons merlans.
Hispide, avec une boule rageuse,
Il *va-t-en ville* exhiber ses talents
Et naqueter pourboires, en gants blancs.
Doux locatis, il hume les rinçures
Du faux moët, des bavaroises sures
Et des orgeats où trempe un chalumeau.
Quelque blanc d'œuf a verni ses chaussures :
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

Muse des Bois, sonore Voyageuse,
Oncques n'ouïs ce Rameau plein d'élans
Crier d'amour quand fleurit Bételgeuze.
Mais comme il a votre âme, goëlands (1),

(1) Telle est, à ce qu'il prétend, l'âme ordinaire de M. Paul Bourget, auquel nous sommes heureux de restituer sa belle expression. Cela dépasse fort, à ce qu'il nous semble, Maurice Barrès et fait deviner presque M. Pierre Loti. — L. T.

Son vœu chérit les animaux bêlants :
Enfantelets, porcelets, moutons, ures.
Tel palabrait, en dépit des censures,
L'engastrimythe Ursus avec Homo ;
Tel, ô Bourgeois, il émeut vos fressures :
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

ENVOI

Prince au bouclier d'or, qui nous assures
Contre l'ennui fauteur d'âpres blessures,
Que Péladan parle du roi Schlèmo,
Qu'Ohnet soit lu dans les « Poids et Mesures »,
Le meilleur veau, c'est encor Jean Rameau.

GENDELETTRES

Cœur de lapin, ventre de porc, nez de gorille,
Incarnation des plus saumâtres Wishnous,
Némorin-Le-Busard qu'une gale essorille,
Étant un pur gaga, rayonne parmi nous.

Chez Péters, où le veau de truffe et de morille
S'assaisonne pour les journalistes brenoux,
Le chien du commissaire, Arthur Fouinard, brille,
Et le gros Cul-qui-Rit incague ses genoux.

Voici Pompon ! Richard O'Monroy ! Voici même,
Empereur de la sole et Pape de la brême,
L'unique Éphestion, le seul, le maquereau

Qui, pour consolider ses petits bénéfices,
De madame Reingold vendit les orifices,
Et que les ronds-de cuir lisent à leur bureau.

BALLADE

A MOTS COUVERTS DE L'INFANTILE PARAGUANTE

« Hi sunt qui cum mulieribus non
« sunt coinquinati; et in ore eorum non
« est inventum mendacium. »
(*Les SS. Innocents A none*)
« Voici les Bienheureux que la femme
« n'a pas coinquinés; et ce n'est point le
« Mensonge qu'on a trouvé dans leurs
« bouches. »



Calamiteux et menant la « postige »,
Sur le trottoir que Barrès a dompté,
Le camelot secoueur de vertige,
Bardache mais nullement breveté,
Garrulle avec impétuosité.
Journaux, poil à gratter en macédoine,
Préservatifs amoureux pour chanoine,
Que ne vend-il, le ribaud triomphant?
Son « leit-motive » est à charmer idoine :
« Joli cadeau à faire à un enfant. »

Pierre Loti (1), par qui Zola s'afflige,
Baisa les Sarimpis couleur de thé,
Aux négrillons infusa la voltige
Et fit crever quelque jaune beauté
De l'Orénoque ou du Palais d' té.
Mais, pour bailler à son courtaud l'avoine,
Le conjouir et le tirer d'essoine,
Yves est là que l'Institut défend.
Le matelot de cet écrivain coine,
Joli cadeau à faire à un enfant.

Frère Bitard, dont l'avant bras fustige
Plus d'un puceau très bas déculotté,
De Sainte Eglise avère le prestige.
Et Rabaroust, magistrat, fut cité,
Pour l'ingénu de sa lubricité.
Le gros vicaire avec le paillard moine,
Sans bézoard, jayet, ni calcédoine,
Brisent la porte et le mur de refend.
O leurs engins valant tel patrimoine,
Joli cadeau à faire à un enfant.

ENVOI

Prince, d'Argis, cueillant sauge et pivoine,
Chez Henri Laus rencontre Papavoine :
Seigneurs bougrins, sonnez votre olifant !
Le mal de Naple et le feu Saint Antoine,
Joli cadeau à faire à un enfant.

LAURENT TAILHADE.

(1) Académicien et marinier, le plus jeune des Quarante. A le petit travers de raffoler des pseudonymes. Ainsi, on l'appelle *Viaud* sous la Coupole, *Ma chère* à la cour de Roumanie, *Pol Plançon* à l'Opéra, et il taquine l'ivoire, dans le monde, sous le nom du pianiste Dusauthoy. — L.-T.

THOMAS LOVELL BEDDOES

Peu connu en Angleterre de son vivant, presque oublié aujourd'hui, et totalement ignoré en France — où pour la première fois, peut-être, son nom fut imprimé dans le *Mercure*, en novembre 1891 (article de M. Remy de Gourmont), — tel est le sort littéraire de Beddoes. Aussi est-il nécessaire, avant d'analyser son œuvre, de dire succinctement quel homme il fut (1).

I

Thomas Lovell Beddoes vint au monde, le 20 juillet 1803, à Clifton, ville du comté de Gloucester, proche et en aval de Bristol sur l'Avon. A l'âge de six ans, il perdit son père, un chirurgien de quelque notoriété, — et sir Davies Gilbert fut désigné pour lui servir de tuteur. — Sa mère était sœur de Maria Edgeworth, le romancier.

Thomas suivit les cours de l'école de grammaire de Bath, et continua ses études à Charterhouse, où furent composées ses premières poésies, en 1817. Un de ses condisciples rend hommage à son érudition précoce. « Il possédait tous les meilleurs dramaturges anglais, depuis Shakspere, ou avant lui, jusqu'aux pièces du moment », écrit ce témoin des jours d'adolescence, M. C. D. Bevan. Il nous apprend aussi que Beddoes était un « excentrique » et se montrait fort « jaloux de son indépendance »; qu'il se plaisait à imiter les acteurs Kean et Macready. Cet ami a surtout conservé le parfait souvenir d'une remarquable interprétation du *Faust* de Marlowe, par son camarade.

Il reste peu des productions d'extrême jeunesse de Beddoes. On sait le titre d'un roman : *Cynthio and Bugboo*, qu'il détruisit lui-même, et quelques fragments ont été épargnés de sa rapsodie d'*Alfarabi*. Il quitta Charterhouse pour Oxford, où il n'obtint aucun grade universitaire. En revanche, parut en 1821 *The Improvisatore*, son premier volume de vers, dont il rechercha tous les exemplaires pour les brûler. Il agit de même pour *The Bride's Tragedy*, publiée peu de temps après

(1) Ces renseignements biographiques sont empruntés à la remarquable étude de M. Edmond Gosse (*The Poetical Works of Thomas Lovell Beddoes*, Londres, 1890).

et qui eut un certain retentissement dans le monde littéraire.

Depuis, Beddoes ne fit jamais imprimer rien de ce qu'il écrivait. Ses œuvres durent de paraître — après sa mort — au dévouement de M. Thomas Forbes Kelsall, un jeune avocat qui lui avait été présenté lors d'un séjour à Southampton. Les quelques mois passés dans cette ville furent employés à ébaucher deux tragédies jamais achevées : *The Second Brother* et *Torrismond.*

Vers cette époque mourut Shelley, dont Beddoes fut un des premiers et des plus fervents admirateurs. Il s'occupa de réunir les écrits inédits du grand écrivain, — et par ses soins furent publiés les *Posthumous Poems* de Shelley. Beddoes reprit ses travaux personnels. Il commença deux drames romantiques : *Love's Arrow Poisoned* et *The Last Man* (1).

Appelé à Florence auprès de sa mère, gravement malade, il la trouva morte en arrivant. Il demeura quelques semaines en Italie, revint à Clifton avec ses sœurs, et se livra à l'étude de la langue allemande. Sous l'influence des écrivains allemands, Beddoes conçut le projet d'une « tragédie gothique », — et c'est probablement le désir de s'imprégner parfaitement de l'esprit germain qui lui fit entreprendre le voyage d'Allemagne. Il se fixa à Gœttingue, où le savant professeur Blümenbach devint son intime ami. Cédant à ses sollicitations, le littérateur abandonna momentanément son art pour la médecine. Cependant, chaque jour il employa quelques heures à sa tragédie : *The Death's Jest-Book* ...

En 1828, il vint en Angleterre pour conquérir le grade universitaire de M. A. (*Master of Arts*). Après un très court passage à Oxford, dans cette intention, il retourna à Gœttingue, qu'il habita deux ans encore.

Beddoes se retira en Bavière, à Wurzbourg (1831). Il considérait sa tragédie comme terminée et parlait de la livrer au public. Il écrit à ce propos : « Je m'y suis pris à vingt fois pour la bien copier ». Il en avait laissé le manuscrit à son ami Kelsall, qui en surveilla l'impression. Mais celui-ci conseilla quelques modifications à l'auteur... Beddoes connut, à cette époque,

(1) De ce dernier il écrivait que, mené à bonne fin, il pourrait causer « quelque amusement aux hommes et aux ânes » (février 1824).

des révolutionnaires polonais. Il les protégea contre le gouvernement bavarois qui les traquait, — et s'attira pour cet acte généreux de tels ennuis qu'il dut quitter la Bavière. Il gagna Strasbourg, puis Zurich où il se fixa. Par les soins de son professeur et ami Blümenbach, — sa réputation de savant l'avait précédé en Suisse. On lui proposa la chaire d'Anatomie comparée (il était docteur en médecine depuis 1832). Son élection à ce poste ne fut pas ratifiée : on argua de ce qu'il n'avait jamais publié d'ouvrage scientifique, — mais Beddoes estime que des raisons politiques lui valurent cet échec.

Ces années passées à Zurich furent heureuses. Il s'occupa de sciences autant que de littérature, et préparait un recueil poétique : *The Ivory Gate* (la Porte d'ivoire), en même temps qu'il publiait une version allemande d'un ouvrage médical de Grainger.

Nous arrivons à l'année 1839. Une émeute bouleverse Zurich. De sa fenêtre, Beddoes voit s'accomplir le meurtre du ministre Hegetochweiber, un de ses meilleurs amis. Le pays n'est plus sûr pour lui-même — et cependant il y mène une vie si heureusement calme qu'il ajourne de quelques mois son départ, espérant l'apaisement des troubles. En mars 1840, il est obligé de s'enfuir et doit d'avoir la vie sauve à l'aide d'un ancien chef du parti libéral, Jasper, qui favorise son départ furtif.

Le poète parcourt l'Allemagne, passe une année en Angleterre, revient en Suisse, puis se rend à Giessen (1844), où l'attire Liebig, dont il suit les expériences chimiqnes. Beddoes versifie, entre temps, en allemand. Les journaux publient des épigrammes et des odes qu'il ne signe pas, et qu'on n'a pu retrouver... Il revient en Angleterre (août 1846), qu'il habite dix mois durant. Kelsall, dont il est l'hôte, le trouve « excentrique ». Le vrai est que l'écrivain est devenu misanthrope. Il a des heures terribles de crise. C'est ainsi qu'un jour il veut mettre le feu au théâtre de *Drury-Lane*, — avec une *banknote* de cinq livres.

Lassé de tout, Beddoes quitte une fois encore son pays. Il vient à Francfort (1847), où il se lie... d'amitié avec un ouvrier boulanger de 19 ans, nommé Degan. « C'est un joli jeune homme, vêtu d'une blouse bleue, d'expression fine, et qui a dans ses manières une dignité naturelle.... », écrit-il à sa cousine, Miss Zoë King.

Pendant six mois, le poète vit dans un complet isolement, avec Degan ; — entreprend de faire son éducation ; — lui apprend l'anglais *pour qu'il puisse interpréter ses œuvres !* Les deux « amis » vont à Zurich : Beddoes loue un soir le théâtre, où Degan *lui* donne une représentation. Ils voyagent ensemble ; — mais, à Bâle, l'ancien boulanger l'abandonne...

Beddoes, *pris de désespoir*, se porte un coup de rasoir à la jambe droite. A l'hôpital, où on le soigne avec charité, — il arrache les bandages qui garantissent sa plaie, et provoque, de cette façon, une dangereuse infection de gangrène, qui nécessite l'amputation du membre au-dessus du genou.

Sur ces entrefaites, Degan est revenu à Bâle. Beddoes reçoit sa visite ; il reprend goût à la vie ; il se sent heureux ; il écrit et écrit, projette de merveilleux plans pour l'avenir... Dès sa guérison, il partira pour l'Italie, — avec Degan. Celui-ci le quitte une seconde fois — Beddoes s'empoisonne et meurt...

Sur son corps, on trouva une lettre écrite au crayon, par laquelle il laissait tous ses manuscrits à Kelsall « pour qu'il les publiât ou non, suivant qu'il lui semblerait bon ». Beddoes y parle vaguement des raisons qui l'ont poussé au suicide : « La vie était une trop grande misère sur une seule jambe, — et celle-ci mauvaise !.... »

II

Étrange destinée que celle de Beddoes, étrange destinée que n'éclaira pas même un pur et radieux rayon d'amour ! Il semble qu'il soit né *en dehors* du monde ; son existence nomade serait d'ailleurs une preuve suffisante de son inquiétude au milieu des hommes, qui n'étaient pas ses semblables, des paysages, qui n'étaient pas ceux de ses rêves. Et le poète a dû terriblement souffrir de cet isolement dont il avait conscience et qu'il ne put jamais combattre, car sa nature le lui commandait impérieusement : « Je me sens, en une certaine mesure, seul dans le monde, — écrit-il — et j'aimerais rester ainsi, car, d'après les expériences que j'ai faites, je crains d'être *un mauvais conducteur de l'amitié*, une personne pas très aimable.... Pour cela, je dois occuper cette partie du cerveau qui devrait être employée à des attachements imaginaires, — à la poursuite du bien immatériel et immuable... » Il ne connut pas l'amitié, et quand il

crut la trouver, ce fut chez un être absolument inférieur. Ce sentiment eut la violence d'une inexplicable passion, *en dehors* de la nature, — et peut-être fut-elle l'expression même de sa révolte contre cette nature qui lui fut toujours marâtre.

.... M. Taine, après une étude très sommaire (1) où se coudoient Thomas Moore, Cooleridge, Campbell, Southey, etc.., écrit : « Il y en a une trentaine d'autres par derrière, et je crois que de tous les beaux paysages visibles ou imaginables... il n'en est pas un qui leur ait échappé. » Notre poète ne doit pas être compris dans cette « trentaine d'autres », à la suite des quelques-uns précédemment cités. Il est plus haut, pour avoir été un créateur.

Beddoes écrit comme aucun avant lui ne l'avait fait. Avec lui, — dès la disparition de Byron et du grand Shelley, — s'ouvre une voie nouvelle où s'engagera Swinburne, et, après, M. Oscar Wilde. Deux lignes empruntées au poète définissent son esthétique : «.. Nous devons plutôt engendrer que faire revivre, tenter de donner à la littérature de cet âge un esprit et une idiosyncrasie propres, et ne dresser un spectre que pour le contempler et non pour en vivre. » Cette dernière appréciation, appliquée aux romantiques français, serait rigoureusement la condamnation de l'école.

Beddoes est le poète du surnaturel, parce que les choses vues ne l'émurent jamais. Ce monde n'était pas sien, il en créa d'autres, où vivaient des pensées, où luttait l'âme des morts, où les passions, plus fortes que la vie, s'entre-choquaient *au-delà*. On trouve chez lui, constamment, l'affirmation de la survie. Elle le console de ce qu'il souffre. Il l'applique de même aux personnages issus de lui. Aucun d'eux n'est gai, parce que tous le reflètent, — les plaintes de son âme inquiète et les angoisses de son cœur qui cherche à aimer ! Ecoutez sa légende (2) : *The Phantom-Wooer :*

LE FANTÔME-GALANT

Un fantôme, qui aimait une belle Dame, se tenait tou-

(1) HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE. Livre IV : *L'Age moderne, les Idées et les Œuvres.*

(2) Dans la traduction des poésies de Beddoes, nous avons préféré une adaptation presque littérale, avec le souci d'un rhythme rappelant celui des pièces originales.

jours à son chevet, dans l'air stellaire de minuit. Et le fantôme, — avec une douceur qui s'élevait au-dessus des mots de l'amour humain, — qui leurrent ! — se fiançait à son âme.

Douce et douce est leur note empoisonnée,
La note des petits serpents à gosier d'argent.
Ils nichent et reposent dans les crânes moussus,
Toujours chantant : « Meurs, oh ! meurs. »

Mets bas ta chair ! jeune âme, — et viens avec moi dans la quiète tombe, notre séduisant, et doux, et sombre lit. Sous le chaud linceul de plomb, et sous notre couverture de neiges, nous bercera la Terre, ainsi qu'elle tourne !

Chère et chère est leur note empoisonnée,
La note des petits serpents à gosier d'argent.
Ils nichent et reposent dans les crânes moussus,
Toujours chantant : « Meurs, oh ! meurs. »

Et Beddoes, en *toutes* ses poésies, a chanté la gloire de la Mort : le bonheur conquis sûrement par cette échappatoire, ou l'éternelle angoisse pour les méchants, — mais sans jamais rien emprunter à la superstition religieuse. C'est pour lui une loi plus forte que toute volonté, où l'intervention divine (dont il ne parle nulle part d'ailleurs !) est absolument étrangère.

Voici dépeint l'« état de souffrance » en cette poésie : *The Old Ghost :*

Le Vieux Spectre.

Sur la rive, vers un cimetière d'église, marche à grands pas un vieux spectre. Sur lui, — pâle, blafard et las, — les eaux coulent depuis mille ans, ou plus. Et jamais elles n'avaient vu d'Esprit semblable à lui. Solitaire et lugubre, — il doit être le fantôme d'un corps réduit en poussière dans la mer.

Sur les ondes, s'est arrêté le vieux spectre. Et, moqueurs, chantent les vents, — car le spectre sans corps devra pleurer sur la vierge qui, si jeune, reposa parmi les chardons et les champignons, tant remugles ! Il demande une larme aux vagues, mais elles retirent au loin leur gloire lunaire. Et le requin contemple avec un « ricanement » l'affliction de son désir et de son agonie !.. (1).

Il évoque autre part tout un paysage *d'outre-tombe*, et parmi les morts inquiets passent deux amants, dont l'un est entraîné dans la ronde macabre, — *The Ghosts' Moonshine :*

Le Clair-de-Lune des Spectres.

I

Il est minuit, mon épousée, restons sous la tempête bril-

(1) Le motif de cette légende reparaît dans une pièce intitulée *The Doomsday,* « Le Jour du Jugement dernier. »

lante et bravée, dans le tonnerre chaud. — Ne tremble ni ne pleure! Pour toi est le meilleur souhait de mon cœur : Que tu sois blanche, et couchée dans le plus doux cercueil, au clair-de-lune des spectres.

Est-ce le vent? Non, non : deux diables, seulement; ils soufflent çà et là, à travers les côtes du meurtrier,

— Dans le clair-de-lune des spectres.

II

Elle dit, effrayée: Qui est celui-là, maintenant, qui éveille et remue le pauvre vieux mort? Sa bêche fait seulement... — Ne tremble ni ne pleure! Que demandes-tu?... — Là-bas, où se lient les herbes, ma mie, un lit plaisant, que les enfants appellent une tombe, au froid clair-de-lune.

Est-ce le vent? Non, non : deux diables, seulement; ils soufflent, çà et là, à travers les côtes du meurtrier,

— Dans le clair-de-lune des spectres.

III

Sur la blancheur de sa gorge aimée, que serres-tu? Une mantille de soie pour céler l'éclat de ses seins? — Ne tremble ni ne pleure : que crains-tu? ..... Comme du vin, coule Mon sang, tu M'as étranglée; tu M'as assassinée, Mon amant; mortellement tu M'as frappée, cher, dans le clair-de-lune des spectres.

Est-ce le vent? Non non : *son* gobelin, seulement; il souffle, çà et là, à travers les côtes du meurtrier,

— Dans *son* clair-de-lune!

Peut-être de vieilles chansons de Cornouailles ou du pays de Galles ont inspiré cette légende, qui offre aussi beaucoup d'analogie avec certains contes bretons Mais il est utile de remarquer qu'ici Beddoes est moins précis que le sont en général les récits populaires, qu'il est sobre en détails matériels et supprime la moralité qui, de coutume, fait le fond de la dernière strophe.

Là, notre poète est surtout « objectif ». De même dans *The Boding Dreams :*

Les Rêves qui présagent.

I

Dans l'oreille de l'amant une voix sauvage crie :

« Dormeur, debout, lève-toi? » Une forme pâle, avec de lourdes larmes en ses yeux tristes, s'est dressée pres de son lit.

« Une main qui fait signe, un son qui gémit, une tombe creusée, nouvellement, dans la terre couverte d'herbes mauvaises, — pour Celle qui dort et rêve de toi. Debout! Empêche que soit le meurtre! »

Le fidèle rêve, inentendu, prie; et, tristement, il se consume en soupirs.

Et le Sommeil chante : « Dors! il sera temps de connaître ta douleur demain! »

Et la Mort chante : « Dors ! tu m'emprunteras le sommeil demain ! »

Dors, amant, dors, le rêve troublant s'est enfui. La cloche frappe un coup.

II

Une heure nouvelle, un autre rêve ; il gémit :

« Debout ! debout ! Lève-toi avant que le dernier rayon de lune ait pâli Sa vie rosée ! »

Une lumière cachée, un pas voilé, une main qu'arme une dague, près du lit de Celle qui dort et rêve de toi.

« Tu ne t'éveilles pas : que le meurtre soit ! »

En vain, le fidèle rêve, prie ; et, tristement, il se consume en soupirs.

Et le Sommeil chante : « Dors, il sera temps de connaître ta douleur demain ! »

Et la Mort chante : « Dors, tu m'emprunteras le sommeil demain ! »

Dors, amant, dors, le rêve troublant s'est enfui. Bientôt le soleil va luire.

III

Avec l'heure nouvelle, un autre rêve : sur une poitrine couleur de la neige, une rouge blessure ; une main rude qui étouffe le dernier cri ; pressé sur des lèvres rosées, un baiser de mort ; sur les draps, du sang ; du sang sur le plancher...

Le meurtrier qui s'enfuit par la porte.... Avec une tristesse lassée, elle dit, — la Voix :

« Maintenant tu peux dormir, en vérité, — Elle dort ! »

Alors s'enfuit le rêve dédaigné, la première lueur du jour, sanglante, venue. .

Et le sommeil chante : « Dors, il sera temps de connaître ta douleur demain ! »

Et la Mort chante : « Dors, tu m'emprunteras le sommeil demain ! »

Dors, amant, dors, le rêve troublant s'est enfui. Le meurtre est consommé !

Moins farouche est *Love in Idleness*, ballade de tournure gothique, qui rappelle les *lieder* de Walter von der Vogelweide, mais n'a pas leur délicieuse et franche naïveté. Au contraire, la poésie de Beddoes est très subtile, c'est une jonglerie de finesse pour arriver au dernier vers qui exprime pleinement l'illogique amour :

Frivole Amour.

I

« Serai-je votre premier amant, Madame, serai-je le premier ?

« Oh ! je tomberais devant vous, sur mon genou de velours. .. Et profondément inclinerais-je ma tête rose ; et contre toi je la presserais ; et je jurerais qu'il n'est rien dont mon cœur ait soif, rien de plus qu'un baiser caressant, et rose, en la fente douce de tes lèvres ! »

II

« Oui, vous serez mon premier amant, enfant, et vous serez le premier.

« Et dans le nid de mon sein je vous élèverai ; et, — que plus d'une dise que vous l'avez baisée sur la lèvre ou la joue, — votre chaîne je briserai et laisserai choir sur le gazon, afin que vous me quittiez, si vous l'osez ! Et nous folâtrerons ainsi l'entière nuit, après le jour ! »

III

« Mais, — me laisser être votre second amant, Madame, me permettrez-vous, — le second ?

« Je frapperais, alors, si gentement à la vitre de votre fenêtre ; et je me glisserais où jamais homme n'a reposé, — entre les rideaux ; et jamais je ne quitterais ton côté, que l'étoile du matin n'ait fait signe, — dans le lacis de soie de l'embrassement de tes jeunes bras ! »

IV

« Bien, tu seras mon second amant, gentil enfant, tu seras le second.

« Et je veillerai dans l'attente de ta venue, en ma solitaire retraite ; et je m'abandonnerai dans tes baisers, — tel un bourgeon au spectacle d'avril, — du lever de la lune jusqu'à l'heure de l'aube, signifiée par la cloche de la tour ; et dans mes bras, je t'enfermerai, silencieux, sous le charme. »

V

« Non ! je serai ton troisième amant, Dame, je serai le troisième !

« Et je me précipiterai sur toi — qui te baignes dans un bois solitaire ; et je te porterai sur ma selle ; et sur le torrent et les pierres nous chevaucherons ; et je te presserai bien, et, bien, te baiserai, et je ne dirai jamais un mot, — jusqu'à ce que tu aies repoussé le bord de la coupe d'amour ! »

VI

« Alors, enfant, tu ne seras pas mon premier amant, — ni le second, — ni le troisième !

« Sois le premier, — je me rirai de toi et percerai d'aiguillons tes chairs ;

« Sois le second, — je te chasserai de ma chambre, avec un rire moqueur, avec dédain ;

« Et si tu oses être le troisième, ma dague jamais vue je tirerai, et couperai ton cœur en deux.

« Et alors, je mourrai, en te pleurant !... »

Par ces quelques traductions seulement, on est à peu près informé du génie poétique de Beddoes. Il est facile de découvrir ce qui l'éloigne et le met au-dessus de Southey, par exemple, ou de Thomas Moore lui-même, — si l'on compare à l'une quelconque des poésies que nous avons traduites les plus belles pages de l'un ou l'autre de ceux-ci. Par exemple, prenons

The Bishop Bruno du premier, et *The Ring* des *Juvenile Poems* de Thomas Moore. En ces vers, on entend bruire la Mort; ils émeuvent profondément, impressionnent d'étrange. A les lire, un frisson gagne, intense. De même pour *Christabel* et le *Vieux Marinier* de Cooleridge, pareillement empreints de fantastique et d'irréel.

Beddoes produit une impression plus forte et plus durable que généralement les *lakists*. Comme eux, le surnaturel l'attire ; comme eux, la majesté de la mort, et son interrogatif merveilleux, l'ont inspiré. Mais cette passionnante physionomie purement décorative ne le satisfait pas ; il scrute le problème présenté sous d'aussi attrayants dehors, et devient un poète *intérieur*. En cela, l'écrivain outrepasse les romantiques arrêtés aux formes. Certes, il les met à profit, mais pour envelopper l'idée, pour exprimer une philosophie.

III

Le Théâtre de Beddoes comporte seulement deux œuvres achevées : *The Brides' Tragedy* (La Tragédie des Fiancées) et *The Death's Jest-Book* (Le Livre des Farces de la Mort), — et de nombreuses ébauches.

Cinq scènes ont été écrites de *Love's Arrow Poisoned* (La Flèche de l'Amour empoisonnée) ; un acte de *Torrismond*, et quatre de *The Second Brother* (Le Second Frère). Ces deux tragédies ont pour cadre l'Italie. Peut-être l'auteur les aurait-il terminées, s'il avait entrepris le second voyage qu'il se proposait à Florence.

Sous le titre *The Last Man* (Le Dernier Homme) — qui devait être celui d'une tragédie en cinq actes, — sont groupées de fugitives et violentes notations. On en peut déduire que cette œuvre eût été, peut-être, le chef-d'œuvre de Beddoes. Il importe que la page intitulée *Dream of Dying* trouve place en cette étude :

Rêve de Mourir.

Faible, éclatant de fièvre, comme le désert, desséché, — mes oreilles, ces entrées des pensées vêtues de mots ; mes yeux qui perçoivent ; mon toucher qui s'assure des formes, — me quittaient...

Et mon corps me renvoyait de son habitacle aimé ; or, j'étais mort...

Et, dans mon tombeau, je me suis assis auprès de mon corps. Et vainement j'attendais d'y revenir, — dans mon corps !

Lors, sont venus les spectres précoces de deux « bébés ». Ils ont joué dans les ruines de mon corps abandonné, — et s'en sont allés !

Et des serpents, un par un, ont avalé mes membres....

Enfin, je me suis assis : un seul serpent à l'œil bleu, — enroulé autour de mes côtes, mangeait *le dernier reste de mon cœur*.

Et il me sifflait!...

O ! sommeil ennemi ! noirceur de la nuit ! Combien tes rêves ont effroyables et tristes !... (1)

Les lignes suivantes éclaireront suffisamment le lecteur, croyons-nous, sur la nature des notes qui forment l'embryon du « Dernier Homme ». Elles sont intitulées : *Subterranean City :*

Ville Souterraine.

Se peut-il, alors, que la terre ait aimé quelque ville, enfant d'une certaine planète, et si longuement, et si fidèlement, que nous puissions en trouver l'image dans la terre contre son cœur, comme une pensée abandonnée, mélancolique, — et encore lisible ?...

Hamlet dit, dans le monologue du IIIe acte : « Mourir, — Dormir ; — Dormir ! rêver peut-être ? « — Oui, là est le nœud ; — Car dans le sommeil de « la mort quels rêves peuvent venir ? .. » Peu après, le prince de Danemark ajoute : «... Et cela nous fait « supporter les maux que nous avons, — (plutôt) Que « fuir vers d'autres que nous ne connaissons pas... » On peut avancer que toute la philosophie des personnages de Beddoes est le dévoloppement de ces passages du fameux monologue. Beddoes supprime le douteux « peut-être » et, poète visionnaire, affirme : « Mourir : Rêver ! » C'est pourquoi l'on verra, dans la *Tragedie des Fiancées*, Hesperus tuer l'aimée dont il se croit trahi, avec l'espoir de la retrouver purifiée par la Mort, — c'est pourquoi, mourant (il s'empoisonne en marchant au supplice), Hesperus s'écriera : « Je ne suis pas mort maintenant ! » Pour lui la mort n'est pas le *terme*. Elle n'est qu'un incident dans l'éternité de l'homme. Et parce que cet « incident » est commun aux humains, il ne s en préoccupe pas. Il lui importe peu comment meurent ses héros, -- mais leur survie est pour lui le grand problème. Hesperus se demande : « *Beyond existence, to the* PAST *or* FUTURE ?...» Tout ce qui l'intrigue est : *l'au-delà* est-il la vie qui remonte

(1 On retrouve dans les « Poésies » de Beddoes une interprétation peu différente de ce songe.

le cours des ans terrestres, un recommencement, ou bien est-il une vie toute nouvelle, l'accomplissement d'un *futur* ?

... Hesperus est un caractère très complexe, formé d'éléments shaksperiens dont l'ensemble résulte en une physionomie toute particulière : c'est avant tout Hamlet, ou plutôt une suite à ce héros-type (j'entends : un complément d'Hamlet ; Hamlet plus hardi philosophe) ; – c'est un amant passionné comme Othello, jaloux autant que le More de Venise, et sans que la perfidie d'un Iago fasse naître en lui la jalousie ; c'est un homme d'action comme Macbeth, mais en lui s'unifient l'irrésolution du *thane* de Glamis et la férocité de lady Macbeth ; et il souffre seul les remords dont le couple est écrasé.

En son ensemble, la tragédie est un terrifiant symbole de la disproportion de la cause et des effets, quand la fatalité les développe. Pour un chaste baiser, meurent les êtres : « *There'll be a jovial feast among the worms* » — « Il y aura joyeuse fête parmi les vers », dit Hesperus. Là, – comme dans Shakspere, — reparaît l'aspect matériel de la Mort. Mais Beddoes — qui a foi en les rêves d'au delà : rêves heureux ou cauchemars effroyables, selon qu'on aura vécu, — n'entoure pas la Mort de l odieux habituel. Elle semble plutôt sourire à ceux qu'elle guette ; elle les charme. . En elle, ils trouveront le calme qui fait l'amour meilleur. *For when our souls are born, we will be wed...* », dit Hesperus :

Alors que *seront nées* nos âmes, nous serons unis.
Notre poussière se mèlera et s'élèvera dans une tige,
Nos souffles ne feront qu'un seul parfum, dans un seul bouton de fleur,
Et la rougeur de notre front se rencontrera dans une rose...
Nous serons la musique, le printemps, toutes belles choses,
Alors que nos esprits seront plus doucement unis
Que dans l'air les parfums et les mélodies !
Attends donc, si tu m'aimes.. (1)

Voilà ce que semble à Beddoes la Mort : une vie enchantée, une vie nouvelle (sans les peines et les misères de l'autre), vers laquelle les êtres qu'il idéalise vont avec joie. Un de ses personnages la définit : *Men call him Death, but Comfort is his name.* — (Les hommes l'appellent Mort, mais Bien-Etre est son nom.)

---

(1) *The Brides' Tragedy*. Acte II, scène III.

Hesperus tue sa *fiancée*, dont le père meurt de douleur; Olivia, l'autre *fiancée*, va mourir parce qu'on doit châtier le meurtrier selon la loi. Alors seulement, — et pour un moment, — Hesperus doute qu'il ait gagné l'éternel bonheur dans la Mort : il craint un châtiment possible auquel il n'avait pas songé :

Qu'elle (Olivia) vive ; ô ciel ! elle ne doit pas mourir,
Il y a assez *d'accusateurs* dans la tombe ! ..

Et jusqu'à ce qu'il meure la vision terrible s'affirme en lui. Hesperus pressent l'Enfer, c'est-à-dire l'expiation ; — il ne sera pas réuni à celle qu'il aima jusqu'à la tuer...

Toute vision de Mort devient plus confuse en lui, jusqu'à s'écrier :

Tout ce que je sais de la Mort, c'est qu'elle viendra !

Dans *Le Livre des Farces de la Mort*, — c'est aussi une hantise de mort qui plane sur l'œuvre. Le premier rôle même appartient à la Mort, — car elle apparaît en l'ombre troublée d'un chevalier traitreusement assassiné qui revient d'outre-tombe emporter sa fiancée, et punir les méchants de la terre. Et la fatalité « à l'inégale main », toujours présente, frappe aveuglément, met en présence des frères le cœur haineux...

Ici, Beddoes est créateur plus qu'ailleurs. Il emprunte énormément aux procédés contemporains du romantisme, mais se sert plus ingénieusement que nulle part, dans le seul but décoratif, de ces emprunts à l'école...

Jamais il n'a pu se libérer de la tutelle de Shakspere. Hamlet se retrouve encore dans Isbrand, — le principal personnage du drame qui porte en sous titre : *La Tragédie du Bouffon*. Isbrand est un sage, un philosophe coiffé de la cape à grelots. Dès qu'il sait l'assassinat de son frère, il entreprend de le venger, rejette au loin son hochet, revêt l'armure lourde et ceint la pesante épée ; — il fait des harangues au peuple, lui dit ses droits, ce qu'il souffre injustement. La foule écoute ses discours et suit ses conseils. Le fou devient roi, et, tant il se sent capable de grands desseins, quand il tombe frappé d'un coup de poignard, son dernier cri est une hautaine révolte ; il meurt, soit, mais qu'on le craigne encore cependant, il meurt, mais :

Je reviendrai pour punir, — ou j'irai détrôner Pluton! C'est du vin que je répands, ce n'est pas du sang qui coule.

Un amalgame de bouffonnerie et de noblesse fait le fond du personnage. Quand il annonce sa résolution de ne plus porter le bonnet à sonnettes, il s'écrie :

Je donnerai à la *Mort* la couronne de la folie. Elle n'a pas de cheveux, et, par ce temps, pourrait prendre froid et *mourir*...

C'est d'ailleurs l'explication du titre de la tragédie ; — dès ce moment il n'y a d'autre « fou » à la cour ducale allemande que la *Mort*. Elle préside, maîtresse insatiable, aux actes des hommes. Tous tombent par surprise, selon qu'elle leur donne le baiser d'appel, — et elle est seule à rire de ses plaisanteries, dont la moindre est d'emmener un vivant parmi les morts.

Il n'y a désormais plus de raison pour que je vive ou laisse vivre les autres,

profère un des personnages, — et la Mort ricane. On la sait présente à tout instant. Un Egyptien, quelque peu sorcier, conte qu'autrefois elle charmait les hommes sous l'espèce d'une fleur exquisément pâle. Il invoque la divinité des trépassés en ces termes :

O Dieu de ceux pour qui la vie est comme à nous la mort

faisant allusion au réveil des morts que ses arcanes peuvent rappeler sur la terre. Et quand ceux-là reviennent de l'Hadès noir, ils ont un parler si doux que les femmes en sont charmées et demandent à mourir. La belle Sibylla parle au fantôme de Wolfram, mort pour l'avoir aimée :

Je ne te quitterai jamais et tu ne m'abandonneras. Oh, non !
Tu ignores quel cœur tu repoussas !
Combien il serait bon, si l'amour l'avait chéri,
Et comme il est déserté ; ah ! si déserté
Que j'ai souhaité souvent que vienne un spectre
Dont l'amour pourrait hanter mon cœur. Ne t'en va pas !
Tu vois, je suis jeune ! combien je pourrais être heureuse !
Et cependant je souhaiterais seulement que ces larmes que je verse
Fussent pleurées sur *ma* tombe. Si tu ne veux pas m'aimer
Rends-moi ce seul service ; montre-moi seulement
Le plus court chemin à la mort solitaire...

Et la mort transparaît, moins occulte à mesure que se développe l'intrigue, jusqu'à la péripétie où elle entre en scène, avec fracas, sinistrement accompagnée: les figures grimaçantes d'une lugubre danse macabre, peinte sur les murs d'un sépulcre, s'animent, et dansent, et chantent, sur la barbare musique de vers écrits en un rhythme haletant :

Momies et squelettes ! hors de vos tombes !

Chaque âge, chaque mode et aspect de la Mort :
La mort du géant, avec des os pétrifiés ;
La mort de l'enfant qui jamais ne respira ;
Petite et cartilagineuse, ou osseuse et grande,
Blanche et bruyante, moussue et jaune ; —
Les vis-à-vis attendent, pour « enlever » une gigue.
Dansez joyeux, car la Mort est compagnonne drôle.
L'empereur et l'impératrice ; le roi et la reine ;
Le chevalier et l'abbé ; frère gras et maigre frère,
Le gitane et le mendiant, — se rencontrent sur la lande verte ;
Où est la Mort et son « chéri » ?...
Nous danserons et rirons au nez rouge du fossoyeur.
Qui ne rêve pas que la Mort est une compagnonne aussi joyeuse...

Et c'est encore, toujours, la Mort ! Elle poursuit son œuvre, dédaigneuse de ceux qu'elle touche. Isbrand semble la reconnaître comme la familière de ses rêves. Il prête aux fleurs même des hymnes à sa gloire et pense que le « lys de la vallée » — qui est « le bouffon des fleurs, car son calice a l'aspect d'une clochette », — murmure sous la brise :

Le roi la Mort a des oreilles d'âne !

IV

Nous n'avons guère parlé des pages amoureuses de Beddoes. Elles ornent son œuvre ; elles sont le point de départ des fictions qu'il invente, et cela seulement. Il n'a pas tour à tour honni et chanté l'amour comme Byron, mais il lui rend à peu près la place due, — au second plan...

Il était curieux de renseigner quelque peu sur cet étrange poète (nous l'eussions voulu mieux faire), d'autant que sont venus, après lui, des écrivains pareillement inspirés et maîtres consacrés par une gloire universelle. Edgar Poe en premier lieu, et Baudelaire, — sont très étroitement parents de Beddoes. Par hasard ? Et parmi les actuels, — Maurice Maeterlinck. Par hasard aussi ? — Par hasard, soit !

... On lit encore en post-scriptum à la lettre que Thomas Lovell Beddoes écrivit sur son lit de mort : « ... Je dois avoir été — entre autres choses — un *bon poète*... » N'a-t-il pas été mieux que cela : un *grand poète* ?

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LE LIVRE DES REINES

A Pierre Louys

VIVIANE

Dans le jardin planté de peupliers et d'aulnes,
Au rhythme lent et languide des flots lointains,
Elle rêve. Son voile est brodé d'ors éteints
Et ses mains claires effeuillent des roses jaunes.

Près d'elle, des faunesses blondes et des faunes
Dansent parmi des sylphides et des lutins.
Ses esclaves, belles comme de beaux matins,
Semblent sur le gazon des reines sur des trônes.

A ses pieds, souriant et faible, le Harpeur
Qui chanta dans l'orage des flèches sans peur
Murmure des chansons de joyeuse folie.

Pour la charmer il adoucit sa grande voix,
Et, captif bienheureux de la Fée, il oublie
Les hymnes guerroyeurs qu'il aimait autrefois.

BLANCHEFLEUR

Chaque jour, à l'appel harmonieux des brises,
S'en vient auprès des flots la Princesse captive.

Nulle tristesse , nulle amertume de larmes
Ne défleurit l'aube glauque de ses yeux calmes.

Nuls sanglots d'importunes et vaines nénies
N'étouffent les chansons de sa voix inflétrie.

Nulle cendre sur ses doux cheveux qu'elle pare
De topazes et d'émeraudes triomphales.

Elle sait qu'une aurore où souriront les plaines,
L'horizon blanchira d'une blanche galère.

Un Prince, au front de qui la lumière se joue,
Rayonne, cuirassé d'argent clair, à la proue.

A son poing resplendit la candeur de son glaive :
C'est Lui, c'est le Héros invincible qu'elle aime.

Ils s'étreignent, et loin de la mauvaise plage
S'échappe gaiement la galère nuptiale.

MAROZIE

Sur la terrasse ombreuse où sa chair extasie
Et qu'enguirlandent les vignes aux blonds raisins,
Parmi les cardinaux et les ducs, ses cousins,
Siège, demi-nue et rieuse, Marozie.

Devant son trône danse une troupe choisie
Des esclaves filles des émirs sarrasins,
Et des poètes lui murmurent des dizains
Dont le rhythme berceur charme sa fantaisie.

L'aile rude, jamais aucun oiseau de soir
Ne frôle son front juvénile d'un vol noir,
Et jamais le mépris d'un amant ne l'enfièvre.

Le Pape viderait pour elle des trésors,
Et clercs et rois mourraient, des chansons à la lèvre,
Pour un regard ami de ses yeux semés d'ors.

ANFÉLIZE

« O Chevalier, Prince d'amour qui m'apparus
Dans le prestige et le triomphe des tueries,
Voici ma main pour aller aux parcs entrevus.

Nous foulerons les royaumes blancs des féeries,
Où, quand nous serons las d'errer par les sentiers,
Nous dormirons au bord des fontaines fleuries.

Vous oublierez les soirs sanglants où vous montiez
Vers le dur granit des créneaux par les échelles,
Sourd à la voix dolente et lente des pitiés,

Les soirs où vous buviez, assis sur les margelles,
L'eau surie et chaude qui stagne au fond des puits,
Les soirs où vous chassiez les loups et les gazelles.

Voici ma main : l'haleine amoureuse des nuits
Nous caresse le front de senteurs étoilées ;
Voici ma main pour fuir loin des plaines d'ennuis

Où croulent les murs de nos villes désolées. »

ÉDITH

De blancheur douce, telle une blancheur de cygne,
Elle rêve, les yeux clos d'un demi sommeil.
La robe, chaste et blanche, et le voile pareil,
Se brisent en longs plis dont la roideur s'aligne.

Derrière le vitrail fantasque d'une vigne,
S'annule le sang roux et brumeux du soleil.
Elle rêve, et ses yeux voient le matin vermeil
Où paraît l'Aimé, couronné de gloire insigne.

Le soleil las est mort derrière le vitrail.
Vers l'Aimé, fier sur un cheval au lourd poitrail,
Elle s'avance, pure et blanche Fiancée.

Elle rêve, et sourit à son rêve clément.
La vieille clarté du soleil s'est éclipsée
Par-delà le vitrail fantasque, lentement.

GENIÈVRE

Voici paraître la belle Reine Genièvre.

Le soir de ses cheveux étoilé de rubis,
Elle passe, dardé vers le vieux Roi le glaive
De ses regards aigus, fulgurants et hardis.

Quelle est terrible, la belle Reine Genièvre.

Près d'elle, l'Enchanteur aux doigts mélodieux
A fait vibrer la harpe d'amour et de rêve
Et lui suscite un sourire mystérieux.

Qu'elle est étrange, la belle Reine Genièvre.

Dans la paix du jardin glorieux et charmé
Monte un murmure, comme d'une source brève :
Et c'est la voix palpitante du Bien-aimé.

Qu'elle est joyeuse, la belle Reine Genièvre.

Où les pages ? où l'Enchanteur ? où le vieux Roi ?
Le printemps fleurit dans les arbres pleins de sève,
C'est l'heure chère des étreintes sans effroi.

Qu'elle est heureuse, la belle Reine Genièvre.

BAZINE

L'Amante s'est enfuie à travers les forêts.
Sans craindre les faims lourdes des loups ni les rondes
Des noirs démons et des sorcières vagabondes,
Elle marche, rêvant un rêve clair et frais.

L'hiver pâle a tué le soleil aux doux rais,
Et le vent triste éparpille ses tresses blondes ;
Elle boit aux torrents d'âpres et froides ondes,
Et, lasse, dort parmi les lichens et les grès.

Elle marche, elle marche encore ; des prairies
Se prolongent, monotones et défleuries :
Nulle larme ne point à son œil calme et fier.

Là-bas, en un pays de jeunesse et d'aurore,
Tenant la hache rude et le glaive de fer,
Règne le Héros qui l'attend et qu'elle adore.

A.-Ferdinand Herold.



A PROPOS DE BOTTES.

D'abord et brièvement : prétendre que telle ou telle épreuve s'impose comme un jugement divin, n'est-ce pas quelque présomptueux manquement au respect de Dieu?

Le croyant qui, premier, osa qualifier d'un titre aussi pompeux une des sanctions les plus féroces de notre courte vanité d'apparat s'érigea en hypocrite chrétien, et combien outrecuidant. Mais respectons Dieu; existant ou non, il est l'inoffensif refuge et l'illusionnante pacification de tant d'âmes qu'il ne faudrait combattre de lui que ses exploiteurs. Si Dieu nous accordait l'honorante importance de justicier, la piètre bestiole que nous sommes — dans l'infini — la traiterait-il d'égal à égal par l'entremise de nos mains si débiles?

D'ailleurs, sans discuter les *impénétrables desseins* de cette entité ni prouvée ni improuvée, la Providence, il devient supposable qu'expiation pour expiation, Celui qui nous condamnerait à naître ne pourrait contre nous peine plus cruelle sinon nous condamner à ne pas mourir.

Ne pas mourir !

Un tel état n'apparaît vraiment exister qu'en nos orgueilleux Rêves d'éternité, et s'il se réalisait qui ne le maudirait?

Hélas ! la vie et la mort demeurent très manifestement de pérennelles contradictions de cet altier et révérable concept : l'au-delà, superbe paradis clos de promesses, mais trop ubiquitairement insitué.

Aussi laissons Dieu pour vénéré, pour salutaire,

et, plus modestes, dénommons le duel : Jugement de l'homme.

D'autant qu'avec l'atténuante complicité de Dieu — naïve excuse d'autrefois! — la médiocrité ferrée des bâtées chevaleries entendait *bien et surtout* se faire justice soi-même à soi-même.

Se faire justice ! Que d'ignominies perpétrées sous la prostituée robe rouge de cette Solennelle Apparence !

Se faire justice ! dites donc, ô livides faux bonhommes, se débarrasser de qui gêne !

Le juré qui absout tel réclamatoire bretteur — loyal comme son épée, qui doit sa célébrité à ses feintes — le même juré qui décapite tel revendicateur des primitives libertés, lâche parce qu'il essaie d'échapper aux trois cent soixante millions de doigts — dix doigts par tête, dirait M. Prudhomme — qui le dénoncent, d'ongles qui le menacent; ce juré ne sait pas beaucoup plus à quoi s'en tenir *dans l'espèce* que sur les formes de chapeaux et les coupes de cheveux à la mode.

Pas de *tignasses* et pas de *bords plats,* puisque nous sommes chauves par le haut et suffisamment plats par le bas.

Au fond, il subit le Sens Commun de Sa justice, ce cher homme !

A peu près comme l'innocent dindon regarderait mélancoliquement cuire quelque imprudent dindonneau qui se serait laissé embrocher; il contemple les *coquelichemardes* sans haine ; cette mort de dindonneau ne le menace guère, lui, Dindon !

Au grand jour non plus, les armes à feu ne sont redoutables pour monsieur le juré : il chasse ! et pour lui l'âme (?) du revolver ne devient dangereuse que minuit passé (heure indue !); l'âme du fusil, illicite, que le soleil couché (heure de l'affût !)

Mais ce qu'il craint de tout l'horréfiant frisson de ses moelles, c'est l'inconcevable aberration de certains forcenés qui cherchent à déposséder les

autres sous prétexte qu'eux n'ont rien. Le voilà, le danger, « l'hydre qui sans cesse renaît de ses cendres ». Aussi, prend-il des poses héroïques en face de l'Ennemi, et il sévit, le brave homme, prononçons l'homme brave pour le flatter — on ne sait point, par « le vent de justice qui court » il faut toujours avoir des précautions dans ses poches.

Oh, rien de plus naturel qu'il sévisse, le juré intègre; il sent très bien que seuls les vainqueurs trouvent grâce. Quand on peut triompher à si petits frais et se débarrasser de qui vous gêne! D'une pierre deux coups : brave et libéral; il honore le vainqueur d'homme à homme et punit le vaincu d'homme à foule. Et la foule applaudit, j'espère!

Ah ça, messieurs les Fièrabras de toutes nos comédies, il faudrait pourtant nous entendre sur le mot bravoure.

Sérions les exemples, et, de peur d'erreur, proposons comme en théorèmes.

L'individu qui, devant subir l'inquisitoriale épreuve du feu, s'enduisait la main d'une substance ignifuge; l'individu qui, voulant faire subir à un autre l'épreuve de l'épée, s'exerce le poignet une trinité d'heures par jour : que sont-ils, braves ou lâches?

Corollaire : avec ou sans préméditation?

Du monsieur qui le premier donne un coup de poing — souvent par peur d'être atteint et sûr qu'après le prime soufflet *on les séparera*, — du monsieur qui force quelqu'un à lui rendre raison sur le terrain, — ou de l'autre par eux frappés, par eux insultés : qui sont les lâches?

Corollaire : avec ou sans préméditation?

D'une société qui rue ses trente-six millions d'esclaves, crétins, mouchards, délateurs, indicateurs, envieux, pleutres, pouacres, justiciers, bourreaux, etc..., contre un Révolté qui — sûr de payer de la tête — s'insurge, isolé, contre tant d'hostilités : quel est le brave?

Corollaire : même avec préméditation?

A toutes ces questions subversives, bondissant hors les paralytiques lois que lui imposent des rhumatismes séculaires et dans le « Aïe! » grimaçant d'une douloureuse sénilité forcée à la circonspection, l'Antique Routine Sociale me crierait volontiers par la voix de ses argousins : « Au nom de la Loi je vous arrête », ce qui ressemble assez à :

— En garde! défends-toi!

— Mais je n'ai point d'épée!

— Tant pis! Vlan!

Et encore un ennemi sur le carreau. J'ai connu des Don Juan de cette trempe! Les filles seules en étaient strapassées! Mais ce qu'ils s'en faisaient gloire de ces marines estrapades de haute vergue!

Etre brave? Cette faculté s'augmente-t-elle par l'exercice, comme le biceps? A entendre certains faussets qui s'entraînent à l'insolence et chantent de plus en plus fort en traversant le bois qu'est la vie, je le croirais assez!

Tel poltron deviendrait-il brave de par cette lâcheté envers le préjugé : aller sur le terrain? J'en doute! Alors quel fanfaron nous vaudrait son *affaire!*

« A la première bataille, disent les vieux du service obligatoire, les *bleus* saluent les balles de la tête et... d'ailleurs! mais après on n'y pense plus. »

Je ne sais, ne m'étant trouvé qu'une fois à identique fête et très à l'improviste, puisque ce fut en temps de paix. Je me sentis pâlir, mais point broncher. Et, ma foi, je raisonnai assez froidement le danger pour que l'inconscience de mon pantalon n'en fût mie salie. De cette instinctive attitude inférer ma bravoure? que non pas! Je n'ai point telle jactance; sais-je si d'autres périls ne me trouveraient pas peureux? D'ailleurs je ne tiens nullement à renouveler l'épreuve. Serais-je donc plutôt lâche?

Eh bien ! va pour lâche ! je suis ce que je suis. Mais je reste de l'avis des bossus à cet égard : si bien conformé qu'il naisse, je ne reconnais à aucun le droit de railler ma native difformité, et il ne faudrait pas qu'on vînt...... oh ! ne craignez rien, je suis lâche et vous vous dites braves !

Si lâche je me juge, qu'insulté très gravement, que même poursuivi par un implacable ennemi de tenaces calomnies, je ne confierais jamais mon sort au quadruple arbitrage de témoins indifférents, ou avides de procès-verbaux, dont en définitive deux seraient plutôt mes amis. Ces bonnes gens, très susceptibles de déterminer si l'injure reçue vaut une blessure vengeresse soit au bras soit au cœur, m'assisteraient — assisteraient serait mieux — trop désarmés pour imposer à la fatalité la sanction que leur intime sentiment d'équité aurait pu concevoir.

Pour être sûr, bien sûr de la revanche qu'on exige, le plus logique est d'assassiner. Oui, d'assassiner ! de s'exposer au scandale des « Assises », de comparaître pour s'être débarrassé de qui vous gênait, comme on se débarrassera de vous si vraiment votre acte a gêné la Société.

Pour ainsi agir, et quant à moi, encore faudrait-il que ma violence eût été longuement banderillée ! Mais, alors, ma patiente bonté, devenue vindicative, sans doute rendrait et exécuterait la sentence de mort qu'elle reproche à tout homme assez faible pour la proférer !

Et ce serait encore de la lâcheté !

Hélas ! Condamner à mort !

Quel aveu de chétive infériorité, puisque c'est par terreur de Lui qu'on supprime l'Adversaire ! Lui qu'on aime peut-être plus que personne !

En vérité ! en vérité ! citation en justice, réparation d'honneur, déclaration de guerre, tout cela se tient : ce sont de féroces défis !

On joue !

Magistrats et avocats, directeurs et seconds, rois et stratèges règlent les coups sans jamais les recevoir !

Et qui gagne ?...

Le hasard, c'est-à-dire Tout excepté vous — à moins que ce ne soit une supérieure hypocrisie, une botte savante ou une tactique habile. Et voilà contre quoi vous jouez, et pour quoi ? pour les enjeux !

Voyons les enjeux ! mais, avant, posons cette triplice de principes :

1° Si vous êtes joueur, ne me forcez point à l'être ;

2° Si je sais mieux jouer que vous, je vous dévalise ;

3° Si je sais moins, je suis détroussé.

Voilà donc les enjeux ! Insistons. Riche, je puis perdre jusqu'à regagner. Pauvre, je ne puis que perdre jusqu'à tout avoir perdu ! A moins que, d'un coup traître, je nettoie mon riche ! C'est presque tricher, cela !

Un imbécile veut aligner ses jours contre les miens ! Nenni ! Je suis certain d'être roulé ! Et qui s'avoue imbécile ? Et qui ne se flatte point de m'être supérieur ?

Eh bien, voici qui tranchera tout : ne jouez que contre la foule : c'est encore la meilleure bravoure que nous sachions ! Si vous nettoyez d'un coup le Riche imbécile qu'est la foule, — vous le pauvre ! — bien que vous ayez triché, personne, pas même Elle, ne vous en voudra. Elle vous admirera, au contraire. Et dût-elle s'en fâcher que vous lui pourriez répondre : Nos enjeux étaient les mêmes en somme ; imbécile ou génial, quoi que je sois, j'étais sûr de trouver en toi tous les imbéciles et tous les génies ; tu as perdu. Tais-toi ! — Et, du reste, elle se tait bien respectueusement !

Puis de ce duel héroïque contre la multitude quelques-uns sont sortis vainqueurs qui nous ont laissé d'immortelles œuvres à défaut de cadavres. Cela, c'est indéniablement mieux qu'occire ses contemporains, je suppose.

Oh, quiconque tuerait le duel aurait un peu plus droit à nos respects que ceux qui en vivent ou en sont morts !

Eh bien, il n'y a qu'un moyen de tuer le duel ! Non point le combattre par des arguments que le moindre frisson de vanité mettrait en fuite ; par des lois ? elles n'ont jamais, quand elles ne les créent pas, que pimenté les crimes et les délits ; mais par des actes, *par le fait*, comme disent les néo-sociologues individualistes.

En fait, et en héroïque exemple, je veux ériger à la face de tous un individu qui m'est très antipathique — peut-être parceque j'ignore l'homme — mais que j'admire énormément, — sans doute parce que je connais ses œuvres !

Ce moderne prototype du brave, c'est M. Léon Bloy, le désespéré, le maudit ou mieux l'interdit.

L'interdit, oui ; et ne point dire que ce soit à ses géniales injures plus ou moins motivées qu'il doive de traîner au cou l'épouvantante sonnette des lépreux, que ce soit à une basse envie de ses gigantueuses œuvres qu'il doive de passer pour un sordide père fouettard chez cette morveuse bande de lettriculteurs que nous connaissons trop. — Non ! celui qui fait les jésuites et les francs-maçons se signer de concert, celui que la fuite de tous les échos a fini par emprisonner dans le silence, n'est interdit que pour n'avoir point déféré à la conventionnelle lâcheté de se battre. M. Bloy, au péril de ne pouvoir vivre, ou même d'en mourir, n'a point reculé devant la moutonnière réprobation de son époque.

Comme cela le crucifie au-dessus de ses ennemis !

Eh ! Qu'ils prennent garde, ses ennemis! Tous les gibets se voient à distance, bien qu'on essaie d'enterrer la guillotine en cet hypocrite temps de couarde philanthrophie (!). Le Fait attire la persécution comme le paratonnerre la Foudre. Tombée, il la domine. De même pour le gibet.

N'estimez-vous pas vraiment beau ce supplicié entre tant de larrons ; les mauvais : ceux qui prétendent que le duel est le plus propre moyen de recoudre son honneur et vous crient : Allez, Mes-

sieurs! les bons : ceux qui sentencient que le duel est une déplorable absurdité, mais affirment qu'ils se battraient tout de même.

Oh, les bons larrons! Je me suis toujours et surtout méfié de ces gens-là! Aussi, qu'ils se tiennent ou non pour insultés, je ne crains pas de leur cracher cette parole sans excuses possibles, puisque je ne me bats pas : « Je hais plus leur semblant de tolérance résignée que la vaine forfanterie pourfendeuse des autres ! »

Ah! pauvres gens! Au-dessus de tant de faux braves, vive le crânement lâche !

P.-N. ROINARD.



CHANSON DE LÉGENDE

Mein bester Trost mùsznùn zù Ende sein.
A. VON JOHANNSDORF.

Pauvre Dame d'amour aux pâles doigts,
Trame une simarre magique à mes pensées,
Pauvre Dame d'amour aux frêles mains bercées
Par l'étrange rouet des Autrefois.
— Les hiers sont trop doux par la légende ;
Il pleut des remords et des étoiles sur ce soir.
— Et voici qu'est venue sans qu'on l'entende
La morte fantômale au manoir,
La morte aux gestes troublants de légende :
Pauvre Dame d'amour aux pâles doigts,
Elle t'a regardé si pensive, la trépassée,
Pauvre Dame d'amour aux frêles mains bercées
Par l'étrange rouet des Autrefois,
Connais-tu pas la trépassée ?
C'est mon Ame qui s'en revient de là-bas,
Par la route lunaire des mortes,
C'est mon Ame qui heurte à la porte
Du Soir, et qui t'implore, t'implore tout bas.
— Car l'hier est trop doux en la Trêve ;
Car la Triste est malade de rêve.
— Pauvre Dame d'amour aux frêles mains bercées
Par l'étrange rouet des Autrefois,
Tisse un linceul fleurdelisé de tes pâles doigts,
Un linceul magique à la pauvre Ame trépassée,
Pauvre Dame d'amour aux pâles doigts.

TRISTAN KLINGSOR.



COCOTES EN PAPIER

LA FICELLE

Son frère étant mort, grand-père Baptiste se trouvait seul au monde. Il avait planté un fauteuil de paille devant sa porte, et il y passait la journée, en hébété, principalement vêtu d'une culotte.

Il ne savait plus comment on réfléchit.

Il dépensait toute sa force à déplacer son ventre de droite et de gauche, et ne rentrait que le plus tard possible dans sa maison. Mais il ne pouvait dormir, car dès qu'il ne voyait pas, il pensait à son frère. La chambre lui semblait remplie de suie. Il étouffait.

Il dit au petit Bulot:

— « Je te donnerai deux sous, si tu couches dans le lit de mon frère. »

— « Donnez-moi les deux sous d'avance, » répondit Bulot.

Grand-père Baptiste le coucha, lui mit une ficelle au pied, comme on fait aux gorets ramenés de la foire, se coucha à son tour, et, le bout de la ficelle entre ses doigts, goûta enfin quelque repos. Les plis des rideaux cessaient de grimacer.

Quand il s'éveillait, il écoutait, rassuré, le ronflement de Bulot, et, s'il n'entendait rien, tirait la ficelle.

— « Quoi que vous voulez encore ? » demandait Bulot.

— « Bon ! tu es là, disait grand-père Baptiste, je veux seulement que tu me causes. »

— « Voilà, je vous cause ; après ? »

— « Ça me suffit, mon garçon, rendors-toi, pas trop vite. »

Une nuit, il tira vainement la ficelle. Il se leva, alluma une bougie et s'en vint voir.

Le petit Bulot dormait tranquille, tourné contre le mur, et la ficelle dont il s'était débarrassé, attachée au bois du lit, ne le dérangeait plus.

— « Sournois, tu triches, dit grand-père Baptiste ; rends les deux sous. »

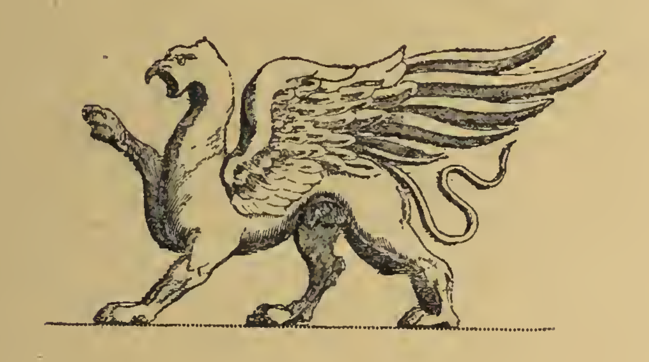
Mais, le front brûlé par une goutte de bougie fondue, Bulot poussa un cri, rejeta ses couvertures et tendit son pied.

— « Je m'appelle Blaise, si je recommence », dit-il.

— « Je te pardonne pour cette fois », dit grand-père Baptiste.

Il prit le pied, serra soigneusement la ficelle aux chevilles, et fit un nœud double.

Jules Renard.



PETITS APHORISMES

SUR LA RELIGION

I

Il ne faudrait point douter de Dieu pour n'avoir jamais eu affaire à la Providence : mais il en faudrait douter pour avoir eu maille à partir avec elle.

2

Dieu ne serait-il pas le prénom familier de tout ce que nous ignorons?

3.

On dit : Aimer Dieu! Mais comme Dieu ce n'est ni le prochain, qui serait plutôt le diable, ni l'humanité, qui est presque entière vouée à l'enfer, ni les femmes, qui sont un objet de perdition, ni la matière, d'où vient tout le mal, ni la nature, qui est imparfaite par définition, il en résulte qu'aimer Dieu c'est aimer soi-même dans la partie orgueilleuse de son être.

4

Dieu, définit-on, est la cause suprême. Il faudrait d'abord s'entendre sur ce que c'est qu'une cause, et expliquer comment une cause peut être suprême.

5

Si de ce qui existe vous enlevez tout ce qui n'est pas Dieu, que reste-t-il? Rien. Donc : ou Dieu n'existe pas, ou Dieu n'est autre chose que ce qui existe, et par conséquent n'existe pas.

6

Mais, ô subtilité! Dieu serait-il ce qui existe considéré à un certain point de vue, comme vous parlez d'amour à propos des femmes que vous aimez ou de beauté à propos des spectacles que

vous admirez? Dans ce cas, Dieu est une abstraction et n'existe pas en dehors du cerveau humain qui la crée. Et alors, étrange chose, c'est l'homme qui devient Dieu et Dieu qui est la créature.

7

Que supposer : ou que Dieu est, au qu'il n'est pas? Si Dieu est, est-il eu dehors de moi, ou suis-je en lui? S'il est en dehors de moi, il n'est pas infini, puisque j'en suis excepté ; et si je suis en lui, il n'est pas parfait, puisque je suis immonde. Je suppose donc que Dieu n'est pas : car supposer Dieu limité ou imparfait, ce n'est pas supposer Dieu.

8

A-t-on songé que Dieu, étant par essence un, doit être la totalité? Or, faisant partie du tout, je suis partie de Dieu. Dieu ne pouvant distraire aucune partie de lui-même, sous peine de ne plus être la totalité, c'est-à-dire Dieu, il appert que je puis me conduire comme je veux, sans cesser d'être divin.

9

Trouver Dieu ne veut pas dire l'avoir cherché ; chercher Dieu ne veut pas dire le devoir trouver. Il n'y a d'authentiquement déistes que ceux qui ont trouvé Dieu après l'avoir cherché. Ce sont les parvenus du déisme, tandis que les premiers en sont les fils de famille et les seconds les modestes travailleurs. Comme dans la vie, ces trois classes se méprisent l'une l'autre.

10

Bien des gens se disent déistes, qui sont athées: croire en un Dieu qui n'est pas séparé de la nature, c'est être athée.

11

J'ignore ce que je suis, d'où je viens, où je vais ; j'ignore même si je suis. J'ignore tout, sauf mon ignorance même. J'appellerai donc Dieu tout ce qui n'est pas mon ignorance. Mais, comme je l'ignore, je n'en suis pas plus savant. Je n'ai

qu'un mot de plus que j'ai fait résonner dans le vide.

12

Toute religion est incurablement viciée d'anthropomorphisme, l'homme ne pouvant imaginer Dieu dans des modes autres que ceux qu'il trouve en lui-même.

13

La seule manière logique de concevoir Dieu, c'est de ne pas le concevoir : car sitôt que nous le concevons, nous le concevons suivant les modes de notre esprit et, par conséquent, anthropomorphiquement.

14

— Qui prête au pauvre prête à Dieu.
— Mauvais placement : le débiteur pourrait bien être insolvable.

15

La pratique d'une religion est une paralysie de la foi.

16

Les prophètes sont les plus ardents des croyants : ils croient en eux.

17

Le sage croit à toutes les religions ou ne croit à aucune.

18

On croit par habitude ; on ne croit pas par indifférence ; on ne croit plus par fatigue.

19

Les certitudes de la foi sont autrement puissantes que celles de la science, peut-être parce qu'elles ne reposent sur rien.

20

On croit plus facilement aux principes des autres qu'aux siens propres, parce qu'on distingue moins bien sur quelles bases chancelantes ils sont fondés.

21

On s'imagine toujours que la foi des autres est

fondée sur des raisons d'autant plus sérieuses qu'elles nous sont plus inconnues.

22

La foi ne vaut que par les sacrifices qu'elle exige.

23

La foi la plus respectable serait celle qui ne flatterait aucune espérance.

24

L'incertitude où nous sommes des choses de la métaphysique est précisément ce qui nous vaut notre qualité d'êtres pensants. *Je doute, donc je suis* me semble être à la base du *Cogito, ergo sum.*

25

L'incrédulité ne consiste pas à ne pas croire, mais à croire que ce que les autres croient est faux. Le véritable libre-penseur doit être incrédule sur les points où la preuve peut être faite et agnostique sur ceux où elle est impossible.

26

Sous prétexte qu'il rejette les croyances d'une certaine religion, le libre penseur n'aura-t-il pas le droit de se créer une foi, à son usage personnel et pour ne pas demeurer l'esprit vide, d'après ce qu'il juge être le plus vraisemblable ?

27

Il n'est guère possible aux hommes de rester absolument sans croyances. Les uns, dépourvus de raisonnement et d'imagination métaphysique, se content des croyances transmises par leurs pères ; d'autres, pourvus de raisonnement, mais sans imagination métaphysique, comparent les religions et les systèmes philosophiques et adoptent ce qui plaît à leur esprit ; d'autres enfin, favorisés d'imagination méthaphysique, conçoivent les croyances qui correspondent le mieux à leurs besoins et à leurs désirs. Les premiers acceptent leur foi ; les seconds la choisissent ; les derniers la créent.

28

Les grands chrétiens croient moins en Dieu qu'au juste; les petits chrétiens croient moins au juste qu'en Dieu. Le Dieu des uns n'est pas le Dieu des autres. Chez ceux-là, Dieu est en avant; chez ceux-ci, il est en arrière. Les premiers mettent en Dieu toutes les générosités de leur âme; les seconds toutes les sévérités de la leur. Là, ce sont les œuvres malgré la foi; ici, c'est la foi malgré les œuvres. Les premiers peuvent n'avoir jamais mis le pied dans une église; les autres n'y ont jamais mis le cœur.

29

On sort de la foi par la raison; on y rentre par raison.

SUR LE DOUTE

1

Le doute n'est point un état pénible ; c'est le chemin qui y mène qui est douloureux.

2

Se complaire dans le doute est évidemment le seul idéal possible de l'homme moderne.

3

Il n'y a aucun intérêt à douter: il y en a beaucoup à croire. Si donc l'on doute, c'est qu'on doute : mais si l'on croit, il n'est pas très sûr qu'on croie vraiment.

4

Un peu de philosophie rend doctrinaire ; beaucoup de philosophie rend sceptique; pas du tout de philosophie rend philosophe.

5

Le progrès de la philosophie consiste à grossir le stock des questions et à rendre celles-ci toujours plus irrésolubles.

6

Le seul but que puisse se proposer la philo-

sophie, c'est d'entretenir chez les hommes le malaise de l'inconnu.

7

Les philosophes se disputent comme des hommes de nations différentes et ne parlant chacun que sa langue. Au fond, tous disent la même chose; il n'y a que les termes qui varient : mais ils se croient en désaccord parce qu'ils ne le disent pas la même chose.

8

La science fait de l'esprit de l'homme une chaudière toujours prête à éclater, s'il ne s'y trouve pas cette soupape de sûreté : l'humilité.

9

La science mise au service des instincts vulgaires de l'homme est navrante comme une grande dame qu'on prostitue.

10

Une science supérieure arrive souvent à affirmer des faits constatés par les âges d'ignorance et qu'une science moins avancée avait niés.

11

Savoir est un diminutif d'ignorer.

12

Pourquoi les choses sont ainsi et non autrement est une question que la science de Dieu lui-même ne saurait résoudre.

13

Comment ne serait-on pas sceptique, quand on pense que toutes les opinions ont été soutenues par des hommes compétents, et que toutes ont été contestées par des hommes non moins compétents?

14

Le mystère attire l'homme comme la lumière les chauves-souris, qui ne sont pourtant à l'aise que dans les ténèbres.

15

Un homme qui croit au progrès cite l'imprimerie, les chemins de fer, l'électricité; un homme qui n'y croit pas cite Socrate, Virgile, Auguste.

Pour se mettre d'accord ou poursuivre la discussion à leur aise, les deux interlocuteurs entrent au café voisin et prennent l'absinthe en fumant un cigare.

— Les Romains n'en avaient pas ! s'écrie le progressiste radieux.

16

L'État laïque est un progrès sur l'Inquisition : mais l'Inquisition était une jolie rétrogradation sur Socrate. Avons-nous rattrapé Socrate ?

17

Ne pas connaître ses défauts, c'est ignorer la honte d'en être affligé ; ne pas connaître ses qualités, c'est ignorer la blessure de les voir méconnaître par les autres. Le vrai bonheur consiste à s'ignorer soi-même.

18

Les conséquences de nos actes nous échappent : celles de nos pensées bien davantage.

19

Il n'y a rien de réel que par notre esprit, dont nous nions cependant parfois la réalité.

20

Toutes les opinions sont conciliables : mais plus on les concilie, plus on en étend la base, qui finit par embrasser l'infini, c'est-à-dire par s'effondrer dans le néant.

21

L'inquiétude du penseur est plus noble que la certitude du simple : mais elle est bien moins réconfortante. C'est comme le roseau pensant de Pascal ; il est plus noble que l'univers qui le broie : mais il est broyé.

22

Il y a le scepticisme qui nie et le scepticisme qui affirme. Le premier pense que rien n'est probable, l'autre que tout est probable ; celui-là est partout disposé à dire : Je n'y crois pas, celui-ci : J'y crois ; et, sans qu'aucun des deux soit jamais sûr de rien, l'un est pessimiste dans son doute, l'autre optimiste.

SUR LE PESSIMISME

1

L'énergie manque aux âmes supérieures, énergie qui seule serait capable de les détourner du pessimisme. Mais à quoi l'appliqueraient-elles, conscientes qu'elles sont de la vanité de la vie ?

2

L'optimisme n'est conséquent que s'il est à la fois matérialiste et se satisfaisant de la matière. L'optimiste qui aurait recours, pour soutenir son optimisme, au monde spirituel et à la vie future, avouerait par cela même l'insuffisance de l'existence actuelle et serait pessimiste.

3

Le pessimisme ne conclut pas absolument au néant ; il n'y conclut que relativement à la vie connue et seulement dans l'hypothèse de l'impossibilité d'une vie inconnue et supérieure.

4

Toutes les religions sont pessimistes.

5

Le pessimisme seul est capable des grandes actions : toute grande action étant une révolte contre ce qui est pour l'établissement de quelque chose qui n'est pas encore et à quoi l'on ne penserait pas, si ce qui est n'était jugé insuffisant. Le pessimisme est l'âme du progrès.

6

Le pessimiste a l'esprit plus noble et plus porté vers le beau et le bien que l'optimiste. S'il n'avait pas un idéal supérieur à la nature, il ne trouverait pas celle-ci insuffisante. Le pessimiste est donc, en réalité, un idéaliste. Le pessimisme est le signe de l'aristocratie intellectuelle. La foule ne sera jamais qu'optimiste, incapable qu'elle est de rêver un univers différent de celui qu'elle voit.

7

Il existe un pessimisme transcendant, qui juge inutile la destruction de ce qui est, persuadé que ce qui sera ne vaudra pas mieux. Il est pourtant de même essence progressive : mais il méprise les degrés infimes de l'évolution et ne tendrait à rien de moins qu'à l'abandon définitif de tout ce qui est du ressort terrestre pour l'avènement d'un état surhumain tellement au-dessus de ce qui existe, qu'incapable de le définir et même de le concevoir autrement que par de vagues désirs, il retombe par cet excès même à l'inaction, se bornant à attendre, à souffrir et parfois, effrayé de son rêve, à désespérer.

8

Pourquoi le roman naturaliste est-il en général pessimiste ? N'est-ce pas dire que la vie considérée dans sa réalité est un mal ? La gaieté elle-même n'est-elle pas essentiellement pessimiste, fondée qu'elle est sur le malheur d'autrui ? L'inspiration de la majorité des œuvres gaies n'est, en effet, pas autre chose que la peinture des ridicules. Je cherche en vain des œuvres joyeuses : celles qui font pleurer font pleurer, et celles qui font rire devraient logiquement faire pleurer.

9

Le pessimisme s'exprime plus encore par le rire que par les larmes.

10

Le rire est un accès de méchanceté d'un caractère particulier.

11

Le sourire peut parfois être le signe d'une joie bienveillante, le rire jamais.

12

Démocrite était un bien plus grand pessimiste qu'Héraclite.

13

La joie n'est pas joyeuse.

14

Au temps des fables, on aurait pu dire : Dieu,

voyant le triste sort de l'homme, imagina, pour l'en distraire, de le faire prendre plaisir à son malheur, et lui donna le rire.

15

On ne devrait rire décemment que de l'homme qui ne sent pas ses imperfections ou s'en satisfait.

16

Le comique et le tragique sont les deux modes du mal.

17

Un bossu ou un aveugle sont, en réalité, tout aussi comiques qu'un avare ou qu'un sot. Pourquoi a-t-on la pudeur de ne pas rire de ceux-là et rit-on de ceux-ci ?

18

Le ridicule est un déguisement que nous jetons sur le mal pour pouvoir le considérer avec plaisir.

19

Dénigrer la vie, c'est lui être ou inférieur, ou supérieur ; l'apprécier, ce n'est jamais que lui être égal.

20

Nous jugeons de la vie par la nôtre. Pour arriver à un jugement équitable, il faudrait procéder à une sorte de plébiscite sur la vie. Et serait-on même certain que le résultat de ce plébiscite ne varierait pas de date à date, de latitude à latitude, suivant les remous de l'histoire et les configurations de la géographie ? Pessimiste au nord, optimiste au midi ! enthousiaste en quatre-vingt-neuf, désespéré en quatre-vingt-treize !

21

S'il y a du ridicule à haïr la vie, il y a de la mesquinerie à l'aimer.

22

Comme en société l'on est toujours plus joyeux qu'on ne l'est dans sa propre intimité, il en résulte que l'on se fait de la joie qui règne dans le monde une idée beaucoup trop exagérée.

23

Soyons tristes, si tel est notre tempérament, mais pour les autres paraissons gais : on se détourne des tristes comme des lépreux.

24

La joie est plus inhérente au cœur des hommes que la tristesse. Ils sont souvent joyeux dans le malheur, fort rarement tristes dans le bonheur.

25

Si l'on considère le mal qui règne dans le monde, on devient pessimiste ; mais si l'on songe à celui qui pourrait y régner, on redevient optimiste.

Louis Dumur.



ESSAI DE RÉNOVATION THÉATRALE

On accuse fréquemment les jeunes écrivains de tenter un mouvement ridicule en faveur d'idées anciennes, et de vouloir opposer aux œuvres naturalistes « si vivantes et si fortes » des productions obscures, incohérentes et sans vie. Quelle théorie nouvelle ne fut pas discutée ? On nomma *décadents* quelques artistes qui, créateurs de mots nouveaux, tirés, pour la plupart, du latin ou du grec, s'efforcèrent noblement de lutter contre la décadence de la langue française, de réagir contre le style bas et vulgaire des romans naturalistes, la vile prose des journaux. En face de l'invasion grandissante des mots anglais raides et gourmés, des termes scientifiques durs et froids, ces artistes se souvinrent des phrases harmonieuses que chantèrent les Chateaubriand, les Lamartine, les Villiers de l'Isle-Adam. Aujourd'hui, on applique le qualificatif de *symboliste* à qui répudie la vision étroite et fausse des naturalistes, à qui tente de ne pas exprimer seulement la sensation, l'extériorité, le monde des apparences, mais aussi l'âme, les Idées éternelles ; on reproche aux jeunes de négliger la vie dans leurs œuvres. Il est un peu tôt pour juger ces novateurs, alors qu'ils vont essayer de satisfaire à la fois notre esprit, notre cœur et nos sens en pratiquant l'*idéoréalisme*, proclamé par M. Saint-Pol-Roux, en faisant vivre des Idées, des personnages symboliques.

Dans cette voie lumineuse et sainte, ils iront, humbles pèlerins de l'Art éternel, vers la source merveilleuse et triomphante que fit jaillir miraculeusement, il y a près d'un demi-siècle, le plus puissant génie des temps modernes et peut-être de tous les temps, le grand *idéoréaliste* Richard Wagner. Cet Art *idéoréaliste*, par lequel nous cherchons à faire la synthèse, alors que Wagner a réalisé — prodigieusement — l'union de tous les arts, se développera magnifiquement surtout au théâtre. C'est là seulement que, radieux, il doit apparaître à ce « grand public » qui toujours ignorera les plus belles créations poétiques d'un

maître tel que Stéphane Mallarmé, d'un Rimbaud ou d'un Laforgue. A la lecture, une intelligence ordinaire ou inaccoutumée aux obscurités des novateurs se refuse à les admettre. Mais au théâtre, — est-il permis de ne pas désespérer qu'une scène accueille un jour ces essais dramatiques ? — si les spectateurs, même hostiles, assistaient à une lutte formidable de passions humaines dans un drame *idéoréaliste*, ils nous accorderaient peut-être leur attention quand même ils ne comprendraient pas le symbole de la pièce, symbole accessible seulement à l'élite. Au troisième acte de la *Walkyrie*, où l'auteur incarne la charité en Brunehild se dressant résolument contre son père Wotan, la personnification de nos désirs égoïstes, ne frémissons-nous pas tous d'une émotion profonde ? Pour les artistes, c'est l'idée sainte du sacrifice illuminant le monde d'un embrasement auroral ; pour le public, c'est une fille qui se révolte contre son père, et rien n'est plus sublime que la scène *réaliste* où Wotan, vaincu, gagné par l'héroïsme de son enfant, l'enveloppe avec une orgueilleuse tendresse dans un suprême embrassement. Ce n'est pas de la féerie, de la fantaisie, c'est la Vie douloureuse qui apparaît en ses manifestations éternelles.

Dans ce champ à la végétation serrée et gigantesque où Wagner a si largement moissonné, il y a encore à glaner, surtout pour les écrivains, qui, privés des ressources de la musique vocale et instrumentale, n'ont pas à redouter la perte totale de leur originalité. Le fond de leurs œuvres, les idées, la disposition des scènes principales, attesteront l'influence wagnérienne : mais la forme, le langage leur appartiendront. La musique des syllabes déterminera l'atmosphère du drame, établira une sorte d'orchestration verbale suggérant les Idées premières que précisera le dialogue. Cette musique sera naturelle, spontanée, pour que la science n'étouffe pas l'inspiration ; toutes deux s'allieront sans se nuire. Du reste, le mot qui rend le mieux la pensée est généralement en rapport musical avec elle. Ainsi, pour exprimer l'Idée de Rêve, l'inspiration nous dictera des mots constitués plus spécialement par les consonnes v, f, l, suggestives de Rêve, tels que : voile, voguer, frileux, vague, etc... Si à ce thème de l'Immatériel on oppose le « motif de la Matière », ce dernier s'affirmera par des sons durs, violents, heurtés et pénibles à l'audition ;

les syllabes : son, san, sin, les mots comme : dessein, insensé, grandissant, incandescent, etc... seront indiqués et tiendront ici la fonction des cuivres dans un orchestre ordinaire. Si ces deux thèmes entrent en lutte, leur rappel par des « *leitmotiv* » augmentera l'unité de l'œuvre, mais le poète devra veiller à ne pas restreindre sa spontanéité par une application trop systématique de cette théorie. Dans ce même but : rejeter des règles trop étroites, l'artiste devra substituer à l'alexandrin classique, raide et monotone, une prose poétique souple, colorée et musicale, ou plutôt un mélange rationnel de vers et de prose. Il est en effet rationnel d'écrire en prose l'exposition et les explications préliminaires d'un drame. Si l'idée s'embellit de poésie, pour accroître l'intensité émotionnelle, qu'au milieu des répliques rapides et saccadées, dans les scènes importantes, sonne le clairon soudain d'un vers court et fulgurant ou le tonnerre grave d'un alexandrin majestueux; que, parfois, dans une succession de vers, se déroule un crescendo, habilement amené depuis le vers de quatre ou cinq pieds jusqu'à l'alexandrin où éclatera triomphalement toute la sonorité du Verbe.

Il y a là pour le jeune dramaturge de nobles essais à tenter, essais estimables quel qu'en soit le résultat; alors qu'une foule de jeunes poètes lyriques — dont quelques-uns de grand talent — s'ouvrent des voies nouvelles, le drame symbolique ne compte en France que trois ou quatre représentants qui, pour cette rénovation du théâtre artiste, se sont, jusqu'à ce jour, à peine affirmés par des œuvres. Ce siècle fut avant tout un siècle de poésie lyrique : Lamartine, Baudelaire, Hugo, Musset, Verlaine, etc.. A nous s'offre le grand Art dramatique, comme une Forêt « presque » vierge, aux attraits mystérieux et souverains, un bois immense aux profondeurs inexplorées ; il est l'heure d'entrer en lutte; que l'aube du vingtième siècle se lève sur le triomphe du théâtre; qu'importe ceux qui, épuisés par un effort surhumain, tomberont dans la mêlée et, foulés aux pieds, disparaîtront à jamais inconnus, si ces précurseurs obscurs ont dévoilé, vers l'horizon tout étincelant d'espoirs, le Temple sacré du positivisme et du métaphysicisme réconciliés, s'ils ont indiqué les routes futures au Shakespeare qui nous viendra quelque jour.

François Coulon.

DÉSESPÉRANCE

Le silence et l'effroi planent sur le manoir
Dont les Sphynx endormis ne gardent plus les portes,
Et c'est comme un parfum triste de choses mortes
Qui flotte vaguement et monte dans le soir.

Les émaux sont ternis et les verrières closes,
Et l'on voit, au soupir des vieux luths détendus,
Sur les ifs assombris des Jardins suspendus,
En pétales pourprés pleuvoir le deuil des roses;

Car, vers le bon combat, les Rois aventuriers
Que présageait, de loin, l'éclair des boucliers,
Ne viendront plus jamais du fond des bois magiques ..

Aux matins de splendeur succède un soir de mort,
Et le dernier Veilleur de ses mains héroïques
Laisse à jamais tomber le Glaive avec le Cor.

L'AMOUR FUNÈBRE

L'Amour, le souverain Seigneur de toute Vie,
M'apparut, couronné de lys et de pavots,
Sur le pré jaunissant, dévasté par la faux
Où l'automne sécha les bouquets d'Ophélie.

La tristesse rêvait dans l'ombre de ses yeux;
Le vent frais soulevant sa chevelure folle
Agitait en ses mains une branche de saule,
Et les fleurs s'effeuillaient sur son front sérieux.

Or, cet Amour, avec sa douce bouche triste,
Me dit : « Tu veux en vain me fuir; je suis Celui
Qui, pour te conquérir, t'ai naguère ébloui

Du rayon de mes yeux; nul cœur ne me résiste.
Et plus que la Douleur et le Temps je suis fort,
Moi, Seigneur de la Vie et Seigneur de la Mort! »

A LA DÉRIVE

Flotte mélancolique en somptueux arroi,
Des barques balancées par une mer de pourpre
S'en vont vers l'horizon de mystère et d'effroi
Où de vagues rumeurs d'orage semblent sourdre.

Le ciel d'or et de sang attire leur essor
Par le philtre pervers d'un délice éphémère...
Un souffle triste et doux berce sur le flot mort
Leur voile déployée en aile de Chimère ;

Et, vains oiseaux d'espoir nonchalamment repris
A l'illusoire attrait du rêve de jadis,
Elles s'en vont, sans bruit, sur les vagues muettes,

Et le vent s'est levé, qui sous le ciel brûlant
Gonfle d'un lent soupir les voiles violettes,
Et les pousse là-bas vers l'horizon sanglant.

PAYSAGE D'AME

L'éclat pensif du soir sur la vaste forêt
Etend nonchalamment un brouillard de lumière ;
Dans l'air vibrant sourit la grâce meurtrière
Des tristesses qui font le vespéral attrait.

Tes yeux mystérieux, où l'idéal Regret
Brûle comme un soleil rêveur et funéraire,
Te donnent la splendeur de ces cimes qu'éclaire
Le paisible occident de son calme reflet.

Ton sourire répond à des appels mystiques
Par le souffle attiédi des bois mélancoliques
Portés vers toi, leur sœur, comme de longs sanglots,

Et vers la volupté du silence nocturne
S'épanchent lentement, en invisibles flots,
Les désirs alanguis de ton cœur taciturne.

C. MARYX.

VERS POUR HYMNIS.

Viens respirer l'odeur des vignes et des fruits.

Ce soir te sera doux comme tes longues nuits,
Hymnis, enfant qui dors depuis deux mille années,
Et par le souffle lent des sentes où je fuis
Les roses du tombeau ne seront point fanées.

Je te dédie, enfant, la mourante forêt.

Elle se pare encor malgré son mal secret :
Tu te reconnaîtras à sa noble agonie,
Vierge dont le front pâle et fiévreux se parait
Avec l'or éclatant et la blême ancolie.

L'automne funéraire embaume les halliers

Hymnis ! Hymnis ! Hymnis ! tes cheveux déliés,
Libres du bandeau frêle où tu les emprisonnes,
Ont frôlé des santals et des girofliers
Et se sont enivrés de cruelles automnes.

De plus calmes parfums, ce soir, te charmeront.

Pour que ton corps sacré retourne sans affront
De la forêt lointaine aux ténèbres divines,
Je veux entrelacer à l'entour de ton front
Le thyrse en demi-deuil des suprêmes glycines.

PIERRE QUILLARD



PAGES QUIÈTES

LETTRE SUR LES COURSES DE TAUREAUX

Saint-Sébastien, 21 août 1892.

A M. Petit-Naveau, *membre de l'Institut*, *à Paris*.

Il me serait doux, cher maître et respectable ami, de voir votre laboratoire de physiologie se transporter au bord de ce golfe de Gascogne où me retiennent des devoirs trop absolus. En ouvrant les fenêtres, nous pourrions considérer à notre aise les flots orageux de la mer, le soleil se mirant dans les vagues; sans interrompre nos études de vivisection, tout en surveillant d'un regard intéressé les agonies de nos chiens et de nos cobayes, nous aspirerions à pleins poumons l'air salin, nous aurions le cœur plus léger et les muscles plus assouplis. Mais il faudrait pour cela la main secourable d'une fée; madame et mademoiselle Petit-Naveau sont trop occupées à charmer votre intérieur domestique pour que j'ose leur demander une pareille intervention.

Je consacre le plus grand nombre d'heures de la journée à des promenades hygiéniques dans la montagne; mon cerveau s'en trouve bien et ses cellules recommencent à fonctionner normalement. Vous me l'avez affirmé, il serait fâcheux pour la science de me voir devenir idiot à force de travail; sur ces paroles, j'ai renoncé sans hésiter à mes recherches sur « la notion de causalité chez les psittacides », et je vis ici comme une brute, comme un philistin, imitant les profanes et engraissant à vue d'œil.

Je n'ai pas manqué, selon vos instructions, une seule course de taureaux. Il serait très important, m'avez-vous dit, de vérifier la loi de Weber dans le cas particulier de la tauromachie: en d'autres termes, de savoir exactement si, chez le taureau

éventrant un cheval, « *l'énergie de l'excitation doit s'élever en rapport géométrique pour que l'énergie de la sensation augmente en rapport arithmétique.*

Ma première idée fut de descendre dans l'arène pour me mêler aux travaux des opérateurs ; j'en eusse profité pour faire quelques observations de température, et un thermomètre métallique placé dans le fondement de l'animal m'eût donné des courbes intéressantes. J'avais combiné en même temps un appareil très ingénieux pour enregistrer les variations de forme dans le système musculaire : une série d'aiguilles plantées dans l'ossature vertébrale et reliées à un galvanomètre eût peut-être amené des révélations inattendues.

Le directeur, auquel je me suis présenté à cet effet, m'a envoyé promener de la façon la moins courtoise ; il a cité en espagnol diverses parties cachées du corps humain et a ri assez grossièrement pour irriter un homme étranger à la science. Je n'attendais pas mieux d'un peuple abruti par les superstitions d'un autre âge ; mais j'ai été surpris, je l'avoue, très surpris et peiné.

Force me fut donc de me mêler aux spectateurs. Non sans peine et sans argent, j'obtins une place au premier rang, et je vous envoie le résumé des notes recueillies sur cette course et les suivantes.

Je dois vous avouer dès maintenant qu'une course de taureaux se prête peu à des observations scientifiques. Les assistants font un tapage impossible à décrire. Ils poussent des hurlements, agitent des mouchoirs, brandissent leurs cannes sans aucun respect pour les hommes sérieux. A un moment où des cris inadmissibles se faisaient entendre contre les opérateurs, je me suis levé pour rappeler ces polissons aux convenances, et j'ai reçu en pleine poitrine une bouteille vide où mon odorat exercé reconnut la présence d'un résidu vineux. Des gens avaient donc

bu dans la salle; des gens s'enivraient peut-être à l'instant le plus captivant de l'expérience.

Il serait préférable de ne pas admettre le public en ces endroits où il ne fait que gêner; on laisserait seulement entrer un petit nombre de personnes instruites, en leur recommandant l'immobilité et le silence. Au temps présent, on se croirait au cours du spiritualiste Caro : jusqu'à des dames, et en grand nombre, très élégantes, très bavardes, agitant leurs éventails. La science doit-elle se borner à réjouir de pareilles caillettes?

La course de taureaux se décompose en trois temps : *dans aucun de ces trois temps, la loi de Weber ne m'a paru s'appliquer.*

Dans le *premier* temps, le taureau est visiblement excité; il se précipite sur des chevaux disposés à cet effet et les perfore à grands coups de cornes. Des aides montés sur lesdits chevaux le piquent à la minute précise où l'excitation est à son maximum. Eh bien, cher maître et respectable ami, le taureau semble ne *rien* sentir, absolument *rien*. Le choc des cornes contre les os du cheval doit, en certains cas, être assez douloureux, leur glissement à travers les entrailles doit être répugnant pour un herbivore; le taureau n'en manifeste *rien*.

Je poursuis.

Dans le *second* temps, le taureau est moins excité. On en profite pour lui enfoncer dans les épaules, non pas, comme je l'aurais désiré, de longues aiguilles symétriquement disposées, mais des javelots à papillotes. Pourquoi, bon Dieu! des papillotes? Quel peuple! Ces javelots procurent à la bête une sensation indiscutable et perceptible; pourtant l'excitation a diminué.

Je poursuis.

Dans le *troisième* temps, le taureau n'est plus excité du tout; il est fini, suant, saignant.

Or :

C'est à ce moment précis que le taureau commence à donner des signes évidents de douleur.

Il mugit, se plaint et semble beaucoup souffrir. Un aide arrive, cherche à l'égayer en remuant un morceau de flanelle rouge ; le taureau refuse toute distraction. *L'excitation est tombée à zéro et la sensation douloureuse est à sa majeure amplitude.*

Un subalterne sacrifie l'animal à coups d'épée ; le peuple applaudit sans savoir pourquoi, et l'on passe à de nouvelles expériences dont les résultats sont identiques.

De ces faits, que faut-il conclure ?

Weber s'est *absolument* trompé, et la loi véritable serait :

L'énergie de l'excitation doit s'abaisser en rapport géométrique pour que l'énergie de la sensation augmente en rapport arithmétique..

Reste à mettre la nouvelle théorie d'accord avec les chiffres et les courbes, ce qui n'a jamais offert la moindre difficulté.

Cette loi portera naturellement mon nom, mais vous me permettrez de vous la dédier, cher maître et respectable ami, ainsi qu'à madame et mademoiselle Petit-Naveau.

Je suis, avec infiniment de respect, du maître l'élève reconnaissant, à l'ami le très dévoué,

RAOUL MINHÂR.



MIMES

LES PETITS POISSONS ROUGES
DANS LEUR BOCAL
OU
ANATOMIE DU POËME EN PROSE

I

LE BOCAL

Dans la fraîcheur amalgamée de rêves, vers le soir qui passait par la fenêtre, Il pâlissait, opalin, et sa candeur hyaline amusait la mystérieuse Amie. Joies du soir endormi, tout surpris d'être pur, et tant de rêves chatoyaient dans l'opalin bocal, où l'âme n'est pas morte : alors, — ce furent d'opulentes visions de cirques byzantins avec des claquements verts et bleus d'étendards, et pourtant les cyprins n'étaient ni verts, ni bleus : ils étaient rouges et ils frissonnaient d'amour dans la candeur hyaline qui amusait la mystérieuse Amie. Gloire du rêve; accroupi tel qu'un sphynx entre les ailes mornes du soir, — gloire triste et comme de lémures, car les nageoires battaient en éventail de chauves-souris, indélicates à respecter les joies du soir endormi; et je vis s'agrandir vers l'extase d'avoir peur les yeux démesurés de la mystérieuse Amie.

II

LES POISSONS ROUGES.

Ils tournent, ils tournent, ils tournent dans le bocal de leur pensée.

Ils pensent à des miettes, des miettes, des miettes de pain, et ils n'ont pas une miette de pensée — dans le bocal de leur pensée.

Ils ouvrent la bouche — oh ! la jolie bouche aux moustaches de mandarin ! — et aucun son n'est proféré et leur cervelle est aussi muette que leur bouche, — dans le bocal de leur pensée.

Leur queue frétille, frétille, frétille, et nul sperme n'en sort pour féconder le réseau des œufs femelles, car leurs organes sont stériles et c'est en vain qu'ils se masturbent — dans le bocal de leur pensée.

Leur ventre est blanc, blanc comme le bouillon-blanc, et tout gonflé d'une excrémentielle et inoffensive vanité : il crève et ce sont des bulles, et à fleur d'eau les bulles crèvent, les bulles nées du ventre vain des cyprins — dans le bocal de leur pensée.

Leur nageoire est noire, plombée par le stupide venin qui les étourdit, les fait virer comme ânes au moulin : Virez, virez, petits poissons qui ne mordez pas — dans le bocal de votre pensée.

Leurs flancs sont rouges, du terne rouge des limaces de l'automne, et leur cœur exsangue est plus mou qu'un ver libre qui macéra trois mois durant emmi les alcools du prince de Trois-Six, — dans le bocal de sa pensée.

Leur œil est tout vairon, vert, on ne sait pourquoi, quelquefois ; et le petit poisson vous regarde de son œil vairon, si vairon qu'il en est touchant, — le petit poisson qui vaironne dans le bocal de sa pensée.

Il tourne, il tourne, il tourne, le petit poisson rouge dans son bocal.

III

RAPPEL DU BOCAL

(Selon la méthode Wagnérienne, — mais simplifiée.)

Dans la tiédeur amalgamée de rires, vers le midi qui passait par la fenêtre, Il rougeoyait incarnadin et sa rubescence almandine amusait la mystérieuse Amie,

Qui, revenue de sa stupeur, se demandait :

« Pourquoi ne suis-je pas, moi aussi, dans un bocal ? — Je tournerais dans le bocal de ma pensée,

« Dans un bocal, dans un bocal. »

QUASI.



BARBEY D'AUREVILLY CRITIQUE (1)

Saint Thomas d'Aquin, en sa *Somme* (2), examine cette question : « La Sottise est-elle un péché » — et, après les distinctions et les réserves que lui dicte sa théologique prudence, conclut pour l affirmative. En tant que péché, la sottise (*stultitia*) provient, dit le Docteur Angélique, de ce que le sens de la spiritualité est hébété (3). Ce genre de sottise est fait de haine et de peur, de bassesse et d'ennui : haine de Dieu et de l'Art; peur de la suprême Vérité; infimité mentale qui ne se plaît, comme l'escarbot, que dans l'excrément; ennui de vivre en un four, sans lueur et sans espoir.

A le pourchasser, ce péché quadriforme (que d'aucuns croient le Péché *parfait*, le Péché *en soi*), Barbey d'Aurevilly usa une partie de sa vie ; pour cette tâche il se fit journaliste et polémiste; un à un, il prit les gens de son temps, les pesa par la méthode différentielle, rédigea leur « bulletin de pesée », — et sur ce bulletin on lit fréquemment : SOTTISE : *Cent pour cent du poids total.*

C'est qu'en effet nul corps de métier ne fut en aucun temps davantage affligé par la sottise que la corporation des gens de lettres. Du moins la maladie est-elle plus visible chez eux, car leur occupation première est d'en faire la confession publique, d'indiquer du doigt leur tare, de tirer vanité de leur bosse, de hausser au-dessus des autres têtes leur microcéphalie.

Tous y passèrent : pseudo-mystiques et faux historiens; poètes attristés par l'orgueil et fades romanciers tout bêlants de sentimentalité ; vaudevillistes, bas-bleus, et tous les rétameurs de la vieille casserole Littérature. Cette fois, ce sont les épistoliers que le Connétable, mouchetant la pointe, bâtonne du plat de son épée, devant Balzac amusé et complice. Plats

(1) *Les Œuvres et les Hommes* (*IIe série* : XIXe *siècle*) : *La Littérature épistolaire*, par Barbey d'Aurevilly (Lemerre, éditeur).

(2) *Summa totius theologiae S. Thomae Aquinatis* (Cologne, 1639) : *Secundae secundae partis Volumen primum. Quaestio* XLVI, *Art. 2.*

(3) *Ibid.*, *Art. 3.*

d'épée, — mais d'aucuns reçoivent en compensation d'amicales tapes sur la joue, signe de dédain autant que d'absolution ; pour Madame Sand, une poignée de verges entortillées d'orties.

Celle-là, il la fouette un peu rudement, et, lui relevant la cotte, fait voir que sous la robe de la princesse il y a le grain de peau d'une vachère : et quand on a bien vu, il refouette.

De tels articles, ce dut être bien agréable de trouver cela au bas de journaux où, à cette heure, ce sont les incompréhensifs Ginisty qui pérorent et qui jugent. Juger ! « Elle ne jugeait pas », dit Villiers de l'Isle-Adam en notant le caractère de la marquise Tullia Fabriana (1). Que l'actuelle critique n'a-t-elle un peu de cette pudeur !

Barbey d'Aurevilly, lui, pouvait juger, s'étant offert lui-même, et avec une certaine témérité, aux critères des hommes. Injustes souvent, mais toujours logiques et en concordance avec ses principes, ses jugements sont légitimés par le talent et par le courage. Au lieu, comme Sainte-Beuve, de louvoyer pleutrement, entre non pas même les extrêmes, entre les moyennes, il dit crûment sa pensée, — et voilà pourquoi ces vingt volumes intitulés *Les Œuvres et les Hommes* resteront comme un précieux répertoire.

Qu'on l'achève, cette vaste maison aux mille fenêtres, qu'on y dresse un escalier, c'est-à-dire une minutieuse table analytique, et nous avons des *Causeries*, non du *Lundi*, mais de tous les jours, — et en dépendances du palais dont les salles sont le *Prêtre marié*, les *Diaboliques* et tant de chefs-d'œuvre, elle fera très bonne figure, la vaste maison aux mille fenêtres.

Remy de Gourmont.



(1) *Isis.*

LES LIVRES (1)

La Passante, par ADRIEN REMACLE (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — Sous ce titre : *La Passante*, M. Remacle vient de publier, dans l'élégante collection de la Bibliothèque Artistique et Littéraire, un poème en vers et en prose, qui chante l'ascension d'une âme d'abord incarnée, puis débarrassée de son corps, à travers des conditions d'existence de moins en moins imparfaites, et partant de plus en plus heureuses. L'auteur a mis beaucoup d'imagination dans les descriptions qu'il a données de divers états de la vie posthume. Peut-être eût-il mieux fait de s'en tenir aux grandes traditions orientales ou occidentales, d'ailleurs identiques au fond. Le Bouddhisme, la Kabbale, le Druidisme lui eussent fourni sur l'existence d'une âme entre deux réincarnations des aperçus d'une incomparable richesse, et, en réalisant une œuvre d'art, il eût aussi réalisé une œuvre philosophique. Mais M. Remacle peut arguer à bon droit qu'il a voulu écrire une œuvre d'art, simplement, et demander qu'on le juge non pas comme occultiste (il le sera pourtant en cette qualité dans un prochain numéro du *Mercure*), mais comme poète.

Il ne me reste plus alors qu'à louer la manière dont il a su arranger poèmes en vers et poèmes en prose pour arriver à une intensité extrême d'expression. A chaque instant, l'auteur, obligé de rendre des sensations et des idées sinon inconnues, du moins à peine devinées de nos sens et de notre esprit actuels, a réalisé de merveilleux tours de force littéraires. Il est difficile d'analyser à fond en quoi consiste ce bonheur particulier d'expression. Il semble toutefois que les connaissances musicales de M. Remacle lui ont été d'un grand secours. Ses vers comme sa prose sont d'un musicien consommé. Il paraît avoir combiné les voyelles et les consonnes de chacune de ses phrases comme autant de notes, et il est arrivé ainsi à créer, à côté du sens littéral, un sens musical, parfaitement approprié aux ondoyances, aux ténuités, aux apparitions fugaces, que devait évoquer son poème.

E. D.

Bois ton Sang, par PIERRE DÉVOLUY (Édition de « Chimère ». Librairie de l'Art Indépendant). — Si une préface

(1) Aux prochaines livraisons : *Le Premier Livre Pastoral* (Maurice du Plessys); *Rimes et Rhythmes* (Lagodey); *Le Cyclisme théorique et pratique* (L. Baudry de Saunier); *Eveil d'Amour* (Henry de Braisne); *Poésies* et *Poésies nouvelles*, 3 vol. (Catulle Mendès); *Les Miens : Villiers de l'Isle-Adam* (Stéphane Mallarmé); *Nudo!* (Giuseppe Gramegna); *La Revenue* (Marius André); *Le Salut par les Juifs* (Léon Bloy); *Le Latin Mystique* (Remy de Gourmont); *Nieve* (Julian del Casal)

d'Albert Lantoine ne le disait, parmi de plus nécessaires renseignements, je n'aurais pas cru l'auteur instrumentiste-évolutionniste. C'est une école, dit-on; il en est sorti avec cette œuvre où, défendant non seulement l'art, mais une Cause, le poète, fidèle à la barbare noblesse de son titre, n'a rien écrit de vulgaire, ni en ses pages de douceur, ni en ses pages de violence et de sang; — ainsi :

Douceurs des vieux parfums issus de robes closes :
Sont-ce les amours clairs aux thyrses de mimoses
Ou le cantique blanc de sombres orangers ?
En le vent des lilas nimbés d'épithalames
Humé-je les désirs ivres des jusquiames ?...

Ou :

Un vent d'orient mouille en frisselis calins
Nos stupeurs de jeunesse éprise des hauts rêves
Et qu'obsède l'éclair intermittent des Glaives...

Clairons sur les berceaux, clairons sur les alcôves,
Clairons galvanisant des éveils d'aubes fauves —
Un Israël tressaille aux sursauts des tambours...

La partie du recueil appelée *Flumen* m'a paru la meilleure, celle des vers les plus fermes, les plus droits :

(*Un réconfort sort de la foudre et* les *tient droits!*)

Celle aussi des images les plus nettes, les plus sauvages, — et souvent nouvelles.

Maintenant, pense-t-on que j'aurai la naïveté de « reprocher » à l'auteur son patriotisme? Et pourquoi? Qu'il suive son instinct et sa voie. Est-il fâcheux que ce sentiment, que l'on croyait littérairement caduc, reverdisse là en vigoureux surgeons? Peut-être, mais j'aime encore mieux de bons vers à la gloire de l'Epée que toutes ces pacifiques rengaines où se clame le désir d'un tas de rêveurs maladroits vers la niaise et pérennelle rigolade qui semble devenue l'idéal de la ridicule humanité. La haine plutôt qu'une fraternité grotesque!

Et

Les vieux glaives et les framées

(la pièce que clôt ce vers m'est dédiée — en épigramme!) j'aime encore mieux cela que le sentimentalisme, — et la barbarie, même sanglante, que la jocrisserie d'une civilisation industrielle et bassement confortable.

R. G.

Une Transformation de l'Orchestre, *Conférence faite au Théâtre d'Application*, par Charles Henry (A. Hermann). — « Etant donnés l'orchestre tel qu'il est et une partition d'orchestre dans toute sa complexité, n'est-il pas possible de traduire dans une langue plus simple, quoique suffisante, les infinies nuances de l'orchestration ? » La question ainsi posée semblerait résolue par l'affirmative ; mais M. Ch. Henry nous propose comme modèle l'orchestre des tsiganes et leur cymbalum ; il cherche évidemment à côté; l'orchestre tsigane produit surtout un effet de surprise ; quand on l'a entendu

trois fois, il agace; je ferai observer ensuite que le cymbalum rappelle plutôt le son du clavecin que la combinaison de la harpe et des timbales. Si M. Ch. Henry remplace la timbale par la grosse caisse blousée, je ne vois pas bien ce que nous y gagnerons en agrément. Tous les orchestres des petits théâtres parisiens, en effet — chacun ne dépasse guère une vingtaine d'exécutants — usent et abusent des timbales; on y tape sur ces pots à confitures avec une rage déplorable; cela part avec les cuivres, au moindre forté, comme une écluse, et il suffit d'entendre par malechance un acte d'opérette pour en avoir la tête cassée. — L'orchestre des tsiganes, enfin, est surtout composé d'instruments à cordes; il ne contient ni cors, ni trompettes, ni hautbois, ni bassons, ni flûtes; il ne traduira donc pas « les infinies nuances de l'orchestration », les timbres des instruments ne se substituant point, hormis les cas exceptionnels que tous les compositeurs connaissent et dont ils savent très bien tirer parti.

Quant à la querelle des dissonances et des consonances, elle est puérile. Un accord est reçu consonant par le consentement général, parce que les gens qui écoutent ont les oreilles faites d'une manière et pas d'une autre; c'est à l'unanimité des suffrages qu'on a banni les accords de secondes, et simplement parce qu'ils font hurler. M. Ch. Henry peut s'asseoir devant son piano et plaquer la succession (ut, ré, mi, fa *d*, sol *d*, la *d*) qu'il nous indique, et s'en convaincre lui-même. — J'ai quelque idée, avec cela, qu'il a expérimenté sur des sujets non seulement pas musiciens, mais n'ayant pas le *tempérament musical*. — Maintenant, vous savez, en Chine, il n'est pas de meilleur concert que de taper sur le cul des chaudrons !

C. Mki.

Anarchistes, par John-Henry Mackay, traduction de Louis de Hessem (Tresse et Stock). — Une suite de décors londoniens, dont quelques-uns fort saisissants, comme le Royaume de la Faim, les descriptions de Whitechapel, de Trafalgar Square au moment du meeting des *unemployed*, au travers desquels l'auteur nous promène en compagnie d'un guide destiné à bien mettre en relief toutes les horrifiques misères entrevues, et à les accompagner d'un juste réquisitoire contre la société qui les cause; une autre partie, de discussion, tendant à établir l'incompatibilité de l'anarchie et du communisme, telle est à peu près la composition du livre de M. J.-H. Mackay.

Pour ce qui est de la forme, nous n'en dirons rien, puisqu'il s'agit là d'une traduction; quant aux idées exprimées, il nous a paru qu'elles étaient discutables, au moins sur quelques points. — L'anarchiste Carrard Auban, le principal personnage du volume, croit, avec M. J.-H. Mackay, que seule l'action individuelle, délivrée de toutes les entraves contemporaines, et mue par cet unique ressort, selon lui très humain, l'égoïsme, présidera, dans la suite, aux rapports sociaux. Malgré la célèbre formule de Hobbes « *homo homini lupus* », nous ne pensons pas que l'être humain tende ainsi à se ren-

fermer dans un complet désintéressement de ses semblables et ne vise qu'à son bonheur propre. Ce n'est pas que nous invoquions avec Trupp le communiste — trop lyrique pour n'être pas un peu imaginaire — des arguments sentimentaux ou optimistes. Il nous semble, au contraire, que Carrard Auban n'a peut-être pas examiné la question avec assez de froide raison. S'il ne s'était laissé trop volontiers entraîner par ce désir de déclamation qu'il reproche à ses contradicteurs, il aurait mieux compris que l'homme est, a toujours été le ζωον πολιτικον d'Aristote, c'est-à-dire un être organisé pour ne pas vivre seul, pour mettre en commun ses intérêts, ses joies et ses peines ; il se serait rendu compte qu'un individu ne saurait devenir absolument égoïste sans manquer aux plus simples lois physiologiques et constituer par cela même un être d'exception. Car, comme l'a si excellemment écrit le regretté Guyau : « Il est aussi difficile de circonscrire dans un corps vivant une émotion morale, esthétique ou autre, que d'y circonscrire de la chaleur ou de l'électricité ; les phénomènes intellectuels ou physiques sont essentiellement expansifs et contagieux ». Aussi est-il, à notre sens, plus logique d'espérer, ainsi que le professe le socialisme, en se fondant sur la nature propre à l'être humain et sur l'histoire de son passé, que l'évolution de l'humanité vers le meilleur sera réalisée par le communisme : c'est en effet à la forme défectueuse des sociétés actuelles, basées sur la *propriété*, qu'est due, de nos jours, la déviation anormale vers l'égoïsme de la tendance altruiste naturelle à l'homme.

G. D.

Pochékhonié d'Autrefois, par Chtchédrine, traduction de Mme Polonsky et M. Debesse (Savine). — Habilement traduit du russe, ce roman est délicieux. D'ailleurs, est-ce bien un roman? Il semble que la vie de nos amis d'hier (lesquels avant-hier étaient les féroces tyrans de leurs serfs) se soit reflétée tout entière dans ce miroir magique. Et que de malices couvrant une philosophie exquise, que de jolies phrases passant, d'un air détaché, en couleuvres zig-zaguant sous l'herbe et venant vous enlacer de replis perfides ! Cela est tellement simple et en même temps si profond, si dans la chair même du noble Russe ! *Nicanor*, celui qui raconte, égrène là-dedans tant de colliers de framboises et tant de joyeux chapelets de fraises qu'on le sent vraiment *Slave*, c'est-à-dire l'enfant terrible qui a toujours l'air de prendre de sinistres gouttes de sang pour de jolis fruits rouges... A la bonne heure : du roman russe comme cela, il en faudra toujours.

***

L'Envol des Rêves, par Arthur Dupont (Lacomblez). — A regarder simplement en curieux les choses de la littérature, il est amusant de constater que la jeune poésie, en Belgique, et actuellement bien meilleure qu'en France. On y trouve moins de rengaines, de sentimentalisme bêta, de romances, de petites fleurs bleues. Qu'on le remarque, j'indique

la production en général, non le livre de tel ou tel, encore que les œuvres d'allure, là-bas, ne soient point rares. Les jeunes gens de Bruxelles ont sans doute le bon esprit de mettre au panier leurs tâtonnements; ils arrivent avec une sûreté de métier qui charme; on sent qu'ils pourront donner quelque chose; on est très sûr qu'ils ont rejeté la vieille défroque, qu'ils ne s'attarderont point, par exemple, à nous rabâcher « les beautés de la Nature ». — Et il m'est agréable de parler ainsi à propos de M. Arthur Dupont, pour moi un inconnu, mais dont l'opuscule pas banal, malgré certaines défaillances et des choses rencontrées ailleurs, contient nombre de beaux vers.

C. Mki.

Claires Matinées, par Léon Hély (Sauvaître). — Ici, nous les retrouvons, les « Beautés de la Nature », et les peintres de la Nature, et les Chantres de la Nature; avec le Beau, le Vrai, l'Amour, la Foi, et les blancs coursiers de l'Avenir, l'auteur en tire vingt pièces dans la note lamartinienne, déclamatoire et pleurnicharde. On m'a déjà certifié d'ailleurs que les bouquins de vers communément dits « de jeunes » étaient cuisinés par un seul « poète » et présentés sous des pseudonymes variés par simple dilettantisme. Le fait n'aurait rien d'excessif, étant donnée l'incontestable similitude dans le médiocre qui les caractérise; vous verrez aussi, un de ces jours, nous apprendrons que le « jeune » en litige est dans l'âge déplorable de M. Grandmougin.

M. Coppée donne en préface aux « Claires Matinées » les paroles banales dont il a coutume.

C. Mki.

Un Amant, par Emily Brontë, préface de T. de Wyzewa (Perrin et Cie). — Malgré la tendresse de M. de Wyzewa pour tout ce qui n'est pas une découverte française, nous pourrions découvrir pas mal de névroses *basbleuesques* dans notre pays moderne, tout aussi douées que peut l'être Emily Brontë, datant de 1848, ère anglaise. Mais Emily étant morte prématurément, les dieux d'aujourd'hui l'aiment à n'en pas vouloir voir les défauts. Il faut mourir d'abord, être Anglaise ensuite; le reste vient de soi-même. *Un Amant,* traduction de titre aussi grossièrement choisie que possible pour un livre dont toutes les tendances sont indiquées par cette phrase : *la colline battue des vents* (titre anglais), est une histoire racontée par une gouvernante avec tout de luxe de détails que comportent les scènes anglaises. Il y a un tzigane fatal, une jeune fille affolée d'amour pudique et beaucoup d'enfants. Le drame va d'une génération à l'autre. Sauvagerie sinistre d'expressions n'amenant que des faits vulgaires; et, n'en déplaise à M. de Wyzewa, pas de perversité pour un sou.

***

Printemps sombre, par Charles Cudell (Bruxelles, Lacomblez). — Ce petit livre acerbe peut être mis sur le même rang que l'*Albert* de Louis Dumur. Même désespérance en face de la vie et de l'amour, même abandon de la lutte quand

vient l'été de l'âge. Il est certain que M. Charles Cudell est de ceux qui disent bien haut : « Mais laissez-nous pleurer puisque ça nous amuse. » Au fond, il a raison comme Albert, et termine logiquement une existence condamnée, dès son aurore, par le spleen des révoltés. Très joli morceau de description dans le passage de la mort de la jeune fille que l'on enterre en état de putréfaction. Cette pourriture *vierge* et cependant pourriture infecte est supérieurement rendue par un matéraliste élégiaque. Ecrit avec soin et de-ci de-là poétique, ce petit roman a tout le poivre que comporte un livre de blasé.

***

La Bataille de Tire-tes-Grègues, par MAXIME OGET (Savine). — Bien de l'incohérence en beaucoup trop de pages.

Z.

Peau de Satin, par PAUL PONSOLLE (Savine). — Il ne s'agit nullement de la polka qui porte ce nom, mais d'une femme du monde, « *sorte d'animal paresseux dont on masse le cuir tous les jours* », aurait dit le regretté Cladel. Cette femme du monde vit dans un singulier milieu où on rencontre des hommes qui se liguent, comme au temps des *Habits noirs*, contre la vertu des belles, et font le serment de les déshonorer pour les punir d'être *froides*. Puis le plus propre de ces hommes-là montre des lettres d'amantes, après boire... et finit par épouser tout de même la Peau de Satin en question. J'aime à croire que M. Paul Ponsolle, vivant dans le meilleur monde, a voulu se distraire de sa profonde monotonie en inventant un autre meilleur monde plus mouvementé, mais absolument étranger au premier. Chez les viveurs de haute marque, on est quelquefois stupide; seulement, on a généralement peur de la correctionnelle.

***

Poésies, par Mme GUZMAN (Savine). — La « prière d'insérer » jointe à ce livre avertit la presse que Mme Guzman est « l'auteur » d'un legs de cent mille francs « dont les intérêts, accumulés périodiquement, serviront à récompenser le meilleur fabricant ou le meilleur inventeur de moyens d'investigation astronomique, et le capital sera ensuite acquis à celui, quel qu'il soit, qui aura pu établir une correspondance par signaux avec les habitants d'une planète autre que Mars, déjà bien connue. » En tant qu'auteur de legs, Mme Guzman ne laisse point que de se montrer originale; il est malheureusement impossible d'en dire autant de l'auteur des vers : pièces de circonstances, suivies de proses et de poésies en anglais. Combien Mme Guzman nous eût davantage captivés en nous entretenant de ces habitants de la planète Mars qu'elle semble si bien connaître !

A. V.

La Dragée haute, par FÉLINE DE COMBEROUSSE (Perrin). — Les héros s'appellent *Gradinat, Destroipond, Palingru, Cerfeuil, Vaucloison*, et enfin il y a un jeune romancier de la

nouvelle école qui répond au nom de *Gaston Lesseparbès* (Georges d'Esparbès le sait-il ?). On se croirait chez Paul de Kock, n'était la *grrrrrande* psychologie de l'œuvre ! En effet, il y a une femme qui se fait faire la cour par Lesseparbès sans vouloir lui accorder même le petit bout de son doigt à sucer... C'est absolument monstrueux de sa part, aussi Lesseparbès épouse une jeune fille quelconque et l'aime de guerre lasse. — *Il faut* que j'aime cette femme (la jeune fille) parce qu'elle m'aime. Et l'auteur s'écrie : Contre-sens, déraison ! Le cœur n'accepte pas de conditions ! — Neuf, originalement conté et de bon goût !

***

In Morte Virginia Valentini-Zanardelli da Macerata, *Trecento Sonetti* di TITO ZANARDELLI (Bruxelles, J. Morel). — V. *Mercure de France*, tome IV, page 365.

Z.

Pour l'amour des Vers, par CORNELIUS PRICE (Lemerre). — M. C. Price a sans doute écrit ses poèmes après de strictes lectures du *Traité* de Banville ; il a tout sacrifié à la richesse de la rime ; jamais la consonne d'appui n'est absente, il est vrai — et cela ne suffit pas pour qu'une rime soit bonne — mais presque toujours le vers est rempli avec des mots quelconques, sans couleur et sans harmonie. Et pourtant, à lire quelques vers épars çà et là dans le livre, il semble que M. Price ne manque pas d'un certain don, et peut-être, quand il aura perdu la superstition de la consonne d'appui, trouvera-t-il plus souvent l'image et la mélodie, et nous donnera-t-il un livre dont la lecture aura quelque charme.

A.-F. H.

Corallé, par Mme GUZMAN (Savine). — Épisode de la Révolution de Saint-Domingue. Un jeune précepteur d'enfants créoles s'éprend d'une jeune fille fiancée à un noble espagnol. Descriptions du pays. Beaucoup de noms d'arbres et de plantes exotiques ; la passion du héros s'en ressent et finit par être décrite en une langue imagée qui ferait le bonheur de deux grands chefs indiens se proposant réciproquement d'entrer dans le sentier de la guerre. Corallé, l'idole, meurt au milieu de la révolte des noirs, ce qui fait pousser au héros quelques anathèmes bien sentis contre ces misérables préférant leur liberté à la douceur du bâton de leurs bons maîtres, les blancs colons, toujours si gracieux... en la personne de leurs filles sans doute.

***

Les Vibrations, par AMÉDÉE AMORIC (Vanier). — M. Amédée Amoric a un faible pour l'aphorisme : il s'en trouve bien une douzaine dans les cent lignes de sa *Fantaisie-Préface*. « L'amour ne naît pas, il existe depuis le commencement du monde et s'éteindra avec lui.... » A parler franc, nous nous en doutions un peu. « Qui dit amour dit volupté ; la volupté est l'affolement de la sensitivité, ai-je écrit quelque part... » *Bis repetita placent*, sans doute, mais... Quant aux poésies,

elles débutent par un bien mauvais vers : « *Qu'est-ce que la chanson ! La chanson c'est la vie...* » D'autres valent mieux, sans jamais toutefois atteindre à l'art.

A. V.

L'Apostolat Positiviste au Brésil, *dixième circulaire annuelle adressée aux coopérateurs du subside positiviste brésilien*, par Miguel Lemos (Rio-de-Janeiro, 30, rue Benjamin-Constant, — Gloria). — Brochure dont le seul énoncé du titre dit l'importance et l'intérèt.

Z.

Dicts et Symboles, *premières poésies*, par Gaston le Poil (Vanier). — Il y a un peu de tout dans la minuscule plaquette de M. Gaston le Poil : une dédicace à E. Faguet ; un A-propos dit au banquet de la Saint-Charlemagne ; un Prologue pour une représentation artistique et littéraire ; des chansons, des monologues, des calembours faciles et du mauvais français. Il n'y manque que des vers.

J. C.

JOURNAUX ET REVUES

Le défaut d'espace nous empêcha, le mois dernier, de signaler (il fallait plus qu'une mention) l'étude que donna Marcel Schwob à la **Revue des Deux Mondes**, *François Villon, d'après des documents nouveaux*. Moins nouveaux, ces documents, que nouvellement combinés, mais sagacement confrontés les uns avec les autres jusqu'à ce que jaillisse l'identité et la véracité de faits et de gestes jusqu'alors pas clairs. Cette notice semble définitive, au moins tant que telle inattendue poussière d'archives n'aura pas été remuée, — et c'est vraiment agréable de lire un tel travail, après qu'un incompétent, sous la tutelle d'un plus incompétent encore, nous infligeait à ce propos (a la portée de peu) une dissertation de vaudevilliste sentimental (qui fut malmenée ici même). Dans la présente étude, il faudrait le savoir spécial de M. Longnon, peut-être, ou de M. Byvanck, pour relever telle hypothèse simplement vraisemblable, mais pas tout à fait vérifiée ; du moins certaines appréciations déroutent, et Villon fut-il si foncièrement que cela « petit, faible, lâche » — et eut-il tant « l'art du mensonge », le poète qui semble, en son œuvre, si crûment passionnel ? Les faits disent oui, mais les faits, eux aussi, « ont l'art du mensonge. » Enfin, cela paraît assuré et cela nous donne un Villon pervers, habile à l'attitude, chef de bande, qui fait marcher ses compagnons sans marcher lui-même, retors et adroit à fondre aux mains du prévôt, heureux aussi, car logiquement la potence avait des droits sur lui.

C'est grâce à l'étude du milieu, des entours, que Marcel

Schwob a pu redessiner ce curieux Villon ; aussi son article est tout un tableau des mœurs au xve siècle ; mœurs des Parisiens, des provinciaux, des goliards vagabonds, des écumeurs enfin, ces compagnons de la Coquille auxquels Villon s'affilia. Comme l'auteur nous le fait avec raison remarquer, cette biographie « permet de juger plus sérieusement l'homme à côté de son œuvre » ; elle est même plus que suffisante, — elle est.

Hermès.

Une discussion courtoise entre gens de lettres, des écrivains qui veulent bien se donner la peine de comprendre l'adversaire et le réfuter au lieu de l'injurier, le fait vaut qu'on le note. M. Brunetière détourne ses lecteurs d'apporter leur obole pour l'érection d'un monument à Baudelaire. Pourquoi ? M. Brunetière, écrit M. Charles Morice dans le **Parti National** (13 septembre), « a pris un parti dans la vie spirituelle, et selon le mot de Diderot « il y reste attaché ». C'est là sa force. — Hélas, c'est aussi sa faiblesse. Pour ne pas se contredire, M. Brunetière s'entête ; c'est la crainte de se tromper qui lui fait commettre ses pires erreurs. Il a des principes qui donnent à sa vie interieure une forte unité, mais qui la resserrent et la restreignent étrangement. Ses préoccupations de moraliste ont toujours gêné en lui et, à la longue, ont dépravé le littérateur, l'artiste soucieux — d'abord ! — de beauté. Comme il est sûr de ses principes, il réprouve tout ce qui ne s'harmonise pas avec eux : par malheur, il les consulte souvent hors de cause et il arrive que ce juge sévère condamne, alors que « l'espèce » n'est pas de son ressort. C'est pourquoi il est rarement d'accord avec les poètes : à l'ordinaire nous aimons ailleurs, lui et nous, et sa violente attaque contre Baudelaire — fût-elle la première — et c'est une récidive — n'était pas pour nous surprendre. »

D'autre part, M. Georges Rodenbach, dans le **Figaro** du 6 septembre, trace ce petit portrait de M. Brunetière : « Son style est austère, protestant. Sa parole aussi, incisive et froide comme un glaçon. Et des yeux qui ont l'air inexorables derrière le givre du lorgnon ! Et le minimum de gestes ! Pas d'ornements pour dire sa pensée. Pas d'ornements non plus autour de lui. Il faut le voir dans ce petit cabinet de travail de la *Revue des Deux Mondes* où il passe sa vie, vide et froid, avec sur le mur un papier de tenture vert, d'une couleur exaspérante, un casier aux cartons verts, une pauvre lampe avec abat-jour vert. Tout est vert, d'un vert de prairie, acide et implacable, d'un vert nu, sans tableau ni une gravure piquée, ni rien ! Cela aussi prouve combien les idées seules intéressent M. Brunetière ; combien l'esthétique dans la vie lui est aussi indifférente que l'esthétique dans les livres. La Beauté ne lui importe pas, mais le texte. Encore une fois, c'est un protestant. »

Dernière heure. — M. Brunetière déclare dans le *Figaro* (20 septembre) que son cabinet de travail n'est point vert... Mais il persiste à dénoncer une *Une Charogne*, de Baude-

laire, comme une « idée banale dégradée [encore] au moyen de mots sales ». Pourquoi M. Brunetière n'a-t-il pas répondu à l'article précité de Charles Morice? Il y est justement dit que *Une charogne* est une poésie hautement spiritualiste.

A. V.

Dans **Magasin für Litteratur** (20 août), sous le titre de *Perspectives de l'Histoire littéraire*, une intéressante étude de M. Alfred Kerr sur la genèse des œuvres littéraires. Sans connaître les livres d'Emile Hennequin, M. Kerr critique adroitement la théorie des milieux de Taine. L'écrivain ne fournira plus d'inutiles documents sur les mœurs de son époque, mais de son œuvre on conclura à sa propre personnalité ; il sera lui-même l'objet observé et contribuera ainsi en une large part à la connaissance de l'âme humaine. « Wilhelm Scherer a posé comme principe de critique de scruter jusque dans ses détails l'influence que la vie de l'écrivain, l'influence que des modèles étrangers ont exercées sur un ouvrage. » L'essentiel serait de connaître l'état d'esprit du poète pendant la création. Les auteurs font silence ordinairement sur les affres qu'ils traversent pendant le douloureux enfantement de leurs poèmes. Si la joie est grande des premières conceptions artistiques, combien ne sont pas retenus par une insurmontable terreur... du papier. « On verrait d'étranges choses, dit quelque part le compositeur Robert Schumann, si l'on pouvait poursuivre chaque œuvre d'art jusqu'au fond même de son origine. » Schiller aimait à écrire, dit-on, en respirant des pommes pourries, Sterne ne travaillait que malade. Pourquoi Richard Wagner ornait-il son appartement d'enigmatiques chiffons et d'inexplicables falbalas ? Novalis avoue ne lire des ouvrages philosophiques que pour y chercher des inspirations poétiques. Quant à M. Ludwig Theobul Kosegarten, qui n'est pas un poète immortel, il ne peut faire de vers que couché sur le ventre.

H. A.

L'Art Moderne (Bruxelles, nos du 21 août et suiv.) publie une traduction inédite de l'essai de R.-W. Emerson sur le *Poète*. — « Le signe auquel on reconnaît le poète est celui-ci : il annonce ce que personne n'a prédit avant lui. Il est le seul vrai savant ; il sait, il dit ; lui seul nous apprend du nouveau, car il était seul présent aux manifestations intimes des choses qu'il décrit. C'est un contemplateur d'idées ; il énonce les choses qui existent de toute nécessité comme les choses éventuelles... » Poète : prophète. Voilà qui nous sort un peu des si vaines discussions d'école. «... Nos poètes sont des hommes de talent qui chantent, ils ne sont pas les enfants de la musique. Pour eux, la pensée est la chose secondaire ; le fini, la ciselure des vers est le principal... » Rien de changé sous le soleil. «... Car ce ne sont pas les rythmes, mais la pensée, créatrice du rythme, qui fait le poème : une pensée si passionnée, si vivante, que, comme l'esprit d'une plante ou d'un animal, elle *a une architecture qui lui est propre*. elle orne la nature d'une chose nouvelle... Le talent peut folâtrer

et jongler ; le génie réalise et ajoute... Tout le monde est quelque peu intéressé à l'avénement d'un poète, et nul ne sait combien il peut en profiter... Il dit la parole la plus vraie — entre toutes les paroles qui ont été prononcées — et sa phrase sera la plus opportune, la plus musicale, la plus infaillible des voix de la terre à ce moment. — Tout ce que nous appelons l'histoire sainte atteste que la naissance d'un poète est le principal évènement de la chronologie... »

De Nieuwe Gids (Août) : *De Slag*, description de bataille tirée de l'historien arabe Tabari par le Dr G. van Vloten ; — *Het Beginsel der Psycho-Therapie*, par M. Frederik van Eeden ; — deux articles de M. Delang, *Filozofie* et *Zieke Prins ;* — *Eigendom en de Maatschappelijke Deugd de Zedelijkheid*, par M. F.-M. Wibaut : — *Het tegenwoordig standpunt der Crimineele Anthropologie en der Toerekenbaarheid*, par le Dr A. Aletrino ; — *Anaxagoras of over de smart*, par M. Ch.-M. van Deventer ; — *Dragamosus* (suite), par Ary Prins ; — *Gekken* (fin), par M. Jac. van Looy ; — de M. Frans Erens : *De Processie* et *Wind ;* — *Melodie en Gedachte*, par M. Alphonse Diepenbrock : excellente prose ; — de M. G.-K. van den Bosch, une courte prose : *Bleek Mietje*, et deux poésies : *Woor een lief Meisje* et *Woor een ernstig Meisje ;* — *Kunst*, par M. Jan Veth.

A. V.

En Angleterre, la « petite revue », la revue d'art, la revue sans préoccupations commerciales n'existe pas. Ce genre de périodique, toujours fondé par de jeunes écrivains auxquels sont fermés les journaux à caisse et les recueils à chèques, n'a aucune raison d'être en un pays où soixante magazines, sans compter les américains, prospèrent, appuyés sur un large et solide public. Il n'y a pas, comme en France, un surcroît de copie : la demande couvre l'offre, et tout s'imprime et tout se paie, — bon ou mauvais, pourvu qu'on y respecte « Miss Grundy ». Je ne vois donc à la **Pagan Review** (dont le premier numéro nous arrive de Rudgwick Sussex) d'autre but avouable que de choquer systématiquement la pudeur de l'honorable et traditionnelle vieille fille. Mais Miss Grundy ne capitulera pas. Elle sait que l'hypocrisie est un solide verrou qui garantit sa liberté, et elle continuera à faire ses mines pourvu qu'on la laisse s'en faire faire d'autres en catimini, se saoûler à l'ombre de sa feinte candeur et se payer les Highlanders dont les muscles lui plaisent.

Maintenant, il y a sans doute dans *Pagan Review* un but artistique et même philosophique, — mais le prospectus est obscur et ce qui le suit ne l'est pas moins. D'assez jolies pages, dans le goût de celles qui encombrent les « petites revues », françaises, et, à côté, du pseudo-naturalisme tel que ce roman intitulé *The Sangans* et où les personnages, français, usent pour ébaubir Miss Grundy d'une langue que l'auteur croit du parisien, mais qui n'est que cet international argot parlé dans les romans suisses — légers. *The Black Madonna*, par W.-S. Fanshawe, est assez étrange. A la fin, des notes et l'analyse

des *Pastels in prose*, traduits du français par M. Stuart Merrill.
L'épigraphe est spirituelle : *Sic transit gloria Grundi.*

THE PILGRIM.

Madame Marholm, dans la **Freie Bühne** du 15 août (*Tribune Libre*), consacre un article nécrologique à Arne Dybfest, le romancier norvégien suicidé récemment. « Il était le plus moderne des Norvégiens ; Garborg à côté de lui semble être un vrai bourgeois, il était tout à fait norvégien : naïf jusqu'au comique, prenant au sérieux tout ce qu'il touchait, plus au sérieux que ne le fait même la vie dans ses manifestations ; il cherchait le raffinement, le raffinement jusqu'au grotesque, jusqu'au manque de goût, jusqu'au ridicule, comme un norvégien barbare s'apprête l'art délicat, rare et difficile de la sensation, — mais dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il écrivit, cet homme semble avoir été *entier*, sans restriction, sans compromis. »

Sa patrie ne le lui a pas pardonné. Là-bas, où les différences de classes sont moins grandes, « l'esprit borné règne plus absolument qu'ailleurs. » Pour rester soi-même, il faut être « poète-né », et quand on s'avise de penser et d'écrire librement sur « le centre organique de l'existence, la femme et la vie sexuelle », disparaître sera le mieux que l'on puisse faire et le plus tôt possible...

« Dybfest a sauté d'un bateau de pêche en pleine mer, et s'est noyé. »

Mme Marholm analyse ensuite, avec l'intensité qu'elle seule sait donner à ses si originales pages de critique, les deux nouvelles de Dybfest : *Ira* et la *Solitaire*. Il laisse encore un volume : *Au milieu des Anarchistes*, avec des notes sur Louise Michel, le prince Kropotkine, les Journalistes de la révolte.

Au même fascicule, une critique de la *Débâcle* de M. Ledebour, d'exquises impressions de l'exposition de Vienne par M. Bahr, un terne article sur M. Loti de M. Reissner, etc.

H. A.

Dans la **Vita Moderna** (4 septembre), une curieuse notice sur le P. Antonino Arguis de Velasco, clerc régulier théatin — et agent théâtral. Cela se passait au XVIIe siècle, à Mantoue, puis à Modène où le R. P. était, de plus, résident pour S. M. Catholique. Il embauchait les ténors et les ballerines, veillait sur la voix des uns, sur les jambes et la vertu des autres. Ses correspondants lui rendent compte de la conduite des sujets qu'il a placés : « ... La Signora Appolonia conserve toujours sa candeur et sa modestie... ». — La même revue annonce une traduction italienne des *Cenci* de Shelley.

R. G.

Dans la **Revue de l'Evolution** (1er septembre), une étude de M. Paul Gabillard intitulée *Le Jeu et l'Art* : « Les sentiments esthétiques dérivent-ils de *l'impulsion du jeu ?* — Formulée pour la première fois par Kant et adoptée par Spencer, cette théorie a reçu son expression la plus haute dans les

Lettres sur l'éducation esthétique de Schiller. — Pour M. Guyau, au contraire, l'art, bien loin d'être la forme supérieure et idéale du jeu, n'en présenterait aucun des caractères saillants et ne serait autre chose que le développement de l'utile et de l'agréable... » L'auteur examine les deux doctrines, puis conclut par un moyen terme : «... L'art n'est ni le dérivatif du jeu ni une forme de l'utilité, mais bien la résultante d'un sentiment *sui generis* absolument irréductible. » — Dans le même numéro, M. Alexandre Cohen signe une intéressante biographie de Multatuli (Edouard Douwes Dekker, 1820-1887), l'original écrivain hollandais dont il a traduit plusieurs fragments pour la *Revue de l'Evolution*. Multatuli fut d'abord fonctionnaire supérieur du gouvernement hollandais dans les Indes : « Nommé au commencement de 1856 assistant-résident à Lebak, dans la résidence de Bantam, il s'aperçut aussitôt que la misérable situation matérielle de la population indigène était due principalement à l'oppression et l'exploitation éhontées du régent indigène de ce district, un prince javanais... soutenu par le résident de Bantam en personne. » S'étant imposé la tâche de protéger les indigènes contre toutes les exactions, il envoya de nombreux avertissements au régent javanais, qui, protégé par le résident, n'en tint pas compte. «... Douwes Dekker se crut enfin obligé de s'adresser directement au gouverneur général, pour réclamer la mise en accusation du régent. — Pour toute réponse, il reçut une missive lui exprimant le mécontentement du vice-roi et lui annonçant son déplacement dans un autre district de Java « où il dépen- « drait de sa conduite ultérieure s'il pouvait être maintenu « au service du gouvernement colonial. » Démission de Douwes Dekker, puis deux vaines tentatives, l'une aux Indes, auprès du gouverneur, l'autre en Hollande, auprès de la Chambre, pour expliquer sa conduite. Et c'est trois ans après, en 1859, que, sous le pseudonyme de Multatuli, conservé dans la suite, il publia *Max-Havelaar*, «... un livre extraordinaire, étrange, où s'entremêlent la douceur et la colère, le sarcasme impitoyable et le sentimentalisme confinant à la mièvrerie... Livre qui, dans le monde parlementaire hollandais et parmi les marchands de mélasse et de café enrichis par l'exploitation coloniale, fit l'effet d'un pavé lancé dans une légendaire mare à grenouilles... De partout Multatuli reçut des lettres d'injures, de menaces, et il se vit, à la fin, obligé de quitter la Hollande pour habiter d'abord Bruxelles, ensuite en Allemagne, à Nieder-Ingelheim, une petite ville sur le Rhin, où il est resté jusqu'à sa mort, survenue le 19 février 1887. — L'œuvre de Multatuli est considérable, et il a bouleversé complètement les conceptions littéraires en Hollande. Depuis l'apparition du *Max-Havelaar* jusqu'en 1887 il a publié treize volumes in-8 d'une impression fort compacte, au total quatre mille pages. D'un style mordant — tenant de Henri Heine et de Voltaire — la lecture de ses écrits, en dépit du peu d'esprit de suite, peut-être à cause de cela même, offre un charme particulier. »

A. V.

Mélusine (juillet-août) continue de nous intéresser à l'étude de la littérature et des superstitions populaires, mais malgré de bonnes ou curieuses contributions, soit que la matière s'épuise, soit que les folk-loristes se lassent, les derniers numéros ne valent pas les anciens. Signalons néanmoins deux notes, spécieuses peut-être, mais fort savantes, de M. Doncieux sur « La Belle dans la tour » et sur « La Pernette ».

A propos de folk-lore, signalons un extrait de LA TRADITION : *Le Folk-Lore du Danemark. I. Proverbes Danois*, par le Vicomte de Colleville et Fritz de Zepelin. Les proverbes recueillis sont au nombre de cinq cent cinquante-deux ; en voici quelques-uns : « Mettez un mendiant sur un cheval, et tout de suite il prend le trot. — Quand il arrive au pouvoir, personne n'est pire au malheureux que le gueux. — Obtenir une chose par la prière, c'est l'acheter plus cher qu'avec de l'or. — Vouloir n'est point justice. — Les uns fondent les balles, mais ce sont d'autres qui les tirent. » Les auteurs annoncent un recueil de légendes et un recueil de chansons danoises : ces travaux sont les bienvenus.

R. G.

Excellent numéro de l'**Ermitage** (août), avec MM. Hugues Rebell, Le Cardonnel, Verlaine, Degron, Paul Masson, Pierre Dufay, Rambosson, Tardivaux, Mazel, etc. Entre autres bonnes choses, un *Paradoxe sur la Critique*, d'Adolphe Retté, où cet amusant projet de méthode de critique : « Il y a toujours avantage à prendre le contre-pied d'une idée suisse. Partant de là, choisissons cette proposition d'un Génevois inventé par M. Schérer et ressuscité — oh ! très peu — par M. Bourget : « Un paysage est un état d'âme. » Retournons-la et disons : « Un état d'âme est un paysage. » Voilà une base excellente.... »

Dans les **Essais d'Art Libre**, une jolie ironie, de Remy de Gourmont, sur *Celui qui ne comprend pas* : « De tous les plaisirs que peut procurer la Littérature, le plus délicat est certainement : « Ne pas être compris ». Cela vous remet à votre place, dans le bel isolement d'où l'inutile activité vous avait fait sortir : réintégrer la Tour et jouer du violon pour les araignées, qui — elles — sont sensibles à la musique. » Suit la monographie de Celui qui ne comprend pas, « fier de son inintelligence et des loques verbales dont il vêt sa nudité spirituelle, — et il s'exhibe, il fait le beau, et dès qu'on flatte sa vanité, qui est « Ne pas comprendre », un éventail de plumes de paon lui sort du derrière, et sur chaque plume, en guise d'œil, il y a un rond où est écrit : « Moi, je ne comprends pas ! »

Les publications dites « petites revues », si nombreuses aujourd'hui, furent ce mois-ci particulièrement intéressantes : mais il faudrait deux fois plus d'espace que nous n'en avons pour en rendre compte, et nous devons nous restreindre à signaler les principaux articles. — Aux **Entretiens Politiques et Littéraires** : *L'homme sensible* (Paul Adam), *La Commune*

de Paris (Bakounine), *La Chevauchée d'Yeldis*, un long poème de F. Vielé Griffin, *Portraits* (H. de Régnier), et des critiques littéraires de Bernard Lazare. — A la **Jeune Belgique**, des poèmes de Fernand Séverin, Emile Verhaeren ; *Petites études de poétique française*: *Le Vers et la Prose* (Iwan Gilkin). — A la **Revue Blanche** : des *Fragments* de Nietzsche, un *Léon Cladel* d'Eugène Morel, *Réponse de la Bergère au Berger* (Edouard Dujardin). — Au **Saint-Graal** : *Sylve* (Jean Moréas) ; *Romans baptisés* : article d'esthétique, d'Emmanuel Signoret; *La Révolte des Saintes* (G. Vicaire), *Léon Bloy* : silhouette par Rambosson ; un *Léon Cladel* de Degron. — L'**Idée Libre**, nouvelle série, avec une couverture où un symbolique dessin de Schwabe : *Souvenirs sur Richard Wagner* (E. Schuré), *Bertha* (Swinburne), *Survivances* (E. Besnus), *Lamennais* (B. Guinaudeau), *Gestes* (Alfred Mortier), *L'Embarquement pour Ailleurs* (G. Mourey), *Critique de L'Individualisme et de l'Ecole* (Jules Bois).

A. V.

CHOSES D'ART

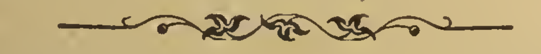
L'étonnante administration du Louvre vient encore de se faire ridiculement voler par un habile truqueur ; il s'agit du petit bronze qu'elle a acquis récemment et qui n'est qu'une maladroite contrefaçon.

Tous les musées d'Europe l'avaient refusé, — mais le Louvre est là, providence des faussaires. Déjà, il y a quelques années, on lui a passé un faux Frans Hals que Berlin, Londres, Amsterdam, Harlem, etc., avaient évité, — faux ou si stupidement repeint !

L'éminent auteur de la *Tasse de Thé* prépare, dit-on, une « Salle des Gaffes », qui ne sera pas au musée de la Marine.

A voir, chez Gérard, boulevard Montmartre, *La Tribu errante* nouveau tableau de Henry de Groux.

R. G.



ENQUÊTES ET CURIOSITÉS

Curiosités

Avant Des Esseintes. — « *Clavessin pour les Sens.* Mettez de suite une quarantaine de cassolettes pleines de divers parfums ; couvrez-les de soupapes, et faites en sorte que le mouvement des touches ouvre ces soupapes : voilà pour le nez. Sur une planche, rangez tout de suite, avec une certaine distribution, des corps capables de faire diverses im-

pressions sur la main, et puis faites-là couler uniment sur ces corps : voilà pour le toucher. Rangez de même des corps agréables au goût, entremêlés de quelque amertume. Mais parlé-je à des gens à qui il faille tout dire ?... Nos sens sont tous capables d'une grande perfection ; mais ceux qui n'ont rien vu ne conçoivent que ce qu'ils voient. »

Esprit, saillies et singularités du P. Castel. — A Amsterdam, et se trouve à Paris, 1763.

A.

Patriotisme. — De la lettre de M. de Cyrano Bergerac *Contre les Frondeurs*, écrite, lors du siège de Paris, à la louange de Mazarin :

« Les premiers coups qu'ont en vain tenté les Poëtes du Pontneuf (contre la réputation de ce grand Homme) ont été d'alleguer qu'il étoit Italien. A cela je réponds (non point à ces Héros de papier broüillard, mais aux personnes raisonnables qui meritent d'être dés-abusez) qu'un honnête homme n'est ny François, ny Allemand, ni Espagnol : il est Citoyen du Monde, et sa Patrie est par tout. »

Les Œuvres diverses de Monsieur de Cyrano Bergerac, avec son Pédant joüé — A Rouen, chez Jean B. Besongne, rue Ecuyère, au Soleil Royal (s. d.).

Z.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Le Latin Mystique

La souscription est close depuis le 20 septembre. Le volume est prêt, mais l'expédition n'en sera faite aux souscripteurs qu'à dater du 1er octobre — ce délai afin de permettre aux personnes en villégiature, ou qui auraient changé d'adresse sans nous en aviser, de nous donner les indications nécessaires. Nous conseillons comme mode de paiement le mandat-poste ; nous ferons recouvrer dix jours après l'envoi du volume les sommes qui ne nous seraient pas parvenues.

A partir du 1er octobre également, le *Latin Mystique* sera mis en vente, au prix annoncé de 12 fr., chez Léon Vanier, 19, quai Saint-Michel (et au bureau du *Mercure de France*, mais par correspondance seulement ; envoi franco). Il reste des tirages de luxe un ou deux exemplaires de chaque sorte, dont les prix sont ainsi fixés :

Hollande. 30 fr.
Violet.... 40 fr.
Pourpre.. 40 fr.

Voici la liste des souscriptions reçues depuis la publication de notre dernière livraison jusqu'au 20 septembre :

Exemplaires Hollande (à 20 fr.) : M. Henry Baüer.

Exemplaires papier teinté (à 10 fr.) : MM. Gustave Boucher, le Dr Rougier-Grangeneuve, la Bibliothèque de Blois, MM. Pierre Dufay, R.-N. Roland Holst, des Amorie van der Hoeven, Mme de Mazet, MM. W.-G. Royaards, Jules Nathan, Emile Barbé.

Errata. — Dans la liste complète des souscripteurs publiée le mois dernier, lire : M. Audry, et non Andry ; MM. Gaston et Jules Couturat, et non M. Georges Bonnamour.

Enfin nous avons reçu de notre collaborateur Remy de Gourmont la lettre suivante :

« 20 septembre.

« Mon cher Vallette,

« Je serais ingrat et maladroit si, après le succès du *Latin Mystique*, je n'offrais mes humbles remerciements aux abonnés et aux lecteurs de cette revue, et si je n'ajoutais quelques menues réflexions.

« Tout simplement ceci : le *Latin Mystique* représentait, au point de vue matériel, un assez gros effort, réclamait des frais relativement élevés ; plusieurs des principales maisons d'édition s'en rendirent compte et refusèrent la partie. Or, ce qui a effrayé de solides commerçants, nous l'avons réussi, — et cela grâce à votre bonne administration et la sympathie intelligente de nos amis proches et lointains. Un libraire n'est donc pas plus indispensable qu'un journal à un écrivain qui redoute les compromissions. Il fallait le prouver ; c'est fait, — et plus que fait. On dira que ce n'est rien et qu'il faut voir la suite : on la verra.

Affectueusement,

Remy de Gourmont.

Nous recevons la lettre qui suit :

« Mon cher Vallette,

« Il y a dans le Bulletin de victoire rédigé par M. Leclercq quelques inexactitudes, et des omissions, surtout : le commissaire de police n'eut pas à dresser procès-verbal, puisque je refusai de porter plainte contre mon agresseur, me trouvant satisfait « des coups qu'il reçut » — c'est l'aveu qu'il fit au *Matin* — et que j'eus plaisir à lui porter (la voilà, la fâcheuse omission, la voilà bien !), à la vérité sans canne.

« A Dieu ne plaise que je tire vanité d'être solidement construit ! mais, dans l'espèce, je fus content de posséder une poigne vigoureuse.

« Faut-il l'ajouter ? je ne saurais prendre l'engagement de ne plus parler de M. Leclercq.

« Quant à vous, mon cher ami, je ne vous ai jamais supposé capable d'une intention maligne envers moi, et je tiens à vous le dire.

« Bien cordialement,

« Willy. »

Voici, à titre de document, la lettre de M. Julien Leclercq insérée par le *Matin* du 20 août et à laquelle M. Willy fait allusion :

« Paris, le 19 août 1892.

« A Monsieur le Directeur du « *Matin* ».

« Monsieur,

« M. H. Gauthier-Villars néglige de vous spécifier que :

« 1º Je ne me suis résigné aux voies de fait que parce qu'il a refusé de me donner par les armes une réparation des injures qu'il m'avait gratuitement prodiguées. Il prouve une fois de plus son aversion pour le duel. Est-ce par philanthropie ? C'est peu probable.

« 2º Je n'ai à mon tour reçu de coups, après avoir dûment marqué M. Gauthier-Villars à l'œil, que parce que mon agression avait ameuté contre moi tout le commerce de la librairie du quai, qui voulut venger l'attentat sur l'un des siens et lui prêter main-forte.

« En outre, j'ai frappé mon adversaire le premier pour lui laisser le choix des armes, dans le cas où il se serait décidé à une rencontre. Mais, ni d'une façon ni de l'autre, il n'entend se battre, comme offenseur ou comme offensé. Ceci a de l'importance.

« Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération très distinguée, et veuillez, je vous en prie, accorder l'hospitalité à ces lignes, — les dernières.

« Julien Leclercq,

« 36, rue des Batignolles. »

« Paris, le 12 septembre 1872.

« Mon cher ami, le R. P. Junipérien, revenu depuis peu d'un voyage en Biscaye, me commet le soin de vous aviser que l'état déplorable de sa chère santé le contraint, bien malgré lui, d'ajourner aux mois prochains sa lettre à M. Henri Mazel touchant *La Fin des Dieux*, ainsi qu'une appréciation que j'ai lieu de croire neuve sur le *toreo*, cet honneur des Espagnes.

« Le saint religieux me charge en même temps de ses excuses et de toutes ses bénédictions pour vous.

« Mes deux mains,

« Laurent Tailhade. »

Une note publiée par un grand nombre de journaux laisse supposer que le *Mercure de France* faisait partie des revues « réunies en Comité d'initiative » pour l'érection d'un buste à Léon Cladel, et annonce formellement qu'il « recueille les souscriptions ». Ce sont deux inexactitudes. L'obligation de les rectifier nous placerait dans une situation équivoque si nous n'affirmions en même temps notre respect pour le défunt.

La *Plume* du 1er septembre publie, avec la première liste de souscription pour le monument Baudelaire, la liste des membres du comité, ainsi composé :

Président d'honneur : Leconte de Lisle.

Membres : Paul Bourget, Jules Claretie, François Coppée, Léon Deschamps, Léon Dierx, Anatole France, Stephan George, Edmond de Goncourt, José-Maria de Heredia, J.-K. Huysmans, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Léon Maillard, Stéphane Mallarmé, Henri Mazel, Louis Ménard, Catulle Mendès, Octave Mirbeau, Jean Moréas, Charles Morice, Nadar, Prince Alexandre Ourousof, Vittorio Pica, Edmond Picard, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Jean Richepin, Edouard Rod, Georges Rodenbach, Aurélien Scholl, Emmanuel Signoret, Armand Silvestre, Stuart Merrill, Sully-Prudhomme, Swinburne, Laurent Tailhade, Auguste Vacquerie, Alfred Vallette, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin, Emile Zola.

Il faut ajouter à cette liste le nom de M. Félicien Rops.

Fin octobre, notre collaborateur Laurent Tailhade publiera *Douze Ballades nouvelles pour abominer le Mufle*, avec une eau-forte d'après Hermann Paul.

On annonce pour paraître prochainement à Berlin une revue idéaliste : *Blatter für die Kunts*, qui sera dirigée par M. Carl Auguste. M. Stephan George, l'auteur de *Pilgerfahrten*, dont M. Albert Saint-Paul a traduit naguère un fragment pour l'*Ermitage*, en sera l'un des rédacteurs.

Notre confrère M. Léon Deschamps, Directeur de la *Plume*, épouse, le 27 septembre, Mlle Claire Grigny.

Sigurd Ibsen, le fils de Enrik Ibsen, s'est fiancé à Bergliot Bjœrnson, la fille de Bjœrnstjerne Bjœrnson. Le *Figaro*, qui le premier communiqua cette nouvelle, a parlé d'une inimitié mortelle qui existerait entre les deux pères, tandis qu'au contraire la belle Bergliot a passé presque tout l'été à Christiania, chez Enrik Ibsen, et que, d'autre part, Sigurd Ibsen, jeune diplomate, mis en disponibilité depuis lors à cause de son livre révolutionnaire l'*Union de la Suède et de la Norvège*, a séjourné longtemps à Anlestad, le séjour de campagne du poète politique.

D'une interview des ouvriers de Roubaix, par M. Jules Huret (*Figaro* du 7 septembre) :

« Un jeune homme blond, à la face grasse et montée en couleur, à l'œil intelligent, habillé d'une veste de toile claire à raies blanches et violettes, à la manière des garçons bouchers, s'adressa à moi :

« — Vous avez lu *Gil Blas de Santillane ?* Vous vous rappelez l'archevêqne de Tolède disant sur ses vieux jours : « Je » crois avoir fait bonne œuvre dans ma jeunesse et dans mon » âge mûr ; à présent je suis vieux et perclus : restons-en là, » ne compromettons pas ce que nous avons écrit de bien par » des œuvres médiocres ou mauvaises. » Eh bien, M. Jules Simon ferait mieux de prendre exemple sur l'archevêque de Tolède que de nous affliger de son gâtisme...

« Très bien ! bravo ! cria-t-on dans des rires. »

Ces ouvriers de Roubaix ne nous paraissent déjà point tant sots. Mais il serait inexact de croire que M. Jules Simon a perdu toute popularité : nous avons reçu de Belgique la lettre suivante, que nous publions, bien que l'insertion ne nous en ait pas été demandée et que le sujet soit fort peu excitant, pour montrer avec quelle bonne grâce nous accueillons les opinions les plus diverses :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous dire que le critique qui signe P. Q. dans vos colonnes est vraiment indigne du *Mercure de France.*

« Je prétends que celui qui appelle Jules Simon un « malfaiteur public » et Musset un « assez mauvais poète » est *ivre ou fou.*

« Je défie tout homme en possession de sa raison de ne pas être révolté en lisant ces lignes qui sont un outrage continuel au sens commun ; et je suis étonné de les trouver dans le *Mercure de France*, que, jusqu'à ce jour, j'avais assez goûté.

« Agréez, Monsieur, mes sincères salutations, et excusez la netteté de cette protestation.

(*Signature illisible.*)

« Avocat. »

« 31 août 1892. »

Hélas, Monsieur, presque tout notre Recueil est un outrage au sens que vous dites, le *commun* étant le pire ennemi du *bon.*

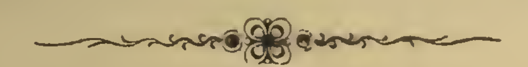
Après avoir annoncé que M. Gabriel Randon préparait un roman intitulé : *L'Imposteur*, nous avons reçu de M. Stuart Merrill l'avis que depuis longtemps il travaillait à un roman de sujet analogue, portant le titre de : *Un Messie.* A son tour, M. Raymond Nyst, dans le *Mouvement Littéraire*, prend acte pour un volume dont la donnée est identique, auquel il travaille depuis 1891 et qui s'intitulera : *Un Prophète.* — Au surplus, nous écrit M. Stuart Merrill, « une *authoress* an- « glaise, Madame Lynn Linton, s'est emparée, il y a quelques « années, du sujet qui nous préoccupe, et a publié un roman, « que du reste je n'ai pas lu : *Joshua Davidson* (Jésus fils de « David). Ce qui prouve qu'il faut en tout chercher la femme.»

Document pour M. Zola (*Figaro* du 12 septembre) :

« LOURDES, 10 septembre. — Une jeune fille de vingt-six ans, Mlle Marthe Edmond, venue avec un pèlerinage belge, a succombé hier soir à une attaque d'apoplexie en passant devant la statue de la Vierge. »

Mesure sanitaire : — « Le Gouverneur de Nijni, le général Baranoff, a dû faire donner cent cinquante coups de knout à l'infirmier Oussoff, qui avait propagé des nouvelles inquiétantes dans le village de Lyskow. » (De la *Lettre de Russie* de Lydie Paschkoff, *Figaro* du 31 août.)

La petite dernière de Nestor (*Echos de Paris* du 15 septembre) : — « Et ce qui m'attirait, ce n'était pas la beauté « pittoresque de Gênes, la joyeuseté de ce peuple si vivant, « la beauté des femmes, NOIRES, mais superbes sous le *mezzaro* « blanc, casquées d'admirables chevelures ÉBURNÉENNES... »



PETITE TRIBUNE DES COLLECTIONNEURS (1)

ON ACHETERAIT :

Villiers de l'Isle-Adam : Œuvres compl. ou vol. sép.
Paul Margueritte : PASCAL GÉFOSSE et JOURS D'EPREUVE (éd. or.).
Hegel : PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT.
J.-K. Huysmans : A REBOURS (éd. or. hol. ou jap. br.).
Ernest Hello : L'HOMME.
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES : nos 2, 4, 5, 6, 7.
LES TACHES D'ENCRE : no 3.

ON VENDRAIT :

Pierre Quillard : LA GLOIRE DU VERBE........... 3 fr. 50
Ernest Raynaud : LES CORNES DU FAUNE.......... 3 fr.
Henri de Régnier : APAISEMENT, éd. or. hol., av. envoi d'auteur (nom du destinataire gratté)...... 5 fr.
— SITES, éd. or................ 4 fr.
Jules Laforgue : DERNIERS VERS (hors commerce).. 35 fr.
Edouard Dujardin : POUR LA VIERGE DU ROC ARDENT, frontisp. en coul. d'*Anquetin* (ép.)............. 12 fr.
Paul Verlaine : LITURGIES INTIMES, éd. de luxe publ. à 20 fr. (hors commerce)...................... 12 fr.
— FÊTES GALANTES, av. ill. à l'aquarelle dans les marges par *Causé* (ex. uniq.)..... 60 fr.
— ROMANCES SANS PAROLES, av. aq. orig. par *Hénard* (ex. uniq.).................. 60 fr.
— CHOIX DE POÉSIES, av. portr. par *Eugène Carrière*, éd. or. br.................. 6 fr.
De Goncourt : MADAME GERVAISAIS, prem. éd. in-8o.. 6 fr.
Arthur Rimbaud : ILLUMINATIONS et SAISON EN ENFER, Holl. av. ill. orig. à l'aquarelle par *Causé* (ex. uniq.).................................. 100 fr.

(1) *Au* MERCVRE DE FRANCE, *le mardi, de 3 à 6 heures, ou par correspondance. — En sus des prix marqués, frais d'expédition et, s'il y a lieu, de recouvrement.*

Tristan Corbière : GENS DE MER, jap., dess. et aq. orig. de *P. Léonnec*............................ 25 fr.
Stuart Merrill : LES FASTES, av. aq. orig. de *Causé* (ex. uniq.)...................................... 75 fr.
Stéphane Mallarmé : L'APRÈS-MIDI D'UN FAUNE (1887) éd. holl................................ .. 2 fr.
Th. Simons : L'ESPAGNE, holl., dess. de *Wagner*, grav. sur bois, ex. en feuilles (ép.)............. 50 fr.
Jean Dolent : LE LIVRE D'ART DES FEMMES, AMOUREUX D'ART, PETIT MANUEL D'ART, 3 vol. av. env. d'auteur; L'INSOUMIS (ép.) : 4 vol. orn. d'eaux-f. de *T. Ribot*, *Eug. Carrière*, *Eug. Millet*....... 10 fr.
Jean Moréas : LE PÉLERIN PASSIONNÉ.............. 3 fr. 50
Maurice Barrès : LE QUARTIER LATIN, plaq. ill. (rare).. 2 fr.
Dr A. Tardieu : LES ATTENTATS AUX MŒURS, av. 3 pl. grav. (1862), mauv. état..................... 2 fr.
Remy de Gourmont : SIXTINE, éd. or. br.......... 3 fr. 50
Léon Bloy : LE DÉSESPÉRÉ......................... 3 fr. 50
REVUE INDÉPENDANTE (1884-85, prem. sér.) : 9 numéros sur les 13 parus : 1, 2, 3, 4, 6 du tome I ; 2, 4, 5, 6 du tome II.......................... 8 fr.
Le numéro séparé............................ 1 fr. 25
— (Nouv. sér.) : 50 numéros (1 à 44, 48 à 50, 52, 53 et 58, comprenant coll. Dujardin non coupée...................................... 55 fr.
REVUE WAGNÉRIENNE : Nos 10 et 11 prem. année ; nos 1, 2, 3, 7, deuxième année. Le numéro...... . 1 fr. 50
LA VOGUE : no 1 tome IV.......... .... 1 fr.
Odilon Redon : SOUS L'AILE D'OMBRE et LUEUR PRÉCAIRE, 2 pl. extraites de SONGES..... .... 20 fr.
Une des deux pl.............................. 12 fr.
CATALOGUE DE L'EXPOSITION IMPRESSIONNISTE (1889), ill. par Gauguin, Bernard, etc................ 2 fr. 25

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — TÉLÉPHONE.

G.-ALBERT AURIER

L'un des plus jeunes, des mieux doués et des meilleurs d'entre nous, G.-Albert Aurier, est mort le 5 octobre, à l'âge de vingt-sept ans. Il était de nos camarades de la première heure, nous connaissions les qualités de son cœur et de son caractère : nous savons perdre avec lui l'amitié la plus probe, et notre affliction est profonde.

C'est une belle vie d'écrivain et d'artiste anéantie. G.-Albert Aurier était l'un des fondateurs de ce recueil, où l'on a pu apprécier son talent de poète et l'originalité de ses critiques d'art, qui faisaient autorité pour tous ceux qu'intéresse la jeune école symboliste-impressionniste. Il avait publié naguère un roman, *Vieux*, œuvre de toute jeunesse et sur quoi l'on ne saurait équitablement le juger, mais où s'annonçait un tempérament robuste et se révélaient une imagination féconde et de précieux dons d'humour.

Notre ami avait de nombreux projets. Il a laissé plusieurs manuscrits, achevés ou presque. Nous lui consacrerons notre prochaine livraison tout entière. Nous nous proposons aussi de réunir en un volume, qui paraîtrait au commencement de l'année 1893, ses ouvrages terminés et d'importants fragments : un roman inédit, des critiques d'art, des poèmes.

La Rédaction.

LE PENDU

I

Vieux piteux colporteur de rêve et d'harmonie,
Las d'avoir promené l'or nié de ses chants
Et son cœur de cristal par les ronces des champs
Et les rires grossiers des cités d'Ionie,

Exténué, les pieds saignants, les reins rompus,
L'écume du blasphème à sa caduque bouche,
Et ses deux poings crispés en un geste farouche
Tendus vers les palais des chefs gras et repus,

Comme un forçat jetant les débris de sa chaîne,
Ayant précipité son luth longtemps maudit
Dans l'océan de pourpre, Homère se pendit
— Muet ainsi qu'un dieu— au bois noueux d'un chêne !...

II

Le vent a lacéré son corps comme un drapeau;
Les corbeaux, les vautours et les becs et les serres
Ont mangé sa cervelle et fouillé ses viscères,
Et les vers ont rongé les lambeaux de sa peau...

Deux mille ans ont neigé sur le mort solitaire;
Le squelette exilé de l'urne et de l'autel
Se balance toujours au grand chêne immortel,
Trop homme pour l'azur et trop dieu pour la terre !...

Mais, par le bon vouloir de l'archer de Claros,
Cette carcasse est devenue un luth sonore
D'où monte un hymne pur qui menace et s'éplore
Quand la brise se joue au treillis de ses os...

Et de tous les hameaux des royaumes hellènes
Bien des gens sont venus, depuis ce temps ancien,
S'asseoir sous les talons du pendu musicien
Sans daigner écouter ses tristes cantilènes.

Bien des gens sont venus, depuis ce temps ancien,
Des Scythes, des Latins, des Huns et des Hellènes,
Qui, l'oreille bouchée aux belles cantilènes,
N'ont daigné remarquer le pendu musicien !...

III

Le vieux guerrier vaincu que la fuite harasse,
Ayant abandonné son cheval embourbé

Est venu s'y coucher sous le chêne-gibet...
Il a bu dans son casque et quitté sa cuirasse,
Comptant les trous saignants de son poitrail bombé !...

Mais le guerrier mourant ne l'a point entendue
La sublime chanson que chantait le pendu !...

Le Satyre évadé de la forêt prochaine
A surpris la bergère au sein blanc et charnu ;
Les jupes ont volé dans un émoi connu,
Et les os accrochés aux rameaux du vieux chêne
Rosirent au joyeux soleil d'un ventre nu...

Mais les deux amoureux ne l'ont point entendue
La sublime chanson que chantait le pendu ! ..

Et le marchand gavé de louches réussites,
Et le hideux brigand, ayant d'un poing brutal
Au passant arraché la vie et le métal,
Et la prostituée aux labeurs illicites,
Ont compté leur argent au pied du tronc fatal.

Mais pallaque ou filou ne l'ont point entendue
La sublime chanson que chantait le pendu !

Au pied du tronc fatal, le sorcier obreptice
A tracé le pantalphe éclairant les demains,
Et la reine et le roi, le sceptre dans leurs mains,
Ont édicté le code et rendu la justice
Aux peuples prosternés dans la nuit des chemins.

Mais, sorcier, reine ou roi ne l'ont point entendue
La sublime chanson que chantait le pendu !....

Sous le chêne immortel, des paix et des batailles,
Et des traités conclus par des princes retors,
Ont assemblé souvent des fous et des Nestors,
Et des troupeaux humains hurlant sous les entailles
Des sabres redresseurs de crimes et de torts.

Mais reîtres ou Nestors ne l'ont point entendue
La sublime chanson que chantait le pendu !...

Quand le tyran troqua son bandeau pour un heaume
Et mit en place d'or de l'airain sur son front,
Il fit servir au pied du séculaire tronc
Un grand festin où tous les gens de son royaume
Burent, la tête en fleurs, et s'assirent en rond.

Mais le royaume entier ne l'a point entendue
La sublime chanson que chantait le pendu !...

Et depuis, tour à tour, sous l'arbre solitaire,
Etalant leurs habits de pourpre ou leurs corps nus,
Tous les peuples du monde, en foule, sont venus,
Tous les peuples semés sur l'orbe de la terre,
Pauvres bateaux poussés vers des ports inconnus...

Mais, dans tout l'univers, qui l'a donc entendue
La sublime chanson que chantait le pendu ?...

IV

Ayant glané l'encens de toute cassolette,
Un vent chaud, envolé du ciel oriental,
Fait résonner les os sonores du squelette
Comme des cordes d'or sur un luth de cristal.

Dans l'éther frissonnant, vers le ciel d'améthiste,
Son hymne monte ainsi qu'un parfum d'encensoir ;
Il monte et se répand dans l'air, sonore et triste,
Grave et lent comme un fleuve et calme comme un soir !

Il dit les cris haineux des populaces viles,
Le martyre infligé par les ronces des champs,
Les bourreaux menaçants dans le forum des villes,
Le pauvre colporteur de rêves et de chants !

Il dit les écoliers, les femmes en délire,
Et le peuple et les chefs hurlant comme des loups,
Les cailloux lapidant le poètes et la lyre,
Et les bâtons sanglants des prophètes jaloux !...

Il dit le désespoir d'ignorer les caresses
Et le cœur virginal où s'épandrait le cœur,
Et l'asile des seins et le parfum des tresses,
Et le ventre où poser son front et sa rancœur !...

Il dit aussi l'espoir des revanches futures,
L'apothéose d'or, les trônes éclatants
Dans les siècles tardifs et les architectures
D'un azur qui peut-être est au déclin des temps !...

Ayant glané l'encens de toute cassolette,
Un vent chaud, envolé du ciel oriental,
Fait résonner les os sonores du squelette
Comme des cordes d'or sur un luth de cristal !...

V

— Toi que j'ai rencontré, mon frère à l'âme tendre,
Bien des nuits, tout en pleurs, sous le chêne étendu,
Serons-nous donc toujours les deux seuls à l'entendre
La sublime chanson que chantait le pendu ?

Avril 1890.

G.-Albert Aurier.

A PROPOS DU « PREMIER LIVRE PASTORAL »

Depuis le jour où le *Mercure de France* l'a signalé à l'attention des lettrés, Maurice du Plessys a parcouru un glorieux chemin. C'était naguère un personnage de légende où la malignité du monde s'exerçait à propos d'un opuscule de M. Anatole Baju. Son nom éveillait mille fables grotesques et succulentes. On savait qu'il mettait dans ses ajustements un soin féminin, qu'il affectionnait la soie et le velours, qu'il posait le pied en marchant avec l'art des suprêmes danseuses. Les jeunes gens fraîchement échappés de province traduisaient en chansons l'étonnement qu'ils avaient à considérer ses pardessus de forme spéciale, et les brasseries du quartier latin en résonnaient longuement. Le Poète souriait de ces complaisances et de cette opinion vaine, estimant que fournir un aliment aux sarcasmes et faciliter leur tâche aux médisants est encore le plus sûr moyen de parvenir. Epris de renommée, comme toutes les âmes généreuses, il était d'une complexion à l'accepter même d'une excentricité. Il se fût aisément contenté d'une gloire à la Brummel ; mais les dieux lui gardaient une autre destinée.

Il a surgi depuis des brouillards de la légende pour resplendir d'une clarté véridique. Il s'est inscrit à l'une des pages de l'histoire des lettres françaises.

Au moment ou il quittait Anatole Baju, il rencontra Jean Moréas où l'attendait la même vivacité d'affection, la même fièvre apologétique, mais ce dernier commerce lui fut davantage profitable. Son scepticisme débordant fut tôt contenu par la foi vigoureuse du Maître. Lui qui avait traversé les littératures en plaisantin, s'émut au contact de ce prêtre fervent des Muses, qui va sur terre indifférent à tout ce qui n'est pas divin. Il com-

prit ce qu'il y a d'injuste pour le poète à mésuser de ses dons. Il pressentit le sacerdoce. Toutes ses neiges de surface ne tardèrent pas à se fondre pour laisser fleurir l'ardente conviction qui couvait en lui. On le vit secouer sa paresse. Il travailla, non plus au hasard de ses stations dans la fumée des cabarets, mais dans l'ombre des bibliothèques, avec régularité et méthode. Il se fit traduire Homère, Sophocle. Il réapprit les textes de Virgile. On le rencontrait, la nuit, au bras de Moréas, buvant la parole attique où bourdonnaient les lumineuses abeilles. Avec sa merveilleuse finesse, il démêla tout de suite ce qu'il y avait de spécial dans cet esprit encore mêlé aux ondes impures d'un prétendu symbolisme, et, fort de quelques sympathies, il accoucha Moréas d'une religion nouvelle.

Cette idée romane, logiquement mûrie, n'est donc pas seulement, comme d'aucuns le prétendent, née du besoin d'étonner. A l'heure ou éclata le manifeste du *Figaro*, les symbolistes et les décadents se disputaient l'attention. Si dissemblables qu'ils parussent, les uns et les autres étaient le produit d'une erreur commune : le Romantisme. Les décadents avaient pris aux romantiques le sens exagéré de la couleur ; ils en étaient tombés au *japonisme*, au *tachisme*, à l'*audition colorée*. Les symbolistes avaient hérité du goût des romantiques pour le macabre et le nébuleux. Ils pataugeaient dans une incohérence barbare qui voulait être du rêve. Conduits par un abus de basses analogies qu'ils décoraient du nom pompeux de symbolisme, ils en étaient venus à traduire en un patois grossier des hallucinations alcooliques ou artificielles que Baudelaire avait du moins promues à la solennité d'un style académique.

Que devenaient dans tout ceci les qualités distinctives de notre race : la netteté du discours et sa belle ordonnance ? Sous prétexte de nous donner du rêve écrit, on nous conduisait au galima-

tias le plus éhonté. Il importait de restituer à la langue française son intégrité première. Il importait de sauvegarder notre patrimoine de cet assaut furieux donné au nom de Wagner par des hordes belges, allemandes et tartares. L'idée romane est donc née surtout d'un réveil de l'esprit national.

Nous n'oublions pas que nous avons été nous-mêmes parmi les combattants de la première heure du décadisme et du symbolisme, mais nous n'en éprouvons aucune honte, car — il faut le dire — cette tentative a été dans ses origines bien intentionnée et même assez féconde, quand elle n'aurait eu pour résultat réactionnel que la démonstration de l'impossibilité de rendre véritablement l'art contemporain à la vie sans abjurer avec franchise le faux idéal romantique qui l'a perverti.

A l'apparition du manifeste roman, l'émoi fut vif parmi les poètes reniés. Outre que c'était pour tous une « réclame » qui leur échappait, ils comprirent qu'ils étaient irrémédiablement perdus. Des jeunes hommes se transformèrent en chiens furieux, qui avaient été réputés jusque-là pour leur mondaine correction. Les glaces du *Soleil d'or* et du d'*Harcourt*, habituées à des images plus tranquilles, en reflétèrent soudain mille poings férocement tendus, mille chevelures provocamment secouées. On s'explique le déchaînement des colères. Ce manifeste surprenait les symbolistes et les décadents au lendemain de l'enquête de M. Huret, alors que, tout enivrés du premier encens de la réclame, ils s'étaient crus installés définitivement dans la faveur publique. On venait de les proclamer novateurs, et la voix la plus autorisée d'entre toutes, abjurant le faux idéal qu'ils exploitaient, attestait qu'ils n'étaient que les continuateurs stériles d'une littérature épuisée.

Comme on ne trouvait aucune objection sérieuse à opposer à ce principe roman, on se replia sur des points de détail. On plaisanta le mot d'E-

cole, impliquant une discipline rigoureuse, un faisceau d'efforts si peu en faveur dans ces temps d'anarchie où le désordre et la confusion ont seuls crédit.

Certes, on l'a maintes fois proclamé : il n'y a en Art que des individus, mais ces individus, sans rien perdre de leur puissance et de leur individualité, peuvent travailler selon un principe commun. Maurice du Plessys nous sera le meilleur argument, en prouvant qu'il n'a rien perdu de ses qualités premières de grâce et d'élégance pour s'astreindre à la formule romane. Il y a gagné au contraire en force et en éclat.

D'ailleurs, à part quelques objections par trop malintentionnées, comme celles, par exemple, de M. Henry Fouquier, qui se doublaient de toute l'importance du *Figaro*, et qu'il importait de rectifier sur-le-champ, il nous parut plus noble de les mépriser toutes, pour n'y répondre plus tard que par des œuvres.

C'est pourquoi nous nous devons d'insister aujourd'hui sur ce *Premier Livre Pastoral*, qui véritablement ouvre le feu.

L'auteur a mis quelque coquetterie à parfaire ce livre en peu de mois, peut-être pour confondre ceux qui l'accusaient d'impuissance. S'il y paraît à quelques réminiscences décadentes, nous n'en revendiquons pas moins cette œuvre pour issue de la règle romane, et c'est à juste titre que sa couverture s'orne la première de l'image de la Déesse où, pour nous, s'identifient la Pallas grecque et la Minerve latine.

Au sortir de la boue et des marécages de la littérature décadente, nous retrouvons dans ce livre l'air salubre et vivifiant des purs sommets. Toutes les pages volent balayées d'un souffle vraiment épique. A l'encontre de Moréas, qui est davantage un élagiaque, Maurice du Plessys s'emploie à imiter, autant qu'il est en lui, les fougueuses hardiesses de Pindare. Il s'élance, à sa suite, dans les régions du pur lyrisme, et l'audace règle seule son

vol aventureux. Il a sorti des ruines d'Alcée et de Stésichore des joyaux d'un éclat sans pareil. Son style frémit de tout l'or rapporté d'explorations lointaines. Il aime les rivages délaissés; il a ramené de l'oubli les dépouilles opulentes de Rousseau le Pindarique, et il a rendu tributaire jusqu'à notre Lebrun.

Il a retrouvé le dédain farouche du fils de l'Amazone. Il s'applaudit de se connaître. Un orgueil indomptable emporte son discours, comme il y paraît par ce *Tombeau de l'auteur*, tuméfié d'une si formidable emphase.

> Ci repose Plessys qui d'un souffle d'athlète
> Entonna des buccins qui faisaient peur aux cieux
> Et qui, de l'éternel trophée ambitieux,
> A fléchi d'un poing fort l'inflexible arbalète.
>
> Vous, Muses! Attestez, sincères pucelettes,
> Qu'un qui de Moréas suivit le pas pieux
> Sonna gros du beau soin de toujours sonner mieux :
> Oui, ceci vous direz, si sa garde, vous l'êtes !
>
> Dites 'cor qu'ouvrier du plus grave des styles,
> Il tira de la harpe en images tranquilles
> La Terre porte-ciel, porte-onde, porte-feu !
>
> Mais ce qu'il faut surtout que l'âge à venir sache,
> C'est que fieffé de chiche et que repu de peu,
> Il porta bellement son morion sans tache.

Une autre fanfare orgueilleuse sonne à chaque vers de cette *Ode à la gloire des Muses romanes* dont le *Mercure de France* eut, en son temps, la primeur (1), et qu'à ce titre j'estime inutile de reproduire, mais qui reste un modèle d'éloquence.

L'éloquence est d'ailleurs l'une des vertus de ce poète, qui s'y applique avec la conviction qu'écrire bien dans sa langue est encore la meilleure manière de penser juste. Il a raison. Comment la forme saurait-elle être dissoluble de l'idée? Comment saurait-il y avoir des idées véridiques exprimées dans une langue fausse? Comment une

(1) Tome III, page 198.

langue véridique saurait-elle masquer l'Erreur? On a déjà fait remarquer que les Parnassiens, qui passent pour d'habiles formistes diseurs de rien, ne sont en somme que des écoliers maladroits, et qu'on ne peut lire un sonnet de M. de Heredia, par exemple — je prends M. de Heredia parce qu'il est habituellement cité dans ces sortes de discussions — sans y rencontrer de surprenants solécismes et de choquantes impropriétés de termes.

La maîtrise de Maurice du Plessys éclate dans ces fragments d'hymne à Hermès, dont il semble la vivante incarnation :

Car Hermès est espiègle et sa barbe est maligne
Et ne s'ébat jamais qu'au dam des dieux puissants...

N'a-t-il pas du dieu la sveltesse élégante, l'astuce industrieuse et les longues chaînes d'or de la persuasion ?

. . . .

Tel, aux mufles fumeux, le farouche attelage
S'en venait, régulier, par les labours glissants,
Et le fils de Maia. d'une main toute sage,
Contenait leur pied grave au chemin qui descend.
Une chanson volait dans sa barbe maligne
Et son cœur était doux du labeur accompli :
Il avise soudain entre les rares vignes
Un noir bloc qui luisait comme un marbre poli.
Or, c'était une bête, à moins que quelque roche
Par l'horreur entaillée en défi au ciseau
N'eût poussé quatre tout petits pieds aux tout croches
Ergots, palmés d'ailleurs comme des pieds d'oiseau,
Et tiré des cent plis d'une mouvante poche
Un petit hochant chef aux deux yeux en biseau.
Tel le noir monstre, énigme et peur de la nature,
Etait lourd sur le sol dont il semblait issu,
Et de plats émaux verts pavaient son dos bossu
En cent pierres, bûcher d'une splendeur obscure,
Qui, l'une à l'autre jointe en mosaïque dure,
Chancelaient de feux noirs comme un vieux bouclier.
Le divin conducteur, épris de l'aventure,
Va du poing rassurant l'attelage effrayé,
Le détourne meuglant du monstre épouvantable.
Et, l'ayant à dix tours solidement lié,
Il le fie au vieux tronc d'un chêne inébranlable ;
Puis, curieux non moins qu'ambitieux de telle
Capture, de la bête approche à pas prudents.
Or la bête était comme morte et ce pendant

Qu'elle avait son gros col allongé, d'un mortel
Coup de pointe, il la perce avec son dur trident.
Un sang blême coula de la triple blessure ;
Les subtils petits yeux moururent dans deux pleurs ;
Une bave funeste épouvanta les fleurs ;
Un soupir monstrueux consacra ta chaussure,
Dompteur ! . . . .

Je ne m'attarderai pas à défendre le poète du reproche qu'on ne va pas manquer de lui adresser de pédantisme, à cause qu'il use de l'apocope et qu'il pave son style d'archaïsmes. Ces artifices commandés par la haine de la vulgarité ne peuvent surprendre que les ignorants.

On lui reprochera aussi son retour à la fable grecque ; mais, les religions n'étant qu'une façon de penser, il est loisible au sage d'épouser celle qui lui convient, et si les poètes romans ont repris le mythe hellénique, c'est que seul il fournit une matière suffisante aux plus hardies entreprises du rêve, c'est que seul il offre des signes assez puissants pour traduire les plus complexes « états de vie », c'est qu'en un mot il est seul capable d'amener l'esprit à son dernier degré d'épanouissement. Et c'est ici le lieu de rappeler aux néo-mystiques et aux kabbalistes d'aujourd'hui que cette religion, qu'ils répudient comme réfractaire à la rêverie nébuleuse, au « vague à l'âme », et comme dénuée d'action suggestive, est le berceau de l'occultisme à qui elle a légué pour assises le principe de ses grandes divisions.

Parlons sans périphrases. La littérature française n'a aujourd'hui qu'une œuvre à consommer, je dirai même qu'une raison d'être, c'est de renouer la tradition classique, unique expression complète et fidèle du génie national. C'est cette noble tradition française, héritière d'Athènes et de Rome, qu'il faut faire revivre et développer dans tous ses éléments.

L'admirable *Pèlerin passionné* de Moréas a déjà renoué triomphalement le premier chaînon de la tradition traitreusement rompue. L'école romane française est sortie toute armée de cette muse

miraculeusement reparue ; c'est par sa voix que la perfection peut-être trop exclusive de Racine se parera des grâces de Thibaut de Champagne et de la vigueur de Ronsard. Ainsi s'effectuera cette synthèse réservée à l'heure présente. Nous saurons d'ailleurs garder notre Parnasse reconquis du Python exotique. Le poète, dans son *Eloge martial des Muses retrouvées*, chante :

Le blé déjà florit en innombrables piques :
Plein déjà du soigneux dessein
De combler de son sang tes ferventes barriques,
Bacchus hâte pour toi la rondeur des raisins ;
Déjà nouant le pampre à son grave portique,
Ton seuil est ferme au plus fameux du Palatin
Et jà, qu'on voit seconde aux emprises belliques,
Déjà la Victoire arme le zénith de ton destin !
En vain, encontre au pavois qu'une troupe gaillarde hausse,
Gueules dont tu te gausses,
Entendes-tu la haine faire rage comme mâtins ;
Vois, épuisant tout le noir lait dont elle est grosse,
Sur l'arène retomber l'envie ;
Vois que, de ton or, avide en vain, Genséric ira qui convie
Le cupide Avare pérégrin :
Soins vaniteux ! Caution de ta vie,
Minerve t'a lacé son propre gorgerin :
Comm' pour rien doncques, aux inébranlables môles.
Neptune charge en escadrons marins,
Entends, César ! entends ruer son impuissant tumulte à ton trône
La canaille mamelu' d'airain !

Nous acceptons avec confiance l'augure de ces derniers vers. L'Apollon roman, rétabli dans ses droits par Moréas et sa « gaillarde troupe », défie désormais l'outrage des Barbares. Le *Pèlerin passionné* va reparaître incessamment, restauré, purgé de ce qu'il avait pu contenir d'indigne et d'infidèle, et rendu ainsi à son intégrale et pure expression de poème classique. Que Raymond de la Tailhède se hâte de nous donner la *Métamorphose des Fontaines* et que notre ami Charles Maurras nous fasse goûter bientôt le miel de ses traités philosophiques, et l'école romane n'aura plus de détracteurs que ceux-là seuls qui sont à jamais fermés à la lumière et à la vérité.

ERNEST RAYNAUD.

PSAUME VII

Ah ! les fanfreluches du Confortable !
La détestable
Carapace des *braves gens* douillets et lâches !
Mon cœur, est-ce bien la peine que tu te fâches ?
Et n'es-tu pas ces *braves gens* douillets et lâches ?

N'es-tu pas celui qui goûta la joie
Où se fourvoie
L'âme basse et sans idéal et sans noblesse ;
La joie absurde,— ah! l'on en prend et l'on en laisse! —
Dont vit l'âme sans idéal et sans noblesse ?

N'es-tu pas celui qui trouve charmantes
L'essaim d'amantes
Qui minaude autour des bassesses masculines ?
Toi-même, rappelle-toi quand tu les câlines,
Les filles blondes, tes bassesses masculines.

Ah ! lamentable cœur sans énergie !
La nostalgie
Te ronge encor des vains péchés de ta jeunesse ;
Et, n'était cette lassitude qui t'opresse,
Tu revivrais les vains péchés de ta jeunesse !

Ah ! pauvre cœur masqué d'indifférence !
Quelle souffrance
Plus pure t'a fait grand parmi la foule impie ?
Et quel renoncement hautain te sanctifie,
Toi, tout ces *braves gens* et cette foule impie ?

LOUIS DENISE.



LA DENT

En passant par hasard dans la salle à manger, elle a vu, sur un dressoir, une douzaine de croquets aux pistaches, et, levant machinalement la main jusqu'au plat d'argent qui supporte l'appétissante pyramide, elle a choisi le plus sec, le plus glacé, avec une inexplicable gourmandise... puisqu'elle n'est pas gourmande. Tout à coup, en broyant ce gâteau, elle a senti un objet dur, un petit objet bien autrement dur que les pistaches, et à la même seconde une vibration a parcouru tout son corps, une étrange vibration qui s'en allait en spirale de ses gencives à ses talons. Quoi ? qu'est-ce c'est ? Elle retire cela, du bout de ses deux ongles. Comment ! un caillou dans un croquet du bon faiseur ! Elle s'approche du vitrail vert pâle, derrière lequel s'étend une campagne de rêve, toute verte et toute pâle, puis elle examine le caillou de très près, avec un léger souffle froid sur les cheveux. Cela, c'est une dent !

L'horreur lui fauche les jambes ; elle tombe assise, les prunelles dilatées. Une dent ! La sienne. Non, non, c'est impossible ! Voyons, elle aurait déjà souffert, et elle n'a jamais eu mal aux dents. Elle est encore jeune, elle a un soin scrupuleux de sa bouche, tout en ayant, il faut bien l'avouer, le dégoût profond du dentiste. Elle tâte, là, sur le côté, un peu en arrière du sourire, et constate qu'il y a un trou. Elle bondit, frappe du front le vitrail, regarde à s'irriter les yeux ce petit objet qui luit, d'une blancheur un peu jaunâtre. Oui,

en effet, c'est sa dent ; elle est couronnée d'un liséré sombre, à l'endroit de la cassure. Minée, mais depuis combien de temps ? Attaquée par quoi ? Cela ne lui a causé d'abord aucune souffrance, et maintenant elle se trouve plongée dans un de ces désespoirs qui, pour ne durer qu'un jour, n'en sont que plus terribles. Elle a désormais une tare ! Une porte vient de s'ouvrir sur ses pensées, et elle ne saura plus garder certains mots qui jailliront, sans qu'elle le veuille, de sa bouche. Elle n'est pas vieille ; pourtant, la Mort vient de lui administrer sa première chiquenaude.

Jetant les restes du croquet maudit sur le damier blanc et noir, le carrelage funéraire de la salle à manger, elle se sauve comme si elle se savait à jamais poursuivie. Chez elle, tirant soigneusement sa portière, elle s'enferme et se penche sur le miroir. Pour une dent !... Du calme ! Ce n'est pas si grave. Elle essaie de rire aux éclats, et elle se retourne, épouvantée. Hein ? qui donc rit ainsi ? Qui donc rit avec une ombre entre les lèvres ? C'est elle ! Oh ! cette étoile noire au milieu de ce double éclair blanc ! Rien ne peut faire que cela ne soit point. Et c'est déjà tellement loin l'heure où elle riait de toutes ses dents. Une ride, ce serait une chose *de plus ;* un cheveu blanc, ce serait une chose *nouvelle*. La dent de moins, c'est l'irrémédiable catastrophe ; et si elle priait le dentiste de lui reposer sa propre dent, ce serait, malgré tout, la dent fausse ! Oh ! elle a bien senti, quand est tombé cela entre les morceaux du croquet, comme un petit cœur froid qui s'échappait d'elle. Elle vient d'expirer tout entière dans un minuscule détail de sa personne. Oh ! l'atroce réalité ! Allons ! Allons ! Du courage ! Elle est une femme raisonnable, elle ne pleurera pas, elle ne racontera rien, elle aura seulement cette exclamation intérieure, effroyablement désolée : « Seigneur ! Seigneur ! » car elle est pieuse, et s'est fait un second époux de Dieu aux minutes suprêmes de l'accablement. Quand sa mère est

morte, elle a crié : « Seigneur ! » intérieurement aussi, de la même façon. Demain, elle doit s'approcher des sacrements, elle aura une plus grande ferveur, voilà tout, et n'y pensera plus.

Malheureusement, sa langue y pense encore ! Du bout de cette langue s'effilant, elle exécute des furetages insensés dans ce coin obscur de mâchoire. Elle y constate une brèche formidable et elle a brusquement, la pauvre femme, la vision très absurde d'un château en ruines contemplé, autrefois, durant son voyage de noce. Oui... elle aperçoit la tour, là-bas, une tour qui porte à son sommet une couronne crénelée et qui met, dans des nuées d'orage, comme la mâchoire inégale d'une colossale vieille...

Ses tempes bourdonnent. Si son mari arrivait, elle lui dirait tout. D'ailleurs, il est si discret, si bon, qu'elle espère bien... tout lui cacher. Elle se promène, cherche à se calmer en fermant les yeux devant les glaces. Alors, c'est fini, elle ne rira plus. Elle n'ouvrira plus la bouche toute grande pour gober une huître. Soudain, elle s'arrête... Et l'amour ?.. Oh ! quelle joie diabolique la saisit à songer qu'elle n'en n'est plus aux baisers éperdus de la lune de miel ! Et dire qu'il y a des femmes qui peuvent prendre des amants pour essayer de se souvenir de ces caresses-là !... Combien aujourd'hui la vertu lui semble préférable. Elle se précipite vers un tiroir, cherche un petit écrin rond, en ôte une bague, puis, avec des soins presque maternels, toute remplie d'une frayeur superstitieuse, elle place sa dent sur le velours noir. Comme elle est blanche, la petite morte ! Qui l'a tuée ? Elle est encore si saine en dépit du liséré brun. Mon Dieu ! C'est donc vrai ? Il faut s'en aller tous les jours un peu, et l'horrible, c'est qu'il n'y a pas d'aûtre cause, à cet inexorable départ miette à miette, que celle-ci : les gens bien portants doivent cependant mourir un jour. Oh ! tout de suite ! Un revolver ! Du poison !... Je veux m'en aller tout entière. Et une sorte d'écho

intérieur lui répond : « Tu n'es plus tout entière ! »

La portière se relève, son mari entre gaîment : « Vous faites vos méditations, Bichette ? » Quand elle doit communier le lendemain, il ne la tutoie plus, par délicatesse. C'est un mari sérieux, affectueux, plein de jolies attentions sans être amoureux le moins du monde. Elle a un *demi*-sourire. « Oui, je méditais... Voyons, ne me taquine pas, dis ! » Il s'assied en face d'elle, se tapote la cuisse un moment ; il a envie de causer, de conter une histoire, ses yeux brillent. Il a rencontré le garde de Monsieur de la Silve, de cet imbécile de la Silve... Et il parle vite, pour avoir le temps de tout dire avant le congé poli. Il est en bisbille avec de la Silve, le propriétaire du domaine contigu, et il n'oublie jamais de dénigrer ses chiens, ses voitures, sa livrée. Rentrés à Paris, ce seront, de nouveau. d'excellents camarades à leur cercle, mais en villégiature ils ne peuvent pas se supporter, parce que l'un, le voisin, possède la plus belle faisanderie.

Debout, devant lui, elle se demande si, par humilité chrétienne, elle doit tout lui révéler. Pourquoi, cependant, se détériorer à ses yeux ? Son confesseur ne l'y forcera pas. Et en l'écoutant elle se sent envelopper d'une atmosphère glaciale. Elle est deux et elle est seule. Il n'y a donc rien qui puisse vous emporter, mariés d'âme, au-delà des corps ? Et soudain une phrase retentit comme un coup de feu à ses oreilles distraites. Son mari vient de lui dire, fort doucement du reste : « Vois-tu, Bichette, je lui garde une dent à cet idiot de la Silve ! » Elle se renverse de toute sa hauteur sur la chaise longue. Une crise de nerfs la tord. « Bichette ! Qu'as-tu ? Sacrebleu !... » Elle ne répond rien. Il court au timbre, lequel ne vibre pas, pour une raison inconnue, mais, en courant, il a brisé un cornet de cristal et la femme de chambre surgit, effarée. A présent, on la délace, elle est seule ; il s'est retiré, ne demandant pas d'explications, sachant qu'elle est toujours nerveuse à la

veille de faire ses dévotions. Elle demeure seule ; elle couchera seule. Oh ! si seule avec ce secret ridicule !... Et le lendemain elle se réveille baignée de sueurs, elle a eu des cauchemars étranges : il lui semblait qu'elle mâchait sa propre chair. Elle prie, elle s'habille, défend qu'on attelle, choisit une voilette épaisse, met l'écrin rond dans sa poche. Elle ne veut pas s'en séparer. Si on fouillait ses meubles ?... Elle sort du parc touffu par une issue dérobée, gagne l'église à pas furtifs. Le vieux curé, un prêtre de campagne, un homme lourd, croit devoir la saluer avant d'entamer sa messe. Enfin, il l'attend, l'hostie entre ses gros doigts levés ; elle murmure : « Mon Dieu, donnez-moi l'oubli de ces vanités ! » Et elle s'avance, paupières mi-closes, s'agenouille. Oh ! l'Oubli et la Consolation ! Tout son être se tend vers le pays de l'union mystique où les baisers se rendent sans qu'il soit question du nombre des dents. Elle reçoit l'hostie, referme la bouche ; mais durant que sa langue, d'un mouvement onctueux et plein de respect, retourne doucement la tranche de pain divin, la plie en deux pour l'avaler plus vite, elle devine, elle *voit* que Dieu s'arrête... Il n'a pas encore l'habitude de ça, et se laisse retenir par un coin, du côté de la petite brèche ! La pauvre femme appelle à son aide tout ce quelle possède de salive. Elle quitte la sainte table affolée, ayant l'envie sacrilège de cracher en dépit de sa ferveur. Quoi ! c'est ce Dieu de charité qui lui inflige une pareille humiliation ? Si c'était du pain *ordinaire*, elle comprendrait, mais *Lui !* Alors, elle le détache d'un coup brutal de la langue, et la déglutition s'opère subitement ; Dieu disparaît, s'engouffre comme s'il avait eu peur, après avoir constaté. La face dans ses mains crispées, elle pleure. Cela finit par la soulager. En repassant par le sentier ombreux du parc, elle pleure encore, quoique moins désespérée. Une sorte d'étonnante sécheresse monte de son cœur à ses yeux. Il faut bien que la mort s'annonce de temps en temps, sinon

les gens heureux n'y songeraient pas ; et elle contemple un lis qui se dresse là, sous un sapin aux branches traînantes, un lis dont la blancheur maladive lui rappelle celle de sa dent défunte. Avec un profond soupir, elle retire le petit écrin rond de sa poche, elle se baisse, creuse le sol, enfonce le minuscule cercueil qui contient ce premier morceau d'elle. Dégantée, elle pèse de toutes les forces de ses mains nerveuses, ramène la mousse autour du lis, efface les traces de l'ensevelissement ; puis, les lèvres tremblantes, elle s'éloigne, un peu de terre au bout des ongles...

RACHILDE.



SOIR

Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs...
La Dame-aux-Songes chante à l'orgue de l'église ;
Et le ciel, où la fin du jour se subtilise,
Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...
Les vierges au balcon boivent l'amour des brises,
Et sur les fleurs et sur les vierges indécises
Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline lente et lasse ;
Et l'âme de Schumann, errante par l'espace,
Semble dire une peine impossible à guérir :

Quelque part une enfant très douce doit mourir...
O mon âme, mets un signet au livre d'heures :
L'ange va recueillir le rêve que tu pleures.

PROMENADE A L'ÉTANG

Le calme des jardins profonds s'idéalise ;
L'âme du soir s'annonce à la tour de l'église.
Ecoute, l'heure est bleue et le ciel s'angélise.

Sous l'ineffable flot de l'azur étendu,
Dirait-on pas, ma sœur, qu'un grand cœur éperdu
En longs ruisseaux d'amour, là-haut, s'est répandu ?

L'ombre lente a noyé la vallée indistincte ;
La cloche au loin, note par note, s'est éteinte,
Emportant comme l'âme frêle d'une sainte.

L'heure est à nous ; voici que, d'instant en instant,
Sur les bois violets au mystère invitant
Le grand manteau de la solitude s'étend.

L'étang moiré d'argent sous la ramure brune,
Comme un cœur affligé que le jour importune,
Rêve à l'ascension suave de la lune.

Je veux, enveloppé de tes yeux caressants,
Je veux cueillir parmi les roseaux frémissants
La grise fleur des crépuscules pâlissants.

Je veux, au bord de l'eau pensive, ô Bien-Aimée,
A ta lèvre de soir et d'ombre parfumée
Boire un peu de ton âme à tout soleil fermée.

Les ténèbres sont comme un lourd tapis soyeux
Où, dans un grand enchantement silencieux,
Je ne vois plus que la tendresse de tes yeux.

Comme pour saluer les étoiles premières,
Nos voix de confidence au calme des clairières
Montent, pures dans l'ombre, ainsi que des prières,

Et je baise ta chair angélique aux paupières.

SONNET

Des soirs fièvreux et forts comme une venaison,
Mon âme traîne en soi l'ennui d'un vieil Hérode,
Et, prostrée aux coussins où son mal la taraude,
Trouve à toute pensée un goût de trahison.

Pour fuir le désespoir qui souffre à l'horizon,
Elle appelle la sombre danseuse qui rôde ;
Et Salomé vient dans la salle basse et chaude
Secouer le péché touffu de sa toison.

Elle danse... Oh ! pendant qu'avec l'éclat des pierres
Au soleil, tes deux yeux brûlent dans leurs paupières,
Mon âme, entends-tu pas bêler dans le verger ?

Tu le sais bien, pourtant, quel enfer te l'amène,
Et qu'elle va, ce soir, réclamer pour sa haine
L'Agneau blanc de ton pauvre cœur pour l'égorger.

ALBERT SAMAIN.



ANATOLE FRANCE (1)

> Il ne résistait pas ; il glissait ; il s'échappait par d'heureuses perfidies.
> (ANATOLE FRANCE : *Jean Racine.*)

Il y avait chez les anciens Romains un certain Dieu Janus, assez modeste, presque ridicule à force de candeur, que l'on nommait Bifrons, à cause qu'il était représenté avec un double visage. M. Anatole France, dans l'ordre littéraire, n'est pas sans lui ressembler beaucoup ; non certes que cet écrivain soit candide et ridicule, ni que le symbole doive être ici interprété au sens moral, ainsi que le pourraient penser de méchantes personnes : il ne faudrait point croire en effet que l'on voulût ingénieusement faire allusion à l'attitude parfois ambiguë de l'honorable polygraphe. C'est là, en toute simplicité, une manière de dire que par une évidente et rare faveur du ciel M. Anatole France est en même temps créateur et critique. Il peut ainsi, selon les jours, agréer ou déplaire au même lecteur, et tel qui fut offensé par ses critiques n'osera point se refuser au charme de ses poèmes ou de ses contes. J'en sais qui ne lui pardonneront point de sitôt le silence criminel, ou peu s'en faut, à l'égard d'œuvres qu'il devrait mieux que personne apprécier, sa prolixité, au contraire, sous ombre de fantaisie, sur des sujets extérieurs à la littérature, ni les louanges envenimées, plus cruelles que l'outrage loyal, adressées à la plupart de ceux que nous aimons parmi les morts et parmi les vivants. Et cependant, à moins d'être bourreau de soi-même, il faut s'abandonner avec

(1) A propos de l'*Etui de Nacre.* (1 Vol gr. in-18. Calmann Lévy.)

indulgence et suivre le détestable Tentateur quand il laisse couler de ses lèvres harmonieuses le miel des *Poèmes dorés*, ou qu'il verse en de belles coupes la prose subtile et forte de *Thaïs*, encore qu'il y ait là quelque scrupule à s'enivrer avec un vin quasi dérobé et qui redoit les meilleures grappes à des vignes voisines, saccagées astucieusement : mais la liqueur est si douce qu'elle enlève bien vite le remords d'être complice et le change presque en une coupable joie.

Il est toujours pénible aux âmes délicates de goûter ainsi des plaisirs défendus ou qui ne soient pas du moins d'une parfaite pureté. Aussi convient-il de féliciter cette fois M. Anatole France : le recueil de contes nouveaux qu'il a publié récemment, *L'Etui de Nacre*, ne saurait inquiéter les consciences les plus farouches, et la fête intellectuelle où nous sommes invités ne se donne pas dans la caverne d'Ali-Baba. Le seigneur du logis a revêtu de nobles étoffes qui lui appartiennent bien les personnages évoqués en notre honneur ; c'est merveille de voir comme le costume leur sied à tous, aux Romains graves et indolents, aux bons ermites, aux saintes touchantes et naïves, aux mélancoliques jeunes femmes de 93.

Pourquoi ceux-là et non d'autres ? Ce n'est point caprice : les époques où ils vécurent semblent propices entre toutes à manifester l'extase douloureuse de l'amour et l'universelle caducité des créatures et des religions. Ce sentiment de profonde détresse que les plus magnifiques rêves des hommes, les dieux, se flétrissent et meurent à l'automne des siècles et sont emportés vers la grande nuit comme de misérables feuilles séchées, n'est exprimé nulle part formellement dans le livre de M. Anatole France : mais une grande pitié nous vient de penser, en lisant ces contes, que les miraculeux fantômes soient nés obscurément dans les âmes, inconscientes d'une telle splendeur en gestation, aient grandi comme

par un concours fortuit de lois naturelles et doivent sombrer dans l'irrémédiable oubli, après avoir causé à l'heure de leur gloire, malfaisants et superbes, toutes les folies sanglantes et tous les deuils.

Voici maintenant qu'ils sont devenus le jouet favori des écrivains : ceux-ci les prennent dans leurs bras en guise de charmantes et fragiles poupées et les endorment pour la tombe avec des chansons de nourrice. M. Anatole France excelle à ces berceuses plus funéraires que des nénies, et je comprends que les derniers fidèles le tiennent pour un mécréant des plus dangereux. Sa timidité native empêche qu'il se rue à des violences ; il vient d'un air ingénu et s'approche de Zeus ou de Jésus comme pour des révérences et des génuflexions ; toujours innocemment, avec une sorte de tendresse envers leur royauté déchue, il emporte les images divines ; il lui arrive de célébrer leur ineffable grâce par de pieuses cantilènes ; mais, ainsi qu'il a coutume en ses critiques d'en user avec les poètes de génie, cependant qu'il semble les exalter de ses louanges, il a bien soin de laisser voir avec une malveillance sournoise leur faiblesse et leur néant.

Tantôt, dans *Amycus et Célestin*, il contera l'aventure du vieil ermite et du jeune faune qui vivent en bonne intelligence parce que, au fond, ils ne se comprennent pas. Tous deux, le jour de Pâques, s'écrient avec ferveur : « Il est ressuscité ». « Il », pour Célestin, signifie le Christ, mais Adonis ou quelque autre pour le chèvre-pieds : cependant, plus tard, la colline où ils s'étaient retirés deviendra un lieu de pèlerinage, « et les fidèles y vénèrent la mémoire bienheureuse des saints Amic et Célestin ». Tantôt il reprendra la légende si fréquente des époux chrétiens qui demeurent vierges dans le mariage ; les paroles qu'il prête à Scolastica morte sont d'une exquise modestie : son mari aux yeux du monde, Injuriosus, remercie à haute voix le ciel qui lui a

donné la force de respecter en celle qu'il aimait la mystique fiancée de Jésus : « la morte se souleva de son lit funèbre, sourit et murmura doucement : — Mon ami, pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas ? » Mais aussitôt l'ironie savante, exquise et damnable, reparaît : un rosier sorti du cercueil de la sainte enlace la tombe des deux époux, sitôt qu'Injuriosus a rejoint Scolastica dans la mort, et un poète païen, en des distiques élégiaques, chante ce miracle comme un prodige de ses dieux : le rosier signifie les baisers que les amants vierges ne se sont point donnés et enseigne ainsi aux hommes « à goûter les joies de la vie tandis qu'il en est temps encore ». Et l'on ne peut oublier, alors, ce petit chef-d'œuvre d'Ephraïm Mikhael, *Armentaria*, où nulle dissonance n'adultère l'harmonie religieuse de la légende.

En de pareils contes et en d'autres, comme *Sainte Euphrosine*, *Sainte Olivérie et Sainte Liberette*, il faut peut-être avoir l'esprit fort pervers et naturellement éveillé au mal pour s'attrister de profanations que les simples ne remarqueraient pas. Mais il est bien difficile de ne pas reconnaître dans *Le Procurateur de Judée* le plus flagrant et le plus monstrueux blasphème. Un patricien romain, qui fut jadis exilé et fit un long séjour à Jérusalem, rencontre aux bains de Baïes, après de nombreuses années, Pontius Pilatus qu'il a connu jadis en Judée. Les deux amis s'entretiennent des jours disparus, de la sottise des Juifs, de la beauté des femmes orientales. L'exilé, qui, dans sa jeunesse, ne méconnut point la débauche, se souvient d'une Juive plus voluptueuse et plus troublante pour les sens : « Elle disparut un jour et je ne la revis plus.... Après quelques mois que je le l'avais perdue, j'appris par hasard qu'elle s'était jointe à une petite troupe d'hommes et de femmes qui suivaient un jeune thaumaturge galiléen. Il se nommait Jésus ; il était de Nazareth, et il fut mis en croix pour je ne sais

quel crime. Pontius, te souvient-il de cet homme ?

« Pontius Pilatus fronça les sourcils et porta la main à son front comme quelqu'un qui cherche dans sa mémoire. Puis, après quelques instants de silence :

« Jésus ? murmura-t-il, Jésus de Nazareth ? Je ne me rappelle pas. »

Les apologistes, qui ne s'embarrassent point pour si peu, trouveraient là malgré tout un motif à édification. Ils diraient que Pontius Pilatus ni Lamia n'étaient dignes de comprendre la prodigieuse révolution qui s'accomplissait dans les choses des dieux ; ils diraient aussi que l'humilité de son origine montre mieux que les plus doctes raisonnements la force mystérieuse du christianisme. Mais à qui ne se paie point de spécieuse dialectique l'évhémérisme élégant de M. France apparaîtra comme la plus terrible des impiétés. Sans doute, les dieux, en tant qu'ils se reflétèrent en de basses cervelles d'hiérodoules et de sacristains, méritent des sympathies médiocres et servirent le plus souvent à consacrer diverses infamies : l'invective, la négation hautaine des hommes qui détruisent en eux-mêmes, pour leur en substituer de plus belles, ces images avilies et pernicieuses, n'ont rien que de louable et de légitime, mais l'âpre haine contre les formes inférieures de la pensée chrétienne affligera moins les catholiques et les protestants que cette ironie dépréciante. En outre, à ne considérer que l'effet esthétique, qui nous intéresse seul, pour parler franc, on ne voit point quel profit d'art il y a à dégrader de la sorte la beauté des mythes : élaborés dans l'âme collective des foules, ils ont perdu le caractère accidentel et particulier, et nés de l'homme, par une tacite connivence des poètes, ils sont devenus en apparence supérieurs à l'homme et différents de lui, tant que c'est presque un outrage à l'art même que de rappeler ainsi la misère de leur genèse, au risque de détruire l'illusion.

Toute conception de l'infini semble, en vertu de son tempérament, offusquer M. Anatole France, et il n'y aurait rien de surprenant à ce que l'héroïsme aussi le dégoutât comme excessif et dépassant la mesure d'une saine raison. Il faut avouer cependant que l'induction est un peu hasardeuse et que ce mépris, qui s'accorderait assez avec les qualités dominantes d'un si délicieux pyrrhonien, ne se trahit point en tous cas dans le présent livre. On y rencontrerait au contraire quelques figures de grâce suprême et de haute aristocratie qui acceptent sans hésiter un rôle tragique dans le drame de l'amour et de la mort. André qui se dénonce pour « aller en prison et à la guillotine » avec sa maîtresse, la comtesse Fanny d'Avenay qui refuse de s'enfuir et ne veut pas tenter d'être heureuse avec l'homme qu'elle aime par crainte de perdre ceux qui la feraient évader, sont vraiment d'une parfaite eurhythmie morale, et il faut toute l'adresse d'un prestigieux magicien pour esquiver en de semblables histoires la sensiblerie et l'emphase.

Nul non plus, à moins de mauvaise foi, ne s'avisa jamais de contester que M. Anatole France fût un des plus artificieux écrivains de ce temps, sinon même le plus artificieux. Bien qu'il ait aimé feindre en un passage de *Sainte Euphrosine* une estime assez tiède pour ce que l'on appelle la décadence, il ne se fâcherait point, je pense, d'être pris pour un alexandrin, soit qu'on le voulût comparer aux poètes contemporains des Ptolémées ou aux philosophes audacieux qui embellirent les derniers siècles de la domination romaine. Il s'apparente à ceux-ci par un goût marqué pour les spéculations métaphysiques, mais plus encore à leurs prédécesseurs qui se contentaient d'être des artistes raffinés et minutieux. Sa pensée, par un don extraordinaire, est, comme sa langue, compliquée et harmonieuse, naturellement, on dirait instinctivement : il ne se travaille pas à bien faire et garde toujours la

grâce d'une heureuse nonchalance. Son insouciante désinvolture est telle qu'il lui arrivera même, en sa hâte d'écrire, d'oublier à quelques lignes de distance le nom de ses personnages (1), mais sans qu'un instant la phrase perde son équilibre et se déshonore à tituber. Et les syllabes se déroulent noblement, comme une théorie de canéphores. On devine bien une science cachée, un art secret : mais le charme est tel qu'il empêche de réfléchir. Lisez une strophe comme celle-ci : « Elles dansent avec tant de langueur, les femmes de Syrie ! J'ai connu une Juive de Jérusalem qui, dans un bouge, à la lueur d'une petite lampe fumeuse, sur un méchant tapis, dansait en élevant ses bras pour choquer ses cymbales. Les reins cambrés, la tête renversée et comme entraînée par le poids de ses lourds cheveux roux, les yeux noyés de volupté, ardente et languissante, souple, elle aurait fait pâlir d'envie Cléopâtre elle-même. » Seul un démon, ennemi de votre plaisir, vous révélerait le mystère et susurrerait à votre mémoire les vers des *Catalecta :*

> Copa Syrisca caput Graia redimita mitella
>   Crispum sub crotalo docta mouere latus
> Ebria fumosa (2) saltat lasciua taberna
>   Ad cubitum raucos excutiens calamos.

Oui, un démon qui traiterait le style de M. Anatole France ainsi que le sacrilège conteur traita les dieux. Je ne veux point t'entendre, adversaire de la beauté verbale. Va-t'en et ne gâte pas ma joie en évoquant à côté d'Hélène, fille de Léda, les larves risibles de l'Ecole romane, sous leur grotesque souquenille empruntée, haillon par haillon, aux glorieux ancêtres.

PIERRE QUILLARD.

(1) Cf *L'Étui de Nacre*, pages 249 et 252 (Germain devient Marcel), et pages 287 et 288 (Fanny d'Avenay s'appelle momentanément Pauline).

(2) Certains manuscrits portent *famosa* ; mais M. Anatole France est trop bien informé pour ignorer aucune variante

MERVEILLES

I. — EXTASE

Je suis — chantait le Porteur de la Lyre et de l'Epée aux générations épuisées d'avoir eu tant de pères dans le péché — le Mage, détenteur des ultimes secrets, qui ai cueilli les astres à l'Arbre de l'universelle Vie.

Et bien que, jaillissant des herbes sacrées dont le suc rend fou, mille serpents aux coruscants squames d'or dardassent vers ma targe et ma cuirasse blasonnées du signe de la victoire leurs vibrantes langues d'azur,

Je fis fulgurer dans la lumière astrale la colère vindicative de mon glaive, et je fis retentir sur les sept cordes l'Ode divine des Dominateurs ; et par la mauvaise plaine siffla l'agonie des reptiles aux yeux de rubis.

Et j'empoignai la crinière de l'immémoriale Pécheresse qui gisait, la fleur rose de son sexe épanouie à la tentation, sous l'ombre étoilée de l'Arbre où veillaient, sans ailes ni chants, tous les oiseaux du Temps.

Domptée par mon poing de chaste chevalier, elle proféra vers les cieux, d'une voix jusqu'alors inouïe, la parole d'épouvante qui me révéla, tel le tonnerre dans la tempête, le mystère de ces mondes dont parlèrent les géants nos ancêtres.

Depuis cette heure des heures mon âme d'archange vole, sonore et folle, sur l'aile musicale des hippogriffes du gouffre, vers cet Inconnu qui est au-delà de notre Inconnu, comme le Silence est au-delà de la Ténèbre !

Et mes pâles mains se crispent, roides des gemmes dérobées jadis au trésor du Dragon, vers les éblouissants arcanes, que les dieux ont à jamais caché, par crainte d'inéluctable folie, du sanglant regard de mes frères.

Plus haut, du vol et du galop, ô monstres de la révélation, jusqu'à ce que mes lèvres exsangues mordent aux grappes de pourpre que vendangeront, aux jours de la vengeance, le Christ et Satan!

Afin que, heurtant de mes bras tumultueux à la porte adamantine de la septième sphère où se dressent, la lame de blanche flamme à la main, les séraphins et les chérubins ailés de lune et casqués de soleil,

Je puisse, ayant accompli ma septuple destinée, jouir enfin, dans les paradis d'asphodèles et d'amaranthes où le jour est la nuit et la nuit est le jour, de la Vie parfaite dans la parfaite Mort, pour l'éternité des éternités!

Ainsi chantait le Porteur de la Lyre et de l'Epée.

II. — APOCALYPSE

Ce n'est plus, en les demi-ténèbres qui couvent, sous de pâles planètes où tressaille la dernière lumière, le secret des siècles de la terre, que de vains tintements de harpes parmi les coupes et les guirlandes de l'universelle orgie des hommes.

Sur les tours des palais de basalte d'où tourbillonne, vers le ciel oublié, la flamme violette des trépieds, les rois ivres dont le rire écorche la gorge déchirent de leurs ongles la soie âpre des étendards que les aïeules, aux matins d'espérance, chamarrèrent de vols de chimères.

Et les reines dont les doigts et les bras sont lourds de trop précieuses pierreries lisent en des parchemins, enluminés de sinople, des histoires d'amour, de guerre et de mort, dont à peine elles peuvent comprendre le sens, tant leurs têtes chancellent sous le poids des antiques couronnes.

Soudain, dans le désert qui déroule ses sables aux portes des maudites capitales, la horde des barbares de la nuit, secouant le lourd tonnerre

de leurs tympanons, galope en orbes d'ombre autour des remparts où dorment, à la lueur des torches piquées sur les lances, les sentinelles de fer.

Un vent s'élève dans la solitude, et dans le vent de cette solitude les rois ivres et les reines folles, laissant choir de terreur, du haut des tours, les loques des étendards et les feuillets des parchemins, savent que clame, avant l'apocalypse, la voix des anciens prophètes.

Déjà le fleuve qui coule de l'Est charrie en ses flots, qu'empourpra jadis le sang de tant de multitudes chantant vengeance et victoire, des cadavres d'hommes verts, dont les yeux, ayant lu là-bas le secret des destinées, se révulsent à jamais d'épouvante.

Ils ont fait d'étranges rêves dans les bleues montagnes du silence où méditent les Mages, et voulurent, par une humaine pitié contraire à celle du Dieu des dieux, proclamer aux peuples pâlis par le séculaire péché la bonne nouvelle que recèle le Livre.

Mais les Archanges gardiens du secret les ont frappés au front de la fulgurante flamme de leurs épées, pour ce qu'ils tentèrent de rompre avant les temps, sur le seuil du Temple de la Lumière, le triple sceau qui n'éclatera que sous le sceptre du fatal Rédempteur.

Et voici que les rois ivres et que les reines folles, à la vue de ces cadavres qui passent pâlement au fil de l'eau, et à l'ouïe du tonnerre de la chevauchée des barbares, se prennent à pleurer dans l'irrémédiable nuit; et leurs doigts soudain dressés semblent vouloir arracher du ciel les dernières étoiles.

STUART MERRILL.



SARCEY GÉNIAL

CONTE INVRAISEMBLABLE

Or, un matin, il advint que M. Sarcey fut « frappé de génie ». Cela le prit à son réveil, absolument comme un pernicieux accès de fièvre chaude. Aussi, grande fut la rumeur dans Paris et considérable l'émoi dans les salles de rédaction où le maître fréquentait. Pour employer une locution courante dans la banalité du langage, mais si claire et conséquemment si indispensable à l'intelligence générale, disons que « *les commentaires allaient leur train.* »

Car la légitime stupeur dans laquelle cette information, scrupuleusement vérifiée, avait plongé une grande partie de la société française, s'expliquait par l'évidente absurdité de sa proposition. Sarcey génial ! Cela défiait tout sens commun. Sarcey génial ! Cela dépassait les bornes permises à la fantaisie la plus funambulesque. Certes, il y avait dans l'invraisemblance de cette nouvelle de quoi révolter les convictions littéraires les plus infaillibles. Sarcey génial ! Volontiers, si, pour nous répéter, l'information n'en eût été sévèrement contrôlée, volontiers l'on eût conclu à l'éclosion d'un canard newyorkais ou à quelque fumisterie de la jeune gendelettraille. En cela nul n'aurait été surpris, car on se souvenait de l'antagonisme violent qui avait toujours existé entre le Maître et cette jeunesse littéraire, — jeunesse insupportable entre toutes. Par malheur, l'anecdote était vraie. Pas l'ombre d'une plaisanterie n'avait présidé à sa confection. Sarcey avait été bel et bien « frappé de génie ». Le fait était confirmé, et les personnalités les plus autorisées affirmaient « qu'il en aurait pour longtemps ».

Sarcey génial !

Qui aurait jamais arboré l'outrecuidance d'une telle hypothèse? Qui aurait jamais soupçonné chez l'éminent critique la moindre prédisposition à cette maladie ? Car, enfin, depuis longtemps il était irréfutablement prouvé par la science que ce que l'on nommait communément « génie » n'était qu'une variété de névrose affectant certains lobes cérébraux. L'histoire était là, qui légitimait la défiance des gens sages ;

l'histoire fourmillait d'exemples ! Des hommes que l'on n'avait point sollicités s'étaient révélés à des époques successives, soit en grands capitaines, en grands prophètes ou en grands inventeurs ; ces gaillards, se prétendant prédestinés, avaient réformé des dogmes, innové des systèmes, ruiné des civilisations, bref s'étaient complu à mille extravagances dont ils auraient pu nous épargner les suites.

C'était avéré ; le « génie » ne relevait que de la science ; le plus souvent il résultait de désordres dans l'organisme d'un individu, désordres amenant une surexcitation cérébrale dont les effets étaient habituellement préjudiciables au repos de l'humanité. Qui ne savait que Mahomet avait eu des écrouelles ? Napoléon une blennhorrée chronique, et Jésus, au dire d'un cuistre obscur, une méningite tuberculeuse à l'influence de laquelle il fallait attribuer l'humeur rénovatrice de son propriétaire? Qui donc ignorait ces choses ? Qui pouvait douter un instant que le génie ne fût une forme de l'aliénation mentale, aliénation contagieuse, il est vrai, mais dont aucun mystère ne favorisait l'essor ? Qui ? Personne, et pas même M. Sarcey, dont un long passé de pondération et de stabilité intellectuelle devait être un sûr garant envers les masses toujours impressionnables.

Mais voilà qu'à son tour cette intelligence des mieux équilibrées dans la nation était devenue la proie d'un surprenant vertige ! Voilà qu'une personnalité que l'on s'était plu à considérer comme incarnant les authentiques aspirations d'une majorité d'esprits sains et loyaux avait sombré dans un gouffre ! Voilà que ce normalien était devenu anormal ! C'était une malhonnêteté, une façon d'escroquerie, une trahison !

Sarcey avait été « frappé de génie». Et où allait-on, Bon Dieu, si les temps étaient propices à d'aussi imprésumables phénomènes ? Que penser d'une époque où des cérébralités de la robustesse de celle-ci s'effondraient à leur tour dans le détraquement universel ?

Sarcey génial ! Lui, le Pape fameux de la « scène à faire » ? Lui, le gentilhomme fermier de ce domaine appelé bonhomie ? Lui, l'incoercible bœuf finaud et jovial qui, depuis cinquante ans, désopilait ses contemporains en piétinant et en broutant dans les plates-bandes puériles de l'Art ? Lui, l'immuable proboscidien, le pachyderme inébranlable, le précieux, l'hiératique et granitique mammouth gardien incorrup-

tible de la logique, de la gaîté et du gros bon sens ? Lui génial ! C'était par trop fort, et cette catastrophe blessait obscurément les âmes élevées jusqu'alors cuirassées d'un idéal imperméable. On ne savait quel sentiment manifester, car on avait le choix entre un noble dégoût ou la dignité amère. On penchait pour l'amertume digne, seule attitude qui convienne aux altesses qu'a foudroyées le Malheur !

Il fallait se résigner pourtant, et bientôt l'étonnante crise dont souffrait le Maître intéressa des curiosités. On se plut à observer les ravages que cette maladie dite « génie » opérait sur une organisation de sa trempe. Hélas ! l'expérience fut concluante à tout jamais, et les désordres relatés dépassèrent les prévisions et les diagnostics les plus pessimistes.

Ici, notons, pour la clarté du récit, le principal motif qui détermina M. Sarcey à tenter l'expérience mémorable qu'il avait résolue. Car il va sans dire que le critique ne fut « illuminé » jusqu'à l'épilepsie que grâce à une certaine part d'auto-suggestion volontaire qui le portait à se croire un grand inspiré. Dans son accès névrosiaque, il faut reconnaître le souci d'une imitation fidèle des désordres extérieurs propres aux monomanes appelés « génies ». Il faut proclamer que, durant son vœu, M. Sarcey n'inventa rien de son crû, qu'il ne fut jamais original, et que les actes les plus étranges qui le signalèrent à la pitié des foules ne révélaient que sa vaste érudition. Il faut aussi avouer que M. Sarcey, en risquant cette épreuve, n'avait d'autre dessein que de ridiculiser à jamais les Inconnus sublimes qui menacent toujours notre Démocratie. Peut-être encore voulait-il confondre des intelligences malveillantes qui depuis longtemps lui créaient une réputation de solennité prudhommesque et de balourdise incurable, réputation qu'elles avaient essayé de rendre proverbiale. Oui, des esprits audacieux tentaient de saper l'influence du Maître. Ils n'y avaient pas réussi, mais, néanmoins, une atmosphère de discrédit environnait sa haute personnalité.

Avouons-le à notre honte : en certains milieux littéraires, on affectait un dédain parfait des conseils paternels du grand critique ; mieux encore, on interprétait ses moindres lignes de manière à les présenter sous l'aspect de bourdes grandioses ou d'âneries méritant le royaume des cieux. C'était une conspiration tacite, une mode de couvrir de ridicule M. Sarcey en

le dépeignant comme un esprit étranger à la Beauté, capable seulement d'honorer des platitudes, et dont les plus faibles cogitations étaient irrémédiablement empreintes de gâtisme et de stupidité.

On citait de ses phrases, si claires pourtant, qui, perçues sous un certain angle de dérision, s'érigeaient alors de façon altière en impérissables monuments d'imbécillité. Oui, depuis près d'un demi-siècle, il apparaissait à beaucoup d'esprits simples sous les dehors d'un monstre pétri d'argile originelle, épandant un éternel relent de crasseuse ignorance !

C'était un mythe, un symbole, qui à lui seul se stratifiait comme l'expression la plus tangible de la Bêtise humaine, bêtise extraite de toutes les races dès les commencements, et accumulée enfin en bloc unique, indestructible, triomphant et vertigineux !

Soyons impartiaux et avouons tout ce qu'il y avait d'exagéré à laisser voir sous un tel jour une de nos plus évidentes gloires nationales.

A la longue, M. Sarcey s'irrita de cette incroyable mauvaise foi. Et, bien qu'il se consolât en répétant in-petto un axiome original, quoique familier, qu'il avait fait sien et qui s'énonce ainsi : « *On ne peut contenter tout le monde et son père* », à la longue, disons-nous, M. Sarcey pleura de se voir méconnu, il gémit dans le secret de son cœur contre ce procédé ignoble qui ne tendait à rien moins qu'à le classer dans la Légende au rang des plus fastueux crétins. Et il chercha longtemps le moyen de ruiner d'un coup l'échafaudage pervers élevé dans l'opinion par ses tristes ennemis. Il chercha longtemps et enfin il trouva !

Un jour qu'il s'était reconnu dépourvu de génie, comme le lui insinuaient effrontément les moins recommandables feuilles de choux, un jour qu'il songeait à cette « absence totale de feu sacré », comme on dit, qui caractérisait ses moindres réflexions, il résolut d'en acquérir volontairement à quelque prix que ce fût. Il pensa, avec juste raison croyons-nous, qu'il suffisait à un homme habile comme il était d'imiter complètement les allures et les façons de vivre extérieures de certains énergumènes qualifiés géniaux, pour, aux yeux de la foule, passer comme tel et faire cesser ainsi la réputation de misère cérébrale dont son nom était devenu le synonyme. C'était bien calculé. Voilà un des mobiles qui détermina M. Sarcey à tenter cette cruelle expérience qui faillit lui coûter cher, et

durant l'accomplissement de laquelle il crut perdre sa fortune, ses amis, sa santé, sa liberté !

Fort de quelques recherches préliminaires opérées à la Bibliothèque touchant le mode de vivre d'individus réputés grands hommes, notre auguste Zoïle résolut d'apparaître à ses contemporains sous l'aspect nouveau qu'il avait décidé. Et un matin les journaux annoncèrent son accès et relatèrent ses premières fredaines. Nous l'avons dit, l'émotion causée fut immense, elle scandalisa le pays où se répercuta un sentiment de réprobation universelle. Un deuil, presque, plana au firmament si bleu de la vieille Gaule ! La France, sans en excepter un canton, l'Algérie, la Corse, les Colonies les plus anciennes comme les plus récentes, frémirent douloureusement ! Sarcey était génial !

A cette pensée, les forces composant l'unité nationale se sentirent insultées, le monde des Arts, des Théâtres, des Cercles, le monde parlementaire, l'Armée, la Marine, l'Agriculture, les Travaux Publics, furent indignés. Le demi-monde également fut transporté d'une impuissante colère. A l'étranger ce fut bien pis. Nos relations extérieures subirent le contre-coup de cette débâcle d'un cerveau, et l'on constata une fois de plus la place que M. Sarcey tenait dans le monde. Ainsi l'Angleterre, *cette perfide Albion*, nous adressa quelques remontrances sur l'immoralité de nos mœurs, qui, selon elle, amenait de telles catastrophes parmi nos enfants ; l'Italie s'en réjouit hypocritement, calculant la perte irréparable que nous venions de faire dans le rang éclairci de nos grands hommes ; l'Allemagne songea sérieusement à nous ravir d'autres provinces, spéculant sur le détraquement possible de notre corps social entier ; et quant à Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, avec l'ordinaire brutalité moscovite, il manifesta carrément le désir de rompre avec une nation où la solidité reconnue d'intelligences célèbres offrait si peu de garanties : « Dame ! » beugla-t-il, « si celui-là a été frappé de « génie, qu'est-ce que vous voulez que je foute des « autres ! »

Véritablement Sarcey devint un péril pour sa patrie au lieu d'en être demeuré l'orgueil.

Pour débuter, il stupéfia les traditionnels abonnés du *Temps* par un article éreintant Gandillot, que, jusqu'alors, il avait encensé :

J'ai été frappé de la grâce, clamait-il, j'ai acquis au prix

de laborieux efforts une nouvelle manière de voir; j'entends qu'on me respecte et qu'on me suive. Courbe la tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.

Le malheureux tartinait ainsi pendant trois cents lignes! Pendant trois cents lignes le pauvre vaudevilliste était voué aux gémonies, traîné dans l'ordure, bombardé d'invectives et mis au ban de l'opinion publique. Il en conçut un tel chagrin que l'on craignit un instant qu'il ne se suicidât. Sarcey, son père spirituel, qui l'avait trahi et renié, Sarcey à qui l'on fit part de ce dessein funeste, en manifesta la joie la plus vive et parla d'aller sur la tombe de son ex-protégé danser le cavalier seul de la satisfaction. Hélas, notre éminent critique était perdu! Cet article révéla le singulier délire qui menaçait de dissiper à jamais la logique saine et le droit jugement du Maître. Cet article causa l'impression que l'on sait, impression qui de plus en plus s'accentua à mesure que le public fut entretenu des péripéties du naufrage intellectuel de son censeur préféré.

Bientôt après parurent des apologies furieuses de Wagner, Dante, Shakespeare, Baudelaire, Maeterlinck, etc., où Sarcey, rompant avec son habituelle sagacité, développait des considérations veuves de sens artistique. Il publia même une étude que, pour notre part, nous ne pourrons expliquer et qui s'intitulait « *Prométhée ou l'Absence de Foi!* » Mais ce qui mit le comble à l'indignation du monde civilisé, c'est que, par la suite, on apprit qu'il ne se contentait pas de jongler idéalement avec des paradoxes, mais qu'il avait inauguré un mode d'existence en concordance avec sa nouvelle tournure d'esprit. Lui, si rangé, si sobre, lui qui craignait les mauvaises fréquentations et les perverses lectures à l'égal des allumettes et des fiacres, lui que l'on citait volontiers comme le modèle des pères, le plus charmant des débiteurs et le plus avisé des hommes de lettres, lui, en quinze jours, sous l'influence de son génie, ou plutôt du démon qui le possédait, devint le plus endurci des bohêmes, le plus déplorable des pique-assiettes, le plus raté des ratés, enfin !

Rien ne saurait donner une idée exacte du désordre de sa vie d'alors, sinon quelques extraits de son journal quotidien, qu'il publiera plus tard sous ce titre : *Trois mois de génie par un Homme de Bon Sens.* Ces extraits, que nous devons à l'obligeance du Maître

heureusement rétabli, édifieront les critiques futurs sur les dangers qui peuvent les menacer au cours de leur périlleuse carrière. On pourrait en tirer une sorte de manuel d'hygiène cérébrale, destiné à les garantir des enthousiasmes ridicules et des compréhensions généreuses. Qu'ils jugent. Textuellement nous copions :

1er mai. — Zut ! j'en ai assez d'être traité de buse, de serin, de vieille rosse, etc., dans toutes les gazettes possibles. Je m'en vais avoir du génie ! Ça ne doit pas être très difficile à imiter. C'est ça qui épatera Paris!

2 mai. — Je suis allé à la Bibliothèque prendre des renseignements sur la vie privée de quelques gens remarquables. Sapristi ! il va falloir les singer. Ainsi, Gérard de Nerval traînait dans les rues un homard vivant attaché par une faveur ; qu'est-ce que je vais bien faire pour le dépasser ? En attendant, j'écris un feuilleton éreintant Gandillot.

3 mai. — A peine levé, je cours embrasser mon Ane, car je possède un Ane que je mignote tous les matins. Cet animal brait quand il me voit; et vous direz ce que vous voudrez : il me rappelle Mounet-Sully dans « Hernani ». Mon Ane, c'est la Muse de ma maison ; quand je l'ai bien cajolé, je me sens tout ragaillardi, plein d'idées, et je me mets à écrire des articles. A ce propos, il faut que j'en fasse un sur Wagner. Il faut que je le trouve très fort.

4 mai. — Mon article a paru dans le *Temps,* et de tous les côtés je reçois des lettres et des coupures de journaux me demandant si je suis devenu fol. Non, tas de brutes ! Seulement, sachez que je vais avoir du génie ! Attendez un peu et vous allez voir les articles que je vais consacrer au théâtre de Maeterlinck, Ibsen, etc.

5 mai. — Ce matin, j'ai embrassé mon Ane et je suis sorti débraillé sans avoir mes souliers cirés. C'était exprès. Mon valet de chambre ne me reconnaît plus. Ma cuisinière est furieuse. Je suis rentré en retard et le fricot était brûlé. Dame! je suis resté hier soir à la terrasse d'un café, en extase devant un artichaut que j'avais plongé dans mon absinthe. Ma contemplation à duré une heure, et le boulevard se tordait, positivement. Tas d'idiots ! vous ignorez donc qu'un homme de génie, Oscar Wilde, en a fait autant avec un lys ?... Ce soir, j'irai au Moulin-Rouge chercher une Béatrice. Tant pis si elle est en carte.

6 mai. — C'est décidé, je vais me laisser pousser les cheveux très longs et tâcher de maigrir un peu. Un bon génie saule-pleureurisant doit être maigre et avoir l'air fatal ! Il doit se flanquer des cuites, manquer de domicile, prendre des fiacres sans les payer, en un mot oublier les contingences et les réalités bourgeoises.

7 mai. — J'ai porté hier un article au *Temps :* on me l'a refusé. — Voilà ce que c'est que d'être génial ! Dans quelques mois je serai méconnu, oublié comme tout bon génie doit

l'être. Et alors je connaîtrai la Misère et coucherai sur la paille avec mon Ane.

8 mai. — J'ai été présenté à quelques jeunes gens pâles qui m'ont admis à présider un dîner appelé le « Dîner de la Plume ». Figurez-vous que c'était un dîner où l'on ne mange rien du tout. Les plats sont fictifs, et l'on somme de remporter les restes des domestiques supposés réels qui soi-disant circulent autour de vous. Ça, c'est très commode pour manger ce qu'on veut : il y en a qui préfèrent du perdreau, les autres des pâtés succulents, les autres des pâtisseries rares ; bien entendu, tout cela imaginaire ; moi, je ne savais pas qu'on pouvait se nourrir comme ça quand on était génial. Enfin ! J'avais apporté un peu de saucisson que j'ai dévoré en cachette. N'empêche que ces jeunes gens sont charmants. Ils prennent du haschich, disent des vers, se prêtent leurs femmes et souffrent les misères d'ici-bas avec un stoïcisme admirable.

9 mai. — Je passe maintenant presque toutes mes nuits dehors. Je ne rentre qu'au petit jour. Après, je dors. Je n'écris plus rien du tout. A quoi bon, puisque je suis génial! Je fume, je bois beaucoup d'absinthe. Je cours les mauvais lieux. Dans peu de temps je n'aurai plus le sou ; alors je ferai de la fausse monnaie, comme jadis Villon !

(*Trois mois de génie par un Homme de Bon Sens.*)

Nous arrêtons là nos citations. Elles suffisent pour montrer sur quelle déplorable pente glissaient l'honneur et la raison de l'éminent critique.

Apprenons encore à nos lecteurs terrifiés que M. Sarcey continua pendant quatre-vingt-dix jours la série de ses fantaisies. Disons qu'après des feuilletons incohérents l'accès des journaux lui fut interdit, et que, rejeté du sein des rédactions honnêtes, il tomba dans la misère la plus noire, juste châtiment de ses folies. Il devint morphinomane, il eut des duels, il rossa des gardiens de la paix, il fréquenta ses illustres « Plumitifs » et coucha dans leurs taudis. Oui, durant un trimestre, M. Sarcey fut un objet d'horreur pour les ménagères engrossées, car il se promenait dans les rues de la capitale les cheveux incultes, les yeux purs levés au firmament comme un martyr des premiers temps chrétiens... Disons enfin qu'acculé aux dernières limites de l'exaltation il tenta de faire sauter à la dynamite le Conservatoire. On l'arrêta comme il allait perpétrer ce crime, et l'on mit un terme à ses vociférations en l'envoyant à Sainte-Anne. Là, M. Sarcey recouvra la santé spirituelle après un court séjour, santé précieuse que depuis, Dieu merci ! il n'a jamais plus reperdue.

Il est assagi désormais, il a reconnu ses erreurs, et

il nous souvient de sa première chronique datant de sa mise en liberté. Cette chronique, sorte de confession intime ou d'amende honorable à l'opinion publique justement offensée, rendit à l'esthète l'estime de la foule et replaça l'écrivain au rang qu'il avait dédaigné. Cette chronique débutait ainsi :

Ah! mes enfants, ah! mes enfants!

Voici trois mois passés durant lesquels j'ai eu du génie! Durant trois mois, je n'ai plus gagné d'argent, j'ai couché dehors, on m'a vendu mon hôtel et mon Ane, j'ai crevé de faim et j'ai été exploité de toutes les façons. Pour vous citer un fait entre mille, sachez qu'étant génial on est distrait; eh bien, j'avais l'habitude d'oublier chez les gens que j'allais voir mes parapluies. J'avais beau y introduire ma carte pour qu'on me rapportât mes riflards : peine perdue. Je n'en ai jamais retrouvé un seul. Voyez-vous, mes enfants, le génie coûte trop cher.

Ah! si vous m'aviez vu, j'étais presque nu, sans souliers, sans pantalons. Là-dessus, j'ai compromis ma santé en prenant du haschich, de la morphine et toutes sortes de drogues. Je suis devenu maigre et presque poitrinaire. J'ai écrit des folies impardonnables, j'ai causé du scandale dans les rues, j'ai fait de l'occultisme, du spiritisme, quoi encore? Ça ferait un joli vaudeville pour Gandillot, qui doit m'en vouloir pas mal. Mais il comprendra que toutes ces secousses qui m'ont agité, c'était parce que j'étais « génial » !

Eh bien, mes enfants, vous savez comment tout cela s'est terminé, n'est-ce pas? Eh bien, je vais vous dire : j'en ai assez, du génie, on ne m'y repincera plus!

Suivaient des anecdotes et des impressions personnelles au Maître pendant cette crise singulière, où l'on retrouvait la facile plaisanterie et le bon sens d'antan, avec la pointe d'humeur joyeuse particulière aux convalescents qui reviennent de loin. Puis l'article se terminait par ces conseils, que nous approuvons sans réserves :

En vérité, mes enfants, en vérité, c'est moi qui vous le dis, ne soyez jamais, jamais géniaux, et dites bien à vos fils qu'ils se gardent de cette fièvre appelée « génie » comme de la peste... oui.

GABRIEL RANDON.



LE LIVRE DES REINES

LUCIANE

Des roses parsemant sa robe diaphane
Et les cheveux mêlés de gemmes, Luciane
Erre sous les arbres lumineux et sacrés.
Les cerfs, de qui les bonds agitaient les fourrés,
S'arrêtent auprès des ondes qu'ils allaient boire
Pour admirer la jeune Reine dans sa gloire.
Elle, moissonneuse de joyeuses moissons,
Ecoute s'égrener les candides chansons
Que lui murmurent les doux oiseaux pour lui plaire,
Et de l'été rayonne en son regard stellaire;
Et voici que les fleurs qui parent les chemins
Grandissent, pour qu'elle les cueille, vers ses mains,
Et les heureuses fleurs meurent sans amertume,
Songeant à la beauté que cette mort parfume.

JÉZABEL

Elle passe, la Reine aux bras clairs, Jézabel,
Souveraine de la gaieté, Dame du rire;
L'or et les fleurs couronnent son front, et la myrrhe
Parfume ses cheveux fins, roux comme le miel.

Elle écoute jaser les luths au doux appel,
Et, tandis que le peuple des guerriers l'admire,
Elle songe : « Je veux conduire mon navire
Vers la plage où fleurit le jardin immortel.

Que périsse le Dieu farouche qui n'octroie
A ceux qui l'adorent ni volupté ni joie,
Le Dieu noir des pleurs, des sanglots et des frissons.

Et que vienne Vénus, la Déesse opportune,
Pour que, la nuit, l'écho divin de nos chansons
Monte vers le visage azuré de la lune. »

AUDE

L'Empereur Charlemagne est revenu en France,
Dans Aix, le fief royal, la ville noble et grande.

Vers l'Empereur s'en vient Aude, la belle Dame.
« Où est Roland, Prince des gloires triomphales,
Roland, qui m'a juré de me prendre pour femme ? »

— « O Fille, c'est un mort sur qui tu m'interroges :
Saint Michel a ravi son âme au son des harpes.
Ne pleure pas, qui gît dans les monts et les roches :
Car tu épouseras mon fils, Comte des Marches. »

Aude répond : « Voilà des paroles étranges.
Vous me vêtirez d'une robe pure et blanche :
Je m'unirai à mon Roland parmi les Anges. »

Aude est tombée, Aude est morte avec un sourire,
Heureuse, et le regard pacifique et limpide.

BRADAMANTE

Fière et souple sur les gaufrures de la selle,
En la pourpre ardente de sa robe aux plis droits,
Elle guide un cortège invincible de rois
Qui dardent leurs regards enamourés vers elle.

Elle est la Vierge des conquêtes ; elle est Celle
Qui, par les aubes ou les soirs, brûlants ou froids,
Chevauche, aventureuse et semeuse d'effrois,
Quand, hors du fourreau, son glaive d'or étincelle.

Elle est la Guerrière qui franchit l'âpre seuil
Des burgs fortifiés de colère et d'orgueil
Et saccage les champs, les palais et les villes.

Et les princes domptés, oubliant les rancœurs,
Et l'implorant avec des prières serviles,
Halètent vers sa bouche et ses baisers vainqueurs.

PARYSE

Près du ruisseau qui court par l'ombreuse vallée,
Seule sous les hêtres touffus et sous les pins,
Rêve joyeusement la Princesse exilée.

Elle ne songe plus aux jours déjà lointains
Où, parmi les clameurs rauques et les fanfares,
Elle vit entrer dans ses villes les barbares
Qui la chassèrent vers le hasard des chemins.

Dans le palais, brillant de gemmes et d'ivoires,
Ses yeux tristes se voilaient d'éternelles nuits
Et même les aurores d'or lui semblaient noires.

Et maintenant, chaque soir, quand meurent les bruits,
S'en vient le doux ami dont l'amour l'a charmée;
Et plus jamais, au long de sa route embaumée,
Elle ne cueille la fleur pâle des ennuis.

MÉDÉE

« La porte taciturne a tourné sur ses gonds
Et les chiennes n'ont pas aboyé de colère.
Viens, et marchons parmi la floraison stellaire
Des narcisses, des pavots et des martagons.

Par delà le jardin joyeux où nous vaguons,
Se hérisse le bois toujours crépusculaire
Dont le mystère vierge et farouche s'éclaire
D'écailles en flamme et d'yeux rouges de dragons.

Ne tremble pas. Je sais les magiques paroles
Et je sais cueillir les merveilleuses corolles,
Fleurs d'ombre que je mêle en philtres endormeurs.

Les lourds monstres boiront d'une gueule assoiffée,
Et, la Toison prise, en la nef, joie et clameurs,
Je suivrai l'Epoux, fier de son double trophée. »

LUCRÈCE

Elle descend les marches glauques du perron,
Les cheveux ondoyants et la poitrine nue.
La troupe des guerriers s'incline, et le clairon
Proclame dans le parc sa hautaine venue.

Et les arbres en fleurs et les lierres grimpants
Ont murmuré de joie et d'amour dans l'allée;
Les sources ont bondi plus vives, et les paons
Ont déployé l'orgueil de leur roue ocellée.

Elle sourit à la fraîcheur blonde des cieux,
Et, sur un signe de sa main d'ivoire frêle,
Les guerriers qu'a ravis la splendeur de ses yeux
S'en iraient conquérir des royaumes pour elle.

A.-FERDINAND HEROLD.

CHOSES FUGACES

APRÈS L'INTERVIEW

« ... Il fumait un mauvais cigare qui s'entêtait à ne pas brûler comme il faut. »

. . . .

« — Ah ! non... Le bonheur, c'est autre chose... »

(*Figaro* du 14 septembre 1892. *Interview de M. le baron Alphonse de Rothschild* (passim), par Jules Huret.)

Il souriait en prononçant les paroles d'adieu; mais, disparu le journaliste, il devient grave, porte à ses lèvres son cigare, qui charbonne, et, d'un pied lent, il effectue le va-et-vient machinal des rêveries absorbantes — ou des combinaisons ardues. Soudain, avec un haussement d'épaules méprisant :

« L'interview !... »

Il songe cette conversation de tout à l'heure : fut-il prudent, prudent sans défaillance ? Il tâche à se rappeler le mot pour mot de ses dires, que la presse, demain, va divulguer au monde entier... Des minutes inquiètes s'écoulent...

« Bah !... »

L'inquiétude s'évapore, s'annule ; seule une contrariété lui reste de l'aventure désagréable — et inévitable. Il ravive son mauvais cigare, presque éteint. Il sourit avec commisération.

« Si la richesse fait le bonheur !... »

Ah ! certes, c'est autre chose... Cette pensée le mélancolise. Il écarte le rideau de la fenêtre : sur la mer, un brouillard se lève où le soleil poudroie...

« Autre chose... »

Sa physionomie s'empreint de lassitude. Est-ce sa faute, voyons ? La richesse, fatalité heureuse, voilà tout... Et puis, au fond, qu'a-t-il de plus que

les autres? Ils sont fous, injustes, oh, surtout injustes, car il a les mêmes soucis qu'eux... Il cesse de marcher, aspire à coups précipités son déplorable cigare, consumé de travers : il est éteint.

« Les mêmes peines, absolument. »

Une pichenette sur la partie mal brûlée des feuilles de tabac, qui résiste : il l'arrache, rallume, puis reprend sa lente ambulation par le fumoir, le front aggravé, l'âme triste...

« Nous sommes tous soumis aux mêmes lois... physiologiques... psychologiques... sociales... Alors ?... »

De nouveau, par l'entrebâillement du rideau soulevé, un regard sur la mer : le poudroiement d'or du soleil s'abolit dans le brouillard plus épais.

« Tout le monde, hélas, a ses tracas. »

Sa tristesse s'accentue. Il fume le bout très court de son piteux cigare, et s'y brûle les doigts. Il se fait mal en heurtant du tibia un corps dur.

« Riches, pauvres, les mêmes calamités nous atteignent... La résignation, le renoncement, voilà!... La vie est si courte... Et les fatalités, La Fatalité... Le renoncement, c'est ce qu'il faudrait enseigner... aux pauvres... »

Mais, avec un grand geste découragé, l'âme inondée d'amertume, il s'affaisse dans un fauteuil.

« Ah ! ils ne comprendront jamais!... »

Il soutient son front de sa main, l'attitude abattue; et longtemps il s'immobilise ainsi, accablé d'une journée si douloureuse, la désolation gîtée en ses yeux fixes... Il réagit enfin, se dresse en soupirant, ouvre la fenêtre et s'y accoude pour respirer le vent du large. Mais là encore un malheur le guette : au ciel, dans le brouillard où elle semble une énorme pièce d'or, la lune, ce soir, est sans effigie.

ALFRED VALLETTE.

ENILDE

Sous la fine archivolte en granit rose assise,
L'humble Enilde, Enilda, dont le père est Yniol,
File, et d'un œil distrait suit au ciel un grand vol
De hérons, messagers de froidure et de bise.

Enilde songe à l'âtre empli de cendre grise,
A sa tunique à trous se déchirant au col,
Aux fleurs qui vont bientôt, mortes, joncher le sol
Avare, aux jours plus courts, à sa mère indécise.

Enilde songe au lin trempant dans le lavoir,
Aux ramiers dans la tour et soupire, sans voir
Qu'entrouvant doucement le volet qui l'abrite,

Un fils de roi s'arrête au seuil du vieux manoir.
Et près d'Enilde, au pied du vieux mur qui s'effrite,
Blanche étoile au cœur d'or, s'ouvre une marguerite.

VIVIANE

Dans le hallier magique, où rougit la framboise,
Les seins droits, toute nue entre ses cheveux roux,
Viviane la fée ouvre ses grands yeux fous,
Enivrants comme un philtre et couleur de turquoise.

Elle a dompté les preux et Myrdhinn, la Galloise...
Vil bétail endormi, ses doigts savants et doux,
Ses bras frais ont ployé les rois à ses genoux,
Ses clairs genoux frottés de myrrhe et de cervoise.

Aussi, pour bien marquer sa gloire et son dédain,
Sur sa crinière d'or elle a du vieux Myrdhin,
Mage et preux, arboré la couronne et le casque.

Le heaume a pour cîmier un mufle de tarasque,
La dame a pour défi son mépris souverain,
Et sous son rouge orteil jaillit un lys fantasque.

ELAINE

L'allée est droite, obscure et pleine de pervenches.
Dans le corsage étroit d'une robe à longs plis,
Et les deux bras chargés des lys qu'elle a cueillis,
La svelte et pure Elaine apparaît dans les branches.

Un essaim de ramiers rôde autour de ses hanches,
Blanc essor attiré par la blancheur des lys;
Au loin, sur l'or rosé d'un ciel aux tons pâlis,
Le manoir d'Astolat et ses tourelles blanches.

Elaine, aux yeux d'aurore, au rire humide et frais,
A sa place marquée aux jardins des cyprès;
Elaine avec les lys sera morte à l'automne.

Elaine est destinée aux éternels regrets,
Et, présageant l'ennui d'une fin monotone,
Pâle et froide à ses pieds, fleurit une anémone.

GENÈVRE

Dans l'implacable orgueil d'un royal adultère,
Genèvre, l'œil aride et les seins empourprés,
Le long de la terrasse aux parapets dorés
Promène son ennui hautain et solitaire.

Elle songe à l'abîme où, degrés par degrés,
Morne elle est descendue, au clos du monastère
Où mûrira sa faute, et les fleurs du parterre
Font pleuvoir sous ses doigts leurs boutons massacrés.

Elle songe à sa gloire au milieu des huées
S'écroulant, aux pudeurs de son lit remuées,
A sa honte en pâture offerte aux courtisans;

Elle songe à ses yeux, autrefois méprisants,
Et sur sa robe étroite, où pas un pli ne bouge,
Sinistre et douloureux saigne un large iris rouge.

JEAN LORRAIN.

(D'après les *Idylles du Roi*, de TENNYSON.)

« *LE LATIN MYSTIQUE* »

Avec le *Latin Mystique*, M. Remy de Gourmont, dont j'estime infiniment le talent et la fierté de caractère, nous apporte une œuvre érudite et singulièrement originale. Elle est rehaussée d'une admirable tête tracée par Filiger, et une préface de M. J.-K. Huysmans la précède. Ces quelques pages curieusement artistes, comme toutes les œuvres de l'auteur de *Là-bas*, ne semblent pas convenir strictement au Livre de M. de Gourmont : elles sont incisives, cruelles, et d'une injustice exacerbée. M. J.-K. Huysmans revendique le mysticisme pour une élite intellectuelle. En quoi il a raison. Mais encore faudrait-il définir le mysticisme. On ne saurait y brouiller la retraite de l'artiste en son art, du sentimental en son âme, du religieux en ses symboles. Et il est clair que la substance du livre de M. de Gourmont est dans la symbolique. Cette symbolique n'est qu'une petite phase du développement individualiste à rebours de des Esseintes, et on ne l'a point vu paraître fort nettement dans les aspirations étranges du chanoine Docre. M. J.-K. Huysmans fait aussi ses réserves sur les traductions de M. de Gourmont. Ici encore il faut s'entendre. M. de Gourmont a adopté un système particulier pour rendre en français le Latin mystique. Il le traduit en bon frère. Il le transforme et il l'orne, parce qu'il l'aime par-dessus tout et qu'il veut le faire aimer aux autres. Ainsi Baudelaire a donné du style aux phrases parfois incertaines d'Edgar Poe. Quand M. de Gourmont traduit :

Oculorum acies nunquam satiatur avara,

« Les yeux concupiscents, poignards insatiablement avides »,
il n'est point besoin de nous avertir que sa

traduction est volontairement inexacte, et qu'il a faussé le sens vers le concret. Et si on objecte à M. de Gourmont des interprétations douteuses, il ne faut point oublier que la plupart des textes dont il donne l'anthologie sont expliqués pour la première fois depuis nombre de siècles. Il n'y a pas de savant qui ne puisse se tromper en publiant un fragment inédit de l'antiquité. Pour ces choses nouvelles, les traditions nous manquent. Trois éditions de Kenyon, Buechelér et Blass, n'ont pu débarrasser le texte d'*Herondas* et de la *Constitution d'Athènes* d'un nombre incroyable de contre-sens et de fausses lectures. Et en effet la découverte des poèmes et du traité sont si récents que les érudits n'ont pu encore prendre le pli. On a commencé par traduire au VI[e] mime d'*Herondas* le mot βαυβών par « toque en cuir ». Et il a fallu ensuite révéler à l'Académie des Inscriptions qu'elle avait écouté gravement en séance solennelle la lecture d'une affreuse obscénité. Car ce mot βαυβών est synonyme d'ὄλισβος, qu'on trouve dans *Lysistrata*, et qui est, il est vrai, un objet fait de cuir, mais non pas une « toque ». Cependant les érudits d'Allemagne avaient scruté le texte, et n'y avaient pas vu clair. J'aimerais que cet exemple justement servît à justifier M. de Gourmont, si on l'accusait de quelque erreur. Car le Latin mystique est plus indéchiffrable parfois que le dialecte le plus obscur de l'île de Cos.

Enfin M. Huysmans a voulu donner une idée des mérites du Latin au Moyen-Age. Et si on attribue à cette langue décadente une belle indépendance des mots et du coloris, une faculté d'abstraction et de formation d'entités avec des épithètes dont l'idiome vulgaire était alors privé, on ne courra guère le risque de se tromper. Mais si l'on nous affirme que planche vient de « plancha », paillard de « paillardus », ronfler de « ronflare », autant vaudra nous soutenir que le nom de Ducange vient de « Cangius » ou que peut-être

Schwarzerd est la traduction du vocable original Melanchton. Il suffit de lire les sermons d'Olivier Maillard ou de Michel Menot pour y voir prendre droit de cité dans la nouvelle langue latine à des mots barbares et communs; et il faudrait avoir peu de sens critique pour tenter de démontrer que ces excellents prédicateurs répandaient du haut de la chaire de nouveaux termes d'argot afin d'enrichir la conversation de leurs fidèles. Il sera plus prudent de penser qu'ils essayaient de parler ecclésiastiquement le langage du bas peuple. Ce baroque latin n'était que du français latinisé. Supposer le contraire n'est qu'une charmante imagination d'écrivain. D'ailleurs, les poètes latins mystiques du Moyen-Age suivent une langue pure et traditionnelle, quant aux vocables; leurs mots nouveaux sont toujours formés logiquement; c'est toujours du latin et du latin parlé et vivant. Thomas à Kempis fit peut-être humblement la cuisine à ses frères moines, mais il serait mort plutôt que de proférer: *cuisinare*.

Je ne suivrai pas M. de Gourmont depuis Commodius de Gaza jusqu'au bréviaire de l'abbé Coffin. Mais j'aimerais discuter un peu le principe de son livre. Il y est dit que les mystiques chrétiens créèrent une nouvelle forme de poésie pour laquelle ils transformèrent la vieille langue latine. Et M. de Gourmont cite saint Ambroise :

Veni redemptor gentium,
Ostende partum virginis :
Miretur omne seculum,
Talis decet partus Deum.

. . . .

Procedit a thalamo suo,
Pudoris aula regia,
Geminæ gigas substantiæ,
Alacris ut currat viam.

et ailleurs :

Vergenti mundi vespere
Uti sponsus de thalamo
Egressus honestissima
Virginis matris clausula.

J'avoue ne pas très bien saisir le progrès de forme de ces strophes sur les vers suivants :

Excitusque hilari die
Nuptialia concinens
Voce carmina tinnula
Pelle humum pedibus, manu
Pineam quate tædam !

ou :

Iam licet venis, marite :
Uxor in thalamo tibi est,
Ore floridulo nitens
Alba parthenice velut
Luteumve papaver.

. . . .

Torquatus volo parvulus
Matris e gremio suæ
Porrigens teneras manus
Dulce rideat ad patrem
Semihiante labello.

Catulle les composa pour les noces de Vinia Aurunculeia avec Manlius Torquatus. Je voudrais citer aussi cet hymne à Diane :

Dianæ sumus in fide
Puellae et pueri integri
Dianam pueri integri
Puellæque canamus.

. . . .

Montium domina ut fores
Silvarumque virentium
Saltuumque reconditorum
Omniumque sonantum.

Voilà une strophe dont la consonance est bien semblable à ces vers de saint Hilaire :

Jesus refulsit omnium
Pius redemptor gentium :
Totum genus fidelium
Laudes celebret dramatum.

Il ne faut pas oublier que l'antiquité a emporté presque toutes ses hymnes, ses prières et ses séquences religieuses. Nous ne savons pas bien si les premiers mystiques chrétiens n'ont pas employé des formes de l'ancienne liturgie. La parodie d'une nénie, dans l'*Apokolokyntose*, montre que ces chants avaient un rythme et des assonances bien spéciales :

« Fundite fletus, edite planctus
Resonet tristi clamore forum
Cecidit pulchre cordatus homo
Quo non alius fuit in toto
Fortior orbe. »

J'admettrais volontiers que les poètes mystiques ont agrandi, transformé et magnifiquement orné les hymnes et nénies du paganisme, et qu'ils ont recueilli avec délices d'exquises et naïves chansons que les petites femmes des provinces latines connaissaient encore. Puis je ferais amende honorable en citant trois vers candides de saint Ambroise :

Jesu corona virginum....
Qui pascis inter lilia
Septus choreis virginum.

Avant d'arriver au *Livre des Gemmes* de Marbode, je dirai un de mes regrets. C'est que M. de Gourmont n'ait pas donné place dans son anthologie aux hymnes qui furent composées par les clercs mendiants d'Allemagne au XIe siècle. On les a publiées sous le nom de *Carmina Burana*. Les vagabonds des routes y chantent Jésus et la Vierge avec beaucoup de douceur et de fraîcheur. Quelques-unes de ces hymnes méritaient d'être recueillies.

Marbode est un poète savant. Son livre est rutilant d'escarboucles, de cornalines, de grenats et de rubis. Il sait les symboles de l'almandine rose rouge, et de l'aromatite qui a l'odeur de la myrrhe, et de l'hématite sanglante, et du jargon jaune, et du smaragdoprase dont la couleur est pareille à l'herbe roussie.

Dans le saphir Conrad de Haimbourg voit l'espérance, et l'émeraude lui révèle la pureté. « L'amour divin s'exprime par le chrysoprase, tacheté d'or et de pourpre :

Ecce nunc qui rubeas
Guttas jacit aureas
Chrysoprasus..... »

Voilà des symboles parfaitement mystiques. Ils sont beaux, mais il leur manque je ne sais quelle simplicité. Ce symbolisme des gemmes est un peu trop éclatant. Il pare la Vierge de sardes sanglantes et décore l'humilité avec des béryls clairs. Je suis plus touché de ceux qui voient dans les pauvres choses humbles de la vie. Et je vais traduire une page du petit livre de Christian Wagner de Warmbronn, qui est Allemand, mystique, et demeure, inconnu, au milieu des forêts de la Souabe :

VINGT-HUITIÈME DIMANCHE.

Mais de nouveau l'esprit se lève et m'indique une pauvre terrestre image selon de grandioses concepts surhumains.

Une prairie vallonnée s'étend devant moi comme un morceau de l'espace étoilé au milieu des prés de la terre. Elle est pleine d'étincelles blanches, d'innombrables ombelles, pareilles aux taches nébuleuses des lointains du ciel. Cependant considère-les, ces ombelles, ces disques d'étoiles. Ne sont-elles point divisées en cercles, ou si tu le veux en quartiers ou formes de cinq côtés? Et ces formes de cinq côtés ne se composent-elles point encore de cercles plus petits? Et ces petits cercles ne sont-ils pas à leur tour harmoniquement limités et dénombrés en des infinis, oui des infinis de fleurettes isolées? Et je voudrais demander alors : les fleurettes isolées ne sont-elles pas les systèmes de soleils? Et notre soleil avec ses planètes et ses lunes n'est-il point semblable à une de ces fleurettes dans les cercles intérieurs qui enveloppent le centre?

Imagine-les agrandies à l'infini, ces ombelles de la prairie, ces disques d'étoiles, et imagine-toi placé sur une de leurs fleurettes; et voici que la plaine où elles se dressent, voici que le disque de l'ombelle te paraîtra une ceinture de lumière étincelante, et voici qu'est résolu le mystère de la voie lactée. Mais écoute, ô fils des nouveaux temps, expert en la science des étoiles, ce que t'apprendra encore celui qui a vu ces choses dans le petit miroir des fleurs :

Voici qu'il parle : Au bord des circonférences de ce disque infini, vers l'extérieur, seront de toutes ces

constellations les brillantes et les princières, vers le milieu les petites et faiblement lumineuses, et le point central sera vide. Car la tige géante qui la porte, cette grande plaine étincelante infinie, tu ne la verras pas, car elle est obscure, et en vain tu épieras avec les instruments de ta vision le centre vide de lumière.

Insensé! Apprends la science des étoiles dans les fleurs de ta prairie natale! Regarde vers la terre, au lieu de te tourner là-haut! Vois, les mystères des cieux sont étendus devant toi; réjouis-toi de leur solution; elle n'est point difficile.

> O nul secret dans la loi des mondes,
> Nul mystère étendu devant nous
> Qui ne soit résolu et sitôt expliqué
> Par le simple regard, calme et pieux, d'un enfant.

Je ne saurais (et je l'ai dit) suivre M. de Gourmont pas à pas, car il me faudrait tout admirer avec lui.

Mais je le remercierai d'avoir imprimé une litanie du XVII[e] siècle, extraite d'un vieux bréviaire qui appartint à une sœur inconnue, sœur Marie de la Présentation. Car cette litanie est un des chefs-d'œuvre de la langue française et je ne résiste pas au plaisir de la reproduire :

> *Litanies de grande consolation*
> *Aux personnes qui sont en affliction.*
> *Qui les dira dévotement,*
> *En recevra soulagement.*

Jésus anéanti en votre Incarnation, ayez pitié de nous.

Jésus de riche devenu pauvre,

Jésus mal logé, mal habillé, mal nourri,

Jésus couchant sur la terre, sans lit, sans oreiller et sans couverture,

Jésus réputé fol et endiablé,

Jésus accablé de douleur au jardin sous la charge de nos péchez,

Jésus dans l'ennui, dans la crainte et dans l'agonie,

Jésus trahi et vendu à vil prix,

Jésus traîné la corde au col,

Jésus tombé dans le torrent de Cédron, tout moüillé et transi de froid,
Jésus mocqué, baffoüé, souffleté, traité de coups de pieds et de poings,
Jésus dépoüillé tout nud quatre fois avec ignominie,
Jésus foüetté jusqu'au sang et déchiré de coups,
Jésus détaché de la colomne et tombé dans votre sang,
Jésus couronné de poignantes épines,
Jésus vêtu d'une méchante robe, et traité comme un Roi de farce,
Jésus chargé du lourd fardeau de la Croix sur vos épaules déchirées,
Jésus cloüé avec d'horribles douleurs à la Croix,
Jésus tout en playes depuis la plante des pieds percez jusqu'à la tête couronnée d'épines,
Jésus, l'homme de douleurs, ayez pitié de nous.

Je remercierai encore M. de Gourmont d'avoir traduit le *Stabat Mater*, qui est le plus merveilleux poème du Latin mystique, et sur lequel on trouve une phrase « tramée », dit M. Huysmans, « avec les fils en argent dédoré d'une vieille étole ». Et je ne saurais mieux terminer qu'en laissant parler cette phrase splendide qui vaut bien d'autres poèmes du livre :

« Quels signes de décadence reconnaître en ce poème œuvré par une main douloureuse, mais sûre, selon des lignes très nobles, des voiles raidis comme par des larmes de sang, en cette robe de deuil, mais frangée d'or vert, mais stellée d'améthystes ? »

MARCEL SCHWOB.



LETTRES DE MON ERMITAGE (1)

A TRÈS HAUTE ET PUISSANTE DAME
CHOCOLAT MÉNIER, EN SA TERRE DE NOISIEL

Chelles-Gournay, le 22 septembre 1892.

Vous régnez, madame, sur une Ile fortunée où le Maître des Empires se plut à magnifier en votre personne l'omnipotente gloire de la victorieuse Epicerie. Aux rives paresseuses de la Marne, parmi les bouleaux et les tilleuls argentés, votre fief consacre aux yeux l'intime splendeur qui vous égale aux Rois. Promenoirs fleuris, jardins en fête, villas sous les rosiers, une province entière porte le signe coruscant de votre féodalité. Comme Diane au sein de moindres feux, la maison que vous daignez habiter se révèle entre les cottages de Messeigneurs vos enfants par quelque chose d'estomirande qui, tout d'abord, fait naître dans les entrailles une copieuse vérécundie. Ce sont les bustes de la gent Ménier, dont on voit cette demeure guirlandée. Eternels dans la pierre vive, ces droguistes surhumains protègent d'une immarcessible grandeur l'apanage de leurs hoirs. Non, le buste même du moutardier Potin, que j'ai souventefois contemplé dans la nef élevée par ses soins aux Denrées Coloniales, ne m'a pas tant ému. Etait-ce la transparence amie de ce matin d'automne ou le clairet angevin dont l'hôtelier Benoist arrose ses fritures ? mais c'est avec une dévotion componctueuse que je saluai en images les fondateurs de votre dynastie. Ces bustes m'ont parlé des vertus fortes et des impé-

(1) V. *Mercure de France*, nos 8, 22 et 33.

riales celsitudes où se peut guinder l'intelligence des hommes. Un jour viendra sans doute où le bronze consacrera tant d'exemples fameux proposés aux étoiles, où leurs statues rayonneront sur le monde avec, pour piédestal, toute la brique pilée que leur zèle incorpora jadis à d'apocryphes cacaos.

Cependant, vous l'avouerai-je ? cette première stupeur n'était rien au prix de l'admiration qu'infusent la cité ouvrière et l'usine où mijotent les chaudrons de votre gloire, ou les Juliettes de fonte bénites par le réverend père des Esseintes copulent avec les Roméos d'acier pour un enfantement ininterrompu de galette. Car c'est là que fonctionne l'*instrumentum regni* et que se lève sur le monde un soleil de réclame dont l'inattendu fessier égale, s'il se peut, le museau d'Ajalbert. Combien de races illustres n'eurent pas de si fermes assises! Moins que vos tablettes splendirent les bols des Médicis, qui cependant firent par le monde un chemin confortable. Le ronflement des brasiers, la musique des pilons, l'encens qu'exhalent à vos pieds les cuves de mélasse où bout l'horrifique théobrome, chantent du matin au soir l'office du million incarné en bourgeoise dans votre personnalité.

Le village bâti par l'industrie du Grand-Ménier ne saurait passer pour joyeux : l'air, l'espace, géométriquement impartis aux nègres de l'usine, le silence obligatoire dans les rues, l'aspect morne de tous ces pauvres serfs tremblant sous les gardes chiourmes, vos larbins, ne composent pas un spectacle absolument gracieux. Je traversais, dimanche, la rue magne de Noisiel, aussi vide que Savanah-la-Mar ou que le dernier Tarascon du comateux Daudet. Un porte-balle à qui je m'informai des habitants m'apprit, non sans quelques fureurs voltairiennes, que le populaire assistait aux vêpres pour obéir à vos commandements, recruté à la dévotion par tous les sbires du château. Car vous êtes pieuse, madame, et gavez d'eucharistie les malheureux employés dans les

ergastules où s'élabore tant de splendeur. Force curés vivent de vos largesses, recommandent au Père, au Fils et à l'Esprit le seul déjeuner qui blanchisse en vieillisant. S'il eût plu à votre Cadet, la pourpre cardinalice voilerait ses cagnosités; mais le titre de *Joyeux Carafon* et de *Vide-Bouteilles* que lui prodiguent les journaux bordeliers sont pour le dédommager sans doute de n'être point monseigneurisé. Les métaux, d'ailleurs, vont à lui, Hermès aussi bien que Jupiter, et ce serait de sa part une vanité puérile qu'ambitionner quelque chose au-delà de sa renommée universelle d'indécrottable pochard.

Quant à vous, madame, vous régnez et gouvernez avec une constance bien estimable dans ce temps où l'autorité chancelle aux plus glorieuses mains. Le nombre de restrictions que vous infligez à quiconque approche vos domaines témoigne d'une force d'âme peu vulgaire et du sentiment profond que vous avez des cultes qui vous sont dus. Pas un bâteau de pêche ou d'agrément, pas un squiff, pas une yole ne peuvent mouiller dans les eaux qui entourent votre domaine ; pas un goujon n'en peut sortir que vous ne préleviez dessus quelque havage régalien. Certes, on ne bat point les fossés où coassent vos grenouilles : mais je plaindrais sincèrement l'audacieux qui voudrait accommoder à la sauce poulette ces batraciens plus vénérables que les poissons de Salammbô. Tout est de grande mesure chez les Grands, et vos gardes-pêche ont la main presque aussi lourde que les chourineurs habituels du bon monsieur Lozé. Quant aux gazons que foulent vos promenades, l'idée seule que d'immondes calicots pourraient s'asseoir au travers pâme d'horreur quiconque ratisse dans le parc de Noisiel. Ah, madame ! quel outrage si, dans leurs méandres impollus, aucuns du Bon Marché faisaient la bête à deux dos avec les donzelles du Printemps.

Toutefois, et nonobstant la magnificence qui vous environne, un contentement paraît depuis

six mois faillir à cet orchestre de bonheurs. Souvent les plus fiers aristocrates sont incommodés par de minces déplaisirs. Frédéric ne s'embarrassa-t-il point du moulin de Sans-Souci? Quant à moi, je ne sais à quel motif attribuer l'oubli que fait de votre personne le reporter qui distribue à son gré la lumière et l'obscurité, qui sacre les poètes et blasonne les financiers. J'ai nommé Jules Huret. Oui, madame, quelle que soit l'élévation des marchands de cassonade, nul ne se peut flatter d'une mémoire immortelle sans le concours de cet impartial faiseur de potentats, dont les *Enquêtes* affrontent les aigles de la littérature et ne dédaignent pas les taupes de l'argent. Aussi nul ne peut se vanter d'être sans l'agrément de Jules Huret. Seriez-vous lettré comme Jean Rameau, intelligent comme Moréas, écrivain comme Méténier, beau comme Vicaire, généreux comme Barrès, Anatole comme Baju, homme du monde comme Frémine, si l'interview ne vous consacre, si Jules Huret vous défend d'aller plus loin, vous moisirez dans les caveaux de l'obsolète et manquerez le train vers la célébrité. Donc, il urge et congrue qu'Huret vous interviewe, qu'il ausculte sur votre estomac les concepts humanitaires des classes opulentes. Ces tristes bougres que vous empoisonnez comme acheteurs de votre drogue et que vous abrutissez comme préparateurs d'icelle auraient-ils en vous une Impératrice bienfaisante si la peur de la dynamite perméait quelque jour les cuirasses hippopotamesques de votre entendement ?

Je me fusse octroyé l'honneur de vous pressentir moi-même là-dessus, n'était le délabrement que trop évangélique de ma bure, à quoi vos molosses incorruptibles eussent offert, j'imagine, le plus robuste coup de croc. Mais gardez-vous, madame, d'une importune crainte. Si, par forte fortune et calamiteux hasard, Petite Hure vous adsperne et consacre au Baron son cœur jadis féru de M. Bérénice, l'interview cependant ne vous

faillira pas. Sans compter les ruminants de la profession, Chincholle et autres plantigrades, le jeune Vespertillon d'*Inter-Clunes*, rabatteur à Lesbos et collectionneur de baffes, ornera volontiers cette lacune d'un *lucide contour*. Son dévouement aux dames de sa connaissance ne recule en aucune façon devant des holocaustes de beignes et des tauroboles de camouflets. C'est le mouni des étrivières, le flagellant des horions, le patarin des nazardes, le gymnosophiste des coups de pieds au cul. Pour pas cher, il insulte, convomit ou collaude, au choix des personnes, nonobstant le méchant renom et la ridiculité. Je hume en esprit le morceau dont il serait capable sur le Patin-Caoutchouc-Fer, cette dernière hypostase de Votre Chocolat.

Disciple de Baju et de quelques tribades, notre Vespertillon (chevalier d'*Inter-Clunes* autant que du Plessys peut être comte de Flandre) console maintes obscurités au moyen d'un papier que lui-même appose nuitamment, le long des vespasiennes, entre les capsules antiblennorrhagiques et le Nom que vous illustrez.

Ah ! madame, qu'il serait expédient de connaître ce que vous pensez de la chose sociale. L'intrépide Carafon et le prince Albert lui-même songent-ils au Pauvre, ce bon Pauvre qui, nous le savons tous, s'appellera demain Ravachol et fera cuire les notables épiciers dans leur huile d'œillette après les avoir farcis de leurs pruneaux ? Tel interroge Petite Hure, et tel je pensais aussi dans les Iles mortes en attendant ce brochet de plusieurs livres dont l'ironie égaie un peu l'eau verte couleur d'espérance, tandis que les pêcheurs débonnaires glissent au fil de la rivière sous les saules pleureurs et les trembles d'argent.

Hélas, on ne saurait opiner que de vous sur ces bords propices, croirait-on, à de meilleures songeries. Les Nymphes de la Marne ont fui dans leurs grottes d'azur le Léviathan de Pignouflisme que vous intronisâtes comme un phoque d'exces-

sive dégoûtation parmi les rives qu'elles baisèrent autrefois. Au bord du ru, sous ces bosquets numérotés qui sont la vraie nature parisienne, gronde le bruit de vos machines quand se tait la voix des canotiers. J'aime encore mieux ces messieurs de la Nouveauté. Ils ne promènent aucune actrice en vue, et les folliculaires sont muets touchant les cuites dont ils agrémentent l'aunage du poult de soie.

Mais le dimanche seul leur appartient. Tout le reste du temps ne coule que pour vous la douce et pâle rivière, pour vous mère fondatrice d'une impeccable lignée de malotrus.

Aussi faut-il, madame, songer à faire la retraite, à se planter des clous dans le postère selon la plus récente délicatesse inventée par M. Huysmans. Nous partirons ce soir, malgré les dernières fleurs que laissent traîner, près des berges, les nénufars d'or, malgré le soleil qui flambe aux cimes jaunes des peupliers et le ciel bleu de lin qu'estompe d'une si amène grisaille le frisque brouillard d'après-midi.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec la déférence coutumière aux solides pécunes, votre serviteur indigne autant que respectueux,

Dom Junipérien.



PETITS APHORISMES

SUR LES BELLES-LETTRES

I

Bien écrire, c'est exprimer quelque chose avec caractère. Mais l'idée et le mot ne constituant qu'une seule et même substance, ou plutôt n'acquérant d'existence que par leur mutuelle évocation, il en résulte que bien écrire c'est exprimer quelque chose de caractéristique. On n'exprime pas quelque chose de caractéristique lorsqu'on exprime quelque chose qui a déjà été exprimé avec le même caractère. Ce n'est point la nouveauté d'une chose qui en fait le caractère : c'est le caractère nouveau d'une chose qui la fait caractéristique. Un lieu commun peut être une chose caractéristique, s'il est exprimé avec un caractère nouveau. Un écrivain qui exprime une chose nouvelle avec un caractère connu imite; un écrivain qui exprime une chose connue avec un caractère nouveau crée. Il n'y a de grand écrivain que celui qui écrit quelque chose de caractéristique, où chose et caractère soient nouveaux.

2

Tout homme a été auteur au moins une fois dans sa vie; mais il y a des auteurs qui n'ont jamais été hommes.

3

Beaucoup d'écrivains pensent; peu font penser.

4

La littérature doit-elle faire penser ou sentir ? Grave question, que l'on éluderait peut-être en disant que la littérature doit faire penser des sentiments et sentir des pensées.

5

Qui faut-il louer plus, ou de ceux qui se sont exprimés eux mêmes, ou de ceux qui ont exprimé leur époque ?

6

L'originalité implique deux choses rares : être original et se donner tel qu'on est.

7

Il ne faut blâmer l'obscurité en art que lorsque l'effet voulu par l'artiste pouvait être produit par la clarté.

8

Une idée exprimée simplement s'expose toute nue à l'admiration ou aux outrages.

9

On ne parle bien que de ce qu'on aime. Chaque critique devrait se cantonner dans le petit champ de ses préférences et se borner à le défricher et à le cultiver de son mieux. Qu'il s'épargne d'inutiles et ridicules incursions sur les territoires qu'il ne connaît pas. Ce qui déprécie un critique, ce sont ses haines.

10

Une œuvre de génie est un croc-en-jambe donné à la mort.

11

Le bizarre est une protestation du mauvais goût contre la banalité.

12

Le goût est moins une supériorité de l'esprit qu'une délicatesse de l'âme.

13

Former le goût public est une rude tâche, et l'on risque d'y perdre le sien.

14

On ne goûte pas toujours ce qu'on admire, et encore moins ce qu'on aime.

15

Le goût est indépendant du génie. Les plus grands génies n'ont généralement pas été des

hommes de goût. C'est presque faire preuve de goût que de n'avoir pas de génie.

16

A défaut d'idées, les descriptions soutiennent un ouvrage. Elles sont d'une utilité d'autant plus appréciable, qu'elles font invinciblement naître chez le lecteur un grand respect pour l'auteur.

17

Aimer la nature, c'est se donner le plaisir d'être poète sans avoir la peine de rimer.

18

Décrire la nature, c'est faire étalage, pour l'ennui du public, de tout ce qu'on se croit de poésie dans l'âme.

19

Le pittoresque est l'esprit de la description.

20

Chaque quart de siècle découvre un nouveau sens à la nature. Elle est le miroir mobile où se reflètent les sensations, les aspirations, les émotions de l'époque. Le soleil se lève pour nous autrement que pour nos pères.

21

La nature est un expédient qui nous facilite la connaissance de nous-mêmes.

22

Les auteurs qui abusent de la nature et qui nous décrivent un clair de lune pour nous faire assister à la rêverie d'une amante sont comme des musiciens peu experts qui, ne sachant déchaîner l'orchestre, se contentent du forte-piano.

23

La nature est contenue dans l'homme, et non l'homme dans la nature.

24

Chaque homme se regarde lui-même dans la nature. C'est pourquoi les observations sur la nature sont généralement optimistes, tandis que celles sur l'humanité sont généralement pessimistes.

25

Il faut moins accuser le naturalisme de négliger l'âme humaine que de l'encrasser. Les Grecs s'exemptaient tout aussi peu des liens charnels. Mais combien un corps grec est supérieur à une âme naturaliste.

26

— M. Z*** est notre plus grand romancier : l'humanité chez lui n'est qu'un troupeau de porcs.

— Non, c'est M. Y*** : l'humanité chez lui n'est qu'un frémissement d'ailes d'anges.

— Laissez-moi vous mettre d'accord. Il n'y a qu'un seul romancier, c'est M. X*** de l'école synthétique : chez lui, l'homme est un porc ailé.

27

Un auteur s'écrie : J'ai vécu cela !

— C'est pourquoi c'est si peu vrai, êtes-vous tenté de répondre.

28

— Que cultivez-vous de préférence, les vers ou la prose ?

— Ma personnalité littéraire, dont les vers ou la prose ne sont que l'engrais.

29

Un auteur accordera toujours plus de talent à son dernier caudataire qu'à son plus grand rival.

30

On voit errer, sur l'océan de la littérature, de nombreux radeaux de la Méduse, où des affamés de gloire se dévorent entre eux.

31

Les pires ennemis de l'homme de lettres sont la cupidité, s'il a du talent, le désintéressement, s'il n'en a pas.

32

— Ce roman est faux d'un bout à l'autre.

— Oui, mais le chèque de l'éditeur n'était pas faux.

33

— Que vaut ce livre ?

— Cent mille francs.

— Et cet autre?
— Moins que rien: la gloire posthume.

34

Les livres qui se vendent le moins ne sont pas les meilleurs; mais il y a plus de chance qu'ils le soient que ceux qui se vendent le plus.

35

La lecture doit-elle être un délassement ou une occupation? Vaine question. Tout délassement est une occupation qui a des charmes. La lecture de Platon a autant de charmes pour certains esprits que celle du roman-feuilleton pour d'autres. Mais comme les esprits futiles sont en beaucoup plus grand nombre que les esprits élevés, c'est la littérature légère qui dispose de la majorité des lecteurs.

36

Il faut tenir compte de l'art jusque dans l'infamie du roman-feuilleton. Même à ce degré inférieur, où, d'en haut, tout semble se confondre, il y a les romanciers habiles et ceux qui ne le sont pas.

37

Dans la littérature qui s'adresse aux foules, j'exige au moins la morale.

38

Ce qui fait que l'on lit volontiers des œuvres manifestement inintelligentes, c'est que l'on éprouve la satisfaction de se sentir supérieur à elles.

39

Celui qui veut débiter son esprit, comme un épicier son vin, est obligé, pour faire ses frais, de le couper de beaucoup de sottise.

40

Avoir les femmes pour soi est un des grands soucis des écrivains. Qu'ils se tranquillisent! Ils ont toujours les femmes pour eux: mais ils ont celles qu'ils méritent.

41

Il faut pardonner à un auteur d'être méchant : jamais d'être bête.

42

Un écrivain qui se résoud au rôle d'amuseur public devrait vendre ses livres enfarinés comme une tête de pître.

43

Pour avoir écrit une œuvre passable, combien d'auteurs se permettent vingt livres ridicules !

44

Nous avons des trésors d'indulgence pour la sottise d'un écrivain qui une fois, par hasard, a trouvé une page qui nous charme.

45

Un auteur réputé qui commet un mauvais livre est un falsificateur qui vend un produit frauduleux sous une étiquette authentique.

46

Rien de plus juste qu'on profite de l'engouement du public pour une œuvre ; rien de plus malhonnête qu'on profite de son engouement pour un nom.

47

Il n'y a pas de faillites, en littérature : il n'y a que des banqueroutes.

LOUIS DUMUR.



LE SECRET DE M. RENAN (1)

Il y a dans l'homme déchu deux tendances, dont l'une s'appelle superstition et l'autre incrédulité. En général, la superstition s'attache aux faits pris en eux-mêmes, indépendamment de la vérité ; l'incrédulité s'attache aux conceptions abstraites, indépendamment de la réalité. La superstition s'attache aux faits, sans leur demander de signifier quelque chose ; l'incrédulité s'attache aux rêves de son esprit, sans leur demander aucune réalisation. L'une se contente d'un corps sans âme, l'autre d'une âme sans corps. Ces deux illusions se ressemblent beaucoup plus qu'elles n'en ont l'air, elles se touchent comme le premier et le dernier degré du cercle.

L'erreur aime à se déguiser. Il est rare qu'elle donne sa formule. Elle se retranche habituellement derrière des remparts de phrases. Elle se promène, elle circule, elle fuit, elle échappe. Elle vise à être une ombre, et, craignant qu'on ne la saisisse, évite de prendre corps et surtout de dire son nom. La superstition ne dit pas :

---

(1) « 8 Octobre 1892.

« Mon cher Vallette,

« Je vous avais promis le commencement de mon *Exégèse des Lieux communs*, et je suis très affligé de ne pouvoir aujourd'hui tenir ma parole, car je suis un homme *exact*, et très fier de cette vertu que mes seuls amis connaissent.

« Vous n'aurez donc pas de ma copie, cette fois, mais, par grand bonheur, j'ai beaucoup mieux à vous offrir.

« Voici un ancien article, assez court, d'Ernest Hello, le grand Méconnu, sur le Dieu des lâches qu'on vient d'enterrer, avec équité, comme une vieille vache pourrie.

« Cet article, publié par la *Revue du Monde Catholique*, le 10 novembre 1863, me paraît une chose forte et certainement curieuse à reproduire au lendemain des oraisons funèbres de ce Judas... Macchabée.

« Il ne fut reproduit, je crois, dans aucun des livres du pauvre grand homme — livres profondément ignorés, d'ailleurs, — et je crois être sûr que le *Mercure de France* ne sera pas éternellement déshonoré par cette insertion.

« Veuillez agréer, etc.

« Léon Bloy. »

Je ne m'attache qu'à l'acte extérieur et je me moque de la vérité intime.

L'incrédulité ne dit pas ordinairement : Je m'attache à mes conceptions, sans m'inquiéter de savoir si elles sont vraies ou non.

Elles font ainsi, mais ne parlent pas ainsi ordinairement. Quand par extraordinaire elles disent leur nom et livrent leur secret, c'est un fait très grave. Ce fait semble annoncer qu'elles sont mûres pour une catastrophe.

Or, ce fait vient de se produire. Dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1863, M. Renan vient de donner la formule de sa Philosophie avec une précision directement contraire à ses habitudes et avec une netteté qui ressemble à de la complaisance. On dirait que, lassé d'être réfuté par les autres, il se met sur les rangs de ses contradicteurs et se réfute enfin lui-même. Voici ce qu'il écrit :

« *Ne nions pas qu'il n'y ait des sciences de l'Éternel, mais mettons-les bien nettement hors de toute réalité.* »

Ce mot, *bien nettement*, est rare sous la plume de M. Renan. Il l'emploie dans cette Parole, parce que cette Parole est solennelle. Cette Parole résume l'Allemagne et l'Inde. Cette Parole est terrible. Cette Parole n'est pas un des accidents de l'Incrédulité ; elle serait son essence si l'Incrédulité avait une essence.

Voici une science qui n'a pas d'objet ou qui a un objet dépourvu de réalité, et cette science est la science de l'Eternel.

L'esprit humain est si grand qu'il lui faut une science de l'Eternel ; il est si misérable qu'il consent à mettre cette science hors de la réalité. Il est si grand et si misérable qu'il fait ces deux choses à la fois. Cet aveu est un événement intellectuel, et par une circonstance intéressante il se trouve dans la bouche la moins habituée à faire des aveux et à donner des formules.

Voici à quelle occasion M. Renan vient de trahir son secret.

Il écrit de Dinan, à M. Berthelot :

« Ici, au bord de la mer, revenant à mes plus anciennes idées, je me suis pris à regretter d'avoir préféré les sciences historiques à celles de la nature, surtout à la physiologie comparée. Autrefois, au séminaire d'Issy, ces études me passionnèrent au plus haut degré. A Saint-Sulpice, j'en fus détourné par la philo-

logie et l'histoire. Mais chaque fois que je cause avec vous, avec Claude Bernard, je regrette de n'avoir qu'une vie, et je me demande si, en m'attachant à la science historique de l'humanité, j'ai pris la meilleure part. »

M. Renan quitte un instant la période historique, et revenant à ses plus anciennes idées il interroge la nature avant l'homme sur les destinées de la planète : *Terre*. Par là, il nous permet d'entrevoir quelle eût été la direction de ses études s'il eût préféré les sciences de la nature aux sciences historiques.

« Ne pensez-vous pas, dit-il, que si la morphologie zoologique était étudiée avec plus de philosophie, avec l'œil pénétrant d'un Geoffroy Saint-Hilaire, d'un Gœthe, d'un Cuvier ; ne pensez-vous pas, dis-je, qu'elle livrerait le secret de la formation lente de l'humanité, de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur les autres une supériorité décisive ? »

Donc, si M. Renan, au lieu de choisir les sciences historiques, eût choisi les sciences de la nature, s'il eût pris ce qu'il semble appeler la meilleure part; alors, au lieu d'écrire la vie de Jésus, comme il l'a fait, il eût cherché le secret de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur les autres une supériorité décisive. Hélas ! ce n'eût pas été là la meilleure part, ni même une meilleure part, car c'eût été la même part : il eût fait la même œuvre, dans une autre occasion.

Ce phénomène, par lequel une espèce animale prit sur les autres une supériorité définitive, est en effet bien étrange ! Et cependant je ne veux pas rire ; car il s'agit de la destinée des âmes ; et d'ailleurs, l'article de M. Renan atteste, de sa part, une souffrance intérieure. Que cette souffrance soit connue ou inconnue de lui-même, elle existe, je l'affirme.

Mais voici quelque chose de bien singulier. Cette croyance à un phénomène étrange, qui serait la construction lente de l'humanité et la supériorité ainsi *acquise* par une espèce animale sur les autres, cette hypothèse qui échappe par sa nature à la discussion et qui indigne la conscience de l'homme, cette hypothèse contre laquelle se lève notre âme, comme un cri, cette hypothèse ne ressemble-t-elle pas à une sorte de superstition scientifique, offrant avec la superstition religieuse de graves analogies ? M. Renan aurait-il

voulu réunir dans son article les deux contradictions dont je signalais tout à l'heure la ressemblance mystérieuse ? Voudrait-il à la fois formuler une incrédulité religieuse et une superstition scientifique ? Il vient d'affirmer un idéal qu'il déclare dépourvu de toute réalité. Maintenant, il propose à la science un fait, qui, s'il était réel, serait une réalité dépourvue d'idéal.

Ce qu'il y a de triste et d'un peu plaisant, c'est que pour aboutir à cette hypothèse M. Renan débute par une nomenclature détaillée des sciences qu'il voudrait connaître.

« La philologie et la mythologie comparées nous font ainsi remonter, dit-il, bien au-delà des textes historiques et presque aux origines de la conscience humaine. Dans l'ordre chronologique des sciences, ces deux études prennent rang entre l'histoire et la géologie. Cette dernière, en effet, est loin d'être étrangère à l'histoire de l'homme.

« ...... Au-delà de l'horizon que nous montraient la mythologie et la philologie comparées, lequel s'arrête à la formation des grandes races, il y aura l'horizon de la paléontologie, de la zoologie et de l'anthropologie comparées. Peut-être même une certaine archéologie trouvera-t-elle ici des applications. »

Ici intervient la morphologie zoologique, sur laquelle M. Renan place son espérance : c'est elle qui doit nous raconter la formation lente de l'humanité et nous livrer le secret du phénomène étrange en vertu duquel *nous avons pris*, sur les autres animaux, une supériorité décisive.

En effet, ce secret est si caché que ce ne serait pas trop, pour le découvrir, de réunir en un bloc la mythologie, la philologie, la paléontologie, la zoologie, l'anthropologie, l'archéologie, la morphologie, et de les interroger à la fois.

Car la supériorité que nous avons prise sur les autres espèces animales est, remarquez-le bien, une supériorité *décisive*. Ce dernier mot jette l'esprit dans des hypothèses singulières et dans des perplexités douloureuses. La morphologie, par exemple, pour ne parler que d'elle, ne serait-elle pas dramatique si elle nous racontait une époque où l'homme avait, sur les autres animaux, une supériorité réelle, mais non pas encore décisive ? Ne liriez-vous pas avec un intérêt anxieux l'histoire de ces alternatives singulières où

l'animal qui prendra le nom d'homme asservirait pour un moment le chien et le cheval, et subirait ensuite à son tour leur joug, jusqu'à ce qu'il eût acquis sur eux une supériorité décisive ? Lecteur de ces combats terribles, ne trembleriez-vous pas quand la morphologie vous raconterait, dans son langage, les événements qui vous ont fait homme, et les batailles dont l'issue décida que ce serait le cheval qui vous traînerait et non pas vous qui traîneriez le cheval ? Si par malheur, dans ces moments redoutables, les choses avaient autrement tourné, si quelqu'autre espèce animale avait pris sur la nôtre une supériorité décisive, c'en était fait, au moins pour nous, de la philologie, de la mythologie, de la géologie, de la paléontologie, de la zoologie, de l'archéologie, et surtout de la morphologie.

Je n'insiste pas davantage. J'ose à peine rire ; le récit de Moïse est là, avec sa simplicité et sa profondeur ; les enfants l'apprennent sans étonnement : les hommes et les anges plongent leurs regards dans ses abîmes. Le récit de Moïse est là, et devant lui les papillons noirs s'envolent comme les rêves d'un malade au lever du soleil.

Toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse. M. Renan cherche à découvrir le développement de la vie sur la terre. Or Moïse, lui, raconte l'action de la main créatrice. La terre a vu les animaux avant de voir l'homme ; elle a vu l'homme avant de s'épanouir, le septième jour, dans la hauteur sublime, avant d'assister au repos de Dieu.

La tentative que fait M. Renan pour regarder la création avant l'homme et sans Moïse le conduit au bord de l'éternité, et là, en face de l'abîme, il fait cette déclaration que j'ai citée d'abord, à cause de son importance : « Ne nions pas qu'il n'y ait des sciences de l'éternel ; mais mettons-les bien nettement hors de toute réalité. »

Cette parole, qui ne semble pas, au premier coup d'œil, se rapporter directement à la morphologie dont je viens de parler, se rapporte à elle très directement, sinon par une connaissance logique, au moins par une relation spirituelle, par un de ces accords discordants qui sont, dans le domaine du faux, ce qu'est l'harmonie mystérieuse dans le domaine du vrai.

La morphologie qui considère l'homme comme

devant au phénomène étrange d'une formation lente sa supériorité décisive sur les autres races animales, cette morphologie oublie, dans l'étude des faits, l'idée ordonnatrice qui les dirige. Elle oublie les types, la loi des êtres. Elle confond les différentes provinces de la création, n'apercevant pas le trait de feu qui les sépare.

La métaphysique qui accompagne cette morphologie lui ressemble en ce sens qu'elle essaie d'accomplir la même séparation : seulement elle agit du côté de l'idéal. Elle prend l'éternel, veut qu'il ait sa science à lui, mais refuse à l'objet de cette science la réalité, comme tout à l'heure la morphologie vient de refuser aux réalités la loi vraie de leur création. La morphologie de l'auteur vient de chasser le vrai du réel ; sa métaphysique chasse le réel du vrai.

Ainsi s'en vont vers deux abîmes, aux deux extrémités de l'horizon, sans espoir de se rencontrer, les deux objets de la science, le monde visible et le monde invisible.

L'erreur fractionne toutes choses. Elle contient toujours des fragments de vérité, mais ces fragments sont des lambeaux ; tantôt elle étudie les faits et elle a raison, mais elle oublie les idées, et la science des faits, ayant perdu son arome, se corrompt ; tantôt elle étudie les idées et elle a raison, mais elle oublie leur réalité, et la science des idées, ayant perdu sa substance, s'évanouit.

Telle est l'unité de l'article que j'ai sous les yeux. Cette unité est latente ; mais il peut être utile de l'apercevoir. L'unité est si nécessaire à tout que, pour examiner plusieurs erreurs comme pour examiner plusieurs vérités, il faut saisir le point par lequel elles se tiennent. A la hauteur où nous devons nous placer dans l'oubli absolu de toute question personnelle, les noms des hommes sont pour nous ce que sont les signes en algèbre. Notre but est de saisir les caractères de la lumière, les caractères de l'obscurité, et de nous orienter dans la question du vrai, afin de reconnaître les quatre points cardinaux, même quand nous jetons les yeux sur la carte de l'erreur.

L'erreur, disais je, fractionne toutes choses, et nous laisse le soin de coordonner les débris. La vérité est immense. Elle embrasse tout et s'étend au-delà des grandeurs qu'elle contient. Saint Paul ne voulait savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, mais

par là il savait toutes choses ; là où est le corps s'assembleront les aigles. Saint Paul montre la croix aux nations comme le centre où leurs désirs épars se réuniront et s'assouviront. Les juifs s'attachent aux faits ; ils veulent des miracles : qu'ils viennent et qu'ils regardent ! Les Grecs s'attachent aux idées et demandent la sagesse : qu'ils viennent et qu'ils regardent ! La croix est assez grande pour embrasser toutes choses : la source qui coule est assez profonde pour étancher les soifs de tout genre. Les mots *virtus* et *sapientia* couvrent et découvrent à la fois des profondeurs que nul regard n'a sondées. Or, la sagesse cachée de Dieu, c'est Jésus-Christ, et la vertu de Dieu manifestée, c'est encore Jésus-Christ.

« Judæi signa petunt; græci sapientiam quærunt. Nos Christum prædicamus crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam, ipsis autem judæis vocatis atque græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. »

La grandeur fausse se complaît en elle-même ; elle dédaigne, elle repousse, elle est froide et guindée. La grandeur vraie a les bras ouverts, et quelquefois son immensité disparaît, aux yeux du vulgaire, sous sa simplicité.

La grandeur fausse est raide, comme si elle craignait de perdre quelque chose de sa taille.

L'autre n'a pas besoin de précautions ; elle se penche vers nous parce qu'elle est la grandeur.

N'oublions pas la parole de M. Renan : elle est le secret de l'erreur actuelle, qui veut bien affirmer, à condition de mettre ce qu'elle affirme en dehors de la réalité.

Or, l'idéal sans réalité est une débauche d'imagination.

ERNEST HELLO.



COMME TOUT LE MONDE

A quelqu'un venu lui soumettre, anxieux, un cas de conscience, M. Renan répondit : « *Faites comme tout le monde.* » La noblesse inattendue d'une telle parole nous impressionna vivement, et, pour « faire comme tout le monde », nous résolûmes, dès que nous parvint la « fatale nouvelle de sa mort », d'interviewer un des nombreux amis du célèbre académicien. Notre choix fixé sur M. l'abbé S., ancien condisciple du défunt et qui garda toujours avec lui d'excellentes relations, M. Hermès a bien voulu se dévouer à une tâche neuve pour lui et aller recueillir, de la bouche même du sympathique ecclésiastique, l'appréciation suivante :

« Monsieur Renan eut dans sa vie deux grandes passions, l'exégèse biblique et Paul de Kock. Ce goût sacerdotal, il le prit au séminaire de Saint-Sulpice, où M. l'abbé Le Hir enseignait l'aleph et le schin de la science judaïque ; ce goût papal, il le prit encore au séminaire, en un temps où les vertus de Grégoire XVI excitaient une grande émulation et où *Paolo di Coco* était la littérature de fraude des séminaristes malins.

« Je l'avoue, l'auteur de la *Femme aux trois culottes* eut sur M. Renan une excessive influence. Sans doute M. Renan acquit à cette fréquentation l'amour du style simple, de l'ironie douce, du sous-entendu mi-tendre, mi-polisson, mais à l'historien et au savant une telle intimité fut certainement peu profitable, car elle lui enseigna, assez fâcheusement, l'art des hypothèses romanesques, des déductions fantaisistes ou précipitées, lui inculqua enfin des habitudes d'esprit en désaccord avec ce que M. Le Hir attendait d'un si éminent disciple.

« Paul de Kock ! — A ce nom, que de souvenirs : un Pape, un Beau-Père de l'Eglise, toute une tradition ecclésiastique infiniment respectable ! Et pour ceux qui (comme votre humble interlocuteur) eurent la joie de se compter au nombre des fidèles amis de M. Renan, que de charmantes souvenances ! La grande veuve d'Israël, alors l'épouse respectée de l'illustre et vénérable Défroqué, était obligée à des ruses pour

arracher aux mains de son mari la *Pucelle de Belleville :* « Ernest, lui disait-elle, sois raisonnable, écris d'abord ce que t'a demandé M. Buloz, — et je te rendrai ton joujou. »

« Pauvre grand homme! Le voilà, comme M. de Kock lui-même, au pays des Ombres! Il a quitté les joies de sa vie, après en avoir compris le néant, après avoir senti l'universelle vanité de tout, de la gloire et des banquets, de l'amitié et de l'interview, de la bonté et de la philologie. Et voilà qu'au seuil de son éternité, quelque part dans les espaces, il a fait connaissance avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour lequel, d'ailleurs, il professait une grande estime. Cependant, je le crains, — l'entrevue a dû être orageuse. »

Sur ce mot de la fin, notre envoyé spécial (qui est fort intelligent) comprit que l'entretien était terminé, et il prit congé, avec un sourire entendu, du respectable abbé, — en lui promettant le secret le plus absolu.

R. G.



LE LIVRET DE L'IMAGIER

Des deux collaborateurs de ces notices, celui qui reste abandonne, au moins provisoirement, sa tâche. Albert Aurier avait rédigé la curieuse préface du *Livret;* il devait donner très prochainement des pages sur le *Tombeau de Philippe Pot*, sur le *Couronnement de la Vierge*, de l'Angelico, sur le *Tombeau de saint Léocade,* qu'il avait découvert à Châteauroux.

L'I.

LES LIVRES (1)

Le Latin Mystique, *les Poètes de l'Antiphonaire et la Symbolique au Moyen-Age*, par Remy de Gourmont, avec une *Préface* de J.-K. Huysmans *et une Miniature* de Filiger (Edi-

(1) Aux prochaines livraisons : *La Lone* (Louis Duplain) ; *Distruzione ed altri Racconti* (Ugo Valcarenghi) ; *Le Vœu de vivre* (René Ghil) ; *Le Beau Monde* (Oscar Méténier) ; *Le Serment d'Annibal* (Antoine Chansroux) ; *Bobin* (Fernand

tion du *Mercure de France*, et se vend chez Léon Vanier). — V. page 240.

Le Premier Livre Pastoral, par MAURICE DU PLESSYS (Léon Vanier). — V. page 197.

Le Salut par les Juifs, par LÉON BLOY (Adrien Demay, 21, rue de Châteaudun). — Franciscus Zephyrus Florentin, qui fut un assez estimable philologue mais un bien timide exégète, écrivait dans son commentaire à l'*Apologeticus adversus gentes* de Tertullien : « Celui qui voudrait expliquer très bien le très profond mystère de la Trinité devrait connaître Dieu très bien. Mais cela est certainement beaucoup plus difficile que de percer l'Isthme ». Cet homme paraîtrait sans doute à M. Léon Bloy un triste idiot, et de même tout théologien sans audace, enlisé dans les nauséabonds marécages du catholicisme prudent et bien élevé. Je dois avouer que cette opinion peu charitable me semble très légitime, et qu'un livre de fougueuse spéculation comme le *Salut par les Juifs*, inquiétant pour les consciences orthodoxes, devient aussitôt qu'imprimé un outrage continuel à tous les cuistres de sacristie, et oblige au contraire à la sympathie et presque à l'admiration ceux qui, même détachés de tout dogme, goûtent encore le plaisir, archéologique, hélas ! de s'intéresser à l'Absolu.

Depuis le crucifiement de Jésus, les Juifs portent à travers les âges et les contrées la réprobation de leur attentat contre Dieu, et cependant ils sont le peuple élu entre tous ; *Salus ex Judaeis est*, dit l'Evangile de saint Jean. Comment résoudre la prodigieuse antinomie, « deviner l'énigme infiniment équivoque de cette damnation ? ». Il ne faut rien moins que *pressentir* ce qui se passe « au sein même de la Trinité », et, avec une hardiesse effrayante chez un croyant, M. Léon Bloy révèle son interprétation personnelle du mystère. Bien qu'il se défende énergiquement d'hétérodoxie, je crains qu'il n'ait renouvelé en partie les antiques hérésies des montanistes et des caïnites : mais cela ne regarde que lui et son directeur de conscience, s'il en accepte un, et il ne faut considérer que l'extraordinaire et inattendue beauté du paraclétisme qu'il prophétise. Le peuple élu et cependant réprouvé n'est rien moins que le symbole humain d'un ineffable conflit entre le Christ et le Paraclet : « Israël est investi par privilège de la représentation et d'on ne sait quelle très occulte protection de ce Paraclet errant dont il fut l'habitacle et le récepteur ». De même qu'autrefois, en Jésus, il crucifia le Pauvre par excellence, de même maintenant il le crucifie encore, sous la forme de l'Argent, qui est la substance du Pauvre. Mais,

---

Baudoux) ; *Mademoiselle d'Orchair* (Richard Ranft) ; *Heures* (Francis Poictevin) ; *Passagère* (Paul Bonnetain) ; *Hærès* (Léon A. Daudet) ; *Le Salariat ; La Loi et l'Autorité* (Kropotkine) ; *Au Ciel* (Jean Casier); *La Leçon d'amour* (Paul Franck); *Etoile de Cirque* (Armand Dubarry); *La Lutte idéale* (Léon Maillard).

peu à peu, les chrétiens aussi sont devenus semblables aux Juifs : eux, les pauvres de jadis, ils ont crucifié le Pauvre, c'est-à-dire sordidement ravi et cruellement torturé l'Argent, et quand tous auront accompli le crime qu'ils reprochent depuis des siècles à la race maudite, il faudra bien que le Christ les quitte, puisqu'ils l'auront renié : et alors, le Consolateur, le Paraclet pourra venir pour être torturé à son tour « par les membres de Jésus-Christ ». Ici, la parole même de l'Evangile de l'abjection providentielle doit être citée, annonçant, avant la réconciliation suprême dans l'Infini, le règne méconnu et douloureux de ce que les bourgeois pharisaïques appelleraient volontiers *la Crapule.*

« Ce Visiteur inouï *n'aura pas d'amis* et sa misère fera ressembler les mendiants à des empereurs.

» Il sera le fumier même où l'indigent Iduméen raclait ses ulcères. On se penchera sur lui pour voir le fond de la Souffrance et de l'Abjection.

» A son approche.... les charognes en putréfaction se couvriront de parfums puissants achetés à des navigateurs téméraire pour se préserver de sa pestilence, et,dans l'espoir d'échapper à son contact, les empoisonneurs des pauvres ou les assassins d'enfants diront aux montagnes de tomber sur eux.

» Après avoir exterminé la pitié, le dégoût tuera jusqu'à la colère, et ce Proscrit de tous les proscrits sera condamné silencieusement par des magistrats d'une irréprochable douceur.

» Jésus n'avait obtenu des Juifs que la haine, et quelle haine ! Les chrétiens feront largesse au Paraclet de ce qui est au-delà de la haine.

» Il est tellement l'Ennemi, tellement l'identique de ce **Lucifer** qui fut nommé *Prince des Ténèbres*, qu'il est à peu près impossible — fût-ce dans l'extase béatifique — de les séparer. »

Alors, dit la voix véhémente d'Israël figurant la troisième personne de la Trinité, « alors, il sera tout simple qu'il *descende*, le Crucifié.... Car LE SALUT DU MONDE EST CLOUÉ SUR MOI, **Israël**, et *c'est de Moi qu'il lui faut « descendre »*.

L'apocalypse démesurée et violente de M. Léon Bloy échappe, comme on le voit, à la basse critique et aux chicanes grammaticales : il faut en aimer ou en haïr franchement l'imagination fulgurante et ténébreuse. Elle troublera, s'ils sont capables de la comprendre, les heureux de ce monde ; car elle est, elle aussi, mais avec une incomparable énergie du Verbe, annonciatrice des jours où se paieront toutes les archiséculaires dettes de souffrance et de désespoir. Mais si la haine presque universelle est réservée nécessairement à qui osa écrire un pareil livre, M. Léon Bloy peut compter au nombre de ses amis inconnus quiconque exècre la vilenie médiocre, — respectée et triomphante.

P. Q.

Poésies (2 vol.) et **Poésies Nouvelles** (1 vol.), par

CATULLE MENDÈS, avec 3 portraits de l'auteur, eaux-fortes de F. DESMOULIN (Charpentier). — Un charmeur; une grâce légère, brillante, enlaçante, sensuelle, parfumée, quelque chose comme « du rosolio sucé dans un flûte mousseline », ainsi qu'il la écrit lui-même dans une adorable petite pièce. Cela simplement? Non point. Une hautaine clameur d'épopée aussi, et de fulgurantes parades avec l'épée à deux mains héritée du Charlemagne du romantisme. C'est avec ce côté héroïque de la poésie du maitre que les deux premiers volumes nous font refaire connaissance, et il faut proclamer qu'*Hespérus*, les *Contes Epiques*, le *Soleil de Minuit*, les *Soirs moroses* sont de très nobles poèmes, de perfection achevée, d'imagination flamblante et grandiose. Dans le troisième volume, Catulle Mendès paraît avoir abandonné un peu le mode épique pour se livrer à la confection des plus délicates orfèvreries. Tous ces rondels, villanelles, odelettes sont d'un pimpant, d'un scintillant, d'un chatoyant merveilleux. Impossible d'aller plus loin dans l'assemblement mélodieux des rimes, dans la virtuosité menue et fleurie du badinage. C'est l'enchantement du Joli ; et le poète serait sans conteste le premier si la poésie n'avait d'autre mission que de briller comme un bijou. Mais quelque lassitude se mêle à cette ivresse quasi physique ; et après toute cette débauche de gentillesses fondantes, de strophes musquées, d'odelettes glacées a la framboise, on aspire violemment après le verre d'eau pure d'une simple émotion. L'émotion : voilà ce que Catulle Mendès semble avoir souci de fuir à tout prix. Ce qui le préoccupe seul, c'est la sensation, et encore la sensation localisée à l'épiderme, en un mot le frôlement ; et il faut s'empresser d'ajouter que nul n'a poussé plus loin que lui l'irritation savante des papilles. Si la première condition de tout art est d'être sincère, le poète aurait eu grand tort de diminuer le sien en l'appliquant à des objets pour lesquels il n'est point fait ; et peut-être le comble de l'artifice eût été pour lui de feindre le simple et le naturel. Il y a perdu de nous toucher; mais, en revanche, il nous a donné, dans le domaine de l'imagination pure, de somptueuses fêtes, de luxueuses orgies, et dans une splendeur de marbres polychromes, de velours pompeux, de soies fleuries et bruissantes, une sorte de banquet à la Véronèse, étincelant et théâtral, où lui-même siégeait avec la grâce ouvragée d'un Florentin blond. C'est en lui que le romantisme incarna son expression la plus significative. Avec son goût du geste héroïque, l'empanachement de sa langue, son inspiration à la fois truculente et précieuse, ses visions grandioses, sa psychologie exorbitée, il résume admirablement toute l'école qui mena son train brillant et tumultueux à travers le siècle.

De cette féerie qu'il nous donna, c'est une profonde reconnaissance que nous conservons, et si l'évolution des goûts et des idées — évolution qui ne connaît point d'arrêt — nous entraîne maintenant vers d'autres rivages, ce n'est certes point sans mélancolie que nous nous tournons, là-bas, vers cette Venise qui s'enfonce peu à peu à l'horizon avec ses dômes

dorés, ses basiliques peintes, ses palais tragiques reflétés dans les canaux moirés, lourds de noirs secrets et d'où viennent encore à nous, mêlés à de longs trémolos sinistres, des échos alanguis et tièdes de violes mourantes sur les eaux.

A. S.

Sur le Retour, par Paul Margueritte (Ernest Kolb). — Un colonel de cuirassiers, M. de Francœur, va passer un congé de trois mois chez son frère, au château de Luzerne. Il y rencontre Yveline, une créole de quinze ans déjà femme, et s'en éprend. Cet homme sur le retour — la cinquantaine demain — ignore l'amour sinon l'aventure, et, point viveur, plutôt chaste, paraissant au reste plus jeune que son frère dont il est l'aîné de deux lustres, il songe à Yveline comme un amoureux adolescent, projette de l'épouser, se décide à demander sa main; puis, tout à coup, à la suite d'une circonstance qui lui montre la folie de ce rêve, il y renonce douloureusement. — Toute simple histoire de cœur, très sobre et pleine d'heureux détails d'observation. Ah! nous sommes loin du si noir pessimisme de *Tous Quatre*, de l'impersonnalité voulue et de la langue « artiste » de ce temps-là. M. Paul Margueritte est aujourd'hui un psychologue à la vision doucement triste des choses, expert à noter, avec de jolies délicatesses, les sentiments de ses personnages, pour l'ordinaire peu complexes et point pervers. Il est aussi un tendre, et laisse voir de ses émotions juste assez. Il possède enfin la vertu d'indulgence: on sent que, loin de se moquer du colonel, il le plaint de son amour insolite. Cette pitié, si rare dans le roman français, pour un être malheureux ou ridicule, est celle des qualités de M. Paul Margueritte que j'aime le plus. — Sans elle, d'ailleurs, la psychologie de cet homme presque vieux qu'envahit la passion eût été quelconque, tandis qu'elle est ici poignante. Et c'est parce qu'elle est intéressante en soi que je reprocherai à l'auteur des incidents romanesques qui la faussent, la troublent pour le moins, et nous ramènent aux beaux jours de M. Octave Feuillet. Ainsi, je tiens pour un gros péché littéraire la scène — parfaitement vraisemblable et possible — de la cabane: Yvon jaloux, à deux pas du colonel caché, dénonçant à sa cousine Yveline l'amour de M. de Francœur. Je sais bien que cet épisode est à la fois pour déterminer la crise chez le colonel et avertir Yveline; mais la crise eût pu être provoquée autrement, et je préférerais qu'Yveline ne fût jamais instruite. Une autre scène, également regrettable, s'enchaîne à celle de la cabane: la congestion cérébrale dont est frappé le colonel à la fin de la journée. Pourquoi? Pour que le malade délire et révèle inconsciemment à ceux qui l'entourent, son frère et sa belle-sœur, son amour pour Yveline. Puis, dans ce délire même, un élément inattendu, et si peu utile: la charge des cuirassiers au calvaire d'Illy. Or, cabane, congestion, délire, outre que ce sont des moyens pas très neufs, m'apparaissent comme des superfluités. Il semble que le drame, sans cesser d'être très humain, se

fût intensifié et eût atteint à la grandeur si personne au château n'eût connu la passion du colonel.

A. V.

Le Cyclisme théorique et pratique, par L. Baudry de Saunier, *ouvrage orné d'environ 400 illustrations dont plusieurs en couleurs et en phototypographie, et précédé d'une préface* de Pierre Giffard (Librairie Illustrée). — En août 1891, M. L. Baudry de Saumier nous donnait une *Histoire Générale de la Vélocipédie* qui obtint un vif succès. Elle se recommandait par des qualités de style et de goût auxquelles ne nous avaient pas habitués les spécialistes du genre. Aujourd'hui, il nous offre *Le Cyclisme théorique et pratique*, un volume encore plus gros, plus complet, plus humoristique et plus « entraînant ». On y trouve des pages exquises pour les lettrés, techniques et renseignées pour ceux qui, non contents de rouler, veulent savoir pourquoi ils roulent. On y voit des portraits, des images peintes, des figures géométriques, et même, à cheval sur une bicyclette, un élégant squelette bien en os, comme je vous en souhaite un.

Je parlerais plus volontiers de ce livre que de tel roman, mais à quoi bon? la bicyclette, comme Mercure, *vires acquirit eundo*. Si Pierre Giffard, selon la légende, lui conquit tout un monde, chacun de nous se vante justement, à son tour, d'avoir séduit, par son exemple, cinq ou six récalcitrants. Calculez la progression.

L'homme grave qui dit d'un bicycliste : «Voici un singe ! » saura monter demain et ne se trouvera pas si ridicule. S'il fallait le pousser un peu, je citerais ces quelques lignes de L. Baudry de Saunier : « La bicyclette aura beau scintiller et faire la belle, jamais ses reflets doux de nickel ne dompteront les ennemis féroces dans la cage desquels je suis entré, les commerçants qu'elle ruine ! Qu'elle colore ses tubes au goût du jour, en vert, en rouge, en noir fileté d'or, jamais les industriels dont elle écrase la patente dans ses engrenages ne verront en rose cette assassine. . Tel maître de manège avoue que ses clients, désespérément, un à un, lâchent l'étrier, pour la pédale. Chez lui, dans les mangeoires rongées au bord, sa femme serre son linge. Les chevaux se sont télescopés les uns dans les autres ; de vingt, ils se sont résorbés à dix ; de dix, à cinq... .. Au gymnase, les barres parallèles se déforment d'inaction, la sciure leur monte aux jambes. Le professeur, au bureau, compte et recompte ses cachets de carton que les pouces des élèves ne graisseront plus... L'escrime seule résiste, en ce qu'elle est un art et une finesse autant qu'une exercice. »

Merci pour l'escrime, et que la bicyclette ravage ailleurs tout à son aise !

J. R.

Eveil d'Amour, par Henri de Braisne (Dentu). — M. de Braisne n'est point un débutant ; il peut montrer une douzaine de volumes en manière d'œuvres complètes, et le très gros livre qu'il publie aujourd'hui demanda un peu plus que

le travail d'une quinzaine. Un zèle aussi évident pour la cause des lettres est méritoire au point qu'il faudrait, pour le récompenser dignement, citer quelque pièce supérieure donnant — si je puis parler de la sorte — toute l'âme de M. de Braisne. Il me pardonnera de n'avoir pas osé choisir. — D'ailleurs, — il faut toujours mêler une légère critique à de tels éloges — les idées qui le guident et son procédé ne me plaisent souvent qu'à demi ; il croit à des avenirs meilleurs, peut-être au progrès, à sa gloire future, toutes choses contestables ; ses sonnets sur les Primitifs me font penser qu'une substantielle page de prose est plus que suffisante à des descriptions ; encore on peut lui reprocher de n'avoir pas constamment le mot juste, et certaines de ses expressions provoquent le sourire : « les suppôts de l'envie », par exemple, « mon style vainqueur, notre chasse est clameuse », etc.. Mais c'est quereller M. de Braisne pour des vétilles ; comparons ses poésies aux imbécillités de M. Alcanter ou bien aux mignardises sûries de l'école romane, et nous les trouverons incontestablement magnifiques.

C. Mki.

Nudo, *monologhi e scene*, par Giuseppe Gramegna (Torre Annunziata, Casa editrice Giuseppe Maggi.) — Ce recueil de dialogues et monologues a eu, paraît-il, un certain succès ; que dis-je ? un immense succès ! L'éditeur nous en prévient avec raison, mais qu'il ne croie pas que cela puisse influencer notre sentiment.

C'est avec une parfaite spontanéité que nous rendons grâce à l'auteur de nous avoir initié au genre d'esprit où se plaisent les Napolitains d'aujourd'hui. Il y a des illustrations «comiques» en rouge, en bleu, en vert, en violet, qui ne sont pas moins spirituelles que le texte ; elles ont la finesse et l'inattendu des images des Mars et des Draner.

Z.

Les Coulisses de l'Anarchie, par Flor O'Squarr (Savine). — Dans un avertissement au lecteur, M. Flor O'Squarr prétend, le premier, faire bien connaître le parti anarchiste. « Son livre à la main, dit-il, il sort des couches profondes de la foule révolutionnaire et vient avertir le bourgeois, son frère aîné, qu'il est temps pour lui d'abdiquer, de mourir ou de se défendre

Admonet et magna testatur voce per umbras. »

L'auteur exagère la puissance de sa voix et cite Virgile un peu à l'aventure : il n'y a rien là qui n'ait traîné dans tous les journaux depuis un an. La compilation n'est même point complète ; ainsi, il est facile de relever dans le chapitre de *La Presse* des omissions assez graves : parmi les journaux anarchistes de langue allemande, M. Flor O'Squarr néglige simplement *Der Anarchist*, de New-York (4e année), *Der Vorbote*, de Chicago (19e année, 8 pages de texte très compact chaque semaine), *Der Arme Teufel*, de Détroit-Michigan (8e année), et parmi les journaux espagnols : *La Anarquia*, de

Madrid (3e année). Ce ne sont pas là des feuilles obscures et éphémères qui puissent échapper à un historien sérieux. De même, parmi ceux qui eurent une notable influence sur le mouvement, des théoriciens comme Dühring et Max Stirner sont passés sous silence. La psychologie est à l'avenant de l'exactitude, et la langue ne vaut guère mieux que la psychologie.

P. Q.

Vers l'Etoile, par Emile Vitta (Léon Vanier). — Bien qu'il se réclame quelque part du « grand Verlaine », l'auteur du présent recueil de vers semblerait plutôt résolu à suivre, avec quelques autres jeunes catéchumènes pleins de bonne volonté, Notre-Seigneur de l'Evangile vague et indéterminé, Melchior de Vogüé. Il parle avec éloquence de Dieu et de la Foi ; quel Dieu et quelle Foi ? un « rhéteur » seul aurait l'audace de s'en informer. Et cependant, à tel fragment de poème, on devine que celui-là du moins n'est pas un illettré et échappera peut-être un jour à l'influence de pareils niais. Puisse-t-il devenir apostat du néo-christianisme : — c'est la grâce que je lui souhaite.

P. Q.

Sur la Mandoline, par Marcel Sérizolles (Ollendorff). — Il n'y a pas grand'chose à dire de ce livre, que l'auteur nous apprend publier surtout pour se faire plaisir. Je n'ai certes point de haine pour les vers « rimés à la mode ancienne », et les disputes des rhéteurs me laissent froid ; même, je constaterai facilement qu'il se trouve, de temps à autre, dans le recueil de M. Sérizolles, quelques jolis couplets ; le malheur, c'est qu'ils ne contiennent rien, hormis les choses de tout le monde. A signaler cependant aux amateurs d'innovations une *Table des dédicaces*.

C. Mki.



JOURNAUX ET REVUES

Sous ce titre : *Les Dieux méchants*, notre collaborateur Remy de Gourmont a publié au **Journal** (8 octobre) un article à propos de la mort de notre ami Aurier. Nous en extrayons les lignes suivantes :

« De tous les jeunes écrivains de sa génération et de sa foi littéraire, Albert Aurier était peut-être le mieux doué, celui qui avait l'avenir le plus sûr, celui qui marchait le plus vite vers la plénitude du talent et de la réputation. C'était un critique d'art incomparable, le seul qui, en ces temps derniers, ait trouvé du nouveau en un genre qui semblait stérilisé. On sait qu'en ce moment une école de peinture se développe et s'affirme, qui, rompant avec la plus récente tradition, cherche à renouveler l'art par un retour à la simplicité des

moyens et aussi par le vouloir d'exprimer, par la couleur ou par la ligne, non pas seulement la beauté ou la vérité des choses, mais aussi les idées et les symboles qui dorment dans les choses. Ce mouvement concorde avec le mouvement analogue que l'on a signalé dans la littérature et qui se peut exprimer d'un mot : l'antinaturalisme. Il ne s'agit plus de copier la vie telle quelle ou selon de vains arrangements mélodramatiques, ni de raconter, ni de transcrire, par n'importe quel procédé, des anecdotes, même monumentales, même suivies en plusieurs tomes ou en plusieurs rectangles de toile peinte ; il faut que l'œuvre s'élève jusqu'à la signification, qu'elle dise un peu d'éternel, qu'elle proclame un idéal humain de tous les temps et de tous les pays. Aurier était le théoricien de ces tendances nouvelles, et sa critique était sûre. En un mot, il faisait autorité, et, même avec une publicité insuffisante, il créa des réputations qui furent aussitôt ratifiées. Les artistes de la génération montante, les « Indépendants » et quelques autres groupes, font, en lui, une perte qu'il n'est pas excessif de qualifier d'irréparable ; on pourra continuer la critique synthétique qu'il avait inaugurée, mais lui seul savait ce qu'il y fallait dire, et nul ne le remplacera. »

A. V.

Parmi les trop nombreux articles que les journaux déversèrent sur le défunt Renan, trois ont été surtout remarqués, trois articles fort dur, celui de Paul Adam dans le **Journal**, celui de Léon Bloy dans le **Gil Blas**, celui d'Eugène Tavernier (écrivain peu connu, mais qu'on dirait de famille d'Hello) dans l'**Univers**.

Du premier : « La *Vie de Jésus* emporta l'assentiment du monde, parce que ce livre permit aux gens de vilipender Dieu sans bassesse. Avant lui, l'irréligion appartenait au brutal. Après lui, elle s'acclimata dans les intelligences parées de finesse... Grâce à ses soins littéraires, Jésus offusqua moins de sa supériorité divine les députés et les chefs de bureau.... M. Renan a mis l'absolu au niveau des électeurs. »

Appréciation de Tennyson, le poète anglais qui vient de mourir, par M. Stéphane Mallarmé (**Echo de Paris**) :

« Nous sommes souverainement injustes pour Tennyson ; l'homme que vient de perdre l'Angleterre était une grande figure littéraire. Si les comparaisons n'avaient toujours quelque chose d'absurde, puisqu'elles ne sont jamais tout à fait exactes, je vous dirais que Tennyson est un artiste du vers, aussi délicat que François Coppée, aussi habile ouvrier que Leconte de Lisle. Du premier, il a le charme dans la description des choses intimes et discrètes ; du second, il possède le lyrisme large, brillant et majestueux.

» Les premières poésies de Tennyson affectaient une certaine grâce mièvre, une monotonie suave dont on se fatigua bientôt : il y avait trop de bleu, trop de sentimentalité vague et précieuse dans les vers du poète ; et c'est évidemment ce premier caractère de son talent qui a faussé l'opinion littéraire chez nous. Mais il suffit de lire les œuvres admirables qui

suivent pour se convaincre que l'Angleterre avait en lui un brillant et original poète.

» Tennyson était une nature ardente, éprise d'un art tout à la fois mélancolique et violent, calme et impétueux : tour à tour délicat et sensible, passionné et hautain, il avait des strophes hautes en couleur, ou d'une tristesse pénétrante. Sa lyre possédait des cordes où frémissait le lyrisme le plus échevelé, où murmuraient les plaintes des amoureuses idylles.

» Les deux plus belles œuvres de ce poète sont, à mon avis, celles qui portent pour titre *In memoriam* et *Maud*; c'est là qu'il a mis toute son âme, pleurant ici, avec une tendresse exquise, un beau jeune homme ami, fauché par la mort, chantant là le cycle merveilleux des chevaleries anciennes. J'ai dit tout à l'heure que Tennyson rappellait Coppée et Leconte de Lisle: il serait peut-être plus exact de le comparer, dans ses grands poèmes historiqnes, à Puvis de Chavannes : chez le poète comme chez le peintre, c'est la même simplicité majestueuse, le même coloris harmonieusement épars. Le poème de *Maud* égale en beauté sereine les fresques du Panthéon.

» Pour vous donner une idée à peu près complète de la poésie de Tennyson, il me faudrait vous mettre sous les yeux des extraits de chacune de ses œuvres. La chose serait difficile, car j'aurais l'embarras du choix. Laissez-moi cependant vous lire cette page que j'ai autrefois traduite, et qui vous montrera un côté du génie de ce poète... »

Ici, M. Mallarmé cite *Mariana*, le poème de Tennyson qu'il traduisit et qui fut publié dans le *Mercure de France* en juin 1890 (nº 6) :

«... Tennyson était le poète de la cour d'Angleterre depuis plus de quarante ans ; il avait succédé à Wordsworth dans ces fonctions honorifiques auxquelles sont attachés d'assez maigres honoraires. A ce titre, il était tenu de célébrer les grands évènements heureux ou malheureux du pays : mariage illustre, victoire éclatante et deuil cruel. Il est juste de dire que les plus belles inspirations du poète ne jaillirent pas de cette source officielle.

» Pour vous prouver combien étaient prisées là-bas les œuvres de Tennyson, je ne vous citerai qu'un fait : un éditeur anglais, enthousiasmé par le génie du maître, lui acheta un poème au prix d'une guinée le vers — soit 26 fr. 25.

» Quel sera le successeur de Tennyson à la cour d'Angleterre ? il serait difficile dès à présent de le dire. La reine Victoria ne voudra certainement pas de Swinburne, qu'elle trouve trop socialiste et voluptueux, et je ne serais pas surpris que le choix du gouvernement se portât sur William Morris ou Robert Buchanam.

» Mais, quel que soit le poète appelé à succéder à l'illustre mort, l'Angleterre ne tardera pas à s'apercevoir qu'avec Tennyson quelque chose de grand et de glorieux s'en est allé. »

M. Anatole France a donné dans le **Temps** une fort intéressante étude sur l'*Elvire* de Lamartine, en réalité Julie Charles, la femme du célèbre physicien. Si, comme il est

probable, l'auteur réunit ces pages en un petit volume, nous aurons sans doute l'occasion d'en parler plus longuement. C'est un fort bon chapitre d'histoire littéraire.

La **Revue des Deux-Mondes** du 1er octobre contient un très curieux article de M. Alfred Binet sur l'*Audition colorée.* Voici en quoi consiste ce phénomène : à l'audition ou à la lecture (qui est une pseudo-audition), certains sujets éprouvent la sensation de couleur, sensation mentale, toute psychologique, hormis quelques exceptions maladives où cela devient faiblement hallucinatoire. Ainsi, au prononcé du mot *Anémie*, telle personne percevra du *noir*, du *jaune,* du *blanc;* pour elle ce mot est bariolé en trois couleurs. Au reste, nulles règles en cette question : toutes les auditions colorées sont nettement personnelles.

Statistique de M. Jules Millet :

A noir, E jaune, I blanc, O rouge, U vert.

Statistique de M. E. Claparède :

A noir, E bleu, I rouge, O jaune, U vert.

Notation de Rimbaud :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu...

Notation de M. Ghil :

A noir, E blanc, I bleu, O rouge, U jaune.

L'A noir est, il est vrai, unanime en ces exemples; M. Binet ne le fait pas remarquer, non parce que cela gêne sa théorie, mais parce que, le nombre des couleurs étant limité, presque autant que celui des lettres, il faut bien qu'il y ait rencontre, le nombre des *auditeurs-voyants* étant, lui, illimité. D'ailleurs, en d'autres exemples, l'A est tantôt rouge, tantôt jaune, tantôt blanc, etc.

Il est donc puéril de vouloir tirer une théorie esthétique d'anomalies toutes personnelles : c'est pourquoi M. Binet critique la tentative de P.-N. Roinard en son *Cantique des Cantiques,* et je lui donne raison, n'étant pas atteint de cette précieuse maladie. Et même la plupart des spectateurs, doués de l'audition colorée, devaient se trouver en contradiction avec lui et cruellement souffrir. — Cependant M. Binet a omis de commenter l'expression populaire et comprise de tous : une *voix blanche.* Il a encore oublié de noter que les aveugles cherchent à s'expliquer les couleurs par les sons, et que l'un d'eux, à qui on parlait de *rouge éclatant*, se mit à dire : Cela doit être quelque chose comme un *son de clairon.* A part ces deux lacunes — qui ne sont pas de peu d'importance en l'espèce — l'étude de M. Binet est intéressante et bien documentée.

R. G.

M. Georges Brandimbourg a entrepris, pour le **Courrier Français**, d'interviewer les directeurs des revues de littérature et d'art sur le passé, la physionomie, la marche et le but de leurs publications. Six articles déjà ont paru : MM. Léon Deschamps, Henri Hamel, Emile Strauss, Alfred Vallette, Bernard Lazare, Léon Vanier.

C'est dans le numéro du 2 octobre que M. Brandimbourg

relate sa conversation avec notre rédacteur en chef, qui déclare entre autres choses :

« ... Aujourd'hui, on peut sans doute inférer de l'ensemble du recueil des tendances plutôt idéalistes, mais à aucune époque la rédaction ne fut esthétiquement homogène. Les formules d'art, les idées et les opinions les plus opposées s'y rencontrent. L'imputation d'être un « cénacle », qu'entre autres bourdes on nous décocha, n'en est que plus drôle...... L'unique but des fondateurs du *Mercure de France* était donc de créer une publication sérieuse, durable, où dire *tout* ce qu'ils voulaient, dans la forme qui leur convenait, sans se soucier le moins du monde de plaire ou de déplaire au public, au risque même de ne point trouver de public. Ils en ont un maintenant et qui grossit tous les jours, preuve manifeste que leurs idées, jugées si *subversives* par nos bons Prudhommes, correspondent tout de même à quelque chose dans le public... » Après avoir exposé la nécessité pour nous d'avoir une publication qui nous appartînt, les journaux ne laissant jamais la pleine liberté que nous réclamons, M. Alfred Vallette ajoute : «...Nous sommes, par rapport à eux (les journalistes), en morale, en esthétique, en sociologie, d'épouvantables révolutionnaires... Le devoir de nos grands frères était de nous étudier, non de nous répudier. Ils se plaignent de nous, je crois : ils oublient qu'ils ont manqué de bienveillance. Et pour s'épargner de nous comprendre, ils affectent pour nous, bien que nous les préoccupions cependant, une indifférence dédaigneuse, et ils nous tiennent aux yeux de leur public en une perpétuelle minorité par la qualification ridicule de « jeunes », c'est-à-dire des gens qui en sont à l'âge où l'on jette sa gourme et où ce qu'on écrit est sans importance..... Mais jamais le *Mercure de France* — qui n'est certes pas rédigé par des vieux — ne fut une « revue de jeunes » au sens actuel de cette sottise. »

G. D.

Au commencement d'octobre a paru le premier numéro des **Blatter für die Kunst** (Feuilles pour l'Art), Berlin, 9, Lothringerstrasse. Malgré l'analogie du titre, ce recueil n'a aucune communauté de doctrine avec les *Ecrits pour l'Art*, publiés ici par M. René Ghil et où les préoccupations sociologiques dominent maintenant. Le bref avertissement de la rédaction au lecteur déclare au contraire que la Revue demeurera dans le domaine de l'Art pur, « de l'Art pour l'Art ». Pour le moment, la partie critique sera éliminée. « Nous croyons profitable de ne pas débuter par des théories, mais avec des œuvres qui manifesteront notre volonté et d'où plus tard on pourra déduire des règles. » Cependant on étudiera dans la Revue, d'une manière raisonnée, les tendances nouvelles de la littérature, en Allemagne et à l'étranger, en se gardant des mots sonores (symbolisme, décadentisme, etc.) qui « troublent les idées ». Ce fascicule contient des poèmes de Stefan George, extraits du *Pélerinage d'Algabal* : la technique en est irréprochable et l'inspiration violemment

étrangère aux habitudes allemandes ; M. Stefan George, qui traduisit Baudelaire, s'y montre fervent de l'artificiel et ennemi de la nature. En outre, un fragment de drame de M. Hugo von Hofmannsthal, des lieder de Paul Gérardy, transposés en allemand par l'auteur même des *Chansons naïves*, une *Légende* de M. Edmund Lorm, des *vers* de M. Carl Rouge. C'est là, en somme, une tentative d'art fort intéressante et consciencieuse, à qui vont toutes nos sympathies et tous nos souhaits.

P. Q.

Dans **Die Zukunft** (L'Avenir), la nouvelle revue mensuelle de M. Maximilien Harden (1er octobre), M. Ola Hansson communique une lettre de M. Auguste Strindberg, que celui-ci adressa en réponse a une invitation réitérée de venir passer quelque temps à Berlin. La voici :

« Cher Ola Hansson,

» L'essentiel serait de pouvoir partir d'ici.... récemment j'ai été saisi deux fois ici ; j'ai des dettes, je ne puis pas m'en aller sans être poursuivi par les journaux. L'automne est là. J'habite encore à la campagne et ne puis la quitter.

» J'ai terminé six pièces de théâtre, dont deux grandes, comme le « Père » et « Mademoiselle Julie », qu'il serait possible de représenter sans craindre des poursuites pour outrage aux mœurs — à l'étranger, bien entendu. En Suède, il y a l'obstacle de l'impénitence pour tout ce que fait Auguste Strindberg.

» Si j'étais avec mes pièces à Berlin, elles seraient sauvées pour le théâtre ; du moins pourrais-je les publier en un volume de théâtre inédit......

» Mais comment sortir de cet enfer ? Si j'avais deux cents marks d'argent de voyage, je décamperais.

» Pour pouvoir vivre, j'ai peint et vendu des tableaux ! à des prix dérisoires, s'entend.

» Je songe à devenir photographe pour sauver mon talent d'écrivain.

» Vois-tu un moyen de me libérer d'ici pour sauver ma vie psychique ?

» On rit ici de ma misère, et j'y aurais mis un terme définitif si je n'avais mes enfants.

» Amicalement,

» Auguste Strindberg.

» Dalaroe, 13 septembre 1892. »

M. Ola Hansson ajoute : « Dalaroe est une station de pêche dans le district de Stockholm. Tôt il fait froid et rude, là-haut.

» Je transcris ici cette lettre *in extenso* pour que l'univers sache comment *le plus grand génie suédois vivant* est sur des roses après quinze ans de production littéraire infatigable et incessante, comment la Suède sait estimer son plus grand fils, comment elle s'estime elle-même en lui.

» Je sais qu'à ces lignes des cris de paon retentiront du pays

de l'industrie du fer — mais j'ai des faits et des expériences que je ne manquerai pas de lui opposer. ... »

Arracher Strindberg à « l'étroitesse des conditions suédoises » où « le piétisme et l'émancipation des femmes » se partagent l'opinion publique, tel avait été le désir de M. Hansson. Il avait vu faiblir la prodigieuse fécondité de Strindberg et voulait l'arracher à la « meurtrière stagnation à laquelle il avait lui-même échappé ».

J'apprends qu'à Berlin des personnes s'intéressant à l'Art ont subvenu aux premiers besoins du maître écrivain suédois.

Freie Bühne (septembre) publie les résultats de la *souscription Max Stirner.*

M. John Henri Mackay, occupé depuis plusieurs années à rassembler les matériaux pour une biographie de Stirner, parvint à découvrir l'endroit ou celui-ci fut enseveli, ainsi que son dernier domicile. Afin de conserver la mémoire du prodigieux individualiste auquel nous devons le *Livre libérateur*, dont rendit compte M. Randal au dernier numéro des *Entretiens*, M. Mackay, l'auteur de « Anarchistes », prit l'initiative d'une souscription, close il y a quelques mois. Grâce surtout au vif intérêt que M. Hans von Bülow, le célèbre musicien, accorda à l'entreprise, les sommes nécessaires ont été réunies promptement.

Une plaque a été fixée à la maison Philippstrasse 19, Berlin N. W. Elle porte en lettres d'or l'inscription suivante : « En cette maison vécut ses derniers jours Max Stirner (Dr Caspar Schmidt, 1806-1856), le créateur de l'œuvre immortelle « l'Unique et sa propriété », 1845. »

La tombe du philosophe, surmontée d'un monument de granit, porte en grosses lettres ces simples mots : MAX STIRNER. C'est la 53e tombe dans la neuvième rangée de la douzième section du II cimetière Sophiengemeinde. Aux fervents du maître d'honorer sa mémoire par de pieux pélerinages.

H. A.

Le **Nouvel Echo**, abandonnant le format revue, devient (1er octobre) un élégant journal in-4° illustré de 16 pages. Au sommaire, les noms de Georges Courteline, Jacques Madeleine, Emile Strauss, Alcanter de Brahm, etc.

Nouveaux confrères : **L'Art Littéraire** (Réd. en chef : Louis Lormel, 3, rue du Four. — In-4° de 4 pages). Des *Notes* de François Coulon « A propos de la vérité dans le drame symbolique », et des *Paysages d'Ame* (proses) de Louis Lormel. — **L'Avenir Artistique** (Dir. : Albert Clairouin, 40, rue Blanche. — In-4° de 8 pages sous couverture).

A. V.



CHOSES D'ART

Presque entièrement rédigée par Albert Aurier, cette rubrique avait acquis une certaine importance : on y trouvait des renseignements que nulle autre revue, même spéciale, n'aurait donnés. Nous ferons de notre mieux pour qu'elle conserve son intérêt de « petite gazette » de l'Art nouveau. Il y avait, entre Aurier et moi, une mutuelle confiance qui nous permettait de signer ici indifféremment l'un pour l'autre, selon l'occasion, mais en toutes questions d'art son avis prévalait ; il prévaudra encore : son esthétique reste la nôtre.

On annonce pour la fin du mois le renouvellement de l'exposition de la galerie Le Barc de Boutteville.

Un nouveau Lucas de Leyde, un *Ecce Homo*, peint sur bois, vient d'être trouvé à Lindau.

Le Musée céramique de Sèvres vient de s'enrichir de plusieurs pièces curieuses ; entre autres : d'anciennnes faïences ; porcelaines ou poteries de Marseille, de Chantilly, du Staffordshire, de Siam ; ces derniers échantillons, qui datent du XIIIe siècle, indiquent un art arrivé à sa perfection : il y a une tête de Bouddha en grès très caractéristique. Notons encore quatorze carreaux vernissés du XVe siècle, provenant de l'ancienne abbaye des Prémontrés de Braisne-sur-Vesle, et représentant en rouge sur engobe jaune une chasse seigneuriale, chasseurs, valets, chien, un cerf, sonneurs de trompe, joueurs de tambour et de flûte, coureurs agrémentés de grelots, baladins, fou, etc. Donc, aussi intéressant pour l'histoire des mœurs que pour l'histoire des procédés céramiques.

R. G.

ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

G.-Albert Aurier.

Si un souvenir, plus tard, peut mêler quelque douceur à l'inconsolable chagrin de ses proches, ce sera celui des affections et des sympathies que laisse notre ami Albert Aurier. De cela témoignent la foule d'écrivains et d'artistes qui vinrent à la gare d'Orléans, le jeudi 6 octobre, pour un suprême adieu, et le nombre des amis d'enfance et de collège qui, à Châteauroux, l'accompagnèrent jusqu'au caveau de famille où maintenant il repose.

A la gare d'Orléans, des couronnes ont été déposées par

MM. Paul Vogler — l'ami avec qui Aurier fit à Marseille ce voyage au retour duquel il s'alita — Remy de Gourmont, Le Barc de Boutteville, puis par *Un groupe d'amis*, les *Essais d'Art Libre*, la rédaction du *Mercure de France*, etc.

Parmi les personnes présentes, nous avons reconnu MM. Édouard Dubus, Remy de Gourmont, Julien Leclercq, Jules Renard, Albert Samain, Pierre Quillard, Jean Court, Louis Denise, Charles Merki, Alfred Vallette, Mme Rachilde, P. N. Roinard, Gabriel Randon, Henry de Groux, Paul Vogler, Vogler père, Ibels, Le Barc de Boutteville, Georges Darien, Edmond Girard, Mme B. de Courrière, André Okenski, Henri Darien, Théodore Chèze, le comte Antoine de La Rochefoucauld, Fournon, Angrand, Roger Marx, Jules Huret, Marcel Collière, M. et Mme Léon Deschamps, Mlle Camée, Léon Maillard, Yvanhoé Rambosson, Léon Riotor, Jules Méry, Léon Dorez, Alfred Mortier, Charles-Henry et Paul-Armand Hirsch, Alejandro Sawa, Tardieu, Etienne Decrept, Ch. Garnier, Emile Devaulx, Louis Kolf, Thézard, Lucien Hubert, Mahut, Arthème Salmon, Moreau, Louis Hugues, Gaston Lesaulx, Forichon, Guillemain, Déguéret, Duchemin, M. et Mme Chernovis, M. et Mme Hautecœur, MMmes de Vaux, Jacques de Vaux, Andhré et Paul Bouché, Vacher, Gustave Moulinet, Richard, Georges et Maurice Pinault, Crespin, Gourin, Clapon, Tissier, Babou, J. des Gachons, Lefebvre.

Nous avons reçu de nombreuses lettres attristées, dont plusieurs de personnes qui ne connaissaient notre ami que par ses publications. Celles que nous insérons ci-dessous émanent d'amitiés plus particulières :

« Mon cher Vallette,

« Dans le train qui marche, le *Gil Blas* m'apprend l'horrible nouvelle de la mort de notre doux et cher Aurier. Je ne connais pas les siens, mais à vous, notre rédacteur en chef, je tiens à dire — car mon cœur a besoin de le dire à tous en le disant à vous — que je pleure amèrement l'ami perdu.

« Saint-Pol-Roux. »

« Mon cher ami,

Je viens, par un faire-part, d'apprendre la mort de ce pauvre Aurier. 27 ans ! Et tant de talent, et tant d'avenir ! Est-ce possible ? Mais comment est-il mort ? De quoi ? Il paraissait si fort, si plein de santé !

» Je ne connais personne de sa famille. Je ne connais guère que vous, de ses amis. C'est à vous, mon cher Gourmont, que je dis toute ma tristesse. Ici, dans ma solitude, je me fais un monde idéal de jeunes amis. Je leur parle souvent; ils sont avec moi un peu partout où je suis. Aurier était de ceux-là. Et quoique je ne l'aie entrevu qu'une fois, dans l'ombre d'un théâtre, il m'était devenu cher.

» Il n'y a donc que des deuils dans la vie !

» Je vous embrasse tendrement.

» Octave Mirbeau. »

« Mon cher Leclercq,

» Aurier ! Vous disiez : Aurier, comme je dis : Carrière.

» Vous devez avoir beaucoup de peine.

» Seulement à 7 heures, hier soir, on m'a remis la lettre. Quel regret !

» Je vous serre la main,

» JEAN DOLENT. »

« Cher Monsieur Vallette,

» Je n'ai pu me joindre à vous et aux vôtres au convoi de votre si précieux ami et collaborateur G.-Albert Aurier.

» Prévenu trop tard, j'ai eu la tristesse de ne pouvoir donner cette dernière preuve de sympathie affectueuse à la belle intelligence que fut notre ami.

» Excusez-moi, cher Monsieur, auprès de vos amis, et croyez que je prends grande part à votre chagrin, ayant conscience des belles qualités dont la mort, en prenant Albert Aurier, nous a privés.

» Croyez-moi de cœur avec vous dans une profonde émotion.

» EUGÈNE CARRIÈRE. »

« Georges Lecomte associe ses très vifs regrets à ceux que laisse à tous ses amis du *Mercure* la mort de ce pauvre grand Aurier, et vous prie d'agréer, mon cher Monsieur Vallette, l'expression de ses sentiments attristés et de sa sympathie bien dévouée.

» GEORGES LECOMTE. »

« Mon cher Vallette,

« J'apprends à ce moment la douloureuse nouvelle. Je regrette bien profondément de n'avoir pu me joindre aux amis qui ont dit un dernier adieu à celui qui venait de disparaître. Je n'étais pas prévenu.

» Mille regrets de votre tout sincère,

» Ch. WIEST. »

Nous détachons du *Journal du Département de l'Indre* les lignes suivantes, qui relatent la cérémonie de l'enterrement à Châteauroux :

« Ce matin, de nombreux amis ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle de M. Albert Aurier, dont nous avons annoncé la mort prématurée.

» Le char funèbre était orné de nombreuses couronnes offertes par l'*Association amicale des anciens élèves du lycée; la Rédaction du Mercure de France; les Essais d'Art Libre ; les amis de Paris ; les amis de Châteauroux*, et par la famille.

» Le deuil était conduit par M. et Mme Grammaire, et les cordons tenus par MM. Alexis Joyaux, juge au tribunal civil de Guéret; Adolphe Landry, substitut à Espalion; Paul Moreau, avocat à Paris ; Albert Tissier, professeur à la Faculté de droit de Dijon.

» Après la cérémonie religieuse, qui a eu lieu à l'église Notre-Dame, l'inhumation a été faite dans un caveau de famille.

» Sur le bord de la tombe entr'ouverte, M. Albert Tissier a dit un dernier adieu à celui qui fut toujours un bon camarade et un ami sincère.

» Il s'est ainsi exprimé :

« Messieurs,

» Au nom de tous les amis d'Albert Aurier, des compa-
» gnons de sa jeunesse, de ceux qui l'ont connu pendant ses
» années d'études, de labeur, d'espérance, de confiance dans
» l'avenir, je viens jeter sur cette tombe un dernier, un sim-
» ple adieu. Pour un pareil deuil, si inattendu, si prématuré,
» si cruel, on ne saurait parler de résignation, et je ne veux
» pas prononcer ici une seule parole de consolation vaine.
» Ceux qui ont connu ce grand cœur, cette large générosité,
» cette sereine bonté, ceux qui ont apprécié cet esprit si dé-
» licat, si cultivé, si épris des belles choses de la littérature
» et de l'art, ceux-là peuvent seuls savoir combien notre
» deuil est grand, notre douleur profonde. Albert Aurier a-
» vait fait à Paris ses études de droit ; il avait été reçu avocat ;
» mais une vocation née d'un enthousiasme sincère, et qui
» n'étonna aucun de ceux qui le connaissaient, l'entraîna vers
» des travaux exclusivement littéraires et artistiques. Pendant
» plusieurs années, nous l'avons vu se préparer avec ardeur
» à cette carrière vers laquelle ses goûts l'attiraient ; il avait
» été un des élèves distingués de l'école du Louvre ; quelques-
» uns de ses premiers essais avaient été très remarqués et
» laissaient présager ce qu'il pourrait donner un jour. Ses
» critiques d'art notamment lui avaient valu des éloges auto-
» risés et lui avaient déjà assigné un rang brillant dans la
» presse parisienne. Il est mort au moment où il allait re-
» cueillir le fruit de ses premiers travaux, où il allait ache-
» ver des œuvres plus mûries qui lui auraient attiré les
» succès et les récompenses que méritait son jeune talent.
» Mais, et c'est ce que je tiens surtout à dire ici, s'il ne doit
» rester de lui que le souvenir que nous conserverons, ce
» souvenir, qui sera celui de l'ami au cœur excellent, plein
» de douceur, de bonté, de dévouement, ce souvenir à lui seul
» vaudra toutes les réputations et toutes les gloires.

» Au nom de tous ses amis, je dis à Albert Aurier un der-
» nier adieu. »

La mort vient de priver M. Camille de Sainte-Croix d'une mère beaucoup aimée, qui lui avait adouci et rendu possible l'heure périlleuse des débuts. Un grand deuil frappe également M. Charles Morice, qui a eu la douleur de perdre son père au commencement de ce mois.

Nous adressons à nos deux amis l'expression de nos sympathies attristées.

Madame Marie Huot a donné, le 2 octobre, en la salle de la Société de Géographie (carte du Tendre, cette fois-ci..) une bien curieuse conférence sur le Malthusianisme. Sans vouloir discuter les très louables intentions de la conférencière, car il nous faudrait pour ce écrire un volume, nous

nous bornerons à cette remarque, nullement ironique de notre part : répandre la doctrine de Malthus ne suffit pas lorsqu'on s'adresse au peuple et même à une certaine classe de petits bourgeois naïfs, il faut avoir le courage d'aller jusqu'à la démonstration.

— Oui ! elle a raison.... mais *le moyen* ! murmurait derrière nous une dame de bonne volonté.

Quand on a la bravoure de Mme Marie Huot, s'arrête-t-on en si belle route ? Ceci soit dit au seul sujet du fond. Quant à la forme, félicitons l'orateur, Mme Huot n'étant pas du tout la virago qu'on se plait à nous dépeindre, flanquée de dogues et de matous aussi cruels que reconnaissants. C'est, au contraire, une encore fort jolie femme au geste ample et souple, légèrement nerveux quelquefois, au profil *Sarahbernardtesque*, à la crinière léonine, à la voix sympathique, et pour la plus grande gloire non de Malthus, mais bien plutôt de l'éternel féminin, elle est encadrée par deux hommes d'allures très crânement charmantes : son mari et son fils. Rien d'exquis comme de voir, en ces temps de couardises générales, ce tout jeune Henri Huot placé, durant le discours de sa terrible maman, au milieu d'une centaine d'étudiants rendus fous furieux par un peu de logique brutale, et leur tenant tête avec une chevalerie qui n'est certes plus en usage chez les fils de famille de notre chère patrie! Après la conférence de Mme Huot, divers *compagnons*, l'un orné d'un dalhia a sa boutonnière, se sont étendus sur les joies de l'amour libre et les malheurs de l'impératrice d'Allemagne, qui fut obligée, la pauvre, d'épouser contre son gré un empereur *souffrant* (soyons polis), alors qu'elle eût préféré sans doute l'étreinte d'un brave ouvrier à la casquette noblement posée en arrière. M. Victor Barrucand a dit des choses relativement raisonnables, que d'ailleurs personne n'a entendues. Un monsieur imberbe et pâle a réfuté le droit de sélection naturelle en offrant comme exemple Léon Cladel, qui se trouvait être le cadet méprisé d'une nombreuse famille et est cependant devenu un homme de lettres célèbre (A ce sujet, quelqu'un lui a fait doucement remarquer que le type de l'homme de lettres célèbre ne pouvait en aucun cas être pris pour celui de la perfection masculine). Puis on s'est séparé complètement *aphone*. Somme toute, bonne séance pour la cause. Encore quelques coups de pouces rageurs dans la pulpe du fruit de l'arbre maudit et nous certifions la complète pourriture nécessaire à son détachement de la branche.

***

Le poète Charles Delacour (plus connu dans le monde où l'on flonflonne sous le pseudonyme — combien Moscove — d'*Ivanoff*) débuta, non sans gloire, à l'Eden-Concert, un vendredi du mois dernier.

Invoquée la Déesse par qui sont les cœurs asservis, madame Sainte-Ange (O. A. ✿ et maîtresse du lieu) s'ingénia, voici quelques automnes, de manifester aux gens, sous une ru-

brique, je l'ose dire, portenteuse, *Soirées classiques*, les vieillotes sucreries de Paul Henrion, de Nadaud, et de la petite mère Loïsa Puget, naïve prédécesseur du jeune homme Fourneau. C'est en ce musico sans précédent que les hommes de ma génération ont pu connaître quelle indifférence accostait le patriarche Béranger touchant les peignoirs de sa maîtresse :

« *J'ai su depuis qui payait sa toilette* »,

et par quelles gaillardises cette charogne,non moins nationale que feu Renan, bénissait le Dieu qui mène ses pareils aux honneurs sans fin, à l'admiration édentée autant que subtile du jouvenceau Barrès.

C'est là aussi que trop rarement un chanteur de tout premier ordre, M. Francis Villé, fait ouïr les robustes idylles de Pierre Dupont et telles de ces vieilles chansons du terroir français où se plaisait tant Gérard de Nerval.

Monsieur Charles Delacour donne à l'Eden-Concert la note moderne avec ses poèmes d'une misanthropie langoureuse qui font rêver d'un Bruant attendri. Sa grâce personnelle, son art de dire et la parfaite harmonie de son costume avec sa tête de Christ préraphaélisant chez Liberty, ont produit sur le public quelque peu fruste du boulevard Sébastopol une impression vive ; et les *demoiselles* de chemisiers y présentes essaieront longuement sur leur forte-piano les *songs* : *J'taimais bien* et *Je ne sais pourquoi*.

Voilà donc un exutoire neuf à l'insatiable ambition des poètes. MM. de l'école romane, moins connus, nonobstant leurs efforts, que le suçon Géraudel, pourront prendre exemple là-dessus et manifester *coram populo* ce trésor de versions latines qu'ils élaborent opiniâtrément. Avec leur entente de la mise en scène, il n'est pas douteux qu'ils sauront choisir pour leurs débuts les quartiers de Paris les plus congruents à leurs aptitudes.

Ainsi, le chevalier Maurice du Plessys est tout indiqué pour « rénover » les beuglants de la rue de Flandre, et Jean Moréas pour matagraboliser les consommateurs de la Nouvelle Athènes. Ernest Raynaud jouera du violon, ce pendant que Raymond de La Tailhède représentera, d'une insuffisance « chasse-ennui », le quatrième officier de Marlborough.

X.

L'Echo de Paris a eu la pensée louable de créer, dans son supplément du samedi, la rubrique « *Les Jeunes Revues littéraires et artistiques* », sous laquelle est donné, par des citations nombreuses et des notes, comme un tableau synoptique des idées manifestées dans leurs revues par les écrivains nouveaux. Cette rubrique a été confiée à M. Alfred Vallette, dont les deux premiers articles ont paru dans les numéros des 16 et 23 octobre.

« Poète, Lamartine a toujours amèrement regretté d'être marqué et comme stigmatisé de ce titre. Il le porta tout le temps de sa vie, et qui peut l'en blâmer? comme le plus désobligeant des sobriquets. » Cette extraordinaire flagornerie adressée en hommage à tous les mufles qui n'ont point le

malheur d'être poètes n'est point signée, comme on le croirait, par quelque fétide pingouin de la chronique. Elle a été imaginée pour les lecteurs de *La Lyre universelle* par M. E. Ledrain, d'ordinaire mieux avisé.

Enrik Ibsen met la dernière main à son nouveau drame. Des traités avec plusieurs éditeurs étrangers viennent d'être signés. Mais on ignore encore le contenu et les tendances de la pièce. La nouvelle, donnée par un journal viennois et reproduite par toute la presse européenne, annonçant une pièce politique « à clef » est *absolument fausse*. Ibsen a l'habitude de garder un silence complet sur ses productions. A Munich, lorsqu'il travaillait à Hedda Gabler, sa femme et son fils ignoraient entièrement quelle « nouvelle diablerie » il préparait.

« Bruxelles, 26 septembre 1892.

» En vous remerciant, Monsieur, de me donner acte dans le *Mercure de France*, page 190, du titre : *Un Prophète*, pour mon prochain volume, permettez-moi de rectifier une erreur commise dans la rédaction de la note : je n'ai pu dire que « la donnée du livre est identique » à celles des œuvres que préparent MM. Gabriel Randon et Stuart Merrill, n'ayant encore entendu parler que du titre de ces œuvres. Mon observation ne portait que sur ce point : des idées *peut-être* analogues semblent préoccuper divers littérateurs ; j'ai simplement voulu éviter que le hasard fît surgir quelque livre du même titre, — car une fois le vrai titre d'un livre trouvé, il n'y a que celui-là qui soit le bon, et en confraternité — littéraire — je préfère que ce soit moi qui l'aie.

» RAYMOND NYST. »

Pour paraître prochainement :

Une belle Dame passa, un livre de vers d'Adolphe Retté (Vanier).

L'Ame Errante, un volume de vers de Georges Lorin.

« Groningue (Hollande), oct. 3.

» Monsieur !

» On m'assure qu'un journal bien connu a émis le mois dernier des affiches ainsi rédigées :

« *L'Echo de Paris est le seul* journal qui publie des chroniques d'Albert Dubrujeaud. »

» Je suis un grand amateur de curiosités, et comme je n'ignore pas absolument la littérature française contemporaine, il m'a semblé que cette affiche serait la perle de ma collection.

» Si vous pouvez me la procurer, je vous en serai très reconnaissant. Le prix, si élevé qu'il soit, ne m'arrêtera pas.

» HERENGRACHT. »

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — TÉLÉPHONE.



NOTES SUR G.-ALBERT AURIER

De toutes les tâches qui peuvent incomber à tel, selon les hasards plus ou moins sinistres de la vie, il n'en est guère d'aussi délicate que celle-ci : juger, un mois après sa mort, un jeune écrivain dont on fut l'ami.

Si l'on se tient dans les termes du strict, si l'on n'additionne que des résultats évidents : on risque, en voulant être trop juste, d'être trop dur ; en voulant être trop vrai, d'être trop sec ; en se bornant au fait visible par tous, de s'enfermer dans une littéralité trop discrète et même fausse.

D'autre part, si l'on ouvre l'oreille au conditionnel passé, si l'on soumet à la même opération arithmétique les dons et les promesses, il est à craindre que des envieux, un peu bornés, mais d'autant plus influents sur la foule de leurs pareils, ne contestent la légitimité du total.

Malgré ce dernier inconvénient, peu grave au fond, j'essaierai de dire ce qu'Aurier a été et aussi ce qu'il aurait dû être, en l'accomplissement de sa vie, suivant la logique des choses et suivant la logique de son talent.

I

Avec un tempérament outrancier d'observateur ironiste, une tendance à des jovialités rabelaisiennes, Aurier se trouva, dès ses premières années d'étudiant, engrené dans un mouvement

littéraire en apparence très opposé à ses penchants. Il voyait loin, déjà, et de haut, parmi une série de poètes fantoches, myopes et criards ; par laisser-faire, par paresse de les mépriser, il voulut bien être leur dupe et, plus décadent que l'intelligence de M. Baju ne pouvait le concevoir, il leur récita des vers où nul ne soupçonna la parodie, vers « pourris » qui sortaient du cerveau le plus sain et le plus conscient. Mais, de même que tout n'était pas ridicule dans le *Décadent*, tout n'est pas de pure fumisterie dans les vers qu'Aurier y donnait abondamment ; ce sonnet, *Sous Bois*, daté de Luchon, août 1886, n'a pas qu'une valeur de précocité :

Les forêts de sapins semblent des cathédrales
Qu'ombrent d'immenses deuils. Infinis, sans espoir,
Montent les noirs piliers se perdant en le noir,
Et l'ombre bleue emplit les voûtes colossales !...

Tandis que, pour voiler l'invisible ostensoir,
Pendent sur les vitraux des loques sépulcrales,
Vagues, passent des chants tristes comme des râles,
Les chants de la forêt à la brise du soir.

— O Temple ! Bien souvent je suis le labyrinthe
De tes nefs, par la nuit cherchant ton Arche-Sainte !...
Mais, en vain ! L'horizon, toujours sombre et béant,

Fuit devant moi ; le Vide dort au fond des salles !
— Ainsi, mon cœur, sondant les célestes dédales,
Marche, toujours heurtant l'implacable néant ! (1)

Si, après cette estampe romantique, j'extrais du même recueil la *Contemplation*, on aura peut-être une idée assez juste d'Aurier très jeune, partagé entre le vouloir d'être sérieux et l'amusement de ne pas l'être :

Le cœur inondé d'une ineffable tristesse,
Je contemple le crâne aimé de ma maîtresse.

Dans ses orbites creux, d'épouvantes remplis,
J'ai fait coller deux très beaux lapis-lazulis ;

J'ai mis artistement sur l'os blanc de sa nuque,
Poli comme un ivoire, une vieille perruque ;

J'ai, dans ce faux chignon, répandu ses parfums
Préférés (souvenir de mes amours défunts) ;

(1) *Le Décadent*, 4 sept. 1886.

J'ai placé, pour cacher son rictus trop morose,
A ses troublantes dents ma cigarette rose.

Puis j'ai posé le tout (à la place d'un saint)
Dans une niche, sur les velours d'un coussin.

Et je songe qu'ainsi (méditations mornes !)
La Catin ne peut plus me gratifier de cornes ! (1)

Ces deux notes, l'une de mélancolie, l'autre d'ironie, persistèrent à sonner jusqu'à la fin dans les vers d'Aurier, et on les retrouvera dans le *Pendu* (2) et dans *Irénée* (3).

Quant aux caractères propres, différentiels, de sa poésie, ce sont, il me semble, la spontanéité et l'inattendu. Il ne fut jamais un chercheur de pierres précieuses : il sertissait celles qu'il avait sous la main, plus soucieux de leur mise en valeur que de leur rareté ; mais, pêcheur de perles, il le fut aussi trop peu et, trop confiant en sa force improvisatrice, il laissa, même en des morceaux jugés par lui définitifs, échapper des à peu près et des erreurs. Cela vaut-il mieux que d'être trop parfait ? Oui, quand la perfection de la forme n'est que le résultat d'un pénible limage, d'une quête aveugle des raretés éparses dans les dictionnaires, d'un effort naïf à tirer, sur le vide d'une œuvre, un rideau constellé de fausses émeraudes et de rubis inanes. Il est cependant une certaine dextérité manuelle qu'il faut posséder ; il faut être à la fois l'artisan et l'artiste, manier le ciseau et l'ébauchoir, et que la main qui a dessiné les rinceaux puisse les marteler sur l'enclume.

Mais là, Aurier pécha moins par omission que par jeunesse, et s'il montra un talent moins sûr que son intelligence, c'est que toutes les facultés de l'âme n'atteignent pas à la même heure leur complet développement ; chez lui, l'intelligence avait fleuri la première et attiré à soi la meilleure partie de la sève.

L'intelligence et le talent, voilà, je crois, une

(1) *Le Décadent*, 12 juin 1886.
(2) *Mercure de France*, novembre 1892.
(3) *Essais d'Art Libre*, novembre 1892.

distinction qui n'a guère jamais été faite en critique littéraire ; elle est pourtant capitale. Il n'y a pas un rapport constant ni même un rapport logique entre ces deux manières d'être ; on peut être fort intelligent et n'avoir aucun talent ; on peut être doué d'un talent littéraire ou artitisque évident et n'être qu'un sot ; on peut aussi cumuler ces deux dons : alors on est Gœthe ou Villiers de l'Isle-Adam, ou moins, mais un être complet.

Aurier manqua de quelques années pour s'harmoniser définitivement. Il en était encore à la période où l'on ressent une si grande tendresse pour toutes ses idées qu'on se hâte de les revêtir, même d'étoffes un peu frustes, de peur qu'elles n'aient froid dans la chemise aux notules : d'ailleurs, presque rien de ce que nous connaissons de lui, en fait de vers, n'avait reçu la suprême correction.

Mais que l'on ne prenne pas cette opinion pour absolue ; sans parler de quantité de vers inédits que j'ignore encore, je connais d'Aurier des poésies très pures et d'art complet. Quelle objection, par exemple, contre le *Subtil Empereur* ?

Le voici :

En l'or constellé des barbares dalmatiques,
La peau fardée et les cheveux teints d'incarnat,
Je trône, contempteur des nudités attiques
Dans la peau royale où mon rêve s'incarna...

Je regarde en raillant agoniser l'empire
Dans les rires du cirque et les cris des jockeys,
Et cet écroulement formidable m'inspire
Des vers subtils fleuris de vocables coquets !...

Je suis le Basileus dilettante et farouche !
Ma cathèdre est d'or pur sous un dais de tabis...
Quand je parle, on dirait qu'il tombe de ma bouche
Des anges, des saphirs, des fleurs et des rubis .. (1)

Et quelle objection contre le *Sarcophage vif* ? (2) Cette ironie n'est-elle pas sertie dans l'or des

(1) *Mercure*, avril 1891.
(2) *Mercure*, mai 1891.

rimes les plus sûres et rythmée merveilleusement ? Il reste seulement certain que, de même que tous les esprits très féconds, Aurier était un poète inégal. Ce défaut n'est-il point une quasi supériorité ? Encore une fois, je ne dirai pas non.

Entre ces ébauches, la plus notable, par l'importance qu'elle devait avoir, semble être *Irénée*. Il n'écrivit qu'un acte à peine de cette tragi-comédie où il voulait expliquer non pas seulement l'inutilité, mais la nocuité de l'expérience et du savoir humains ; ce peu est déjà d'un grand intérêt : on y sent une réelle force de pensée et, dans tels passages, celui des femmes de jadis, par exemple, celui où sont dits les méfaits de la science, il y a des vers exquis ou formidables.

Irénée, l'Innocence, est sollicité par le démon Asmodeus qui veut lui apprendre la science, c'est-à-dire l'amour — puisque tout est dans ce mot et que la science n'est que désir, c'est-à-dire amour (1).

« Viens, dit Asmodeus.

« Non ! Viens ! Mes lèvres ont le goût des ambroisies. »

L'Archange qui veille sur le frêle Irénée répond (je cite d'après un premier texte modifié dans le dernier manuscrit) :

« Le savoir est un puits aux murailles moisies. »

Asmodeus :

« Le savoir est un ciel d'éternel germinal. »

Tel est le débat, entremêlé d'aristophanesques bouffonneries. Irénée succombe, et, dès qu'il est savant, « la nature lui paraît abominable » (2).

Fâcheusement, l'éducation classique, la lecture, souvent maladroite, des tragédies de la belle époque, de séculaires préjugés, la routine où, depuis la Renaissance, les professeurs de belles-

(1) Joseph de Maistre, *Examen de la Philosophie de Bacon*

(2) *Essais d'Art Libre*, novembre 1892, note additionnelle à *Irénée*.

lettres se suivent à la queue-leu-leu, une grande paresse d'esprit, enfin, nous font croire que les personnages des temps historiques s'exprimaient avec la même gravité pompeuse que la Rodogune de Corneille ou la Mérope de Voltaire ; on ne fera jamais admettre à un homme sérieux et instruit que César Auguste ait jamais pu appeler sa femme : « mon petit cœur », ou « mon petit œil », *ocellus* ; ces mots-là et d'autres ont dû être inventés par les Jésuites quand ils faisaient des vaudevilles — en latin ! Aurier n'avait point de telles créances, un peu naïves, et dans *Irénée* il mêle toutes les époques et tous les mythes, il pratique bravement ce que les critiques appelent l'anachronisme, — comme si, pour un poète ou un écrivain idéaliste, il y avait des chronologies, — comme si, depuis « les temps les plus reculés », aucun document eût jamais pu faire supposer au plus féroce érudit que les cellules du cerveau humain vibraient il y a six mille ans autrement qu'aujourd'hui.

Disons plutôt que tout se passe dans le rêve — et que le Rêve est toujours identique à lui-même, et que Gauguin ne s'est pas ridiculisé autant que le croient des sages en introduisant « des coiffes et des fichus de Ploërmel, des Bretonnes, et de cette fin de siècle » (1), dans un tableau qui s'intitule *La Lutte de Jacob avec l'Ange*, — et qu'Irénée a le droit de converser avec un archange, même en un temps où les Dominations sont muettes.

II

Poète, Aurier l'est encore jusqu'en sa critique d'art. Il interprète les œuvres, il en rédige le commentaire, — esthète, peut-être, mais non pas esthéticien, et la valeur de sa critique, presque toujours positive, tient en partie au choix qu'il

(1) G.-Albert Aurier, *Paul Gauguin* (*Mercure de France*, mars 1891.)

sut faire, de main sûre, entre les artistes et entre les œuvres.

Sa critique est positive ; il exalte le sujet de son analyse ; il dit les signifiances obscurément voulues par le peintre et, ce disant, recompose très souvent une œuvre un peu différente, par les tendances nouvelles qu'il y trouve, de celle qu'il a eue sous les yeux : ainsi, dans son étude sur Henry de Groux (1), un grandiose pendu nous apparaît, plus grandiose encore et plus lamentable aussi, parmi le renouveau luxuriant des sèves, que le grandiose et lamentable bonhomme du peintre de la Violence.

Quant aux défauts des œuvres qu'il aimait, il les voyait bien, mais il préféra souvent les taire, sachant que l'éloge doit, pour porter, être un peu partial, et sachant aussi que le rôle du critique est de nous signaler des beautés et des joies, non des imperfections et des causes de tristesse. A l'œuvre mauvaise, médiocre ou nulle, le silence seul convient, et, contrairement à l'opinion d'Edgar Poe, j'affirme que la plupart des chefs-d'œuvre même ont besoin pour être compris, à l'heure où ils éclosent, de la charitable glose d'une intelligence amie. Malheureusement, la critique influente, si peu qu'elle le soit encore, étant devenue ou vénale ou inepte, ou les deux tout à la fois, il est nécessaire de la contredire de temps à autre, rien que pour montrer que l'on n'est pas dupe : cela seul induisit Aurier à démolir Meissonier (2), ce badigeonneur ignare au millimètre carré. Cela fut inutile, comme est toujours inutile la critique négative : la fièvre amoureuse des foules ne se guérit pas avec dix pages de sulfate de quinine ; il en faudrait des hymalayas de tomes, — et encore ! L'homme qui peint des états-majors ou des cuirassiers, comme celui qui narre les faiblesses de cœur des ingénieurs de l'État, enlève naturelle-

(1) *Mercure*, oct. 1891.
(2) *Revue Indépendante*.

ment « tous les suffrages », car dans le bas esclavage moral où nous croupissons, peuple gâteux, deux choses seules sont estimées par le public, — je ne parle pas de l'argent, — le galon et le diplôme.

Mais ce ne fut que par occasion qu'Aurier livra bataille au taureau ; il avait, comme critique, une besogne plus urgente : mettre en lumière les « isolés », comme il disait, forcer vers eux l'attention de quelques uns. La première étude de ce genre, son *Van Gogh* (1), eut un succès inattendu ; elle était excellente, d'ailleurs, disait la vérité sans ménagements pour l'opinion, et vantait le peintre du soleil et des soleils sans ces emballements puérils qui sont la tare de l'enthousiasme. Dès là, il exprimait les deux inquiétudes dont il se souciait avant tout : le peintre est-il sincère ? et que signifie sa peinture ? La sincérité, en art, est bien difficile à démêler de l'inconsciente fraude où se laissent aller les artistes les plus purs et les plus désintéressés ; l'extrême talent dégénère très souvent en virtuosité : il faut donc, en principe, croire l'artiste sur sa parole, sur son œuvre. A la seconde question, la réponse est généralement plus facile. Voici ce qu'Aurier dit à propos de Van Gogh (2), et cela peut servir de définition assez nette du symbolisme en art :

« C'est, presque toujours, un symboliste. Non point, je le sais, un symboliste à la manière des Primitifs Italiens, ces mystiques qui éprouvaient à peine le besoin de désimmatérialiser leurs rêves, mais un symboliste sentant la continuelle nécessité de revêtir ses idées de formes précises, pondérables, tangibles, d'enveloppes intensément charnelles et matérielles. Dans presque toutes ses toiles, sous cette enveloppe morphique, sous cette chair très chair, sous cette matière très matière, gît, pour l'esprit qui sait l'y voir, une pensée, une Idée, et cette Idée, essentiel substratum de l'Œuvre, en est, en même temps, la cause efficiente

(1) *Mercure de France*, janvier 1890.
(2) *Ibid*

et finale. Quant aux brillantes et éclatantes symphonies de couleurs et de lignes, quelle que soit leur importance pour le peintre, elles ne sont dans son travail que de simples procédés de symbolisation. »

En son étude sur Gauguin (1), un an plus tard, il revint sur cette théorie, la développa, exposant, avec une grande sûreté de logique, les principes élémentaires de l'art symboliste ou idéiste, qu'il résume ainsi :

L'œuvre d'art devra être :

« 1° *Idéiste*, puisque son idéal unique sera l'expression de l'Idée;

« 2° *Symboliste*, puisqu'elle exprimera cette idée par des formes;

« 3° *Synthétique*, puisqu'elle écrira ces formes, ces signes, selon un mode de compréhension générale;

« 4° *Subjective*, puisque l'objet n'y sera jamais considéré en tant qu'objet, mais en tant que signe d'idée perçu par le sujet;

« 5° (C'est une conséquence) *Décorative* — car la peinture décorative proprement dite, telle que l'ont comprise les Egyptiens, très probablement les Grecs et les Primitifs, n'est rien autre chose qu'une manifestation d'art à la fois subjectif, synthétique, symboliste et idéiste » (2).

Après avoir ajouté que l'art *décoratif* est le seul art, que « la peinture n'a pu être créée que pour décorer de pensées, de rêves et d'idées les murales banalités des édifices humains », il impose encore à l'artiste le nécessaire don *d'émotivité*, en alléguant, seule, « cette transcendantale émotivité, si grande et si précieuse, qui fait frissonner l'âme devant le drame ondoyant des abstractions ».

« Grâce à ce don, les symboles, c'est-à-dire les Idées,

(1) *Le Symbolisme en peinture. Paul Gauguin* (*Mercure*, mars 1891.)

(2) Aurier détourne un peu de sa signification la plus ordinaire dans ces deux derniers paragraphes le mot *subjectif*. Il faut se reporter à la définition qu'il en donne (§ 4), et ne pas être tenté de croire que l'art décoratif des anciens Egyptiens ou Grecs ait été *subjectif*, au sens de *personnel*.

surgissent des ténèbres, s'animent, se mettent à vivre d'une vie qui n'est plus notre vie contingente et relative, d'une vie éblouissante qui est la vie essentielle, la vie de l'Art, l'être de l'Etre.

« Grâce à ce don, l'art est complet, parfait, absolu, existe enfin. »

Sans doute, tout cela est plutôt, au fond, une philosophie qu'une théorie de l'art, et je me méfierais de l'artiste, même supérieurement doué, qui s'appliquerait à la réaliser par des œuvres; mais c'est une philosophie très haute et possiblement féconde : quelques artistes en seront peut-être touchés même à travers leur cuirasse d'inconscience.

En critique, Aurier était encore d'avis que l'on doit examiner l'œuvre en soi et qu'il est ridicule de faire intervenir dans son jugement des motifs aussi vagues et aussi trompeurs que l'hérédité et le milieu (1). Il y a un lien de cause à effet, cela est naïvement clair, entre l'homme et l'œuvre, mais de quel intérêt peut bien être la connaissance de l'homme pour qui s'amuse aux fantastiques marines de Claude Lorrain ? La logique, si j'y réfléchissais, m'affirmerait ce Claude Napolitain ou Vénitien, Méridional tout au moins, et qu'il soit né en Lorraine, cela me suffoquerait, si j'étais M. Taine; l'histoire, il est vrai, m'apprend qu'il séjourna à Naples et qu'il passa par Venise : je m'en doutais, mais cela n'ajoute rien à mon rêve, et Cléopâtre, appuyée à l'épaule de Dellius, n'y puise pas une beauté nouvelle.

La critique d'art d'Aurier était fort appréciée; on sentait la force de son originalité, et, dans le monde où l'on aime et où l'on comprend la peinture impressionniste-symboliste, elle faisait autorité, — monde nouveau et restreint, mais fort et qui peu à peu rejette dans l'ombre des vaines académies le monde ancien des copistes désespérés.

(1) Voir plus loin l'étude d'Aurier intitulée : *Préface pour un Livre de Critique d'Art.*

III

Sans être un bon roman, ni de bonne littérature, *Vieux* (1) est un roman amusant, et, avec cela, bien ordonné. La personnalité d'Aurier n'y est pas encore bien nette; son esprit ne s'y affirme qu'à l'état de collaborateur, — collaborateur de Scarron et de Théophile Gautier, de Balzac et même de certains petits naturalistes qui tentèrent d'être goguenards. Mais le plus grave défaut de ce livre fut qu'il n'exprimait plus, quand il fut achevé, les tendances esthétiques de l'auteur, ou qu'il n'en exprimait que la moitié et la partie la moins neuve et la plus caduque. Qu'on lise, cependant, le chapitre VII : ce sont de fort belles pages et bien à leur place, quoique d'un ton plus élevé que le reste du roman; qu'on lise, au chapitre XXI, la psychologie de l'« heure du coucher » et ce qui suit : c'est d'une finesse un peu simple, mais comme c'est observé et quelle belle ironie en action ! Qu'on lise encore la déclaration d'amour du vieux Godeau, les tendres paroles dont se soulage le malheureux pendant que la bien-aimée se livre, cyniquement, à d'autres soulagements : c'est d'un genre de comique qui n'a de vulgaire que la forme, et qui laisse dans le souvenir une impression de rabelaisianisme quasi grandiose.

Enfin, *Vieux* est une œuvre très imparfaite, — mais non pas médiocre.

Aurier annonçait plusieurs romans, *Les Manigances*, *La Bête qui meurt* : comme toujours, et comme tous les faiseurs de projets, il se préoccupa de réaliser ses promesses dans l'ordre inverse où il les avait faites. On a retrouvé dans ses papiers un manuscrit intitulé *Edwige*, mais qu'il avait verbalement débaptisé quelques semaines avant sa mort; il sera publié sous ce titre : *Ailleurs* (2).

C'est plus qu'une esquisse et moins qu'une œu-

(1) 1891, chez Savine.
(2) Dans le volume d'*Œuvres Posthumes* en préparation.

vre achevée, mais, tel quel, ce petit roman philosophique me semble d'une importance évidente. La fantaisie et l'ironie s'y dressent en des proportions d'épopée : c'est un duel tragi-comique entre la Science et la Poésie, entre l'Idéalité et le Positivisme, conté en un style adéquat au sujet, tantôt bizarrement familier, tantôt mesuré et stellé de belles métaphores. On y retrouvera l'auteur de *Vieux*, mais plus sobre ; on y retrouvera le poète et le critique d'art, mais plus sûr de sa philosophie et plus maître de l'expression de ses idées ou de ses sentiments.

Aurier avait, comme romancier, un don assez rare et sans lequel le meilleur roman n'est qu'un recueil de morceaux choisis : il savait ériger en vie un personnage, lui attribuer un caractère absolu et dévoiler logiquement, au cours d'un volume, les phases de ce caractère, non par de vagues analyses, mais par la mise en scène de faits systématiquement choisis pour leur valeur révélatrice : tel, dans *Vieux*, M. Godeau ; tels, dans *Ailleurs*, Hans et l'Ingénieur. Cet ingénieur est une merveilleuse caricature : Aurier lui prête des propos d'un comique vraiment énorme et pourtant lamentablement vraisemblables, car, c'est encore un autre de ses dons, comme romancier, de n'outrer jamais que le vrai ou le possible : il y avait en lui le génie d'un Daumier, — et Daumier, seul, aurait pu conter avec des images un symbolique épisode aussi amèrement comique que la colère du Dr Cocon accusé d'héroïsme.

Aurier serait allé très loin en ce genre, le roman de l'ironie comique, de l'amertume exhilarante : que de joies il nous eût données ! Là encore, il ne sera pas remplacé : sa mort aura fait dans la Littérature un trou qui demeurera toujours béant.

D'un autre roman qui devait s'appeler le *Pandaemonium philosophal*, il a été écrit un fragment de plan fort curieux, que voici :

NOTES POUR LE « PANDAEMONIUM PHILOSOPHAL »

Ch. I. — Hans sortant vers 5 heures d'un café du boulevard a, pour la première fois, la vision du boulevard (houle d'acéphales ventrus, promenade de dos courbes fouaillés, vices sans grandeur, stupidité, banalité, matérialité). Ecœuré, pleurant presque de dégoût, il éructe vers cette foule, indigne de ce haut hommage, le mot sublime, le mot héroïque qui ne devrait plus être prononcé que dans des Panthéons, par de glorieuses prêtresses, depuis que Cambronne le nimba des flambois de la légende

Ch. II. — Rentré chez lui, il soliloque sa haine et son dégoût contre la société moderne, lorsqu'une voix objecte un :

— Mais cependant...

Rendu quasi-fou furieux par cette stupide et imprévue objection, il se précipite pour étrangler l'invisible interrupteur, hurlant :

— Tai toi, Kakégo ! Stupide Kakégo !.. Je vais bien renfoncer tes basses inepties dans ton ventre en te serrant la gorge.

Ce nom barbare de Kakégo (1) lui était venu à la bouche naturellement, comme le nom bien connu d'un familier.

Les mains déjà crispées pour la strangulation du mystérieux interrupteur, n'ayant rencontré que le vide, il se remit vite, disant :

— Enfin ! Qu'importe ! Maintenant, je te connais, toi, mon ennemi toujours cramponné à mes basques quand je veux sauter dans une étoile. Je te connais et je sais ton nom et je te vois malgré ton don d'invisibilité, gros joufflu imbécile, ventre d'hippopotame trimballé par des jambes de basset. Je te vois et c'est pourquoi je te crains moins, et pour te le démontrer je veux dorénavant discuter à loisir avec toi toutes les questions ès-quelles tu as pris la douce habitude de me contrecarrer.

— Soit ! répondit Kakégo entre deux rots satisfaits.

Ch. III. — Ils discutent les causes déterminantes de l'abjection de la société contemporaine.

Ce qui distingue l'homme de la bête, c'est la faculté de se guider sur des entités abstraites, immatérielles, idéales : ex la religion, la morale, la métaphysique;

(1) Littéralement : *le Mauvais Moi.* — R. G.

l'art de la bête, elle, ne se guide que d'après ses besoins matériels.

La société contemporaine repose sur une philosophie qui a mis à se constituer du XVIe au XIXe siècle, et qui est la négation pure et simple de toutes les entités abstraites précitées et le perfectionnement logique de tous les besoins matériels.

L'homme qui subit son influence devient donc une bête perfectionnée — une bête parce que son seul but est l'assouvissement de ses besoins matériels — perfectionnée parce qu'il croit à la grandeur de cette basse religion et qu'il met tout en œuvre pour ce culte abject.

Chapitre des femmes.

— Nous faisons, en somme, un roman psychologique.

— Il n'y a pas de roman sans femme, de même qu'il n'y a pas de vie sans femme.

Kakégo. — Tu crois à la femme, toi, l'idéaliste, à la femme, latrine de toute impureté et de toute laideur ; tu ne les as donc jamais regardées ?

Hans. — Jamais avec mes yeux, mais souvent avec mes rêves.

Kakégo. — Je vais te les montrer, ça te dégoûtera peut-être, et, d'autre part, puisqu'il faut absolument une femme dans un roman, je vais, d'un coup, en faire entrer un millier dans le nôtre.

Il se met à la fenêtre et se met à jongler avec des louis d'or en chantant d'un air distrait :

Holà ! Là-bas ! Les belles qui passez
A pas pressés,
Qui troussez tout en traversant les ponts
Vos clairs jupons,
Vos tendres yeux sont-ils pas éblouis
Par ces louis
Qui dansent, gais, dorés, entre mes doigts
Et qu'on vous doit ?
La fortune est en haut de l'escalier,
Sur le palier.
Montez ! Montez ! Toutes ! Frappez ! Sonnez !
Carillonnez !
Montez causer de finance avec nous
Sur nos genoux.
Occasion rare, sans grands ébats,
D'emplir vos bas !...

Cette romance lointainement sentimentale agit avec la précision d'une formule de goétie. Des coups de sonnette retentirent, la porte s'ouvrit, une femme

parut, puis une autre, puis dix autres, puis bientôt mille.

Examen individuel de chacune. Kakégo met en saillie les défauts physiques ou intellectuels, mais surtout physiques.

A la fin, Hans déclare qu'il n'a pourtant rien vu, et que la plus laide et la plus répugnante deviendra pour lui une Juliette ou une Desdemona, s'il daigne la baigner des encens de son amour.

Ces notes semblent avoir quelque rapport avec *Ailleurs;* il est assez probable qu'*Ailleurs* n'est qu'un rejeton du *Pandaemonium*, une idée seconde qu'il aura plu à l'auteur de traiter avant l'idée mère; mais, du moins, il sera prouvé que ce *Pandaemonium* préoccupait sérieusement Aurier et que c'était autre chose qu'un titre destiné à effarer les curiosités.

Que cette brève et maladroite et incomplète étude suffise pour le moment. Ecrite avec des souvenirs plutôt qu'avec des documents, elle ne saurait être qu'un travail de bonne volonté : quand l'œuvre d'Aurier sera totalement imprimée, alors seulement une définitive appréciation pourra être donnée.

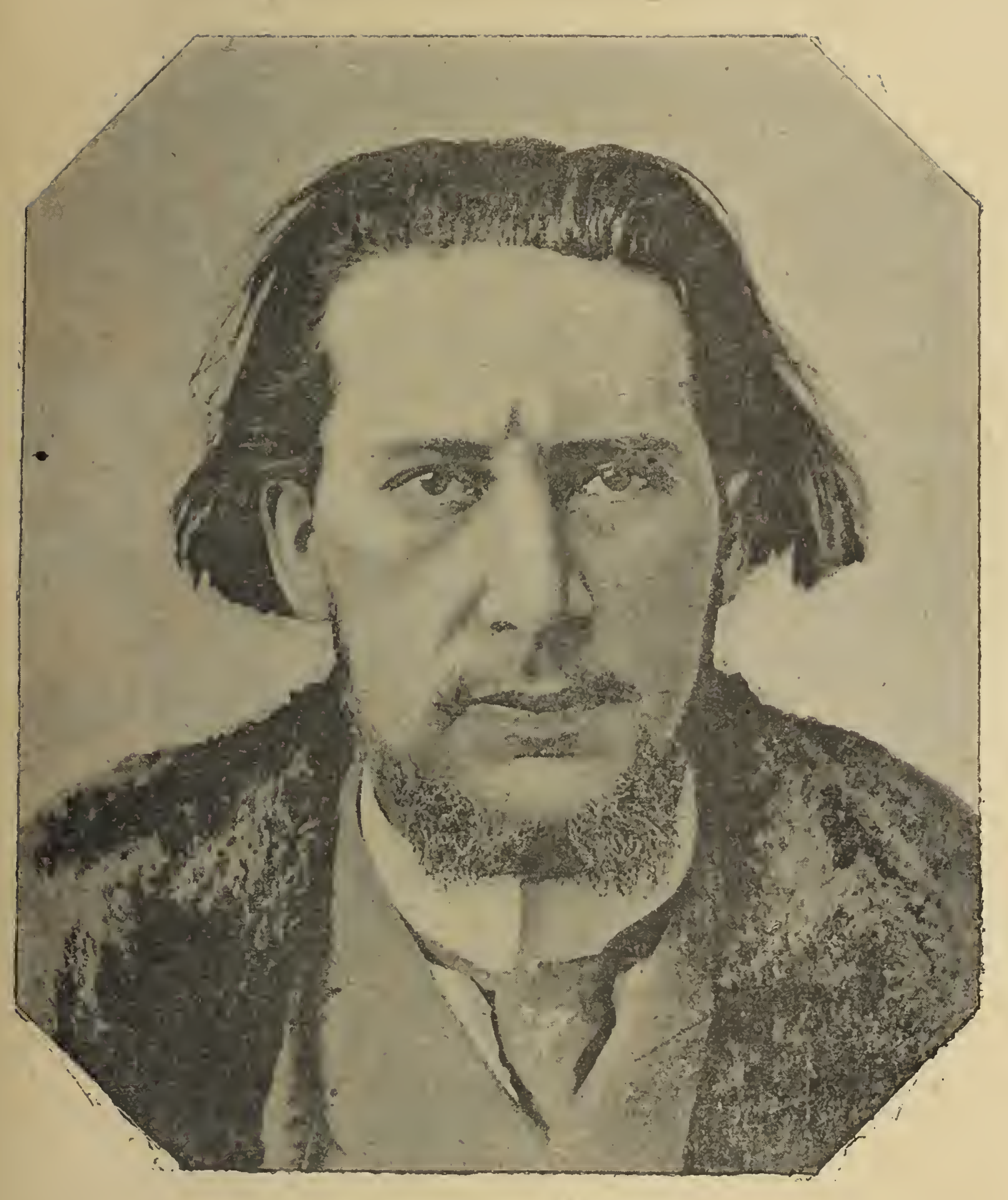
Mais j'affirme que nous avons perdu un homme de talent et d'un talent peu ordinaire, un esprit supérieur, un de ces êtres qui sont les Princes du rêve et qui devraient être les Princes de la Vie. « O Mors surda *prius* !... » dit Prudence. Sourde, elle l'est redevenue, à tout jamais.

le 13 Novembre.

REMY DE GOURMONT.

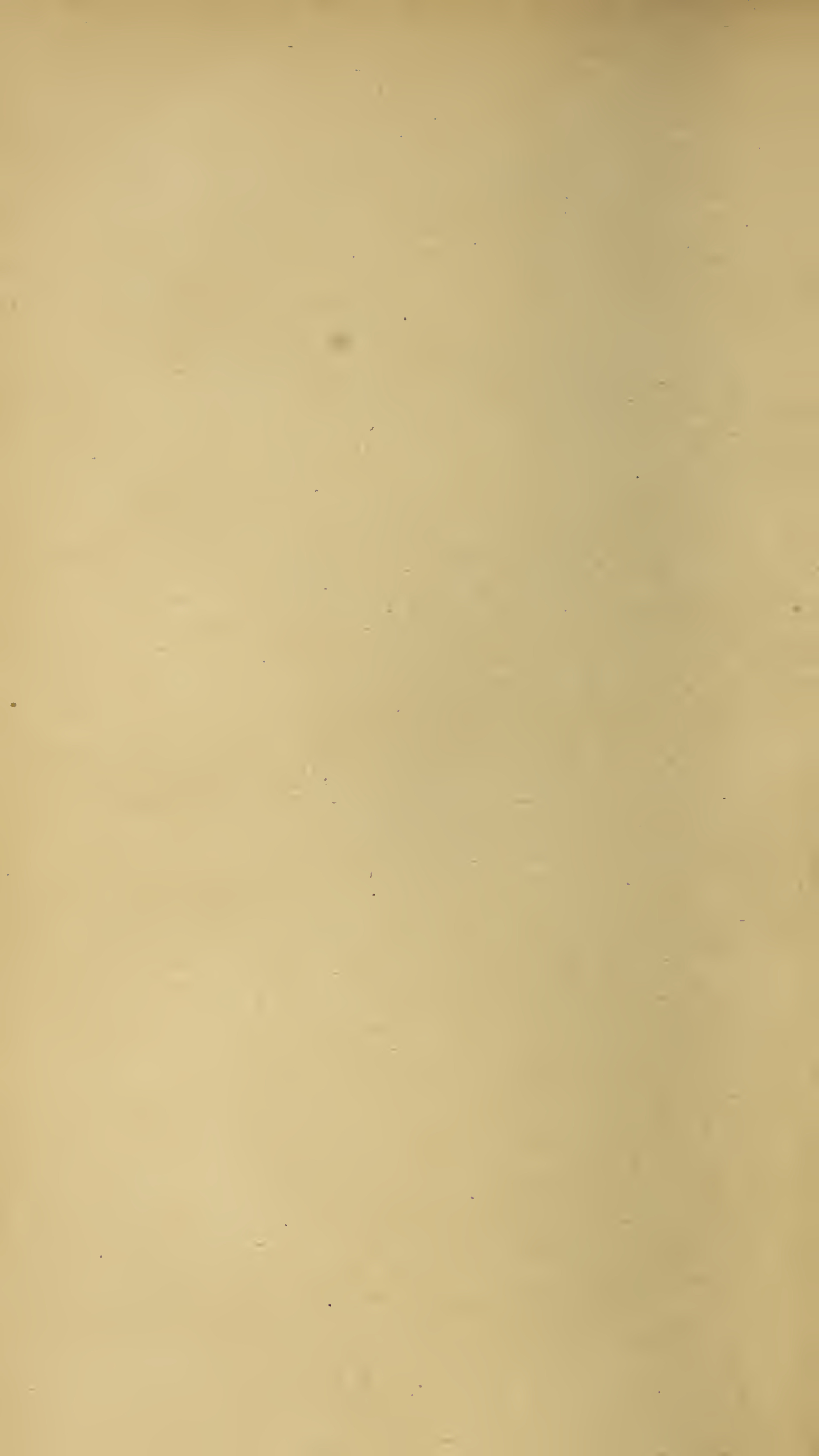



Léon Bloy



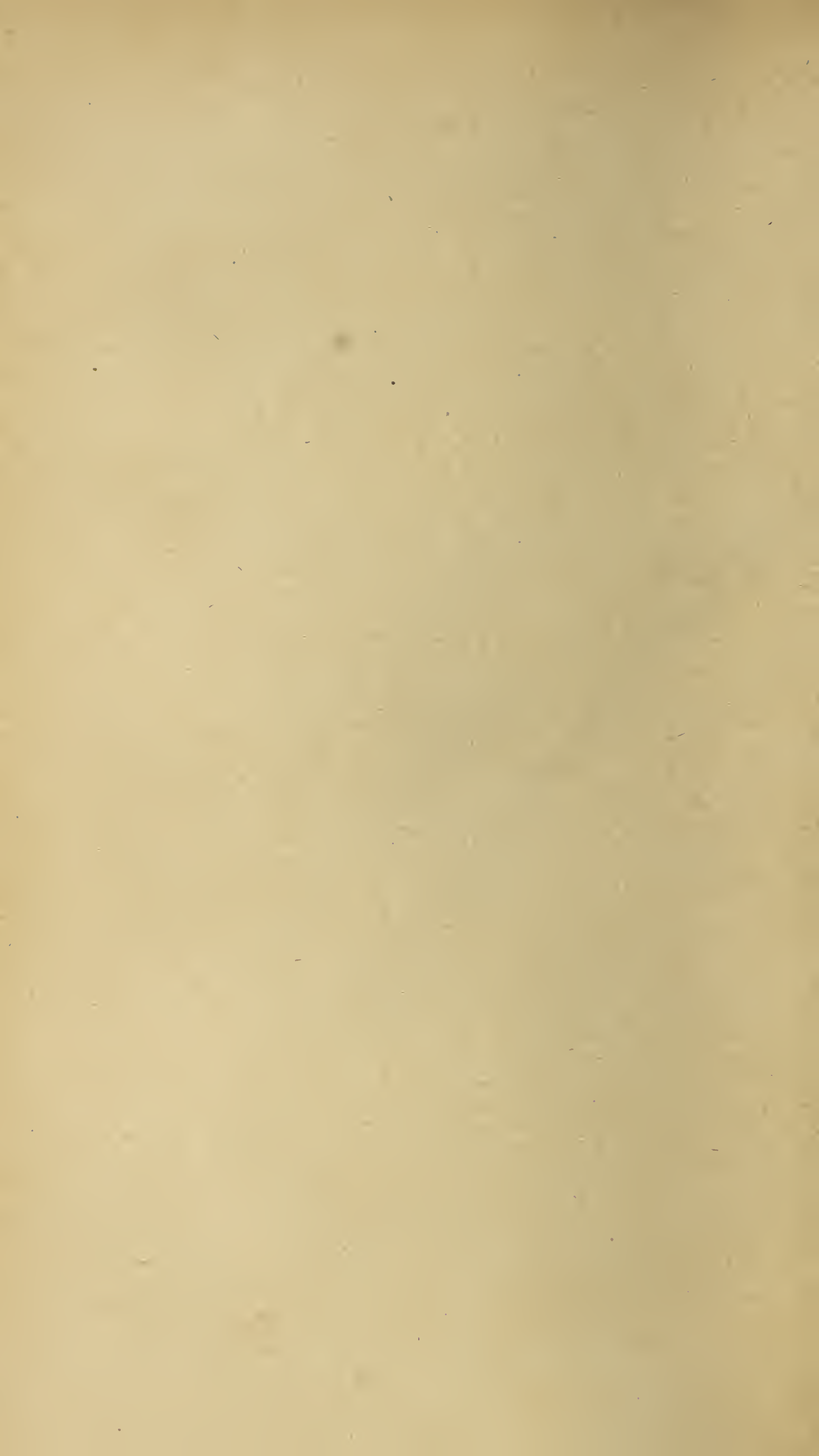
G.-ALBERT AURIER

(d'après une photographie du 12 janvier 1891).





G.-ALBERT AURIER
(d'après une photographie du 12 janvier 1891).



PRÉFACE

POUR UN LIVRE DE CRITIQUE D'ART (1)

Sauf la critique des quotidiens, qui est moins une critique qu'un compte-rendu, la critique du siècle a eu la prétention d'être scientifique.

Ç'aura été le propre du XIX[e] siècle de vouloir introduire la science partout, même dans les choses où elle a le moins affaire ; — et quand je dis : « la science », il ne faut point entendre la mathématique, la seule science à proprement parler, mais bien ces bâtardes obtuses de la science, les sciences naturelles.

Or, les sciences naturelles, ou sciences inexactes, par opposition aux sciences rationnelles ou exactes, étant, par définition, insusceptibles de solutions absolues, conduisent fatalement au scepticisme et à *la peur de la pensée*.

Il faut donc les accuser, elles, de nous avoir fait cette société sans foi, terre à terre, incapable de ces mille manifestations intellectuelles ou sentimentales qu'on pourrait classer sous le nom de dévouement.

Elles sont donc responsables — Schiller l'avait constaté (2) — de la pauvreté de notre art, auquel

(1) La présente étude devait être mise en préface à un livre de Critique d'Art qu'allait prochainement publier Albert Aurier, et qu'on trouvera tout entier dans le volume d'*Œuvres Posthumes* en préparation. Elle n'est pas achevée ; le manuscrit qui nous sert est de premier jet — comme, du reste, à l'exception des manuscrits de quelques poésies, tous ceux que nous publions — et il est certain que la forme, sinon le fond, du texte définitif eût été modifiée. — A. V.

(2) Ces mots : « Schiller l'avait constaté », ont été ajoutés après coup ; ils sont suivis d'un renvoi au crayon bleu reproduit sur l'une des nombreuses notes qu'avait prises Aurier en vue de son étude. Il est donc probable qu'il l'eût intercalée dans le texte en recopiant le manuscrit. Voici cette note :

« L'*utile* est la grande idole de l'époque, toutes les forces s'emploient à son service, tous les talents lui rendent hommage. Dans cette balance grossière, le mérite spirituel de l'art n'est d'aucun poids, et, privé de tout encouragement, il disparaît du marché bruyant du siècle. Il n'est pas jusqu'à

elles ont fixé pour unique domaine l'imitation, seul but constatable par les procédés expérimentaux. Donner à l'art ce but, contradictoire de l'art même, n'est-ce point le supprimer purement et simplement ? C'est ce qui est advenu, sauf pour les rares artistes qui ont eu la force de s'isoler loin de ces milieux d'idées dissolvantes.

Ceci constaté, ne serait-il point temps de réagir, de chasser « l'intruse de la maison », comme dit Verlaine, la science, « l'assassin de l'oraison », et de renfermer, si c'est encore possible, les savants envahissants dans leur laboratoire ?

Pour ce qui est de la critique, voyons donc d'abord en quoi consiste cette fameuse méthode de la critique scientifique dont on a fait tant de bruit, et essayons d'en montrer la vanité et les illogismes.

§

Trois hommes la représentent, trois hommes d'une haute valeur, d'une grande intelligence, mais dont le rôle fut si néfaste sur l'art contemporain qu'on doit, en toute justice, leur implacablement refuser la moindre admiration.

M. H. Taine, le théoricien de la méthode, esprit logique, paradoxal et entêté ; Sainte-Beuve, qui gâta ses qualités de finesse et de goût en se satisfaisant d'insipides racontars de portière sur les arrière-petits cousins des poètes dont il fallait parler des œuvres ; Emile Hennequin, esprit profond et serré, mort trop jeune pour avoir laissé l'œuvre qu'on était en droit d'attendre, mais qui eut pourtant une influence considérable sur les jeunes artistes contemporains.

M. Taine ayant systématiquement et fort clairement exposé l'ensemble de la doctrine de la critique scientifique dans sa *Philosophie de l'Art*, c'est lui qu'il convient de discuter tout d'abord. Espérons que cette discussion convaincra le lecteur combien paradoxale est la thèse de M. Taine, combien vaine et même nuisible est sa méthode de critique, combien enfin elle est à côté de la tâche que doit se proposer la vraie critique.

---

l'esprit d'investigation philosophique qui n'enlève à l'imagination une province après l'autre, et les bornes de l'art se rétrécissent à mesure que la science agrandit son domaine. — SCHILLER, *Lettres sur l'Education esthétique*, 8. 189. »

La doctrine de M. Taine, on le sait, est basée sur cette idée qu'une œuvre d'art est un phénomène essentiellement relatif et contingent, qui n'existe pas en soi, et dont la seule valeur est d'être le témoignage de l'état psychologique d'un peuple à une époque donnée. Il nous explique bien quelque part certaines conditions esthétiques de l'œuvre d'art, mais ce sont plutôt les conditions par lesquelles une œuvre devient, par sa synthèse imitative, un bon document historique, que les conditions qui la rendraient belle en soi. La *Kermesse* de Rubens, selon lui, est un chef-d'œuvre parce qu'elle synthétise merveilleusement l'état psychologique et social des Flandres au temps de Rubens. Qu'on vienne un jour à découvrir (qu'on me pardonne cette hypothèse absurde) qu'elle n'est point de Rubens, qu'elle fut peinte ailleurs que dans les Flandres et à une époque qui n'était point le XVII[e] siècle, comme M. Taine, dans son étude sur la *Kermesse*, ne nous a parlé que de tout cela, il est probable que pour lui elle n'aura plus aucune sorte de valeur.

Et, en effet, M. Taine, sans l'avouer explicitement, s'insoucie fort de la valeur esthétique absolue et intrinsèque des œuvres. Celles-ci ne l'intéressent que comme phénomènes de l'esprit humain ou comme documents historiques. Aussi, la critique qu'il préconise « a des sympathies pour toutes les formes de l'art et pour toutes les écoles, même pour celles qui semblent les plus opposées ; elle les accepte comme autant de manifestations de l'esprit humain... » — Et il ajoute plus loin, un peu naïvement, « elle fait comme la botanique, qui étudie avec un intérêt égal tantôt l'oranger et le laurier, tantôt le sapin et le bouleau; elle est, elle-même, une sorte de botanique appliquée non aux plantes, mais aux œuvres humaines ». Evidemment, le devoir du botaniste est d'étudier avec le même zèle le cèdre et la moisissure, mais est-ce bien ce qu'on est en droit d'attendre d'un critique ?

Quoi qu'il en soit, ceci une fois posé, la méthode qu'en déduit M. Taine est logique. Il ne perdra point son temps, comme ces critiques dogmatiques d'autrefois, à vous expliquer pourquoi une œuvre d'art est belle, il ne vous parlera même que fort peu de cette œuvre. Il se bornera, à propos de l'œuvre en question, à des considérations logiques de psychologie, de sociologie et d'histoire, convaincu qu'il a fait ainsi de la critique d'art.

Le point de départ de cette critique n'est point, comme il semblerait naturel, d'analyser les éléments de l'œuvre qui donnent la sensation de beauté. « Le point de départ de cette méthode, dit M. Taine lui-même, consiste à reconnaître qu'une œuvre d'art n'est pas isolée, par conséquent à chercher l'ensemble dont elle dépend et qui l'explique ». On le voit, la direction de la méthode est clairement indiquée. L'ancienne critique consistait à pénétrer autant que possible dans l'œuvre même, la nouvelle consiste à s'en éloigner méthodiquement autant que possible. Suivant cette direction, on constatera donc avant tout que l'œuvre en question « appartient d'abord à l'œuvre totale de l'artiste qui en est l'auteur », que cette œuvre totale, elle aussi, fait partie d'un ensemble « qui est l'école ou la famille d'artistes du même pays et du même temps à laquelle il appartient ». Cela est vrai, mais déjà il y a peut-être lieu à quelque objection. On nous cite, pour corroborer cette assertion, Rubens : « Rubens semble un personnage unique, sans précurseurs et sans successeurs. Mais il suffit d'aller en Belgique... pour apercevoir tout un groupe de peintres dont le talent est semblable au sien : Crayer, d'abord, qui fut considéré de son temps comme son rival, Adam Van Noort, Gérard Zéghers, Rombouts, etc. ; aujourd'hui, leur grand contemporain semble les effacer sous sa gloire, mais il n'en est pas moins vrai que, pour le comprendre, il faut rassembler autour de lui cette gerbe de talents dont il n'est que la plus haute tige, et cette famille d'artistes dont il est le plus illustre représentant. » Je ne veux point dire évidemment que cette étude comparative doive être négligée du critique, mais a-t-elle l'importance que M. Taine lui attribue ?

Je ne crois point, pour ma part, qu'il soit impossible d'admirer et de comprendre Rubens à qui ignore Crayer et Rombouts. Et puis, il est à remarquer que ces ressemblances qu'on nous signale proviennent bien souvent d'une éducation commune, sous un maître commun, dont le succès et le génie servilement copiés ont supprimé toute l'originalité des artistes en question — qui, dès lors, doivent être jugés par rapport à leur modèle, et non leur modèle par rapport à eux-mêmes. Et puis, aussi, les artistes plus isolés que Rubens, complètement à part de leurs contemporains, ne sont point rares dans l'histoire de l'art.

Callot, etc. (1) En sont-ils pour cela moins intéressants?

Mais voici qu'on nous indique la troisième étape à franchir pour l'intelligence d'une œuvre d'art, — la troisième étape en lui tournant le dos : « Cette famille d'artistes elle-même est comprise dans un ensemble plus vaste qui est le monde qui l'entoure et dont le goût est conforme au sien. Car l'état des mœurs et de l'esprit est le même pour le public et pour les artistes, ils ne sont pas des hommes isolés. »

Certes non, les artistes ne sont pas des hommes isolés, et malheureusement ! Malheureusement, oui, ils subissent l'influence des milieux, plus ou moins, malgré leur désir, qui est un devoir, de s'en éloigner et de s'en abstraire. Ils sont en quelque sorte des cygnes qui, par hasard tombés dans un bourbier, tâchent de se renvoler vers le ciel, mais dont les ailes ont été souillées par la boue du marécage. La critique scientifique a-t-elle donc raison de ne vouloir se préoccuper exclusivement que de ces taches de boue sur les ailes blanches ? Prenez garde, M. Taine, le désir d'étudier ces taches à la loupe conduit à prendre le cygne par le cou et à l'étrangler — comme Tribulat Bonhomet.

Et êtes-vous bien sûr que tous les artistes soient à ce point éclaboussés par la fange de vos fameux milieux ? Ne croyez-vous point qu'il en est sur les ailes de qui la boue ne saurait adhérer ou qui, en tous les cas, ne tardent guère à s'en débarrasser, dès leur premier vol, en se baignant en plein ciel ? Et ne pensez-vous pas, comme moi, que ce sont là les artistes supérieurs, je dirais presque les seuls vrais artistes? Pensez-vous que l'Angelico ait beaucoup subi l'influence de l'Italie dissolue et sensuelle du xve siècle ; que, de nos jours, Puvis de Chavannes, cette âme de mystique païen, ou Gustave Moreau, ce rêveur de chimères triomphales et somptueuses, aient beaucoup à démêler avec leur siècle de myope analyse, hideusement industrialiste et utilitariste ?

Mais, je le répète, lors même que cette influence existerait (et elle existe certainement et peut-être en raison inverse de la valeur des artistes), elle ne doit nous préoccuper que pour nous affliger, et il est absurde de penser que cette constatation soit le dernier mot de la compréhension d'une œuvre d'art, comme

(1) L'auteur se proposait ici d'ajouter quelques noms.

le déclare M. Taine, qui, sans hésiter, arrive à « poser cette règle que, pour comprendre une œuvre d'art, un artiste, un groupe d'artistes, il faut se représenter avec exactitude l'état général de l'esprit et des mœurs des temps auxquels ils appartenaient. Là se trouve l'explication dernière, là réside la cause primitive qui détermine le reste. »

Et il ajoute :

« Supposez que par l'effet de ces découvertes on parvienne à définir la nature et marquer les conditions d'existence de chaque art, nous aurions alors une explication complète des beaux-arts et de l'art en général, c'est-à-dire une philosophie des beaux-arts; c'est là ce qu'on appelle une *esthétique*. Nous aspirons à celle-là et non pas à une autre. La nôtre est moderne et diffère de l'ancienne en ce qu'elle est historique, c'est-à-dire qu'elle n'impose pas de préceptes, mais qu'elle constate des lois. »

Est-il besoin de répéter que cette prétendue esthétique, d'abord, ne constate point des lois, mais des coïncidences, d'ailleurs rares et difficilement vérifiables; qu'il serait aisé de trouver un plus grand nombre de faits l'infirmant que la confirmant; et enfin qu'elle n'est nullement une esthétique, puisque sa préoccupation première n'est point l'art, mais les entours de l'art, point la toile mais le cadre ? M. Taine, en croyant faire de l'esthétique, fait de l'histoire, de la biographie, de la psychologie, de la sociologie, tout ce qu'on voudra excepté de l'esthétique. Hennequin, qui partageait son erreur, le comprit vaguement, puisqu'il proposa de rejeter ce mot et de le remplacer par celui d'esthopsychologie. Mais le nom ne fait rien à l'affaire; la méthode de M. Taine donnera et elle á donné des œuvres curieuses, intéressantes, mais elle n'arrivera jamais à la rigueur scientifique qu'elle ambitionne, parce que, comme je crois l'avoir montré, elle repose sur une pétition de principe, à savoir que l'intérêt d'art est proportionnel à la somme des influences de milieux subies par l'artiste, alors que la vérité se trouve évidemment dans cette proposition renversée. M. Taine m'apparaît comme un naïf observateur qui estimerait que c'est la forme, la dimension et la couleur du cadre qui a déterminé la forme, la dimension et la coloration de la toile.

Mais déjà, arrivé à ce point de sa doctrine, M. Taine s'apercoit de l'impossibilité pratique de sa méthode.

Il se rend vaguement compte que si le critique scientifique ne s'aide pas de quelques principes dogmatiques la critique lui deviendra purement et simplement impossible, puiqu'il sera obligé pour être logique d'accepter comme œuvres d'art, indistinctement, toutes les productions cérébro-manuelles de l'humanité.

Déjà, dans les pages qui précèdent, nous avons pu être surpris de le voir prendre comme thèmes d'expérimentation les œuvres de Rubens et de Michel-Ange. Pourquoi celles-là plutôt que telles ou telles croûtes, évidemment aussi intéressantes pour lui, s'il veut être logique avec sa déclaration antécédente : qu'il a « des sympathies » pour toutes « les manifestations de l'esprit humain »?

Serait-ce parce que ces œuvres sont consacrées, universellement admirées ? Certes non, M. Taine est un esprit trop indépendant pour suivre ainsi sans raison personnelle l'opinion générale.

Serait-ce parce qu'elles l'ont surtout et d'abord ému par certaines qualités spéciales en elles immanentes ?

Sans aucun doute. Mais alors n'aurait-il pas été logique de commencer par nous parler de cette émotion spéciale du sujet et de ces qualités spéciales de l'objet ? N'aurait-il pas été plus logique de nous parler d'abord de cette mystérieuse sensation de beauté qu'il avoue implicitement avoir éprouvée, de ce mystérieux don de beauté qu'il avoue implicitement avoir constaté? En un mot, ne fallait-il pas poser le problème du beau et de la sensation esthétique avant celui des contingences conditionnelles de l'œuvre d'art ?

Sans doute, cela aurait davantage ressemblé aux traités d'esthétique dogmatique, mais aussi M. Taine ne se serait point trouvé empêché d'avancer dès le deuxième pas de sa doctrine, et obligé d'avouer qu'il a exagéré en affirmant que toute manifestation de l'esprit humain, représentant fatalement les conditions de milieu où elle a été produite, était digne des sympathies du critique.

M. Taine, d'ailleurs, se tire fort subtilement de ce mauvais pas. Il sent la nécessité d'en revenir aux procédés de la critique dogmatique et il le fait sans avoir l'air de rien, avec tant de clownerie qu'on le remarque à peine. D'abord, il évite de trop montrer le bout de l'oreille en posant simplement, comme il en

a besoin, le problème du beau ou même du sens esthétique. Il se contente de poser le problème de l'art, chose plus concrète et conséquemment moins suspecte de métaphysicisme, et il dit négligemment, sans avoir l'air d'y toucher : « Je voudrais appliquer tout de suite cette méthode à la principale question par laquelle s'ouvre un cours d'esthétique et qui est la définition de l'art ». Et tout aussitôt il nous promet de ne point nous imposer une formule comme ces galeux de la critique dogmatique et « de nous faire toucher les faits »; et tout aussitôt, avant que nous ayons eu le temps de nous apercevoir combien peu scientifique et déductif était ce procédé de nous servir au début une définition qui ne devrait logiquement être qu'une conclusion, on nous présente cette formule, manifestement étroite et insuffisante, et qui n'a même pas l'avantage d'être beaucoup plus précise que les définitions métaphysiques dont il aime à se gausser :

« L'œuvre d'art a pour but de manifester quelque caractère essentiel ou saillant, partant quelque idée importante, plus clairement, plus complètement que ne le font les objets réels. Elle y arrive en employant un ensemble de parties liées, dont elle modifie systématiquement les rapports. Dans les trois arts d'imitation, sculpture, peinture et poésie, ces ensembles correspondent à des objets réels. »

Cette définition, quelque pauvre qu'elle soit, permettra à M. Taine de joindre à sa méthode d'investigation historique et psychologique une méthode de sélection sans laquelle rien n'eût été plus impraticable. Mais on observera dès maintenant combien cette définition, qui sert d'instrument de sélection, est étrange, puisqu'elle ne trouve dans l'art que des éléments *intellectuels* et aucun élément *émotif* ni même *sensationnel*.

Cette absurdité provient de ce qu'il eût fallu d'abord poser le problème de la sensation esthétique, et peut-être aussi celui du beau, avant de résoudre le problème de l'art. Mais cela, c'eût été introduire dans la fameuse méthode scientifique, au lieu d'une seule formule de la critique dogmatique, deux et même trois de ces formules. Et M. Taine ne l'a pas voulu, préférant être incomplet et au besoin absurde que d'être accusé de dogmatisme.

Hennequin, en ce point moins excessif et plus logique que son maître, ne tombe pas dans cette fai-

blesse. S'il n'analyse point l'œuvre d'art dans son essence, il l'analyse du moins dans son action, et il pose franchement le problème de la sensation du beau, qu'il analyse un peu superficiellement mais avec beaucoup de finesse et de subtilité. L'œuvre d'art, dit-il, a pour but « de produire une sorte spéciale d'émotion, l'émotion esthétique, qui a ceci de particulier qu'elle est fin en soi ». Et plus loin il ajoute : « Tous les systèmes de classification des émotions mettent à part les émotions esthétiques et en forment une division spéciale séparée des émotions ordinaires. Or nous avons vu que l'émotion esthétique est une forme inactive de l'émotion ordinaire et que chacune de ces dernières peut tour à tour devenir esthétique... » L'émotion esthétique, en effet, selon Hennequin, manque du caractère distinctif des émotions ordinaires : le plaisir et la peine ; — car il faut distinguer dans toute émotion ordinaire deux éléments : 1° l'excitation neutre, qui la constitue ; 2° le phénomène interne, cérébral, ajoutant des images douloureuses ou gaies. Or, ajoute Hennequin, « si on admet cette hypothèse, l'émotion esthétique d'un spectacle représenté se distinguera de l'émotion d'un spectacle réel perçu en ce que la première de ces émotions, tout en conservant intact l'élément excitation, laisse à son minimum d'intensité l'élément éveil des images de douleur ou de plaisir qui s'associent d'ordinaire à cette excitation, mais qui demeurent inertes parce qu'elles sont fictives, mensongères, innocentes. Au contraire, dans l'émotion réelle ces images ont toute l'intensité que leur donne la certitude de leur réalité... Or, si l'on accepte la théorie de M. Spencer d'après laquelle les plaisirs sont des sentiments modérés et les douleurs des sentiments extrêmes, on apercevra aussitôt la raison pour laquelle les œuvres les plus émouvantes et les plus estimées expriment des spectacles ou des idées tristes. C'est que dans celles-ci l'émotion causée par des images fictives, douloureuses, sera extrême ; et, dans celles-ci également, l'émotion étant de l'ordre factice, fictif, esthétique, ne sera extrême que comme excitation et non comme douleur ». Et M. Hennequin conclut en se résumant : « Les mots *sensation du beau* sembleront donc désigner cette situation d'esprit : excitation intense d'un ou plusieurs sentiments ordinaires ; absence des images positivement c'est-à-dire personnellement douloureuses qui accompagnent et

timbrent d'habitude cette excitation intense : en d'autres termes, le transport, le heurt de la douleur sans son amertume ou sa terreur ».

D'où cette définition un peu éloignée de celle de M. Taine : « L'art est la création en nos cœurs d'une puissante vie sans actes et sans douleurs ».

Je n'ai point à discuter ici cette analyse de la sensation du beau, évidemment superficielle et insuffisante. Je ne l'ai citée que pour démontrer que les partisans eux-mêmes de M. Taine avaient eu conscience de la lacune fondamentale de son système.

Quoi qu'il en soit, M. Taine, nous ayant, par sa définition de l'art, donné l'illusion d'une base solide de raisonnement (base dont il avait, je le répète, tout d'abord affirmé pouvoir se passer), reprend l'exposé de son système de critique.

Sous prétexte d'étudier les lois de la production de l'œuvre d'art, il reprend sa théorie de l'influence des milieux, déjà formulée au début.

Deux formules, selon lui, suffisent à expliquer la création de cette chose sublime et complexe qui est une œuvre d'art.

La première formule est la suivante :

« L'œuvre d'art est déterminée par un ensemble qui est l'état général de l'esprit et des mœurs environnantes. »

Et M. Taine invoque à l'appui de cette thèse deux preuves, l'une expérimentale, l'autre théorique.

La preuve expérimentale consiste à énumérer des cas nombreux où cette loi peut être constatée.

Nous avons déjà incidemment répondu à cette assertion, mais qu'il nous soit permis, puisqu'elle est fondamentale dans la doctrine, d'y insister de nouveau. Et d'abord, on peut observer combien, chez un critique persuadé a priori de cette vérité, l'expérimentation sera partiale, et, par conséquent, combien ledit critique sera tenté de collectionner les faits accidentels et de hasard qui semblent corroborer le principe en question pour les invoquer comme preuves absolues. Le fait que tel artiste ou tel groupe d'artistes violemment sensualistes ont vécu dans un milieu de sensualité n'implique pas fatalement que tout milieu sensualiste ne pourra déterminer que des artistes sensualistes. J'irai même plus loin, affirmant que, du fait qu'un artiste physiquement sensualiste a produit une œuvre sensualiste, il ne faut point inférer que tout artiste physique-

ment sensualiste produira une œuvre sensualiste. Je crois, en effet, pour ce qui est de ce dernier cas, qu'il y a toujours lieu de distinguer en un artiste une double âme, son âme d'homme et son âme d'artiste. Les exemples à l'appui seraient nombreux. Voyez Corneille : son œuvre est éloquente, grandiloque, abondante; ce qui caractérise son âme d'artiste, c'est l'éloquence et la fierté; ce qui caractérise son âme d'homme, au dire de tous les biographes, c'est la timidité, le manque d'éloquence, la difficulté d'exprimer, le bégayement. Pérugin, dont l'œuvre est d'un croyant et d'un mystique, était, dit-on, dans sa vie d'homme, un athée et un matérialiste. Nous sommes donc forcé d'en conclure que si, dans l'artiste, il est une partie de l'âme qui subit l'influence des milieux, l'autre partie, la seule qui compte pour nous, peut s'isoler et ne rien subir de cette influence. Ecoutons, d'ailleurs, une phrase de M. Taine qui est un aveu de cela, et qui est aussi, de sa part, une comique et inattendue contradiction. Il parle de M. Ingres :

« Il a vécu, dit-il, à Paris, comme un plongeur sous sa cloche, fermant les fentes par où l'air du dehors eût pu entrer. Voyez son Plafond d'Homère, son Apothéose de Napoléon, sa Source. Sur d'autres terrains, il y a aussi beaucoup d'hommes qui, avec une persistance et une aptitude moindres, se sont construit leur cloche et y ont vécu. »

Eh oui, M. Taine ! Vous l'avez dit ! Et cela eut lieu dans tous les temps, et cela fut, j'estime, à des degrés divers, le fait de tous les artistes ; et cela, que vous le vouliez ou non, infirme votre doctrine.

La deuxième preuve invoquée à l'appui de l'assertion en question est, nous affirme-t-on, toute théorique. Elle consiste à proclamer l'insdispensabilité de l'action des milieux sur l'artiste et par conséquent sur l'œuvre d'art. On remarquera que je viens suffisamment de répondre à cela en discutant la preuve expérimentale. Que les milieux agissent sur l'artiste-homme, c'est possible et c'est probable ; mais sur cette inviolable partie de son âme qui est son âme d'artiste, je le nie, et je crois qu'on peut, ainsi que je l'ai déjà indiqué, corroborer cette négation en poursuivant à travers toute l'histoire de l'art des preuves expérimentales analogues à celles que j'ai présentées. De plus, en restant à un point de vue purement théorique, je crois qu'on peut affirmer ceci : un artiste est, dans

une époque, et par définition, un être d'exception. Etre un être d'exception, c'est être en dehors de son époque. Un artiste est donc, également par définition, un être assez puissant pour réagir contre l'influence des milieux de cette époque, et l'on peut donc admettre que plus un artiste aura réagi contre ces influences, plus il aura cette faculté interne qui le constitue développée, et par conséquent plus il sera artiste. Ce qui signifie qu'on peut arriver à cette formule : « *L'œuvre d'art est, en valeur, inversement proportionnelle à l'influence des milieux qu'elle a subie.* »

Et cela, c'est, logiquement déduite, la réfutation suffisante de la deuxième preuve que M. Taine invoque à l'appui de sa thèse, la preuve théorique qui consiste à affirmer l'indispensabilité de l'influence des milieux sur l'artiste et par conséquent sur l'œuvre d'art. Avoir signalé le dédoublement de l'âme de l'artiste, constatable en fait et logiquement nécessaire, c'est avoir montré qu'alors même que l'artiste subirait comme homme l'influence des milieux, il peut fort bien et il doit ne pas la subir comme artiste, et que, par suite, ses œuvres peuvent et doivent ne conserver aucune trace de cette influence.

Pour établir la deuxième formule qui explique la création de l'œuvre d'art, M. Taine établit l'existence dans toute époque de ce qu'il nomme le *personnage régnant*. C'est un être synthétique résumant les sentiments, les aspirations, les aptitudes de l'époque. Chez les Grecs l'athlète, au moyen-âge le chevalier, au commencement du siècle Werther, sont des exemples de ce phénomène. Ce personnage régnant sert en quelque sorte de modèle à l'artiste, qui ou le reproduit sans trêve, ou tout au moins fait des œuvres s'adressant à lui, des œuvres capables de le satisfaire. «Une situation générale qui provoque des penchants et des facultés distinctes ; un personnage régnant constitué par la prédominance de ces penchants et de ces facultés; des sons, formes, couleurs ou paroles qui rendent ce personnage sensible ou qui agréent aux penchants et aux facultés dont il est composé : tels sont les grands termes de la série. Le premier entraîne avec lui le second, qui entraîne... etc. Autant que j'en puis juger, cette formule ne laisse rien en dehors de ses prises...»

On observera ici, encore, que si cette formule contient quelque parole de vérité, elle est surtout vraie pour les artistes médiocres, pour les artistes qui

sont, à la vérité, le moins artistes — pour ceux-là même qui sont incapables de réagir contre l'influence des ambiances et qui, incapables de découvrir en eux un idéal, en sont réduits à en chercher un au dehors, et à exploiter, dans leur incapacité de création, l'idéal créé par d'autres. Un des exemples qu'on nous cite est mal choisi : Werther a été créé de toute pièce par Gœthe. Il étonna l'Allemagne par sa nouveauté et eut, indiscutablement, une action modificatrice sur l'esprit et les mœurs de l'Europe. Ce fut dans ce cas l'œuvre d'art qui eut une influence sur les milieux. Et si, postérieurement, ce type de Werther devint, pour la période romantique, le personnage régnant, c'est que les romantiques n'étaient pas vraiment des artistes. L'artiste véritable, c'était le créateur et non l'exploiteur, c'était Gœthe. Je crois d'ailleurs qu'il serait facile de trouver mille autres exemples aussi concluants, et qu'il n'est point absurde de soutenir que les poètes pindariques ont créé l'athlète idéal, qui domine la société grecque, bien plus qu'ils n'ont été déterminés par lui ; et de même, que ce sont les poètes et les artistes du moyen-âge qui ont imposé à leur époque le type du chevalier, bien avant que la masse n'eût la compréhension de cet idéal.

En résumé, cette loi, presque vraie lorsqu'il s'agit des artistes médiocres, c'est-à-dire des artistes qui ne peuvent nous intéresser que comme manifestations historiques, devient absolument fausse dès qu'il s'agit des grands artistes vraiment originaux, qui seuls doivent compter. Ceux-là, en effet, nous les voyons tous ou créer spontanément, en le tirant d'eux-mêmes, un quelque chose qui peut, plus tard, mais seulement plus tard, devenir *personnage régnant*, ou créer des œuvres justement originales et immortelles parce qu'elles échappent à l'imitation de ce personnage régnant et à l'adaptation au goût de ce personnage régnant. Ainsi, bien que Pindare et les poètes pindariques vinssent de créer l'athlète comme *personnage régnant*, je ne discerne pas bien ce personnage régnant dans les sombres drames fatalistes d'Eschyle, et je ne vois guère que ces glorieux symboles aient été écrits pour l'exclusive joie des joueurs de palestre ou de disque.

§

Une fois ces deux formules exposées, M. Taine, estimant qu'elles suffisent à expliquer la genèse d'une

œuvre d'art, entreprend l'étude de l'œuvre d'art réalisée, c'est-à-dire de cette qualité spéciale qui fait que le réel n'est pas seulement le réel mais l'idéal.

« Les choses, écrit-il, passent du réel à l'idéal, lorsque l'artiste les reproduit en les modifiant d'après son idée, et il les modifie d'après son idée, lorsque, concevant et dégageant en elles quelque caractère notable, il altère systématiquement les rapports naturels de leurs parties pour rendre ce caractère plus visible et plus dominateur. »

La première objection qui vient à l'esprit est celle-ci : sans doute, cette définition est acceptable bien qu'un peu étroite, mais elle a le tort de ne point différencier la valeur des diverses réalités logiquement altérées en vue de telles et telles diverses idées. Un imbécile, doué d'une bonne science acquise ou native, qui aura altéré les rapports de tels objets réels d'après une idée à lui, mais une idée stupide, aura idéalisé cette chose évidemment, mais quelle sera la valeur de cet idéal ? De plus, il est évident que la valeur de l'idéal ainsi entendu dépendra d'un autre élément, le degré de logique et de perfection des altérations et déformations systématiques dont on nous parle.

Cette double objection n'a point échappé à M. Taine. Le moyen le plus sûr d'en sortir était peut-être d'en revenir enfin à essayer de déterminer ce que c'est que le beau, et par conséquent ce que c'est qu'une belle idée, et par conséquent ce que c'est que l'idéal véritable, le seul qui compte en art. Mais cela, c'était faire de l'esthétique dogmatique, et l'on sait que M. Taine aime mieux être absurde que de dogmatiser. Il s'est d'ailleurs, cette fois, fort habilement tiré de ce mauvais pas en imaginant la théorie de la hiérarchie des idéaux, qui, au fond, je dois l'avouer, n'est pas complètement insoutenable.

A première vue, dit il, toutes les idées et partant toutes les idéalisations se valent. Mais il n'en n'est point ainsi si l'on approfondit Le consentement universel, d'abord, l'analyse de la critique scientifique, ensuite, arrivent à nous convaincre que les idées ont des valeurs diverses et que tel idéal est supérieur à tel autre. Et l'on entreprend de nous démontrer que cette hiérarchie de l'idéal est subordonnée à trois facteurs : le degré d'importance du caractère dominateur, le degré de bienfaisance du caractère dominateur, le degré de convergence des effets.

Mais, tout aussitôt, dès cette énumération, nous nous apercevons qu'on nous a bernés en nous promettant une hiérarchie de l'idéal basée sur la différenciation des idées. Il n'est plus question, en effet, dans cette énumération, d'idée à proprement parler, c'est-à-dire des phénomènes subjectifs que l'artiste peut avoir à matérialiser à l'aide des réalités objectives (travail de tout l'art idéaliste). Au contraire, on n'entend plus par idée que les modes d'être ou de penser des réalités objectives. En un mot, on nous définit l'idéal de l'art qui a la prétention de se passer de l'idéal : du naturalisme. Courbet était plus franc, mais nous aurions dû nous y attendre.

En effet, lorsqu'on nous parle du degré d'importance du caractère, on n'a en vue que l'importance des divers modes d'existence de l'objet ou de l'être qui sert de modèle à l'artiste. On nous avertit que cette importance est déterminée par la loi physique dite : principe de subordination des caractères, et l'on nous apprend que les caractères les plus importants sont les moins variables. Cela peut être fort beau et fort juste, mais je ne vois pas qu'on nous parle beaucoup d'idées.

Lorsque, aussi, l'on nous parle du degré de bienfaisance (1) du caractère et qu'on nous dit : « Toutes choses égales d'ailleurs, l'œuvre qui exprime un caractère bienfaisant est supérieure à l'œuvre qui exprime un caractère malfaisant », cette assertion me semble un peu enfantine. Voici deux tableaux de fleurs égale-

---

(1) Parmi des notes éparses, nous trouvons ce passage de Schiller, au bas duquel Aurier à écrit : « *A citer en note à propos du degré de bienfaisance de H. Taine* » :

« Toutes les propriétés par lesquelles un objet peut devenir esthétique peuvent se ramener à quatre classes qui, aussi bien d'après leur différence objective que d'après leur différente relation avec le sujet, produisent sur nos facultés passives et actives des plaisirs inégaux, non pas seulement en *intensité*, mais aussi en *valeur* : classes qui sont aussi d'une utilité inégale pour le but des beaux-arts. Ce sont *l'agréable*, le *bon*, le *sublime* et le *beau*. De ces quatre catégories, le sublime et le beau seuls appartiennent proprement à l'art. L'agréable n'est pas *digne* de l'art et le bon n'en est au moins pas le *but* : car le but de l'art est de plaire, et le bon, que nous le considérions soit en théorie, soit en pratique, ne peut ni ne doit servir de moyen pour satisfaire aux besoins de la sensibilité... Un objet peut, par sa nature intime, révolter le sens moral, et néanmoins plaire à l'imagination qui le contemple, et néanmoins être beau. — SCHILLER. *Réflexions détachées sur diverses questions d'esthétique*. 8. 151. »

ment habiles : l'un représente des daturas, fleur vénéneuse par exellence, l'autre des mauves et autre fleurs médicinales; le degré d'idéalisation est plus élevé dans ce dernier que dans le premier. En effet « deux œuvres étant données, ajoute-t-on, si toutes deux mettent en scène, avec le même talent d'exécution, des forces naturelles de la même grandeur, celle qui représente un héros vaut mieux que celle qui nous représente un pleutre.»

Je ne vois pas bien, pour ma part, en supposant toutes choses égales d'ailleurs, en quoi don Rodrigue est, comme œuvre d'idéalisation, supérieur à Tartufe. On nous indique bien deux procédés infaillibles pour manier les caractères malfaisants. Les artistes qui désirent user de ces caractères « ou bien en font des accessoires et des repoussoirs qui servent à mettre en relief quelque figure principale... ou bien ils tournent nos sympathies contre le personnage; ils le font tomber de mésaventure en mésaventure, ils excitent contre lui le rire désapprobateur et vengeur, ils montrent avec intention les suites malencontreuses de son insuffisance, ils chassent et expulsent de la vie le défaut qui domine en lui ». Ce sont là, je le veux bien, de fort sages conseils, depuis longtemps suivis par les auteurs de toutes les bibliothèques Mame, où se prélassent, pour la plus grande joie de la jeunesse chrétienne, des scènes où le crime est puni et la vertu récompensée; mais je ne vois pas en quoi cette morale a affaire dans l'esthétique. Si Tartufe n'était point pris par les archers du roi, au Ve acte, la création de Molière en serait-elle donc plus mauvaise? J'opinerais presque pour le contraire. Mais cela, c'est pour le point de vue moral; pour le point de vue physique, on nous affirme que « toutes choses égales d'ailleurs, les œuvres seront plus ou moins belles, selon qu elles exprimeront plus ou moins complètement les caractères dont la présence est un bienfait pour le corps ». D'où il résulte qu'un personnage académiquement bien musclé de Guido Reni est d'une idéalisation plus haute qu'une pauvre lymphatique et et presque diaphane madone de l Angelico ! Quoi qu'il en soit, dans cette question de l'examen des degrés de bienfaisance du caractère, il ne s'agit encore que des modes d'existence des objets objectivement considérés, et nullement d'idées, ainsi qu'on avait semblé nous le promettre.

Enfin, lorsqu'on nous cite comme dernier criterium de la valeur d'un idéal la mesure du degré de convergence des effets, et qu'on nous dit : « Non seulement il faut que les caractères aient en eux-mêmes la plus grande valeur possible, mais encore il faut que, dans l'œuvre d'art, ils deviennent aussi dominateurs qu'il se pourra. C'est ainsi qu'ils recevront tout leur éclat et tout leur relief, de cette façon seulement ils seront plus visibles que dans la nature » ; lorsqu'on nous dit cela, on avoue implicitement peu se soucier d'un art où les idées subjectives de l'artiste auraient quelque place ; on avoue ne désirer qu'un art réaliste, ultra-réaliste même, puisque son but sera non seulement de représenter l'objectivité, mais encore de la représenter exagérée et plus visible. Ces caractères de l'objet, ajoute-t-on, pour les rendre prédominants, c'est-à-dire, selon la théorie, « idéaux », « il faut évidemment que toutes les parties de l'œuvre contribuent à les manifester. Aucun élément ne doit rester inactif ou tirer l'attention d'un autre côté, ce serait une force employée à contre sens. En d'autres termes, dans un tableau, une statue, un poème, un édifice, une symphonie, tous les effets doivent être convergents. Le degré de cette convergence marque la place de l'œuvre.....» « Toutes choses égales d'ailleurs, les œuvres seront plus ou moins belles selon que la éonvergence des effets sera chez elles plus ou moins complète. »

Et maintenant, M. Taine peut conclure :

« Les œuvres d'art sont d'autant plus belles que le caractère s'imprime et s'exprime en elles avec un ascendant plus universellement dominateur. Le chef-d'œuvre est celui dans lequel la plus grande puissance reçoit le plus grand développement. En langage de peintre, l'œuvre supérieure est celle où le caractère, qui dans la nature a la plus grande valeur possible, reçoit de l'art tout le surcroît possible de valeur. »

M. Taine peut conclure cela, il ne nous empêchera point de penser qu'il nous a trompés en nous déclarant d'abord que l idéal était déterminé par la modification des choses réelles en vue de *l'idée* de l'artiste, que la hiérarchie de l'idéal était déterminée par la hiérarchie des idées, et en oubliant justement dans sa démonstration de nous parler des idées, de leur hiérarchie, des modifications possibles du réel en vue des idées. Il ne nous a parlé, au lieu des idées, que des modes

d'existence des choses objectives, et pour lui l'idéalisation n'est que la façon de rendre plus évidentes les modalités essentielles de ces choses. Conception qui revient à nier l'art idéaliste au profit de l'art réaliste. M. Taine, d'ailleurs, cite quelque par sans protester ce mot de Cellini. « Le point important de l'art du dessin c'est de bien faire un homme et une femme nus (132). » (1)

Et pourtant, il est évident que ces observations sur les importances diverses des divers caractères des choses ne sont point vaines absolument dans l'étude de la genèse de l'idéal. Si l'idéal consiste d'abord et avant tout dans les déformations que subissent les objets réels sous l'action des idées de l'artiste, et non point de toutes ses idées, mais de ses idées belles (chose que n'a pu établir M. Taine, je le répète, faute de croire à la possibilité d'une définition du beau), il n'en est pas moins vrai que les choses ont en elles des caractères qui sont en réalité les modalités des idées incluses en elles-mêmes, et que ces idées objectives rétroagissent de façons diverses sur les idées subjectives, et que dans la genèse de l'idéal collaborent deux travaux déformateurs du réel simultanément effectués *par* deux sortes d'idées et *pour* la définitive expression de ces deux sortes d'idées définitivement synthétisées dans l'œuvre d'art.

Mais, pour voir cela, il fallait avoir du monde une conception moins matérialitse et ne point préférer Aug. Comte et Condillac à Plotin ou à Platon.

§

Telle est, à peu près, exposée aussi brièvement que possible, avec les objections sommaires qui s'imposent à première lecture, la critique et l'esthétique de M. Taine. Cette doctrine eut, on le sait, un succès considérable. Les critiques de ce siècle, qui ont pour la plupart manqué d'esprit philosophique et d'idées générales, l'ont accueillie avec bonheur, par paresse de la discuter et par joie d'avoir une doctrine toute faite. Elle était d'ailleurs merveilleusement appropriée à l'esprit d'une époque sceptique et matérialiste qui n'est plus capable

(1) Cette dernière phrase a été intercalée dans le manuscrit postérieurement à sa rédaction. Le chiffre entre parenthèses dont elle est suivie, simple repère pour l'auteur, semble indiquer qu'il voulait relire la page où M. Taine cite Cellini, et peut-être disserter de l'aphorisme. — A. V.

de croire à aucun absolu et qui fait profession de bafouer les preuves rationnelles et de ne plus admettre que les preuves expérimentales, à une époque qui, ne pouvant pas plus aimer l'art que croire à une religion, se console, par coquetterie, en aimant l'histoire des religions et l'histoire de l'art.

Sainte-Beuve, comme je l'ai déjà dit, fut le grand metteur en œuvre de la doctrine. Son succès fut énorme. Il s'adressait à un public incapable d'aimer ou de comprendre une œuvre d'art. et qui pourtant ne voulait consentir à avouer cette impuissance. Il fut assez adroit pour lui faire croire qu'il lui parlait d'œuvres d'art, qu'il l'intéressait à des œuvres d'art. Le public fut enchanté, et ne s'aperçut point qu'au lieu de lui parler d'œuvres d'art on lui parlait d'artistes, ce qui est bien différent, de leur vie intime, de leurs parents, de leurs amis, ce qui est encore plus différent. On crut lire des articles de critique : c'étaient des anecdotes biographiques, des considérations historiques, philosophiques, ethnographiques, psychologiques, morales, parfois intéressantes et spirituelles, mais n'ayant jamais rien de commun avec l'esthétique ou la critique d'art.

Voici, d'ailleurs, comment Sainte-Beuve indique sa méthode. On verra qu'elle est peu différente de celle de M. Taine.

« Il est donc convenu que pour aujourd'hui on m'accorde d'entrer dans quelques détails touchant la marche et la méthode que j'ai crue la meilleure à suivre dans l'examen des livres et des talents. La littérature, la production littéraire n'est pas pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : *Tel arbre*, *tel fruit*. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale... Il est très utile d'abord de commencer par le commencement et, quand on en a les moyens, de prendre l'écrivain supérieur ou distingué dans son pays natal, dans sa race. Si l'on connaissait bien la race physiologiquement, les ascendants et ancêtres, on aurait un grand jour sur la qualité secrète et essentielle des esprits; mais le plus souvent cette racine profonde reste obscure et se dérobe. Dans le cas où elle ne se dérobe pas tout entière, on gagne beaucoup à l'observer. On recon-

naît, on retrouve à coup sûr l'homme supérieur, au moins en partie, dans ses parents, dans sa mère surtout, cette parente la plus directe et la plus certaine, dans ses sœurs aussi, dans ses frères, dans ses enfants mêmes. Il s'y rencontre des linéaments essentiels qui sont souvent masqués pour être trop condensés ou trop joints ensemble dans le grand individu... »

On le voit, Sainte-Beuve, lui aussi, ne semble pas se douter une minute que son métier l'autoriserait à se préoccuper de l'œuvre. Il semble croire qu'il n'est là que pour nous parler de l'auteur, de son père, de sa mère, de ses sœurs, de son concierge.

Plus loin, il ajoute :

« Quand on s'est bien édifié, autant qu'on le peut, sur les origines, sur la parenté immédiate et prochaine d'un écrivain éminent, un point essentiel est à déterminer après le chapitre de ses études et de son éducation : c'est le premier milieu, le premier groupe d'amis et de contemporains dans lequel il s'est trouvé au moment où son talent a éclaté, a pris corps et est devenu adulte. Le talent, en effet, en demeure marqué, et, quoi qu'il fasse ensuite, il s'en ressent toujours... Chaque ouvrage d'un auteur examiné de la sorte, a son point, après qu'on l'a replacé dans son cadre et entouré de toutes les circonstances qui l'ont vu naître, acquiert tout son sens — son sens historique et son sens littéraire — reprend son degré juste d'originalité, de nouveauté ou d'imitation, et l'on ne court pas risque, en le jugeant, d'inventer des beautés à faux et d'admirer à côté, comme cela est inévitable quand on s'en tient à la pure rhétorique. »

Ici, nous voyons intervenir timidement un élément nouveau, à peu près absent de la méthode de M. Taine, un élément qui semble pourtant devoir être la base primordiale et nécessaire de toute critique : le jugement. Sainte-Beuve admet le droit de juger une œuvre. M. Taine n'admet que le droit de constater impartialement ses éléments constitutifs. M. Hennequin, d'ailleurs, blâme vertement cette prétention de Sainte-Beuve et déclare formellement que le critique n'a ni à juger ni à apprécier. Il cite avec admiration l'exemple de M. Taine, qui « renonce, tout d'abord, tacitement, mais en pratique, à blâmer ou à louer les œuvres et les écrivains dont il parle ». Le fait qu'il s'en occupe lui paraît suffire à indiquer qu'il les regarde comme doués de mérite ou comme significatifs, et cette attitude

attentive ou admirative une fois prise, il s'attache à résoudre les deux problèmes qu'il envisage. Mais Sainte-Beuve, je le répète, n'est point si excessif et ne veut point enlever paradoxalement au critique le droit de critiquer ni d'admirer. Il va même jusqu'à tenter de timidement légitimer la rhétorique, l'abominable rhétorique : « Sous ce nom de rhétorique, écrit-il, qui n'implique pas dans ma pensée une défaveur absolue, je suis bien loin de blâmer, d'ailleurs, et d'exclure les jugements de goût, les impressions immédiates et vives ; je ne renonce pas à Quintilien, je le circonscris. Etre en histoire et en critique un disciple de Bacon me paraît le besoin du temps et une excellente condition première pour juger et goûter ensuite avec plus de sûreté. »

Etre un disciple de Bacon, et même de saint Thomas, n'adorer que les matérialités, nier la religion de tous les absolus, c'est sans doute le besoin du temps, mais est-ce bien une excellente condition pour juger et goûter l'art ? J'en doute. Quoi qu'il en soit, on voit que la doctrine de Sainte-Beuve diffère peu de celle de M. Taine ; elle est moins systématique et moins intransigeante, voilà tout. Elle ne force pas aussi complètement le critique à ne faire que de l'histoire, de la psychologie, de la sociologie, de l'ethnographie, tout ce qui n'est point l'art. Elle ne lui interdit point avec tant de rigueur d'aimer, de comprendre, de juger l'art. Elle lui tolère ces faiblesses. Il est juste d'ajouter que, dans la pratique, l'auteur des *Lundis* n'abusa point de cette tolérance.

§

Tous les autres critiques modernes ont d'ailleurs entendu la critique de cette façon. Ils ont perpétuellement oublié de parler de l'œuvre d'art et se sont contentés de parler de l'artiste. Théophile Sylvestre, qui avait pourtant du goût et de la science, puisqu'il sut discerner tous les grands peintres de valeur de son temps, réduisit la critique à une sorte de reportage et d'interview comparable à l'enquête littéraire que M. Jules Huret a réalisée récemment. Ces livres où les artistes sont appelés eux-mêmes à témoigner de leurs désirs, de leurs rêves, de leurs théories, de leurs habitudes de vie même, sont loin d'être complètement dénués d'intérêt ; mais sont-ils bien, à proprement parler, des livres de critique ? Je ne crois pas qu'on

puisse le soutenir si l'on réfléchit quelque peu. Ils sont intéressants comme des albums d'autographes et de photographies. Voilà tout. Il est vrai qu'on est allé jusqu'à affirmer qu'un album d'autographes et de photographies suffisait, et qu'un des fidèles de l'esthétique scientifique, M. Emile Deschanel, présentait au public son livre, *La Physiologie des Artistes*, comme n'étant que cela. « Imaginez, disait-il, que vous feuilletez, pour passer le temps, un album d'autographes ou de photographies : c'est à peu près cela que je vous présente. » La promesse était exacte, car la critique scientifique aboutit en général à cela, et cet aveu est d'autant plus probant que quelques lignes plus haut M. Deschanel nous promettait de nous faire voir dans une œuvre d'art toutes les belles choses dont M. Taine fait tant mystère. « Je me propose donc simplement, disait-il, de faire voir par un certain nombre d'exemples et de faits comment on peut et on doit reconnaître dans une œuvre de style et d'art, non seulement le siècle où elle a été produite, mais aussi le climat, le pays, la race à laquelle appartient l'auteur; puis l'auteur lui-même, et son sexe, et peut-être son âge, mais très certainement sa complexion, son tempérament , son humeur, et, qui sait ? sa santé bonne ou mauvaise, à plus forte raison son caractère, son éducation, ses habitudes, son état et sa profession. » Mais tout cela, c'est-à-dire toutes les belles promesses de la critique scientifique, M. Deschanel lui-même l'a ingénument avoué, tout cela aboutit à des albums d'autographes et de photographies comme ceux de Th. Sylvestre, à des cancanages biographiques comme ceux de Sainte-Beuve ou d'Edmond Schérer, à des épiloguements historiques ou sociologiques comme ceux de Taine, d'Hennequin, de Mézières ou de Deschanel. Dans le métier de critique d'art ainsi entendu, on fait de la critique de tout excepté de l'art.

Et pourtant, soit impuissance à se créer une théorie autre, soit paresse, soit satisfaction, tous les critiques modernes ont, tacitement ou affirmativement, accepté cette méthode. A peine peut-on faire une exception pour le dogmatique Saint-Victor, pour Théophile Gautier qui tenta, mais sans aucun sens critique, des transpositions d'œuvres picturales en œuvres littéraires, pour Charles Baudelaire, aussi originalement novateur en critique qu'en poésie, enfin pour quelques écrivains plus immédiatement contemporains :

J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau, Jean Dolent, Roger Marx, Geoffroy, Charles Morice. Mais tous, excepté peut-être ce dernier, ont échappé à la théorie Tainienne plutôt par un instinctif amour de l'art, par une haine irraisonnée du matérialisme de la science, que par un esprit de réaction consciente, théorique, raisonnée ; et c'est pourquoi cette discussion et cet essai de réfutation de la néfaste méthode de critique expérimentale n'étaient peut-être point vains.

§

Quoi qu'il en soit, je veux, pour être complet, signaler une orientation nouvelle de la critique scientifique, qui est de date assez récente.... (1)

. . . .

Une œuvre d'art est un être nouveau qui non seulement a une âme, mais une âme double (âme de l'artiste et âme de la nature, père et mère).

Le seul moyen de pénétrer une chose, c'est l'amour. Pour comprendre Dieu, il faut l'aimer ; pour comprendre la femme, il faut l'aimer ; la compréhension est proportionnelle à l'amour.

Le seul moyen de comprendre une œuvre d'art, c'est donc d'en devenir l'amant. Cette chose est possible, puisque l'œuvre est un être ayant une âme et la manifestant par un langage qu'on peut apprendre.

Il est même plus facile d'avoir pour une œuvre d'art l'AMOUR véritable que pour une femme, puisque dans l'œuvre d'art la matière existe à peine et ne fera presque jamais dégénérer l'amour en sensualisme.

On traitera peut-être cette méthode de ridicule. Alors je ne répondrai rien.

On la traitera peut-être de mystique. Alors je dirai ceci. Oui, sans doute, c'est là du mysticisme, et c'est le mysticisme qu'il faut aujourd'hui, et c'est le mysticisme qui seul peut sauver notre société de l'abrutissement, du sensualisme et de l'utilitarisme. Les facultés les plus nobles de notre âme sont en train de -

(1) Le manuscrit s'arrête sur cette phrase, début d'un paragraphe qui, vraisemblablement, aurait été le dernier avant celui où l'auteur eût défini sa méthode personnelle de critique. Mais parmi l'amas des notes (nous publierons dans le volume d'*Œuvres Posthumes*, à titre de documents, celles de ces notes qui n'ont pas été utilisées par Albert Aurier dans la première partie de sa préface), nous avons découvert le fragment que nous insérons à la suite : il semble bien que ce soit la conclusion de l'étude, et, à ce titre, il est infiniment précieux. — A.V.

s'atrophier. Dans cent ans, nous serons des brutes dont le seul idéal sera le commode assouvissement des fonctions corporelles; nous serons revenus, par la science positive, à l'animalité pure et simple. Il faut réagir. Il faut recultiver en nous les qualités supérieures de l'âme. Il faut redevenir mystiques. Il faut rapprendre l'amour, source de toute compréhension.

Mais, hélas, il est trop tard pour reconquérir l'amour dans toute son intégralité primitive. Le sensualisme du siècle nous a désappris de voir en la femme autre chose qu'un bloc de chair propre à l'assouvissement de nos désirs matériels. L'amour de la femme ne nous est plus permis. Le scepticisme du siècle nous a désappris de voir en Dieu autre chose qu'une abstraction nominale peut-être inexistante. L'amour de Dieu ne nous est plus permis.

Un seul amour nous est encore loisible, celui des œuvres d'art. Jetons-nous donc sur cette ultime planche de salut. Devenons les mystiques de l'art.

Et si nous n'y réussissons, retournons tristement à nos auges en gémissant le définitif *Finis Galliae*.

G.-ALBERT AURIER.



LE DON DE JOIE PAR LE MYSTÈRE.

I

Pour fuir les plombs fondus, les pals et les marteaux,
Ceux qu'avaient épargnés les vieux rites brutaux
Gagnèrent, en pleurant, l'asile des bateaux...

Ils jetaient dans la mer leurs ailes surannées,
Et la berceuse mer berça bien des années
Les nefs où gémissaient ces âmes condamnées...

Hermès! Flambeau des nuits! Guide-nous où tu veux!...
Et, bien longtemps, le vent marin, raillant leurs vœux,
De ses doigts persifleurs caressa leurs cheveux...

Alors que la tempête ébranlait leurs mâtures,
Leurs fois, parfois, volaient vers des architectures
De rêve, au pays d'or des bonnes aventures !...

Et, parfois, le front bas, geignant, courbant le dos,
Ils semblaient écrasés d'invisibles fardeaux...
— Hermès! Quand verrons-nous les bleus Eldorados?...

Ils voguaient, emplissant l'air de leurs voix dolentes,
Insultant de leurs poings les voilures trop lentes
Et suppliant des bras les vagues nonchalantes...

II

Mais, pitoyant enfin à tous ces maux subis,
Hermès, dieu des métaux, des sphynx et des ibis,
Fit surgir à leurs yeux des paradis subits...

C'était une île aux sables d'or, une grande île
Où s'épanouissaient, près des tours de la ville,
Des palmiers de saphir sous un doux ciel d'idylle.

L'île où, dans les tiédeurs d'un constant messidor,
Se sont baisés jadis Angélique et Médor,
Où la flore et le sol semblent de gemme et d'or...

Les cheveux constellés de pierres inconnues,
S'avançaient à pas lents des jeunes femmes nues,
Offrant aux étrangers des dons de bienvenues...

Ils bénissaient Hermès, protecteur des ibis,
Et, sur le littoral tapissé de tabis,
Ruisselaient diamants, turquoises et rubis...

Elles allaient, semant des parfums de pervenches,
Offrant aux arrivants des cuisses et des hanches,
Doux lit, jonché de lys, où dormir des nuits blanches...

— Puisque les prêtres vils, loin de leurs impurs mets,
Jadis, vous ont chassés, vous vivrez, désormais,
Dans ce candide Eden qu'ils ne sauront jamais !...

Ils plaindront votre exil sur l'île solitaire...
Ne pouvant aborder la terre du Mystère,
Ils diront son sol dur et son air délétère...

Mais vous, loin des autels de leurs sanglants Molochs,
N'ayant plus souvenir des glaives ni des socs,
Et vos pieds ignorant les ronces et les rocs,

Vous bénirez le ciel indulgent qui vous choie,
Et, dans ce doux jardin de l'immuable joie,
A jamais, vous vivrez des jours d'or et de soie !...

Ainsi parla le dieu des ténébreux savoirs,
Qui dicte aux faiseurs d'or les occultes devoirs,
Hermès, berger des sphynx dans les royaumes noirs.

III

Alors, les exilés des méchantes patries,
Comme un avril qui monte en des branches flétries,
Sentirent du printemps dans leurs âmes fleuries...

Dans les prés de sinople ils allèrent s'asseoir...
Le ciel était d'opale... Il faisait presque soir...
Leur cœur s'évaporait ainsi qu'un encensoir...

Les flûtes des Sylvains chantaient des chansons douces,
Des naïades dansaient des rondes sur les mousses
Et des fleurs de pêchers poudraient leurs toisons rousses.

Et les flots bleus ceinturaient l'île, ainsi qu'un Styx...
Des torrents de saphir tombaient des monts d'onyx...
L'air était plein d'un vol d'aigles et de phénix...

Sur un roc de cristal pleurait le luth d'Orphée,
Et Sappho, pour baigner d'avril son corps de fée,
Entr'ouvrait au zéphyr sa robe dégrafée...

Acis, près, oh ! tout près de Galatée assis,
Implorait le signal des sévères sourcils,
Et Virgile rêvait dans les yeux d'Alexis....

Et la brise emportait l'âme claire des chantres,
Et les tigres broutaient des roses dans leurs antres,
Et les nymphes avaient des fleurs jusques aux ventres.

Pâris, près d'Héléna, disait des mots tout bas...
Vierge folle arrachée aux rondes des Sabbats,
Madeleine glissait l'or du Christ dans son bas...

Et Pindare chantait les poings lourds des athlètes...
Théocrite et Nisa fleurissaient des houlettes
De guirlandes fleurant l'ambre des cassolettes....

Homère célébrait les guerres de jadis...
Et les blonds exilés des rivages maudits
Sentaient bien qu'ils buvaient un peu de paradis...

Des souffles imprégnés d'odeurs délicieuses
Baignaient les nudités de leurs chairs otieuses...
Et le sol rutilait de pierres précieuses...

Et, déjà consolés des martyres subis,
Ils contemplaient tous les joyaux d'Hermanubis,
Les palmiers de saphir aux grappes de rubis,

Les ruisseaux de turquoise et les monts de topazes,
Les améthystes, les diamants des Caucases,
Constellant les parvis dallés de chrysoprases,

Les jades, les onyx, les verres, les émaux,
Les coryndons, les jais, tous les soleils gemmaux
Fleurissant l'émeraude et l'azur des rameaux.

Et les doux exilés des méchantes patries,
Comme un avril qui monte en des branches flétries,
Sentaient sourdre un printemps dans leurs âmes fleuries.

IV

Mais, tout à coup, évocatrice du passé,
Surgit des tours, les bras levés, le cil froncé,
La fille du Soleil et de Persa, Circé !...

Elle avance, Circé, théa des Etruries,
Elle avance en l'azur bienveillant des prairies,
Et son corps dévêtu brille de pierreries.

Elle a des colliers lourds de clairs chrysobérils,
Un soleil de rubis étoile son nombril,
Et sa bouche fleurit d'un éternel avril;

Ses regards sont couleur de la feuille des saules,
Des oiseaux somptueux chantent sur ses épaules,
Et son ventre est plus blanc que la neige des pôles.

Un essaim de gais papillons envolés (1)
Fleurit d'alertes fleurs ses cheveux violets,
Des serpents sont tordus aux futs de ses mollets,

Les roses de ses seins brûlent comme des flammes,
Et son corps est verni avec des amalgames
Parfumés et brillants de laque et de cinnames.

Les diamants et l'or ruisellent sur son corps...
Elle avance, tenant dans ses doigts gantés d'or
L'éclatant cinnor d'or, le sonore cinnor...

Elle avance, Circé, théa des Etruries,
Elle avance, en l'azur bienveillant des prairies,
Son beau corps dévêtu brillant de pierreries.

Magicienne, évocatrice du passé,
Elle avance, les bras levés, le cil froncé,
La fille du Soleil et de Persa, Circé !....

Elle s'arrête enfin près du grand sycomore,
Et c'est l'essor de ses doigts d'or sur la mandore
Et le sonore essor d'un chant couleur d'aurore.

Sa voix a des échos sacrés d'harmonium,
Et sa lèvre en bouton, peinte de minium,
S'épanouit ainsi qu'un beau géranium...

Les oiseaux se sont tus, les serpents adoucis,.
Des papillons se sont posés sur ses sourcils...
Elle chante les mots magiques que voici :

V

Hermès ! Hermès ! Hermharpocrate !
Dieu des luths, des sphynx, des ibis !
Tauth ! Fils du Nil et de l'Euphrate !
Hermapollôn ! Hermanubis !

(1) Erreur de copie sans doute : nous n'avons pas retrouvé le premier manuscrit. — A. V.

Dieu des couleuvres bicéphales !
Dieu des cabales triomphales !
Dieu des pierres philosophales !
Et des creusets pleins de rubis !

Hermès ! Herméros ! Herméracle !
Gardien des trous noirs du trésor,
Semant dans la nuit de l'oracle
Le sourire des astres d'or !
Hermès ! Protecteur charitable
De qui le proscrit lamentable
Attend le baume indubitable
Et l'aile pour le bon essor !

Hermès ! Mercure Trismégiste !
Mercure ! Dompteur des coursiers !
Dieu qu'invoque le théurgiste,
De nuit, loin des forums grossiers !
Hermès ! Baume des cicatrices !
Toi, dont les mains consolatrices
Fleurissent lèvres et matrices !
Dieu des savants et des sorciers !

Divin Hermès qui fais éclore
Le métal d'or dans les creusets !
Dieu qui baignes d'aurore (*sic*)
Les fronts anathématisés !
Dieu qui semas nos deuils moroses
De gemmes, d'astres et de roses
Et qui comblas d'apothèoses
Nos pauvres cœurs martyrisés !

Hermès, riant et bénévole !
Reçois nos vœux reconnaissants !
Reçois l'âme de mes paroles !
Reçois mes paroles d'encens !
Métamorphose en nard, en myrrhe,
En cinname de Cachemire,
En ambre, en baume de Palmyre,
Tous mes cantiques impuissants !

Que mon cœur s'évapore comme
Un religieux encensoir !...
Et qu'il baigne de cinnamome
Le trône où je t'ai vu t'asseoir !
Ne rends pas mes louanges vaines !
Fais couler du feu dans mes veines !

Que mes chants te soient des verveines !
Mes mots, les astres d'un beau soir !

Dans les Mystères ineffables,
Nous prélassons nos membres nus !...
Nous vivons sous des ciels de fables
Des baisers que nul n'a connus...
Les Mages aux âmes flétries,
Restés dans nos vieilles patries,
Ignorant nos forêts fleuries,
Raillent nos exils ingénus !...

Nos brocarts leur semblent des loques !...
Que nous importe leur mépris ?
Que nous importe qu'on se moque
Des hymnes qu'on n'a point compris ?
Et que nous importe le nombre
Des aveugles à l'âme sombre
Dont l'œil séché prend pour de l'ombre
Nos gais midis clairs et fleuris ?

Mes verbes dansent en délire,
Captifs évadés des cachots !...
Mon cœur frémit comme une lyre !
Mon ventre est plein de parfums chauds !
Mes mains ont des gestes de reines !
Mon âme est pleine de Sirènes
Chantant des Péans et des Thrênes
Dans le nuage des réchauds !...

Hermès ! Mon corps roule par terre,
Ivre de chansons et d'encens !...
J'ai bu le vin noir du Mystère !
J'ai bu des lions rugissants !
Hermès ! La neige de mes hanches,
Vole comme des plumes blanches
Et mes yeux pleurent des pervenches
Et des saphirs éblouissants !...

Hermès ! Hermès ! Hermharpocrate !
Dieu des luths, des sphynx, des ibis !
Tauth ! fils du Nil et de l'Euphrate !
Hermapollôn! Hermanubis!
Dieu des couleuvres bicéphales !
Dieu des cabales triomphales !
Dieu des pierres philosophales
Et des creusets pleins de rubis !. .

VI

Ainsi parla Circé, théa des Etruries,
Dont le corps dévêtu brillait de pierreries,
Au milieu de l'azur bienveillant des prairies !...

Et, ses deux yeux pleins de saphirs éblouissants,
Et son cœur défaillant de musique et d'encens,
Et saoule d'avoir bu des lions rugissants,

D'avoir bu, d'une gorge et d'une âme voraces,
De l'azur, du soleil, du ciel et de l'espace,
Et d'avoir contemplé le dieu Tauth face à face,

Elle tordit son corps, reptile convulsé,
Et, comme un beau serpent qu'un dard a traversé,
Morte, elle s'écroula, l'ondoyante Circé.

Les clairons d'or sonnaient sous les bleus sycomores,
Et l'essaim voltigeant et blond des cystophores
Lui présentait le talisman des mandragores,

La fleur qui fait revivre et le saint bézoard...
Soudain s'est rouverte la bouche!... Et l'œil hagard...
Et le sang s'est remis à couler sous son fard !...

VII

Et les doux exilés des méchantes patries,
Comme un avril qui monte en des branches flétries
Sentant sourdre un printemps dans leurs têtes fleuries

Comprirent qu'ils étaient : des Effluves d'encens,
Des Ames, des Parfums, des Papillons, dansant
Dans la Respiration de l'Etre Eblouissant !...

Nos brocarts leur semblent des loques...
Que nous importe leur mépris ?
Que nous importe qu'on se moque
Des hymnes qu'on n'a point compris ?
Et que nous importe le nombre
Des aveugles à l'âme sombre
Dont l'œil séché prend pour de l'ombre
Nos gais midis clairs et fleuris !...

Juin 1890.

G.-ALBERT AURIER.

Les Captives

D'azur comme des yeux, roses comme des bouches,
Autour des blancs hennins, des papillons volaient.
Les massifs palefrois, les destriers farouches,
Dans la cour du joyeux manoir, caracolaient.

Les pages bourdonnants et vifs comme des mouches,
Les dames que les gais chevaliers cajolaient,
Les vieux barons rêvant des jeunes escarmouches,
Les nains, les fous, dont les grelots batifolaient,

Et les grands lévriers et jusqu'aux valetailles,
Spectateurs vils de ces tournois hebdomadaires,

Tous, étaient accourus contempler les Captives
Qui, parmi les joyaux des dépouilles votives,
Hurlaient, les poings liés aux dos des dromadaires !...

18 Juillet 1890

G. Albert Aurier

PIERROT POÈTE (1)

SCÈNE I

ARLEQUIN

Arlequin (*seul*). — Drôle d'idée, pourtant, de m'avoir donné rendez-vous dans un cimetière ! Faut-il que ces femmes soient romantiques ! Un duo d'amour parmi des tombes ! C'est d'un 1830 ! d'un rococo ! d'un Shakespearien ! (*Il se promène impatiemment en roulant une cigarette.*) — Tiens ! un crâne ! Un crâne !... Faut-il que ce cimetière soit mal entretenu ! (*Il le ramasse.*) — Ah ! non, c'est une boule à quilles !... Beau sujet de méditation pour un poète de la vieille école. (*Il regarde le crâne en une pose d'Hamlet*) Etre ou ne pas être, telle est la question ! Mourir, dormir !... Dormir, peut-être rêver !... Crâne ! Boule à quilles ! Boule à quilles ! Crâne !... Kif-kif ! comme disent les Arabes !... Mais elle ne vient point. Tiens ! Des pas !... Qui diable peut se promener à pareille heure dans un pareil décor de mélodrame !... Ah ! un fossoyeur...

SCÈNE II

ARLEQUIN, UN FOSSOYEUR

Arlequin. — Bonsoir, l'ami !...

Le Fossoyeur. — Bonsoir, seigneur Arlequin !

Arlequin (*à part*). — Donnons-lui le change sur le motif de ma présence ici. (*Haut.*) Tu vois, l'ami, j'étais venu dans ton cimetière faire des vers, et, ma foi, j'attendais... j'attendais l'inspiration...

Le Fossoyeur. — Eh bien, vous n'attendrez pas longtemps.... Elle vient... Dans cinq minutes

(1) Pièce en un acte complètement charpentée, mais non écrite : Albert Aurier avait l'intention de la mettre en vers, ainsi qu'en témoigne le fragment que nous publions plus loin en note. — A. V.

au plus, elle sera ici.... Je l'ai aperçue là-bas qui passait devant la croix du carrefour...

Arlequin. — Comment ? Qui ça? L'Inspiration ?

Le Fossoyeur. — L'inspiration, Colombine, votre maîtresse, Madame Pierrot, comme vous voudrez l'appeler.... Je ne discute jamais sur les mots...

Arlequin. — Alors, vous savez ?...

Le Fossoyeur. — Parbleu !... Je sais ce que tout le monde sait.... C'est un bruit de ville...

Arlequin. — Oh ! Après tout ! Peu m'importe. Comme je compte bien l'épouser dans peu...

Le Fossoyeur. — Comment, l'épouser ? Eh bien, et Pierrot ?...

Arlequin.— Nous avons le divorce...

Le Fossoyeur. — Mais, Monsieur, vous l'aimez donc bien ?

Arlequin.— Moi, oui, non, pas plus que cela... Enfin... je l'aime, comme on aime une bonne affaire bien avantageuse... bien lucrative...

Le Fossoyeur. — Mais, Monsieur, Colombine n'a pas le sou.... Elle crève de faim avec son fou de mari.... Hier encore, je l'ai vue porter son dernier matelas au Mont-de-Piété !...

Arlequin. — Mon ami, tu n'as aucune idée de la situation... Mais, au surplus, je peux bien t'instruire.... Tu as une tête de sage, et je te devine discret comme les tombes que tu creuses avec tant d'art... Donc, voici... Colombine, évidemment, n'a pas le sou.... Mais son père, Cassandre, est riche, colossalement riche. Il a fait une fortune immense, en sachant se faire concéder par les prévôts de la ville le monopole des vidanges. Il adore sa fille, et il était disposé à la doter convenablement. Je puis te dire le chiffre : cinq cent mille livres...Or, lorsque, il y a dix ans, il songea à la marier, deux prétendants se présentèrent ; l'un, poète étique, rimailleur famélique de ballades à la Lune : c'était Pierrot ; l'autre, poète aussi, mais poète intelligent, adroit, souple, travaillant moins pour les planètes que pour les riches et

puissantes dames, et dès lors, malgré sa jeunesse, visiblement prédestiné à la fortune, aux honneurs, à la gloire et à l'Académie : c'était moi... Je plus à Cassandre, mais Pierrot plut à Colombine, et lui plut tant que la petite bête se laissa enlever par lui. Cassandre, furieux, jura de déshériter sa fille, et, de fait, refusa de la doter. Les deux époux traînèrent une vie misérable, Pierrot toujours rimaillant les louanges de l'inattendrissable Phœbé, Colombine obligée, pour vivre, de donner en ville des leçons de piano à trente sous !.. Et pendant ce temps-là, ton serviteur, le seigneur Arlequin, avait fait tout doucement son chemin, poussé par les gens du monde pour lesquels seuls il travaillait. Il était devenu un auteur fameux que s'arrachaient les libraires. Il était millionnaire, décoré de tous les ordres et membre de l'Institut. Mais, pourtant, ce qui devait arriver arriva. Colombine avait vieilli, et, la trentaine gagnée, avait fini par s'apercevoir que sa vie avec un crève-de faim, éternel rumineur de songes creux, était tout bonnement insoutenable. Alors, elle se prit à resonger de moi, sachant bien quelles étaient ma position, ma fortune, ma célébrité, et n'ignorant pas que Cassandre lui baillerait les cinq cent mille livres de dot autrefois promises si elle trouvait moyen de lui donner un gendre tel que moi... Comprends-tu, l'ami ?

Le Fossoyeur. — Parfaitement ! seigneur Arlequin, parfaitement !... Mais Pierrot n'essaiera-t-il pas de vous disputer sa légitime épouse ?

Arlequin. — Pierrot ?... Bah !... Il gémira !... Il pleurnichera !... Il chantera des élégies !... Car il adore Colombine !... Il l'adore comme la Lune, ce qui n est pas peu dire !... Mais il ne trouvera rien de pratique à nous opposer... C'est un poète, rien qu'un poète, c'est-à-dire un imbécile.

Le Fossoyeur. — Comment ? Un poète, c'est-à-dire un imbécile.... Mais, vous-même, ne m'avez vous point dit que vous étiez aussi un poète ?

Arlequin. — Sans doute, l'ami, mais il y a poète et poète.

LE FOSSOYEUR. — Ah !...

ARLEQUIN. — Des pas ! C'est elle ! C'est Colombine ! Eh, l'ami, je te prie, laisse-nous seuls.

(*Sort le Fossoyeur.*)

SCÈNE III

ARLEQUIN, COLOMBINE

COLOMBINE. — Bonsoir, seigneur Arlequin... Je suis un peu en retard, excusez-moi...

ARLEQUIN.—Lorsque l'aurore se décide à paraître, qui donc oserait...

COLOMBINE. — Oh ! de grâce, mon ami, point de madrigaux !... Nous ne sommes point ici à un rendez-vous d'amour, mais à un rendez-vous d'affaires.

ARLEQUIN. — C'est juste ! Mais, pourtant, il serait peut-être excessif d'écarter toute phrase d'amour de notre conversation... Car, enfin, je vous aime, moi... Et vous, Colombine, m'aimez-vous ?

COLOMBINE. — Mais, sans doute, mon petit Arlequin... Je vous aime, je vous aime bien... mais non plus comme j'aimais autrefois, en petite folle... Je vous aime en femme raisonnable, parce que j'ai conscience de vos mérites, parce que je sais que vous pouvez me rendre heureuse et que je puis vous rendre heureux...

ARLEQUIN. — C'est sagement parler, en petite femme très moderne, pas romantique... Et ce langage m'enchante.... Ah ! Colombine !... Lorsque j'aurai une petite femme comme toi... je ne connaîtrai plus d'obstacles... l'avenir m'appartiendra... nous appartiendra... et je veux faire de toi la femme la plus riche, la plus heureuse, la plus glorieuse... Mais, au moins, c'est bien sûr, tu n'aimes plus Pierrot ?...

COLOMBINE. — Quelle question !... Je le hais !... Est-on folle, mon Dieu, quand on est gamine !... Dire que j'ai adoré ce pâle jocrisse, incapable de gagner cent sous dans une année !... Mais j'en ai assez de cette existence de misère!... et de donner des leçons de piano à trente sous !...

Arlequin. — Alors, embrasse-moi, ma petite Colombine.

Colombine. — Tiens, voilà. (*Elle l'embrasse.*)

Arlequin. — Maintenant, parlons sérieusement. Où en sont nos affaires ?

Colombine. — J'ai vu papa... Il a toujours mêmes intentions. Si je divorce et si je t'épouse, il nous donne la dot convenue : cinq cent mille livres...

Arlequin. — Cinq cent mille livres, bien !

Colombine. — Oui : cent mille francs d'argent comptant, d'abord ; deux fermes et une maison estimées deux cent cinquante mille livres ; le reste en valeurs sûres, garanties par la Caisse du royaume et rapportant cinq pour cent... donc...

Arlequin. — Colombine, tu es une petite femme adorable...

Colombine. — Donc, nous aurons d'abord le revenu des deux cent cinquante mille francs de propriétés, montant, bon an mal an, à quatre mille cinq cents livres... Les cent mille livres d'argent comptant, nous les placerons dans une entreprise minière que papa m'a indiquée, avec garantie hypothécaire, très sûre, première hypothèque sur des immeubles d'une valeur quadruple, et nous prélèverons un intérêt de six pour cent ; total six mille livres !

Le Fossoyeur (*caché derrière une tombe, monologuant*). — Quel drôle de duo d'amour !... Voilà pourtant comme sont les amoureux de maintenant... Bah ! Après tout, ils ont peut-être raison... Ce n'est pas l'amour qui fait le bonheur.

Colombine. — Plus les cent cinquante mille livres en obligations sur les Caisses du royaume, représentant, à cinq pour cent, un revenu net de sept mille cinq cents francs... Donc, en récapitulant, nous avons, d'une part, quatre mille cinq cents ; d'autre part, six mille ; d'autre part, sept mille cinq cents : total dix-huit mille livres... Avec dix-huit mille livres de revenu, on peut vivre.

Arlequin. — Mal !... Mais comme, de mon côté, j'apporterai dans la communauté un revenu à peu

près égal : d'une part, mes droits d'auteur, tant comme romancier que comme poète et dramaturge ; d'autre part, mes jetons de présence à l'Académie ; d'autre part...

LE FOSSOYEUR (*à part, toujours caché*). — Autrefois, la jeunesse était moins sage, moins sage, vraiment.

COLOMBINE. — Bref, mon petit Arlequin, nous aurons de quoi vivre à notre aise... Vois-tu, moi, j'estime maintenant que l'amour n'est possible qu'avec le confortable.

ARLEQUIN. — Oui, oui, certes, nous aurons de quoi vivre à notre aise, et si Dieu nous donne des enfants, un fils par exemple...

COLOMBINE. — Nous le mettrons à l'Ecole Polytechnique.

ARLEQUIN. — Colombine, tu es un ange... Je t'adore... Tu devines toutes mes aspirations... Tu es digne d'être ma muse, la muse de la poésie moderne !... Permets que je t'embrasse.

COLOMBINE. — Quant au régime matrimonial, papa désirait que nous adoptassions le dotal, mais je lui ai objecté qu'avec un homme aussi intelligent et aussi pratique que toi, ce régime était non seulement inutile, mais susceptible de nous nuire,... Il a compris, et si le régime de la communauté te plaît... Quant à mes paraphernaux...

ARLEQUIN. — Oui, Colombine, mais as-tu songé au moyen d'obtenir le divorce ?

COLOMBINE. — Je ne suis pas très fixée... Il y a bien le flagrant délit d'adultère... Mais ça nuit, ensuite, pour les relations, et comme nous aurons besoin de relations...

ARLEQUIN. — A moins que ce ne soit Pierrot qui donne en personne le coup de canif dans le contrat, et ce au domicile conjugal... Nous le surprenons... et....

COLOMBINE. — Impossible, mon cher, ce niais de Pierrot n'a jamais eu au cœur qu'un seul vrai amour, celui de la Lune... Tu comprends qu'aucun commissaire ne consentira à constater un flagrant

délit d'adultère avec une personne aussi sidérale.

Arlequin. — Reste les coups, sévices et injures graves !... Ma petite Colombine, il faut te résoudre à te faire bâtonner.

Colombine. — Tu en parles à ton aise, toi...

Arlequin. — Oh ! je me tiendrai caché, prêt à te défendre et à constater...

Colombine. — Et puis, ça n'est pas facile !.. Pierrot n'est guère acariâtre.... Il est doux comme un mouton, indifférent plutôt...

Arlequin. — Diable !

Colombine. — Pourtant...pourtant...quelquefois, lorsqu'il a la cervelle turlupinée par quelque rime qui ne vient pas... et qu'on le dérange... il grinche.... Enfin j'essaierai....

Arlequin. — Oui, en choisissant adroitement le moment...

Colombine. — Et en étant incomparablement insupportable.

Arlequin. — Tiens ! Tiens !... Quelle est cette forme blanche qui erre parmi les tombes, là-bas, dans le lointain.

Colombine. — Ah ! Mon-Dieu ! Un fantôme !... Sauvons-nous !

Arlequin. — Mais non ! Mais non ! Par ma batte, je ne me trompe pas, c'est ton mari, c'est Pierrot !... Que diable vient-il faire ici, dans ce cimetière, à cette heure ?

Colombine — C'est sa promenade favorite, la nuit... Il prétend que dans ce silence l'inspiration...

Arlequin. — Mais il est avec quelqu'un.

Colombine. — Eh ! oui, il parle avec quelqu'un.

Arlequin. — Mais... c'est Monsieur Barbin, le libraire...

Colombine. — Cachons-nous, les voici... Aussitôt que son libraire se sera retiré, je me montrerai... Je lui ferai une scène de harpie, et s'il porte la main sur moi...

Arlequin. — Cachons-nous derrière ces tombes... Les voici.

SCÈNE IV

PIERROT, M. BARBIN

M. Barbin.—Evidemment!...Je ne dis pas non!... C'est charmant, votre petit recueil! C'est charmant! Monsieur Pierrot! Mais, que voulez-vous que je vous dise? Le public n'aime pas cela! C'est trop élevé... Et puis, vous êtes obscur, Monsieur Pierrot, vous êtes obscur! Pourquoi ne faites-vous pas comme Arlequin, le jeune et sympathique académicien, le poète à la mode, des petits contes en vers, parfumés à la vanille, à l'usage des salons du grand monde, ou bien encore des faits-divers émouvants racontés en alexandrins... Ça passionne le public, ça... Le fait-divers, voyez-vous, voilà l'avenir de la poésie... Ah! je sais bien, vous allez me dire que ça n'est pas dans vos cordes... Alors, écrivez des romans... Ça se vend encore mieux...

Pierrot. — Mais je ne suis pas romancier, Monsieur Barbin.

M. Barbin. — Tant pis! Monsieur Pierrot, tant pis!... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCÈNE V

PIERROT *seul*

Pierrot. — C'est Colombine qui ne sera pas contente... Pauvre petite Colombine!... Tiens, la lune!... (1) Dis-moi, Lune, es-tu le soupirail de la

---

(1) Nous avons trouvé dans les papiers d'Albert Aurier un fragment du monologue de Pierrot mis en vers. Le voici :

Tiens! la Lune!... Bel astre au rire de corail,
Oh! Dis-moi, douce Lune, es-tu le soupirail
De ce navrant caveau de boue et de ténèbres
Où nous vivons nos riens grotesques et funèbres?...
Es-tu le soupirail ouvrant sur l'Infini,
L'indulgent soupirail, radieux et béni,
Qui laisse ruisseler jusqu'en nos noirs cloaques
L'or des rayons divins et paradisiaques?...
O soupirail, Espoir des poètes maudits,
Lucarne qu'illumine un peu de paradis,
O mystique lucarne aux flamboiements étranges
Qui nous fais entrevoir le blond pays des anges,
Lune, cher réconfort du mortel voyageur,

cave obscure où nous nous débattons ? Es-tu le soupirail ouvrant sur les radiances de l'infini, sur l'éblouissant Paradis ? O brillant soupirail, ô lucarne ouvrant sur l'espérance, que j'aimerais, donnant, comme un bon nageur, un coup de talon au fond de ce marécage, monter et traverser ton orbe éblouissant ! Que j'aimerais crever ton disque de lumière, ainsi qu'un clown de cirque crève son cerceau de papier doré ! Hélas !... sur cette terre maudite, faire un trou dans la lune n'est guère honorable, pas plus pour un poète que pour un banquier... Pour être considéré, il faut faire son trou comme le stercophore...

Ce libraire me semble un homme fort sensé, comme qui dirait un grave et sage proxénète. Au fond, il me conseillait d'entrer en son honorable boutique pour y faire le métier de courtisane. Etre poète de la manière qu'il disait, c'est, si je

---

Que j'aimerais, donnant, ainsi qu'un bon nageur,
Un fort coup de talon aux limons de la terre,
Monter dans les flots bleus vers l'éternel mystère,
Monter, monter parmi les océans d'azur,
Et traverser ton orbe éblouissant et pur !...
Cœur joyeux bondissant vers la Splendeur première,
Que j'aimerais crever ton disque de lumière
Ainsi qu'un clown de cirque, en son grotesque saut,
Crève le papier d'or d'un rutilant cerceau !...
Mais, dans ce monde bête où l'aveugle Fortune
Me jeta par erreur, faire un trou dans la Lune
Est scandaleux, qu'on soit poète ou financier.
Eh ! oui, qu'on soit artiste ou qu'on soit épicier,
Il faut faire son trou comme le stercoraire !...
C'est la mode du lieu !... Et, d'ailleurs, ce libraire,
Je crois, avait raison !... Son dire était exact !...
C'est un homme sensé, plein d'esprit et de tact,
Un bon garçon un peu coquin, mais très honnête ;
En somme, un brave, grave et sage proxénète !..
Ce bon Monsieur Barbin, sans doute, avait raison
De t'offrir, ô Pierrot, de faire en sa maison,
Qu'encombrent les talents reliés en basane,
Le doux et lucratif métier de courtisane !
Ah ! la belle façon de comprendre notre art !...
On fait la fille ! On va sur le grand boulevard,
Exhibant des mollets et dardant des œillades
Pour raccrocher les vieux quêteurs de rigolades.
Eh ! quoi ? Comment ? Pierrot, tu dédaignes l'argent

ne m'abuse, faire la courtisane, c'est décocher des sourires et montrer ses mollets sur la place publique pour raccrocher les passants, c'est brocanter la chair de son rêve, c'est se vendre... J'aimerais mieux me pendre... Me pendre !... Peut-être y serai-je bientôt forcé ! Que fais-je sur cette terre, en somme ? C'est par distraction, sans doute, que la destinée m'a laissé tomber sur cette planète, où je n'ai que faire, parmi ces gens dont je ne puis comprendre ni le langage, ni les gestes, et qui me comprennent encore moins... Hélas ! il y a quelques quarante ans que je traîne la plus vaine et la plus pitoyable des existences, crevant de faim et pourchassé par les huissiers ! Mes cheveux ont blanchi, je suis devenu étique comme un squelette, et ce candide costume tissé de blancheurs qui faisait jadis mon orgueil n'est plus qu'une lamentable loque sur ma maigre échine...

Que t'offre un homme honnête et fort intelligent
Pour brocanter la chair de ton rêve et te vendre ?...
— Me vendre ! Serviteur !... J'aimerais mieux me pendre.
J'ignore l'art de maquiller mes pauvres vers
Au goût des amateurs quelconques et divers,
De faire le trottoir ou même la fenêtre !...
— Me pendre ?... J'y serai bientôt forcé, peut-être !...
Car que fais-je, en somme, ici-bas ? En vérité,
C'est par distraction que les Dieux m'ont jeté,
Pauvre aiglon envolé, sans plumes, de son aire,
Dans ce monde grotesque où je n'avais que faire,
Sur cet astre boueux, parmi ces vils marchands
Dont j'ignore la langue et qui raillent mes chants.
— Ah ! mes illusions !... Chères fleurs bien fanées !...
Hélas ! Pauvre Pierrot, voici quarante années
Que tu traînes tes fers au bagne d'ici-bas !...
Les huissiers ont vendu ta guitare et tes bas,
Le boulanger n'a plus pour toi pain ni farine,
Ton front pâle et fripé de rides se burine !...
Où sont tes gestes fous et tes jarrets nerveux ?...
Il a neigé parmi la nuit de tes cheveux !...
Qui se souvient encor de ta mine replète ?...
Te voilà plus étique et plus sec qu'un squelette,
Et ce blanc vêtement, pur tissu de candeur,
Qui, jadis, te faisait plus fier qu'un commandeur,
N'est plus sur ton échine avachie et piteuse
Qu'une loque sordide et bien calamiteuse !...

. . . .

J'avais cru trouver un être qui me comprenait et qui m'aimait... une femme si rose, si blonde et si douce qu'elle semblait la petite sœur de mon éternelle amante, la Lune... Je l'enlevai, j'en fis ma femme... Hélas! Je ne tardai point à m'apercevoir que Colombine n'était rien moins que ce que j'avais rêvé... Je me grisais de chansons et d'airs de guitare, elle pleurnichait sur notre huche vide! Au fond, peut-être avait-elle raison? Peut-être le libraire, peut-être Arlequin, peut-être tout le monde ici-bas a-t-il raison? Et peut-être ne suis-je, moi, qu'un sot et un fou?... Alors, à quoi bon vivre?... J'ai commencé, petit Pierrot joyeux, par croire à tout, par aimer tout... Puis, quand j'ai compris ou cru comprendre, je me suis convaincu qu'il n'y avait encore de bon et de vrai que cet illusoire que nous faisons jaillir de notre cervelle, vêtu du somptueux costume des rimes et des rhythmes, que ce cher illusoire qui nous charme une minute, qui une minute nous fait crever d'orgueil et nous paraît créé pour l'immortalité, mais qui, hélas, ne tarde guère à s'évanouir comme des bulles de savon!... Et maintenant, je le sens, je suis prêt à perdre cette croyance à ces riens délicieux... Alors, pourquoi vivre, à quoi bon vivre?... J'ai envie de me pendre...

SCÈNE VI

COLOMBINE, ARLEQUIN (*cachés derrière une tombe*), PIERROT

Arlequin. — S'il pouvait le faire comme il le dit!... Ça simplifierait notre combinaison.

Colombine. — Tais-toi, Arlequin, c'est mal ce que tu dis!

Arlequin. — Bah!.. Avoue, Colombine, que tu penses tout bas ce que je dis tout haut.

Colombine. — Tais-toi, Arlequin, tu m'ennuies...

Pierrot (*seul*). — Me pendre, oui!... Peut-être est-ce là le moyen, la solution, l'issue.... Oh! Voici la lune qui brille!... Oh! oui, j'en suis sûr ce soir, c'est bien la lucarne ouvrant sur le

Paradis... J'en suis sûr... J'aperçois par cet éblouissant soupirail un coin du ciel... Je vois... Il y a des anges... qui chantent... qui chantent... qui chantent... Ah ! il est donc permis de chanter dans le ciel... Oh ! me pendre ! Mon âme déploierait enfin ses belles grandes ailes, elle monterait, elle monterait, heureuse et grave, à travers l'éther, délivrée, elle plongerait comme en un puits de lumière dans cette tentatrice lucarne, elle irait vivre enfin dans ce bleu et radieux pays où l'on a le droit de chanter !...

ARLEQUIN. — Il a l'air de se décider... Cela simplifierait les choses... Les procédures du divorce sont longues et onéreuses... Tandis qu'un bon petit enterrement...

COLOMBINE. — Reviendrait à peu près aussi cher, si nous voulons faire les choses convenablement.

ARLEQUIN. — Tu plaisantes.

COLOMBINE. — Comment, je plaisante ? Un convoi de deuxième classe au moins, le clergé, le marbrier, les toilettes de deuil...

ARLEQUIN. — C'est égal ! Pour mille raisons, j'aimerais mieux ça !

PIERROT. — Oh ! avoir enfin le droit de chanter !... O Lune !... O soupirail tentateur du Paradis !... O puits insondable de lumière ! Tu m'attires, tu m'attires... Quand je te regarde, ma tête tourne, j'ai le vertige... Oh ! j'ai le vertige comme si je me penchais sur le bord d'un gouffre effroyable et charmant... Tu m'attires, oui, tu m'appelles, ô Lune bienveillante, ô consolatrice, tu m'appelles de tes blonds sourires, tu m'appelles... Pourquoi te résisterais-je ? Pourquoi ? Ah ! si j'avais une corde !... rien qu'une corde !...

ARLEQUIN. — Il est bien décidé à le faire...

COLOMBINE. — Hélas ! oui !.. le pauvre garçon !

ARLEQUIN. — Ça serait une admirable solution.

COLOMBINE. — Tais-toi, monstre, tais-toi !

ARLEQUIN. — Ah ! si j'avais quelque cordon à lui prêter.

PIERROT. — Hélas ! hélas !... Jusqu'à mon dernier

souffle ce monde se montrera terrible pour moi.-
Il m'a refusé du pain pour vivre, il me refuse un
peu de chanvre pour mourir...

COLOMBINE. — Pauvre Pierrot !...

ARLEQUIN. — Ah ! si j'avais quelque corde à lui
passer.(*Il se fouille.*)Non,rien ! rien !... pas le plus
petit bout de ficelle ! rien ! rien ! Ah ! c'est déso-
lant !... On devrait toujours avoir une corde sur
soi ! C'est désolant, désolant !... Une occasion u-
nique...

COLOMBINE. — Tu n'as donc pas de cœur, Arle-
quin ?... Vois, moi, je suis tout en larmes !...(*Elle
sanglote*).

PIERROT. — Oui, comme l'a dit le poète, du temps
où il y avait encore des poètes, je suis, ici-bas, le
cygne harmonieux et candide qui, méprisant les
premiers frissons de l'hiver, a dédaigné de s'en-
voler vers les climats bienveillants. L'eau du lac
s'est gelée. Mes ailes blanches sont prises dans les
glaces, et mon col flexible et ma tête harmonieuse
et mon œil douloureux se tendent vainement vers
l'éther qui les appelle !...Ah! si j'avais une corde,
rien qu'une corde !...

ARLEQUIN (*ému*). — Pauvre Pierrot !...

PIERROT. — Mes ailes irrémédiablement soudées
aux glaces d'ici-bas saignent par toutes leurs
pennes !... Hélas ! Hélas !... (*Il pleure.*)

ARLEQUIN. — Il m'attendrit !... Tu avais raison,
blonde Colombine, je n'avais pas de cœur, pour
n'être point ému par cette éloquence désespérée,
par ces larmes !...Pauvre Pierrot ! Pauvre Pierrot !...
Ah ! Colombine, tu avais raison !... Mon discours
était infâme ! Il faut sauver ce malheureux... Oh !
femme ! ange de pitié et de charité !...

COLOMBINE. — Dis-moi, Arlequin ?...

ARLEQUIN. — Colombine ?

COLOMBINE. — J'ai bien. . J'ai bien la cordelière
de mon manteau ?... Si nous la lui jetions ?...

ARLEQUIN (*stupéfait*). — Quoi ?... La cordelière
de ton manteau ? Tu veux lui jeter la cordelière
de ton manteau ?...

COLOMBINE.—Oh !... C'est très solide... C'est en soie.

ARLEQUIN. —En soie !...

COLOMBINE. — Oui.

ARLEQUIN. — Oh ! femme ! femme !..

(*Colombine s'avance sans être vue de Pierrot et dépose à ses pieds la cordelière en question.*)

COLOMBINE. — Pourvu qu'il l'aperçoive.

PIERROT. — Oh ! Lune ! Lune !... Sois pitoyable une fois !.. Envoie-moi tout ce qu'il faut pour me pendre.(*Il aperçoit la cordelière.*) Tiens !...Un cordon, un cordon de soie... C'est solide... C'est tout ce qu'il faut...

COLOMBINE. — Bravo ! bravo !... Il la tient...

ARLEQUIN.— Pauvre Pierrot !...

PIERROT. — Mais d'où diable peut provenir ce lacet secourable ?... (*Il regarde de tous côtés.*) Personne !... Personne !... Quelle bienveillante divinité ?... Serait-ce toi, ô Lune, ô ma blonde maîtresse ? Aurais-tu enfin pris une fois pitié ? Oh ! laisse-moi le croire. Eh ! d'ailleurs, qu'importe ?

COLOMBINE. — Pourvu qu'il ose, maintenant.

PIERROT. — Qu'importe ? Qu'importe ? Je veux monter vers toi ! Je veux voler vers toi... Ce sapin... (*Il monte sur un sapin.*) Je sors sans regret « d'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve».Et maintenant, glaces d'ici-bas qui reteniez mes plumes prisonnières, adieu... Je monte, je vole, à travers l'éther bleu, vers les blonds cheveux de ma douce Lune, dans le beau pays où l'on a le droit de chanter, je vole, je m'envole, adieu, ah ! (*Il se pend.*)

ARLEQUIN. — Ah ! le malheureux ! le malheureux !

COLOMBINE. — Bravo !... Je ne l'aurais pas cru si brave...

ARLEQUIN. — Le malheureux ! Si je montais couper la corde ...

COLOMBINE. — Non, allons chercher la gendarmerie.

ARLEQUIN. — Oui, courons !

COLOMBINE. — Attends !... Crois-tu qu'il soit bien mort ?...

ARLEQUIN. — Il tire une langue d'une coudée et ses yeux pendent hors de ses orbites... Il est bien mort, hélas !... le pauvre garçon !

COLOMBINE. — Alors, cours appeler à la garde. (*Elle défait son chignon, s'accroupit sous le pendu, la tête dans les mains, et se met à sangloter, en s'arrachant les cheveux.*) Hélas ! hélas !... ah ! ah ! ah !... Pauvre Pierrot ! Pauvre Pierrot !... Ah !... ah !...

ARLEQUIN (*dans le lointain.*) — A la garde ! à la garde !

SCÈNE VII

COLOMBINE, ARLEQUIN, POLICHINELLE, M. BARBIN, FOULE

COLOMBINE (*toujours sanglotant*). — Ah! ah! mon pauvre mari ! hi ! hi ! hi !... Il s'est pendu ! hu hu ! hu !...

M. BARBIN. — Pauvre femme! Sa douleur est bien légitime.

COLOMBINE. — Ah ! ah !... J'en deviendrai folle ! folle !

POLICHINELLE. — Place à la force publique! place !

ARLEQUIN. — Comment, vous, Polichinelle! Vous êtes gendarme, maintenant ?

POLICHINELLE. — Eh ! oui, mon ami, gendarme ! brigadier de gendarmerie... Je me faisais vieux... J'en avais assez de rosser les gendarmes ! ... Les temps où nous vivons ne permettent plus la fantaisie ni la poésie de la vie de bohême... J'ai fait comme vous, je me suis rangé ; et, comme j'étais un habile gredin, je me suis dit que je serais un habile gendarme ! Mais, place ! place ! Quand un pendu s'est pendu, la théorie dit qu'il faut tout d'abord le dépendre : dépendons-le...

COLOMBINE. — Ah ! Ah ! Mon pauvre Pierrot ! mon pauvre Pierrot ! Oh ! oh ! oh !...

M. BARBIN. — C'était un grand poète, Madame, un grand poète .. Je comprends votre douleur... J'étais justement en pourparlers avec lui pour l'a-

chat d'un volume de vers. J'en offre cent mille livres, Madame, cent mille livres.

COLOMBINE. — Cent mille livres !... Ah ! pauvre Pierrot ! oh ! oh !...

POLICHINELLE. — C'est pour rien.

UN HOMME. — On trouve peu de génies comme le sien.

UN AUTRE. — Ah ! certes, son nom sera immortel !

UN AUTRE. — Il faudra lui élever une statue !

UN AUTRE. — Je m'inscris pour mille francs sur la liste de souscription!

UN AUTRE. — Je veux interpeller la Chambre pour que l'Etat lui fasse des funérailles publiques !

ARLEQUIN. — Je ferai son éloge à la prochaine séance de l'Académie, et je dirai ce qu'on a dit de Molière : Rien ne manque à sa gloire... Je parlerai sur sa tombe !

COLOMBINE. — Hélas ! ah ! ah ! ah ! mon pauvre mari !... mon pauvre mari !...

TOUS. — Pauvre Pierrot ! Malheureux Pierrot !

M. BARBIN. — Je veux faire de ses œuvres une édition nationale. Arlequin, Pierrot était votre ami, consolez sa femme, éloignez-la de ce lieu sinistre !

ARLEQUIN. — Viens, Colombine. (*Il l'entraîne.*)

COLOMBINE. — Si l'Etat prenait les funérailles à sa charge, ce nous serait une sérieuse économie.

G.-ALBERT AURIER.



AVELINE

(LÉGENDE)

Pour guérir le poète Julien Leclercq
de sa maladive sentimentalité.

Il y avait une fois une jeune fille qui s'appelait Aveline. Elle était si belle et si douce avec ses grands yeux couleur de myosotis, ses chairs pâles comme du lait et ses longs cheveux presque blancs, que les garçons du pays, qui n'étaient pourtant point des poètes, la prenaient tous pour un ange qui avait perdu le chemin du Paradis.

Un jour qu'Aveline, en robe blanche, et ses cheveux presque blancs flottant sur ses épaules, se promenait dans le jardin occupée à cueillir des lys, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, par hasard, était venu se promener dans ce royaume, vint à passer sur la route et aperçut, par-dessus la haie d'aubépines en fleurs, la belle et douce jeune fille, toute blanche, parmi les lys du jardin.

Il s'arrêta pour la contempler, et comme, à ce moment, un garçon du pays passait sur la route, il lui demanda quelle était cette si belle et si douce jeune fille aux grands yeux couleur de myosotis, aux chairs pâles comme du lait, aux longs cheveux presque blancs.

— Seigneur, répondit le garçon du pays, elle s'appelle Aveline, mais, sans doute, ce n'est point une jeune fille, c'est un ange qui a perdu le chemin du Paradis.

Notre-Seigneur Jésus-Christ s'éloigna, tout songeur, et ne tarda point à remonter dans le ciel. Il alla trouver son père, qui était assis sur un trône d'or et qui caressait sa longue barbe blanche, en

écoutant les sublimes chansons que chantaient les chœurs des chérubins.

— Mon père, j'ai vu sur la terre une jeune fille qui s'appelle Aveline. Elle est si belle et si douce, avec ses grands yeux couleur de myosotis, ses chairs pâles comme du lait et ses longs cheveux presque blancs, que les garçons du pays, qui ne sont pourtant point des poètes, la prennent tous pour un ange qui a perdu le chemin du Paradis... Mon père, elle était toute blanche parmi les lys du jardin, et moi aussi je crois que ce n'est point une jeune fille, mais un ange qui a perdu le chemin du Paradis.... Pourquoi, mon père, puisqu'elle en est digne, ne lui ouvririons-nous pas le ciel, et ne lui donnerions-nous point pour compagnons les anges qui sont ses frères ?...

— Comme il vous plaira, mon fils, mais j'ai peur qu'il en résulte des choses fâcheuses, car en définitive les femmes ne sont point des anges.

— Ah ! mon père, si vous l'aviez vue, toute blanche, parmi les lys de son jardin !....

— Enfin, mon fils, essayez.

Notre-Seigneur Jésus-Christ redescendit du ciel dans le pays qu'habitait Aveline.

Elle était dans sa chaumière à réunir en bouquet les lys qu'elle avait cueillis, et elle en avait mis quelques-uns dans ses cheveux presque blancs.

— Aveline, lui dit-il, vous n'êtes point une jeune fille, vous êtes un ange qui a perdu le chemin du Paradis.

— Seigneur, dit-elle simplement, tous me le répètent, mais vraiment je n'en sais rien.

— Aveline, suivez-moi, je vous ouvrirai la porte du ciel, où, sans doute, vous êtes née, et je vous rendrai la compagnie des anges qui sont vos frères.

Ils partirent ensemble, et Notre-Seigneur Jésus-Christ remonta au ciel en l'emportant dans ses bras.

Elle ne fut point du tout dépaysée. Tout le jour, elle s'amusa à marcher dans l'azur, à se coucher sur les beaux nuages, à écouter les divines musiques des chérubins, à parler avec les anges.... Tous la regardaient courir dans les célestes pourpris, si belle et si douce avec ses yeux couleur de myosotis, ses chairs pâles comme du lait, et ses longs cheveux presque blancs étoilés de fleurs de lys, et tous se demandaient quel était cet ange qu'ils n'avaient encore jamais vu dans le Paradis.

Avec eux, elle chantait de sa voix si douce et si pure les louanges du Très-Haut, avec eux elle buvait dans des coupes d'or le rose nectar, qui est, comme tout le monde sait, le vin délicieux que donnent les treilles qui poussent dans le ciel.

— N'avais-je point raison, mon père, disait Notre-Seigneur, Aveline n'était-elle point faite pour vivre parmi nos célestes phalanges ?

— Mon fils, attendons la fin... J'ai peur que de tout cela il ne résulte rien de bon...

Et, assis sur son trône d'or, le Très-Haut se mit à caresser sa longue barbe d'argent, n'écoutant plus que d'une oreille distraite les sublimes chansons que chantaient les chœurs des chérubins.

Cependant, il y avait déjà un jour, tout un jour qu'Aveline avait pénétré dans le Paradis, qu'Aveline savourait les voluptés ineffables du Paradis. Etait-elle donc déjà lasse des célestes félicités ? Elle ne jouait plus avec les anges, elle ne chantait plus avec eux de sa voix si douce et si pure les louanges du Très-Haut. Elle semblait inquiète. Une imperceptible crispation altérait le calme de son visage pâle, et parfois elle mordillait nerveusement ses lèvres... Elle marchait comme anxieuse dans l'azur, elle faisait le tour de chaque nuage et semblait impatientée de trouver partout

des anges, des archanges et des chérubins, jouant ou chantant... Ceux-ci la regardaient étonnés, car ils n'avaient jamais vu pareilles expressions sur des visages... Enfin, comme dans un coup de désespoir, elle arrêta l'un d'eux par sa robe d'azur, et, se penchant à son oreille, elle se mit à lui parler tout bas. Il parut très étonné et il répondit :

— Mais, je ne sais pas, je ne vous comprends pas...

Et comme elle insistait, il ne put que répéter :

— Je ne vous comprends pas... Je ne sais point ce que vous voulez dire... Je n'ai jamais entendu parler de cela.

Et il appela d'autres anges et d'autres archanges et d'autres chérubins, et il leur répéta les paroles d'Aveline, mais tous parurent aussi étonnés que lui et tous dirent :

— Nous ne savons pas... Nous ne comprenons point... Nous n'avons jamais entendu parler de cela.

Alors Aveline s'éloigna et se mit à pleurer. Mais tous la regardaient, car ils n'avaient jamais vu pleurer dans le Paradis.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était assis à la droite de son père, l'aperçut tout en larmes, et il lui fit signe d'approcher :

— Eh ! quoi ? lui dit-il, vous pleurez, Aveline ? Vous pleurez dans le Paradis? Qu'avez-vous donc, Aveline ?...

— Seigneur, dit-elle, c'est sans doute le nectar, tout le nectar que j'ai bu... et les anges n'ont pas voulu me dire...

Elle s'interrompit pour éclater en sanglots, et comme Notre-Seigneur Jésus-Christ ne comprenait point encore, elle fut obligée de se pencher à son oreille et de lui dire tout bas, en rougissant, ce qu'elle avait dit aux anges.

— Aveline ! Aveline ! dit tristement Notre Seigneur, ne pourrez-vous donc point vivre avec nous dans le Paradis... Les anges ignorent ces vils be-

soins ; ne seriez-vous pas, comme je l'avais cru, semblable aux anges ?

— Seigneur, Seigneur, dit Aveline en sanglotant, si je ne puis me soulager dans le Paradis, il faut que je le quitte, il faut que je le quitte. De grâce, transportez-moi sur la terre, dans mon petit jardin où fleurissent des lys... car vraiment je ne puis plus attendre, je ne puis plus attendre.

Aveline est revenue sur la terre. Elle se promène encore, toute blanche, parmi les lys du jardin, et les garçons du pays, qui pourtant ne sont point des poètes, lorsqu'ils l'aperçoivent si belle et si douce, ses grands yeux couleur de myosotis, ses chairs pâles comme du lait et ses longs cheveux presque blancs, par-dessus la haie d'aubépines en fleurs, ne manquent jamais de [la prendre] (1) pour un ange qui a perdu le chemin du Paradis.

Et tous les poètes aussi, qui sont venus de villes lointaines jusqu'où vola la réputation de sa céleste beauté, lorsqu'ils l'aperçoivent si belle et si douce, avec ses grands yeux couleur de myosotis, ses chairs pâles comme du lait et ses longs cheveux presque blancs, par-dessus la haie d'aubépines en fleurs, occupée à cueillir des lys dans le jardin, ne manquent jamais de lui dire, en leurs jolies chansons, qu'elle est un ange qui a perdu le chemin du Paradis.

Mais elle se contente de les regarder avec un sourire mystérieux, car elle sait bien maintenant qu'elle n'est point un ange, point du tout un ange !

6 *juillet 91.*

G.-Albert Aurier.

(1) Ces deux mots manquent sur le manuscrit. — A. V.

LE LIVRET DE L'IMAGIER.

IV

Salomé (1). — *Meretrix suadet, puellà saltat, sanctus decollatur*, — telle en un verset de vieille séquence l'histoire de la mort du Précurseur. Une légende allemande rapportée au xe siècle dans les *Praeloquia* de Rathier de Vérone, puis dans le poème latin du *Renard*, composé en Flandre (*Rheinardus*, I, 1145 et suiv.), donne



Croquis de G.-Albert Aurier
d'après Fra Angelico

une autre cause immédiate à cette décollation préfigurative : Hérodiade, fille d'Hérode, aimait Jean-Batispte, le voulait, ne voulait que lui,

> Haec virgo, thalamos Baptistae solius ardens,
> Voverat, hoc dempto, nullius esse viri.

---

(1) *La mort de S. Jean-Baptiste* de Beato Fra Giovanni de Fiesole detto l'Angelico (Au Louvre, Primitifs italiens, n° 1291.)

Hérode se fâcha, fit supplicier le prêcheur qui avait ensorcelé sa fille. Hérodiade prit entre ses mains la tête coupée et approcha des lèvres mortes ses lèvres avides ; les lèvres mortes se rouvrirent pour un souffle d'horreur, et la pucelle au terrible amour disparut dans l'espace, — où elle voyagera jusqu'à la fin du monde, symbole des passions sacrilèges.

La Salomé du frère prêcheur florentin ne ressemble guère ni à la voluptueuse et savante danseuse, ni à la violente amoureuse : en sa robe de lilas très pâle, elle est chaste comme l'imagination du pur moine ; son air est un peu méchant et un peu ennuyé, comme d'une qui fait son métier et non pas son plaisir ; blonde décolorée par les essences, elle se lève légère et adroite, dessine en son vol de beaux plis symétriques, mais laisse à peine voir la forme de son pied vêtu de pourpre.

Cependant, dehors, le Saint pose sur le billot sa tête de Géant, de précurseur du Géant de la double Substance ; elle roule et un valet l'apporte en la salle du festin, où rêve, attablé avec ses officiers, le Tétrarque couronné d'or.

Et Salomé danse toujours, toujours, — puisque c'est son métier de femme.

L'Imagier.

LES LIVRES (1)

Haerès, par Léon-Alphonse Daudet (Charpentier). — « La meilleure formule de lecture serait, selon nous, celle-ci : apprendre en s'émouvant. » Ainsi M. Léon-Alphonse Daudet renseigne sur son esthétique les historiens à venir de la littérature française, où il ne manquera point de laisser, ainsi que son père, de notables souvenirs.

(1) Aux prochaines livraisons : *Inséparables* (Jeanne Mairet) ; *Lilith* (Remy de Gourmont ; *En Bretagne* (Auguste Barrau) ; *L'Aube* (Adolphe Tabarant); *Les Noces de Sathan* (Jules Bois) ; *Contes sur Porcelaine* (Jean Madeline); *Promesses* (Jules Case) ; *Les Amants de Taillemark* (Maurice Desombiaux) ; *Le Traité de la Méduse* (Maurice Quillot) ; *Les Heures de Dom Noël Mars* (Pierre Dufay); *Un Cœur discret* (Gustave Guiches); *Typhonia* (Joséphin Péladan); *Les Cœurs utiles* (Paul Adam); *La Lutte meilleure* (D. Maysonnier) ; *L'Ennemi des*

Cette déclaration loyale n'est point sans quelque péril : ne se trouvera-t-il pas de malicieux critiques pour rapprocher aussitôt d'*Haerès* les *Voyages Extraordinaires* de M. Jules Verne, les drames de M. Louis Figuier, ou même les *Enfances célèbres* de Mme Louise Collet, toutes œuvres si estimables en leur genre et qui charmèrent nos jeunes années ? Mais qui se permettrait une telle appréciation encourrait peut-être le reproche de légèreté et presque de mauvaise foi ; et même, seul, le nom justement célèbre de l'auteur invite à plus de révérence dans la critique. Il est donc décent par provision de tenir pour légitime une forme de roman dont MM. J.-H. Rosny, en presque toute leur œuvre, et François de Nion, dans *La Peur de la Mort*, donnèrent d'admirables exemples ; idéalisme scientifique, soit, pourvu qu'en outre nous éprouvions l'émotion promise : sinon, mieux vaudrait relire tout de suite quelques pages de Darwin, ou plutôt, en cette circonstance particulière, le très beau livre, et si attachant, de M. Ribot sur *L'Hérédité psychologique*.

Voici l'hypothèse que M. L.-A Daudet soumet aux méditations du lecteur : chez certains êtres, les influences héréditaires, au lieu d'être harmonieusement fondues, s'exercent par sautes brusques, déconcertantes, et pendant les périodes diverses de ce développement saccadé l'atavisme d'un ascendant ou d'un collatéral donné l'emporte tyranniquement. Tel Haerès : il est « soumis à l'influence sentimentale de sa *mère* au début. Dans une deuxième partie, son *père* le reprend, le tourne à l'intellectuel. Il se dessèche, s'analyse, devient exclusivement un automate logique, une machine à penser. Dans une troisième partie, la prédominance de son *oncle* en fait un débauché satirique. Il meurt au moment de se sentir *lui-même*, cessant d'être un tourbillon héréditaire ». Une histoire d'amour peu compliquée sert à illustrer la thèse : Haerès abandonne sans raison, à la veille de l'épouser, une jeune fille dont il a fait sa maîtresse, se donne corps et âme à la science d'abord, puis à la débauche la moins délicate, et, sans raison non plus, revient auprès de la délaissée, qui meurt presque aussitôt ; après quoi il se tue. Des personnages secondaires, tels qu'un médecin strictement matérialiste et un bon curé de campagne, reprennent pour leur propre compte différents thèmes qui sollicitèrent l'âme d'Haerès.

Sans doute, par un choix discret de comparses conventionnels, M. L.-A. Daudet désira éviter à nos intelligences la fatigue

---

Lois (Maurice Barrès) ; *Tripoli d'Occident et Tunis* (Paul Radiot) ; *Les Infinis de la Chair* (Gaston Danville) ; *L'Ame errante* (Paul Brulat) ; *Stenka Razin* (Emile Hinzelin) ; *Crime d'Aïeux* (André Godard) ; *Grains de sable* (M. Maugeret) ; *Vers et Proses* (Stéphane Mallarmé) ; *Ballades Russes* (Hector Hoornaert) ; *Feuilles au vent* (Fernand de Loubens) ; *Monte-Carlo* (Ernest Kiegler) ; *L'Altière Confession* (William Vogt) ; *Le Roi au Masque d'or* (Marcel Schwob) ; *La Vie chimérique* (Paul Delair) ; *Nouvelles algériennes* (Albert Fermé).

de se représenter des images plus inattendues que l'abbé Constantin, pour que notre attention se reportât, intacte et vigilante, sur le héros principal. Je crains que cette honnêteté littéraire ne soit préjudiciable à l'auteur : il semble bien, en effet, qu'Haerès ne vit pas et n'agit pas une minute ; il reste toujours une pure abstraction qui récite sans discontinuer diverses leçons apprises dans les livres. Ni pendant la période sentimentale, ni pendant la période de fête, il ne cesse de s'expliquer à la manière des manuels de philosophie, et la pauvre petite amoureuse répète, elle aussi, comme un écho, des phrases empruntées aux penseurs les plus hétérogènes. C'est, tout le long des pages, du Pascal travesti, du Hume défiguré, du Spencer ou du Haeckel retournant à l'enfance. M. L.-A. Daudet paraît, en vérité, confondre l'analyse psychologique avec la réminiscence de textes imprimés, qui se combinent pour lui en aphorismes étranges comme celui-ci : « L'électricité peut bien remplacer le gaz, le vice affecter des marques modernes, les chapeaux changer de forme sur les patères démodées, le fond des êtres est immuable. » Pour être un intellectuel, il ne suffit pas d'avoir lu beaucoup et sans méthode, ni de s'étonner à la vue de musique gravée « que des sons si parfaits à l'oreille soient représentés par une froide série de petits points noirs » : Haerès, en somme, ne se montre guère supérieur à certains chiens savants, qui associent sans peine et sans surprise des idées plus lointaines que celle des notes et celle du son et ne prétendent point pour cela à des connaissances quasi encyclopédiques.

Que si maintenant j'essayais de résumer l'impression produite par ce livre, après avoir loué l'heureuse témérité de la tentative, je regretterais qu'il n'y eût point de roman et que le didactisme même soit un peu rudimentaire ; et pour satisfaire au vœu de M. L.-A. Daudet, je tâcherais « d'apprendre » dans les plus récentes études anthropologiques de M L. Manouvrier et de m' « émouvoir », avec M. de Nion, au chapitre des *Helminthes*, qui demeure un parfait modèle de fiction scientifique.

P. Q.

James Ensor (avec un dessin d'Ensor : *Mort mystique d'un théologien*), par Eugène Demolder (Lacomblez, Bruxelles). — Excellente étude du curieux artiste qu'est M. James Ensor, peintre impressionniste, symboliste, naturaliste aussi d'ailleurs, presque toujours bizarre et toujours intéressant. Il était d'autant moins facile de pénétrer cette personnalité complexe que M. James Ensor, peut-être pour montrer son dédain de la critique officielle en la déroutant, fut parfois un peu fumiste. Cette étude de M. Demolder avait paru d'abord à la *Société Nouvelle*.

Z.

Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau, *Correspondance avec Mme Boy de La Tour*, publiées par M. le baron Henri de Rothschild (Calmann Lévy).— Moins connue, dans le Cercle des amies de Jean-Jacques Rousseau, que la

maréchale de Luxembourg ou que Madame de Verdelin, Mme Boy de La Tour fut pourtant, pour l'auteur de l'*Emile*, la plus dévouée et la plus utile des amies. De cette petite noblesse bourgeoise de la fin du XVIIIe siècle, que n'atteignit guère la Révolution et que la Restauration fit florissante, Mme Boy de La Tour possédait un sens pratique, une habitude des choses domestiques, qui firent d'elle, joints à son affectueuse prévoyance, une sorte de mère à l'égard de Jean-Jacques. Et de fait il l'appelle *maman* tout au long de cette Correspondance. Dans ce recueil inédit, contenant quatre-vingt treize lettres conservées jusqu'en 1875 dans la famille Boy de La Tour (*Georges*-Charles-Ferdinand Boy de La Tour un des derniers descendants, était, un peu avant cette année 1875, Directeur de la compagnie d'assurances *La Nationale*, à Paris), et qui appartiennent aujourd'hui à la collection d'autographes de M. Henri de Rothschild, il ne faut guère chercher que de l'anecdote, que des détails infinitésimaux de la vie privée du philosophe. Mais ce sont ces détails-là dont on est, à juste titre, le plus curieux, car ils constituent la substance bien réelle et encore toute palpitante des portraits, souvent déclamatoires et tout en profil, que l'Histoire a consacrés. On y voit que les menus affairements de la vie, que les activités de clocher irritent et excèdent une tête de génie aussi bien qu'une cervelle de commis. Beethoven tenait bien journal des mésaventures ancillaires : « J'ai pris, hier, une nouvelle cuisinière, y consigne-t-il : cuisine médiocre, mauvaise semaine à passer ». Madame Boy de La Tour, autant qu'il fut en son pouvoir, épargna à Rousseau les vexations de la vie courante ; elle lui fut d'une grande ressource durant cette triste période de l'existence de Jean-Jacques qui suit l'apparition orageuse de l'*Emile*. Mais, au demeurant, elle ne put le préserver contre lui-même, contre l'inquiétude incurable qui le rongeait, ni surtout contre la maritorne Thérèse. Ce cœur était bien fermé, et la bonne dame, en sa bienveillance positive, n'était guère apte à le sonder. Elle était satisfaite pourvu qu'elle se fût scrupuleusement acquittée des commissions dont incessamment la charge Rousseau dans ces lettres, et à bon compte pour lui, pourvu qu'elle eût envoyé à l'auteur du *Devin du village* « une épinette jouable, bien en état», et, ensemble, « tout ce qu'il faudrait, cordes, plumes, marteau, écarlate, pour racommoder... ce qui se pourrait déranger », pourvu, aussi, qu'elle lui eût convenablement rassorti les étoffes de sa garbe-robe. — On entre dans tous les détails du confort de la haute bourgeoisie du XVIIIe siècle, confort clair et moelleux, enguirlandé de toutes les volutes de Trianon, et qui se rectangularisa à travers la Révolution et l'Empire. C'est Mme Boy de La Tour qui s'occupa du fameux costume arménien « dont il importait que l'étoffe fût de couleur grise et neutre, non de couleur vive que le soleil mange, bon marché, ne se coupant pas, comme on en pourrait trouver d'excellentes occassions dans les rebuts de magasin. — Il faudrait chercher là... Cependant, pour la bordure extérieure et apparente, la fourrure sera plus belle, on mettra

soit de la martre à 75 livres ou du petit-gris à 96 livres ». On ne sait, mais ces soins bizarres, chagrins et méticuleux de Rousseau pour Jean-Jacques font un peu penser au Malade imaginaire, tout confit en la burlesque pharmacopée du XVIIIe siècle. Proscrit et rebuté, Rousseau n'apportait, au surplus, aucune résignation dans la fortune contraire; aucune bonhomie, hélas! dans sa façon, ou plutôt dans ses façons d'accepter les services d'autrui ; ah! jamais il ne dit, comme La Fontaine : *J'y allais!* — Cela le grandit peut-être aujourd'hui, mais déconcerta, à l'époque, bien des gens de son commerce. — Mme Boy de La Tour, exemple presque unique, ne se lassa point de cette laborieuse humeur, de cette perspicacité toujours mal prévenue, souvent mal informée, qui escomptait, en jouissances personnelles d'orgueil et de hauteur, les ridicules et les défaillances probables d'autrui.

E. B.

Litanies de la Rose, par Remy de Gourmont (Paris, au *Mercure de France* et chez Léon Vanier). — Quand le philosophe Secundus ou l'auteur apocryphe à qui l'on a donné ce nom définissait la Lune, en une énumération de mots grecs :

Pourpre du ciel,
Consolation nocturne,
Gardienne toujours éveillée des matelots,
Allègement des voyageurs,
Vicaire du soleil,
Route céleste,
Ennemie des criminels,
Signe des fêtes,
Mensuelle révolution,
Souvenir qui revient sur soi-même,

il ne prévoyait point qu'un jour, après des siècles de christianisme, où les vocables accumulés se seraient changés en prière obsédante pour un dieu nouveau, M. Remy de Gourmont détournerait les litanies de leur intention liturgique et ferait chanter à leurs versets redevenus profanes la gloire hypocrite et silencieuse de la Rose. Mais Secundus fut un médiocre écrivain ; il n'aurait point trouvé, âme trop simple et sans art, un aussi riche ruissellement de syllabes sonores. Rarement poète nous versa l'ivresse verbale avec tant de somptueuse prodigalité, et les strophes en prose de M. de Gourmont suscitent dans nos âmes presque délirantes et affolées par des philtres si puissants la vision d'une fête ambiguë, magnifique et cruelle, où tournoieraient sur des tapis faits de chair vivante, parmi les parfums et les drapeaux, des femmes éclaboussées de sang.

P. Q.

La Revenue, par Marius André (H. Bernex, Aix).

Je croyais pourtant ses cheveux bien lointains
Et bien lointaine sa robe,
Depuis qu'elle a pris le chemin
Des jeunes printemps et des jeunes matins
En me laissant dans la fôret d'automne.
Voici ses cheveux, pourtant, et sa robe...

Mais les dix pages de ce petit poème, curieux en sa mièvrerie, ne sontpoint sur ce ton. Les vers libres de M. Marius André font penser d'abord au mot de Verlaine : — De mon temps on appelait ça de la prose — (et de la prose bien décousue, faudrait-il ajouter). Circonstance plus désastreuse, *La Revenue* se termine par une scie de café-concert :

Quel mâle t'appelle ?
— Tant pis pour moi ! —
Pour quelle étreinte ?
— Tant pis pour toi ! —
Devant le vitrail de la chapelle
Je ne ploierai plus les genoux
— Tant pis pour nous ! —

Bien qu'il soit toujours désagréable de passer pour un donneur de conseils, si M. Marius André nous « chante » les *Gestes attendris* qu'il annonce, je ne saurais trop engager sa famille à surveiller ses accointances. Pour user de son ramage :

On en meurt, parfois, savez-vous !

C. Mki.

La Leçon d'Amour, par Paul Franck (au *Mascarille*). — Un bon petit jeune homme, qui pourrait, comme saintJoseph, porter un lis à la main, étudie l'amour dans un alphabet qui s'appelle Mademoiselle Irma. Toute la gamme des gestes permis, car il s'agit (heureusement, mon Dieu !) d'une pantomime vive et animée. A la fin, Mademoiselle Irma ayant joint la chartreuse aux gestes, le bon petit Pierre s'endort bercé par des vers un peu plus convenables que le sujet, mais il se réveille sous le rideau, sans doute à cause de la charmante musique du collaborateur, Mlle Maguéra. Tout ça, c'est délicieux ; seulement, une question : comment indique-t-on, dans une pantomime, qu'une jeune personne s'appelle Irma ?

***

Le Vœu de vivre (II), par René Ghil (aux *Ecrits pour l'Art*). — On sait que le *Dire du Mieux*, première des trois parties qui composent *Œuvre*, se subdivise en cinq périodes. Le *Vœu de vivre* est le deuxième livre de la quatrième période.

Z.

Bobin, par Fernand Baudoux (Savine). — C'est la troisième histoire de cirque parue ce mois-ci !... (Que de papier crevé, mon Dieu !) Ecrite, d'ailleurs, avec soin, cette dernière, ou avant-dernière, je ne sais trop, est de beaucoup la meilleure. Détails techniques sur la dislocation de Messieurs les forains, amours brutales à la cravache, pauvre pître souffre-douleur, bateleur marseillais, rien n'y manque, pas même la mort théâtrale de la fin, qu'on prévoit dès le commencement, et qui explosionne dans le décor de paillons toujours pareil, mais qui fait toujours tant de plaisir. *Bobin* est une œuvre naturaliste fort soigneusement exécutée. La seule chose un peu

choquante, au point de vue du seul naturalisme s'entend, est la virginité dudit saltimbanque Bobin, bien improbable, malgré son amour de cœur, dans un pareil milieu.

***

Rimes et Rythmes, par Lagodey (La Rochelle, Noël Texier). — Le poète, explique M. Legodey, « est le confident des roses qui lui content leur émoi ».

Comme une harpe éolienne
A tous les souffles vibrant,
L'âme folle qu'est la sienne
Vit chaque heure se livrant.

En effet, l'erreur des esprits point suffisamment subtils, en ce temps où les rimailleurs pullulent, est surtout de croire que le principal rôle de la poésie consiste à traduire des impressions immédiates. Tel s'apitoie sur un arbre, bavarde sur la couleur des prés, les petits oiseaux, le tapage de l'océan ; un autre chante les maîtresses qu'il n'eut jamais et décrit avec l'emphase d'un triomphateur l'illusoire possession de leur jeunesse ; un troisième s'arrête sur le trottoir, note la grimace d'un passant, le « coup de lumière » sur l'ombrelle d'une dame, rêve à la bizarrerie des destins en contemplant un guenilleux. Suivant la fécondité de l'auteur, cela fait trois cents pages ou une brochure, et pour peu que le vers soit correct, nous avons un grand homme de plus sur l'étagère. Quant à s'inquiéter de la signification des choses, à chercher plus loin que l'extériorité, à grouper au moins, en vue d'une certaine impression d'art, les notations éparses dans le fatras ordinaire d'un bouquin de poésies, c'est le souci d'une si piètre minorité qu'on peut presque certifier qu'il n'existe point. Trois ou quatre idées banales sont la philosophie des jeunes poètes depuis cinquante ans ; rien ne prouve qu'ils désirent en changer ; mais le miracle, quand même, c'est qu'on puisse les utiliser encore.

M. Lagodey (!), qui me suggère ces réflexions d'ailleurs pas neuves, écrit, comme les camarades, pour une femme de ses amies ; il parle sur le Printemps, sur les Blés, les Nuages, la Mer, les amourettes et les tristesses de la passion. Cependant son vers est joli, musical souvent (la strophe citée plus haut est d'une pièce fort inférieure), et, par cela même qu'il semble *comprendre* plus volontiers que le troupeau, il aurait tort, je pense, de s'en tenir là. — Lorsqu'enfin il déclare en fermant sa brochure : « Nous avons dignement accompli notre tâche », — je le dis en toute franchise, il est certain qu'il se trompe.

C. Mki.

Etoile de Cirque, par Armand Dubarry (Simonis Empis). — Huit têtes, dont une de lion, regardent sur la couverture une jeune femme qui tient une cravache. A l'intérieur de la ménagerie, c'est moins drôle ; par exemple, il y a une marquise courant après son fils pour l'empêcher d'épouser sa dompteuse et qui est particulièrement exaspérante. A la fin, on découvre que ladite dompteuse est la fille naturelle de cette marâtre, et l'union incestueuse ne s'accomplit pas parce que

cette petite dinde de Zingarelle recule devant un bien vieux préjugé. Puis ça se termine dans une phrase dont le simple énoncé dira, je crois, tout l'intérêt du livre : « L'égoïsme, en rétrécissant les cœurs, étouffe et sèche la pitié dans ceux-ci. »

***

Annuaire de l'Association Générale des Etudiants de Paris, 1892-1893. — Vient de paraître au siège de l'Association, 41-43, rue des Ecoles.

RÉIMPRESSIONS

Les Miens : I. Villiers de l'Isle-Adam, par STÉPHANE MALLARMÉ, avec portrait de Villiers de l'Isle-Adam gravé par MARCELLIN DESBOUTIN (Bruxelles, Lacomblez). — C'est, dans la jolie collection de l'éditeur Lacomblez, la conférence du maître, dite « six soirées en Belgique, dont deux à Bruxelles, puis Anvers, Gand, Liège et Bruges, et une à Paris, avec un auditoire privé, dans le salon de Madame Eugène Manet ». Il serait oiseux ici d'analyser cette remarquable et pieuse causerie de M. Stéphane Mallarmé sur Villiers de l'Isle-Adam : elle est dans toutes les mémoires.

A. V.

Le Salariat ; La Loi et l'Autorité, par PIERRE KROPOTKINE (Bureaux de la *Révolte*, 140, rue Mouffetard). — Deux brochures. *La Loi et l'Autorité* surtout est très importante ; on y trouvera une analyse sagace de l'idée de loi et cette conclusion incontestable que la Loi et l'Autorité ont « développé les instincts de cruauté dans l'homme, instincts inconnus même aux singes, l'homme étant devenu l'animal le plus cruel de la création ».

P. Q.

JOURNAUX ET REVUES

Au **Nieuwe Gids** d'octobre : *Platonische Studiën* et la fin de *Anaxagoras of over de Smart*, du Dr Ch. van Deventer : les dialogues que le *Nieuwe Gids* publie de M. Van Deventer sont une imitation très réussie des dialogues de Platon ; ils ont sans doute peu de lecteurs, mais n'en valent pas moins. — *Fragment uit Johannes Viator*, extrait d'un roman psychologique que M. Frederik van Eeden, un écrivain délicat et charmant, va bientôt faire paraître. — *Geneeskundige Armenzorg*, par G. W. Bruinsma. — De Frans Erens, quatre poèmes en prose : *Pijp* ; *Provincie* ; *Amstelveld* ; *Frisch*. — *Nederlandsche Politiek*, par P. L. Tak. — *Zieke Prins*, par Delang. — *Nederlandsche Bourgeoisie*, par F. van der Goes. — *Semeleïs* et quelques fragments traduits d'Eschyle, par M. H. J. Boeken, dont le talent, non peut-être des plus robustes, est d'une remarquable élégance. — Enfin, signées J. C. M.,

des impressions nées de la lecture de *Pélléas et Mélisande* et de l'*Ecornifleur.*

Rouen-Artiste (n° 72) publie ces deux poésies inédites de Louis Bouilhet :

I

Regarde : en s'enfuyant, toute barque après elle
Laisse aux flots un sillon ;
La fleur laisse un parfum — l'oiseau laisse un bruit d'aile,
L'étoile un blanc rayon !

Tout laisse quelque chose, ô ma vierge bénie,
En passant tour à tour ;
La prière un espoir — la lyre une harmonie,
Et ton regard, l'amour !

Septembre 1843.

II

LE NID

Et la vie est comme une tente
Où l'on dort avant le combat.
VICTOR HUGO.

Enfant, jette les yeux au haut de cette cime :
Vois-tu ce nid d'oiseau qui penche sur l'abîme
Avec ses cris, sa joie et son bonheur charmant ?
Parfois, quand le vent gronde et quand la foudre brille
On voit le nid qui tremble, et toute la famille
Flotter sur le gouffre écumant.

Ainsi, l'homme, ici-bas, caché sous un mystère,
Dans cet immense nid qu'on appelle la terre,
Déposant ses amours, son cœur, sa volupté,
— Par un bras tout-puissant, suspendu dans l'espace
Tremble et flotte au hasard, à chaque vent qui passe,
Sur les bords de l'éternité !

Juillet 1840.

Alors qu'on se préoccupe tant de l'orientation des jeunes, et que les journaux essaient de se renseigner en questionnant tout le monde, grands hommes et débutants, voici, à ce que rapporte M. Léon Riotor dans le **Journal**, que le docteur Lacassagne, de la Faculté de Lyon, prétend résoudre scientifiquement la question par une enquête sur le cerveau littéraire :

« Des faits, des actes, de la pathologie, le fonctionnement de la machine, la parturition de l'Idée dans sa matrice originelle, et de cela déduire un ensemble, une opinion, une « réalisation » . Cette enquête doit être vaste, innombrable, accepter les opinions les plus infimes... Les faits physiologiques porteront surtout sur les sens du cerveau, la vue, l'odorat, l'ouïe, et dans le domaine psychique sur les différents modes d'idéation... Aussi Lacassagne a-t-il baptisé son enquête : *Recherches statistiques sur les relations entre l'intégrité des appareils sensoriels, la qualité de la mémoire et le mode de fonctionnement des centres du langage et de l'idéation.* »

A. V.

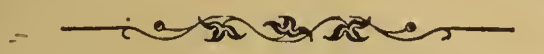
La Grande Revue publie un roman de Boyer d'Agen, *Terre de Lourdes*, étude de mœurs locales et de psychologie religieuse. En telle page est citée la divine chanson populaire dont le refrain est :

Va, mon ami, va, la lune se lève,
Va, mon ami, va, la lune s'en va.

Cette chanson (dont l'air est un frisson d'amour) est connue dans toute la France : on l'a recueillie dans la haute Bretagne.

Lire dans le même recueil les études mensuelles de A. Lacuzon sur la *Littérature évolutive* : elles sont fort intéressantes.

R. G.



CHOSES D'ART

Expositions.

Renouvellement de l'exposition chez Le Barc de Boutteville. Des œuvres inédites, mais pas d'artistes inédits, — sauf Iker, qui se manifeste avec de doux crépuscules, de fines nuits bleues : cet artiste a, nous affirme-t-on, un talent très original ; ce qu'il nous montre là n'est qu'intéressant.

Parmi les peintres déjà connus nous avons noté les envois de :

Maurice Denis : des études d'une précieuse hardiesse et un chef-d'œuvre de pureté et d'expression, une jeune femme à mi-corps, dormant la tête penchée et appuyée sur le bras. Plus varié que la plupart, M. Denis s'affirme très fécond et très maître de soi ;

Chéret : une fantaisie ;

Séruzier : des Bretons priant devant la châsse d'un saint ; bonne composition très expressive ;

Anquetin : portrait de Zo d'Axa ;

Giran-Max : joli paysage en bleu ;

Mme J. Jacquemin : série de dix pastels tous sinistrement curieux, d'une spiritualité exaspérée et malade ; le pâle violet, le bistre las, les jaunes et les blancs mourants dominent en ces œuvres très captivantes ;

Bonnard : deux panneaux décoratifs peints sur molleton : un rouge où se tord une femme-tigre ; un blanc de nacre très singulier : tout cela est un peu spécieux, — trop japonais ;

Ibels : des études un peu en pochade, mais fort vivantes par les attitudes et la couleur ;

Guilloux : des couchers de soleil, avec des nuages découpés et collés soigneusement sur des cieux défaillants ; grande habileté, mais qui, au moins, nous donne de neuves impressions visuelles ;

Angrand : de grands dessins en clair-obscur : pas de lignes,

le modelé obtenu par dégradation : encore un procédé, — mais pas stérile ;

Vuillard : une quantité de petites études assez diverses et d'un intérêt évident.

Chez Durand-Ruel, une série de paysages de Degas, non pas des études, mais des sites heureusement chimériques, recomposés d'imagination, un peu à la manière de Corot.

A Bruxelles, exposition de peintures selon l'art nouveau, où l'on remarque des envois de Rops, Trachsel, Filiger, Niederhausern, Fabry, Hannotiau, Hector Thys : beaucoup de choses déjà vues chez les Rose † Croix.

M. Ibels a fait un très beau et poignant portrait de notre ami Aurier sur son lit de mort. Ce portrait, qui a été lithographié, n'est pas destiné au public : cependant, quelques personnes ayant désiré l'acquérir, M. Ibels met à leur disposition des exemplaires sur japon, au prix de 5 francs.

M. Roger Marx continue sa croisade contre nos vulgaires monnaies, timbres-poste, vignettes officielles. Il voudrait d'originales compositions et de belles gravures : pourquoi pas ?

R. G.



ÉCHOS DIVERS ET COMMUNICATIONS

Œuvres Posthumes de G.-Albert Aurier.

Notre ami G.-Albert Aurier avait retouché, remanié et complété, pour en composer un volume qui eût prochainement paru en librairie, les articles de critique d'art publiés ici et ailleurs sur les peintres impressionnistes et symbolistes. Il laisse encore un livre de poésies dont une partie est inédite, et enfin un curieux roman inédit. A ces trois ouvrages seront joints des contes, nouvelles, fragments. Le tout, avec une notice de Remy de Gourmont, formera un gros volume grand in-8° que le *Mercure de France* met dès aujourd'hui en souscription. Le tirage en est rigoureusement limité à 277 exemplaires, divisés en trois séries :

209 exemplaires beau papier teinté, à 10 fr.
53 — hollande, à........ 20 fr.
15 — japon, à........... 40 fr.

Une fois close la souscription, ces prix seront portés à 12, 25 et 50 fr.

Tous les exemplaires contiendront un portrait à l'eau-forte, un autographe d'Albert Aurier, et ceux des dessins reproduits par le clichage. — Les exemplaires hollande contiendront, de plus, des eaux-fortes, lithographies, etc., d'Eugène Carrière, Henry de Groux, Mme Jeanne Jacquemin, etc., tirées sur japon. – Les exemplaires japon contiendront en outre deux épreuves avant la lettre (chine et hollande) de toutes les eaux-fortes, lithographies, etc.

La note nécrologique parue en tête de notre dernier numéro annonçait comme probable la publication d'un livre d'œuvres posthumes ; quelques personnes nous ont immédiatement demandé des renseignements, et nous avons reçu, avant l'ouverture officielle de la souscription, les adhésions suivantes :

Exemplaires japon (à 40 fr.) : MM. Octave Mirbeau, A. Landry, Alexis Joyaux.

Exemplaires hollande (à 20 fr.) : MM. François Alicot, Vogel, Remy de Gourmont, Alfred Vallette, Julien Leclercq, Pierre Quillard, Paul Vogler, Roger Marx, A.-Ferdinand Herold, Jules Renard.

Exemplaires papier teinté (à 10 fr.) : MM. Jean Dolent, Maurice Chassang, P.-N. Roinard, Henry de Groux, A. Salmon, Emile Devaulx, Gaston Lesaulx, Laurent Tailhade, Raoul Minhar, Lucien Hubert, Guerlet, Louis Dumur.

V. feuille d'annonces en tête du présent numéro.

Notre confrère Rodolphe Darzens vient de perdre sa mère, décédée le 29 octobre. Nous le prions de trouver ici l'expression de nos sympathiques condoléances.

« London, 10/11/92.

» Monsieur,

» M. Raymond Nyst réclamant dans le *Mercure de France* le titre de *Un Prophète*, voulez-vous annoncer qu'avant de rien savoir du livre de M. Nyst ni des romans de MM. Randon et Merrill, j'ai commencé, il y a plus de huit mois, un poème dramatique intitulé *Le Prophète* ?

» Les « idées dans l'air » sont une chose bien ennuyeuse.

» Recevez, etc.

» Pierre Valin. »

Et de quatre !

C'est le dimanche 27 novembre, à une heure et demie, que sera inauguré dans le jardin du Luxembourg le monument de Théodore de Banville.

La librairie A. Lemerre vient de mettre en vente un roman de notre collaborateur Gaston Danville : *Les Infinis de la Chair* — le premier livre d'imagination écrit d'après les données de la psychologie expérimentale. — Annonçons en même temps que M. Gaston Danville prend la critique dramatique à la *Revue Mondaine.*

La revue *La Plume* (31, rue Bonaparte) met en souscription une plaquette d'Adolphe Retté : *Paradoxe sur l'amour.* Eau-forte d'Emile H. Meyer. Tirage à 154 exemplaires numérotés : 4 ex. sur hollande à grande marge ; 150 ex. sur simili-hollande. — Prix : 2 fr. — *Il ne sera fait ni service de presse ni dépôt chez les libraires.* Cette édition ne sera pas réimprimée.

Pour paraître :

Chez Vanier : *Euryalthès*, par François Coulon, un essai de drame symbolique dont l'auteur a exposé ici même l'esthétique

(V. livraison d'octobre, p. 157 : *Essai de Rénovation théâtrale.*)
Chez Edmond Girard : *Prestiges*, par Joseph Declareuil.

Au premier dîner des Têtes de Bois, sous la présidence de Jean Dolent : Eugène Carrière, Henry de Groux, Paul Ranson, Louis Mettling ; les sculpteurs Doublemard et Gustave Deloye ; le dessinateur Job ; le graveur Clément Bellenger ; puis nos confrères Julien Leclercq, B. Guinaudeau, Emile Besnus, Jules Bois, Auguste Cazalis, André Marty, Paul Dupray, Antonin Bunand, Gaston Lesaulx, etc.

On nous communique cette intéressante note :
« M. Mascart a présenté à l'Académie, de la part de M. Charles Henry, un exemplaire d'un lavis lumineux imprimé en dégradé selon les procédés ordinaires de la typographie par une planche de cuivre avec du sulfure de zinc phosphorescent au lieu d'encre. Après avoir déterminé la loi d'émission et l'intensité lumineuse des différentes teintes, l'auteur a pu résoudre expérimentalement le problème important de la relation mathémathique qui relie à l'intensité lumineuse les numéros d'ordre des différentes teintes. Ces numéros d'ordre ne sont pas autre chose que les degrés successifs de la sensation. M. Charles Henry parvient à représenter les observations par une formule exponentielle, très différente de la célèbre loi psycho-physique de Fechner et qui n'est pas soumise aux mêmes difficultés théoriques. »

Quai Saint-Michel, devant la boutique où vaticinent les muses romanes, Caca-d'Oie, le disciple chéri de Méténier, demande à Pur-Azur, lakiste évanescent :
— « Sais-tu pourquoi Vanier débite à présent des livres de cuisine ?
— « Dadais ! exclame l'autre en érigeant un doigt suggestif. Ce sont les dictionnaires latins de Moréas. »

MERCVRE.

ERRATA

(*TOMES V ET VI.*)

Tome V.

P. 344. — PETITS APHORISMES, lig. 3, lire :... *honnies de tous...*

Tome VI.

P. 102. — LE SALUT PAR LES JUIFS, lig. 11, lire :... *la joie des Anges...*
P. 146. — PETITS APHORISMES, § 3, lig. 7, lire :... *c'est s'aimer soi-même.*
P. 149. — IBID., § 27, lig. 4, lire... *se contentent des croyances.*
P. 149. — IBID., § 27, lig. 9, lire : *métaphysique...*
P. 152. — IBID., § 16, lig. 2, lire :... *sur Solon. Avons-nous rattrapé Solon ?*
P. 174. — LES LIVRES, lig. 10, lire : ζοον πολιτικον.



TABLE DES MATIÈRES

(TOME VI)

N° 33. — SEPTEMBRE 1892

N° 34. — OCTOBRE 1892.

N° 35. — NOVEMBRE 1892.

N° 36. — DÉCEMBRE 1892

(Tête de chapitre et cul-de-lampe inédits de Léon Bloy).





TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME VI*)

G.-ALBERT AURIER

LÉON BLOY

FRANÇOIS COULON

JEAN COURT

GASTON DANVILLE

LOUIS DENISE

LOUIS DUMUR

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



MERCVRE DE FRANCE

Fondé en 1672

(*Série moderne*)

RECUEIL MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

Le *Mercure de France* paraît en livraisons de 96 pages; il forme dans l'année trois volumes d'environ 400 pages chacun, avec feuillets de titre et de faux-titre, table chronologique des matières, table alphabétique par noms d'auteurs et couverture spéciale.

Prix de la Livraison : 1 franc.

ABONNEMENTS

FRANCE		UNION POSTALE	
UN AN	**12** Fr.	UN AN	**14** Fr.
SIX MOIS	**7** »	SIX MOIS	**8** »

Port en sus de l'abonnement en France pour les pays qui ne font pas partie de l'Union postale.

On s'abonne **sans frais** *dans tous les bureaux de poste en France. Les abonnements ne sont pas reçus en coupons de valeurs. — Les frais de recouvrement postal à domicile sont à la charge de l'abonné.*

COLLECTION

(*Envoi FRANCO contre mandat-poste ou timbres*)

Tome I.— *Année 1890*, complète en un fort volume broché d'environ 500 pages, avec titre, faux-titre, tables, couverture spéciale. — Prix marqué : **6** fr.; Prix majoré . . . . **12** fr.

Tome II. —*Janvier-Juin 1891*. Un volume broché d'environ 400 pages, contenant le portrait de Gustave Flaubert. — Prix marqué : **5** fr. ; Prix majoré . . . . **10** fr.

Les tomes I et II ne se vendent plus séparément : ils ne sont délivrés qu'aux acheteurs de la collection complète.

Tome III. — *Juillet-Décembre 1891*. Un volume d'environ 400 pages . . . . **5** fr.

Tome IV. — *Janvier-Avril 1892*. Un volume d'environ 400 pages . . . . **5** fr.

Tome V. — *Mai-Août 1892*. Un volume d'environ 400 pages, contenant une eau-forte de « La Fin d'un Jour », pastel de Mme Jeanne Jacquemin (A.-M. Lauzet, sc.) . . . . **5** fr.

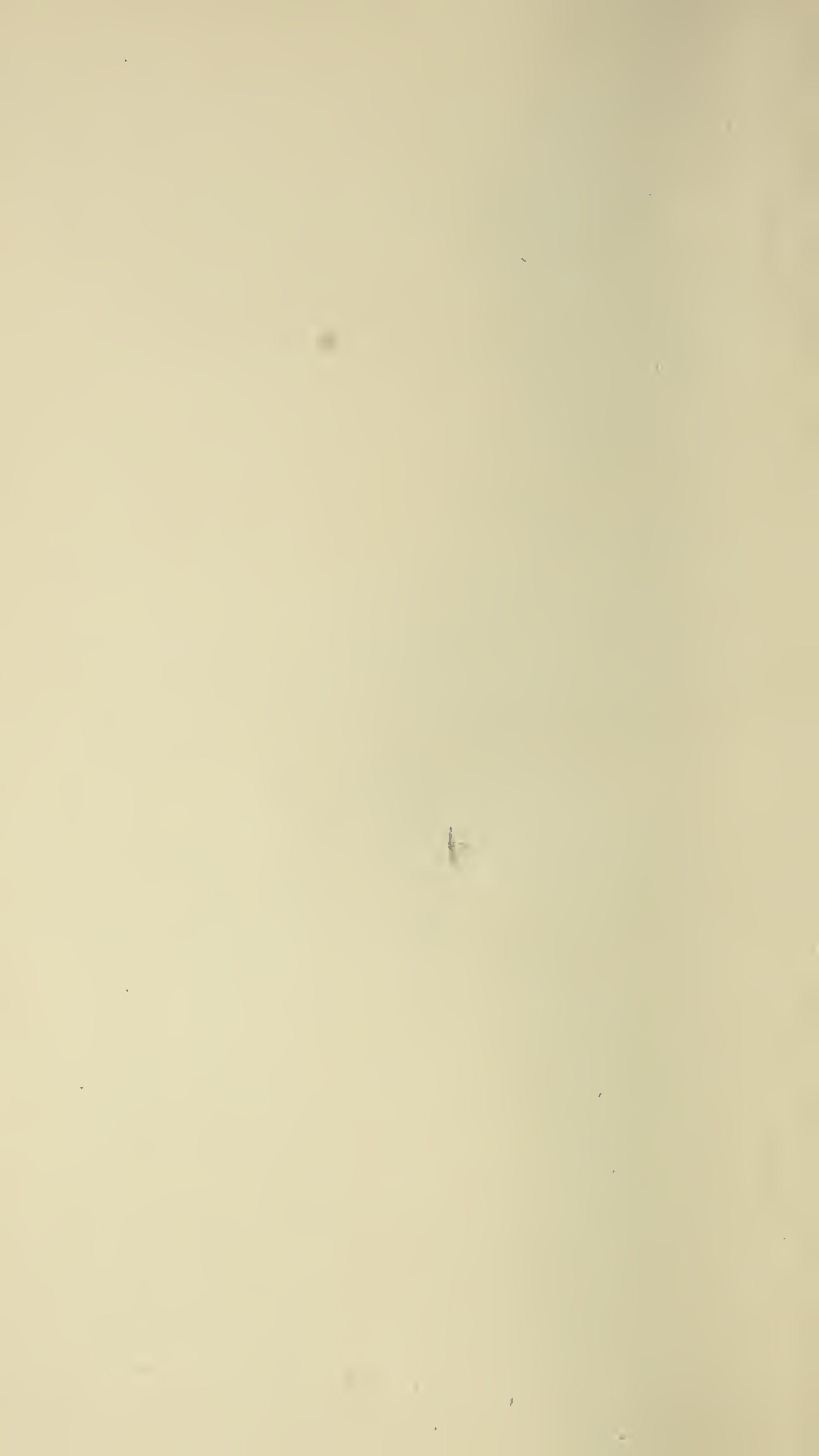
Tome VI. — *Septembre-Décembre 1892*. Un volume d'environ 400 pages, avec deux portraits de G.-Albert Aurier . . . **5** fr.

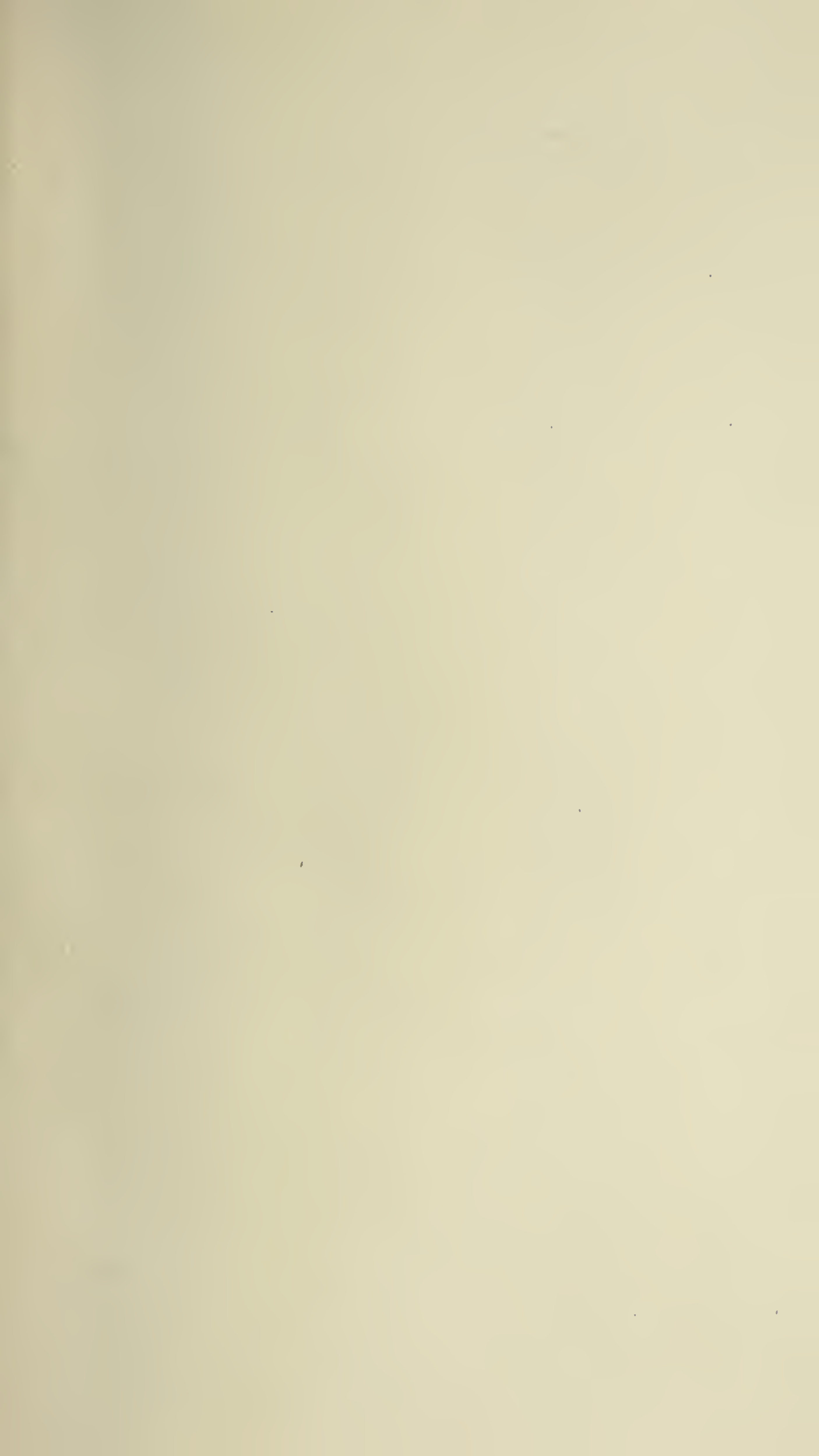
Portrait de Gustave Flaubert, d'après son buste par CLÉSINGER (peau d'âne, 0.36×0.28), presque épuisé . . . . **5** fr.

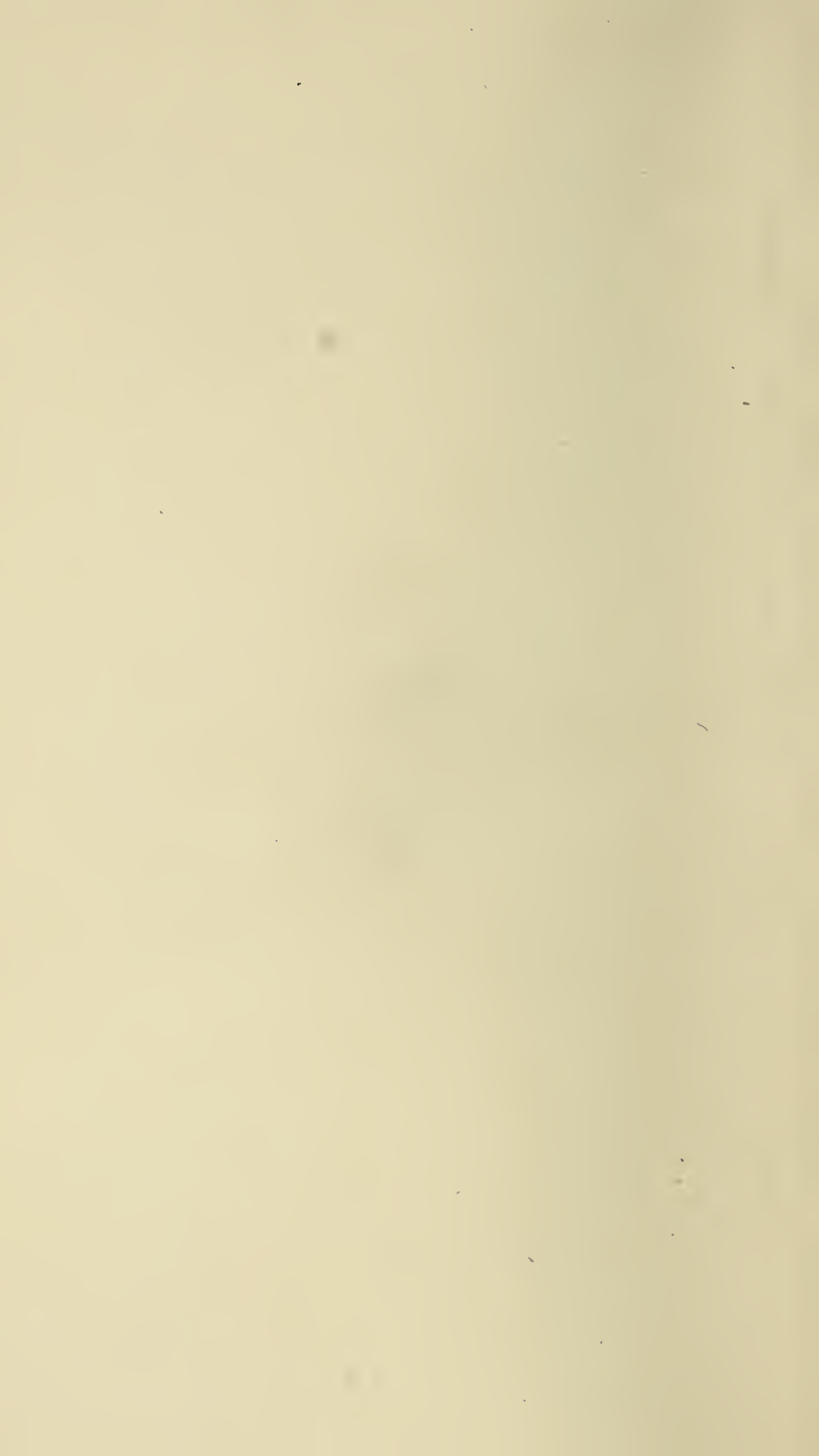
La Fin d'un Jour, eau-forte d'après le pastel de Mme JEANNE JACQUEMIN (A.-M. LAUZET sc.). En plus du nombre destiné *aux abonnés seulement* et aux collections en volumes, il a été tiré : format du Recueil : 49 ex. hollande (1 fr. 25); — format in-4° raisin : 14 ex. hollande (2 fr.) et 4 ex. av. la lettre (5 fr.); 5 ex. japon (3 fr.) et 2 ex. av. la lettre (10 fr.); 5 ex. chine (3 fr.) et 2 ex. av. la lettre (10 fr.); 5 ex. whatman (5 fr.) et 2 ex. avant la lettre (15 fr.)

Paris. — Typographie A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*












UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 086391627